

# RELATION

## DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1663 ET 1664.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France (\*).

*Au Reuerend Pere Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.*



ENVOYÉ à Vostre Reuerence la Relation de ce qui s'est passé depuis vn an en ces Contrées. Les Iroquois qui ont desolé cette Eglise naisante, et qui ont iusqu'à maintenant empesché ses progresz, commencent à ressentir la main de Dieu qui les punit, et qui venge le sang des Seruiteurs de Dieu si cruellement respandu par ces Barbares. Les maladies, la famine et la guerre vont les depeuplant puissamment, et les font craindre de se voir eux-mesmes sur le point de leur desolation. Le secours que le Roy nous a fait esperer pour le prochain embarquement, mettra fin, Dieu aidant, à ce grand mal de la Nouvelle-France,

qui en mesme temps a besoin d'un nombre extraordinaire de Missionnaires, pour auancer la Foy dans les peuples esloignez qui nous attendent, et que Dieu nous presente. Il y a beaucoup à souffrir, et tout à craindre, pour ceux à qui ce sort heureux arriuera pour leur partage. Je ne leur cacheray point les peines où ils s'engagent, et les perils où ils s'exposent; plustost c'est l'attrait que ie presente à leur courage, et la recompense plus grande dont Dieu couronnera tous leurs trauaux, puis qu'un bon cœur est trop heureux de souffrir et de mourir pour Iesus-Christ, qui, le premier, a souffert et est mort pour nous. C'est de la bonté du Roy que toutes ces Contrées de la Nouvelle-France attendent le secours des Soldats qui mettent icy la Foy en liberté; c'est de la main de Vostre Reuerence, que nous attendons de ces genereux Missionnaires, qui, portans Iesus-Christ dans leur cœur, aillent portant son Nom iusqu'au bout de ce nouveau monde. Nous demandons pour cet effet l'assistance des prieres de tous les gens de

(\*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1665.

bien, et de tous nos Peres et Freres, et particulierement de V. Reuerence,

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeysant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

De Quebec, le 30. Aoust 1664.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Eglise Algonquine vers les Outaouïak.*

LE premier Chapitre de la Relation de cette année sera comme vne suite du dernier de celle de l'an passé, où nous auons exposé ce qui regarde l'Eglise des Outaouïak, et la precieuse mort de son Pasteur le Pere René Menard, qui, après auoir couru plus de cinq cents lieues dans ces vastes Forests du Couchant, avec vn zele infatigable pour la conqueste des ames, a heureusement consommé toutes ses courses par vne fin digne d'vn Apostre.

Depuis l'année derniere, il nous est tombé entre les mains quelques fragmens de lettres que le Pere a écrites depuis son depart des Trois-Riuieres, d'où nous apprenons quelques circonstances de ses adventures, et l'estat de cette nouvelle Eglise qu'il a bastie, et cymentée de ses sueurs et de son sang.

Voicy comme il commence vne lettre dressée en forme de iournal qu'il écrit du pays des Outaouïak, après y estre enfin arriué :

Nostre voyage a esté tres-heureux, graces à Dieu, pour le regard de nos François, estans tous arriuez en bonne santé enuiron la my-October. Ce n'au pas esté toutefois sans auoir bien paty, et euité de grands hazards, du costé des Lacs puissamment agitez, des torrens, et des cheutes d'eau effroyables

à voir, qu'il nous a fallu trauerser sur vne fresle écorce ; du costé de la faim, qui nous a presque tousiours accompagnés, et de la part des Iroquois qui nous ont combattus.

Entre les Trois-Riuieres et le Mont-real, nous fismes heureusement rencontre de Monseigneur l'Euesque de Petrec, qui me dit ces paroles, lesquelles entrerent bien auant dans mon cœur, et me seront vn grand suiet de consolation parmy tous les fascheux accidens qui m'arriueront : *Mon Pere, toute raison semble vous retenir icy ; mais Dieu, plus fort que tout, vous veut en ces quartiers-là.* O que i'ay beny Dieu depuis cette entreuenë, et que ces paroles sorties de la bouche d'vn si Saint Prelat, me sont doucement reuenues dans l'esprit, au plus fort de nos peines, de nos misereres et de nostre abandon : *Dieu me veut en ces quartiers !* Que i'ay souuent repassé ces paroles par mon esprit, parmy le bruit de nos torrens, et dans la solitude de nos grandes forests !

Les Sauuages qui m'auoient embarqué, avec assurance qu'ils me donnoient de me soulager, veu mon aage et mes infirmités, ne m'ont pas pourtant épargné, et m'ont obligé de porter sur mes épaules des fardeaux tres-pesants, par tous les saults que nous auons passez, ou peu s'en faut ; et quoy que mon auiron n'auançast pas beaucoup leur voyage, estant manié par des bras aussi foibles que les miens, ils n'ont peu toutefois souffrir qu'il fust en repos ; si bien que ne sçachant où trouuer le temps de dire mon Breuiare, il me falloit auoir recours par tout où ie pouuois, à ma mémoire, d'autant que nous n'abordions que la nuit, et partions deuant le iour. Où ie trouuois mon auantage, c'estoit à la rencontre des autres canots : car alors nos Sauuages s'arrestoient quelque temps à pe-tuner, ou à s'entretenir des routes et des chemins qu'ils deuoient prendre ; et après tout, comme ils me voyoient mes Heures entre les mains plus souuent qu'ils n'eussent voulu, ils trouuerent moyen de les tirer de mon sac, et les ietterent en l'eau. Ce me fut vne

affliction bien grande, de me voir priué de ce precieux meuble, iusques à ce que i'eusse rencontré vn autre paquet, où, par bonheur, i'auois mis vn autre Breuiaire en petits tomes ; ainsi ils ne profiterent pas de leur impieté.

Ils m'ont obligé vne fois de débarquer en tres-mauuais endroit : il me fallut passer des roches et des precipices effroyables pour les retrouver ; les endroits par où il falloit passer estoient si entrecoupez d'abismes et de montagnes escarpées, que ie ne croyois pas m'en pouuoir tirer ; et parce qu'il se falloit haster, si ie ne voulois estre delaisné en chemin, ie me blessay à la iambe et au pied, qui s'enfla et m'incommoda fort tout le reste du voyage, sur tout lors que les eaux commencerent à estre froides, et qu'il falloit tousiours auoir les pieds nuds, prest à sauter à l'eau, quand ils le iugeoient à propos, pour soulager le canot. Adiustez à tout cecy, que ce sont gens qui n'ont point de repas reglez ; ils mangent tout à la fois, et ne gardent rien pour le lendemain. Pour la couchée, ils n'ont nullement égard à la commodité de leur personne, ny de leur hoste, mais à l'abord de leurs canots, et à la commodité de l'embarquement et du débarquement, à ce qu'il soit aisé ; du reste, ils couchent d'ordinaire sur des roches et des cailloux inégaux, se contentans de ietter dessus quelques branches, quand ils en trouuent.

Nous ne nous sommes quasi pas entreueus nos François et moy, pendant tout le cours des voyages ; et ainsi nous n'auons peu nous donner aucune assistance mutuelle : ils ont eu leurs Croix, et moy les miennes. Dieu peut-estre leur a donné plus de patience qu'à moy ; mais ie puis dire neantmoins que ie n'ay iamais pensé, ny iour ny nuit, à ce voyage des Outaouäk, qu'avec vne douceur, vne paix d'esprit, et vn ressentiment de la grace que Dieu me faisoit, tel que i'auois peine à vous le pouuoir expliquer.

Nous auons tous ieusné, mais fort rigoureusement, nous contentans de quelques petits fruits, qui se trouuoient

assez rarement, et qu'on ne mange nulle autre part. Bienheureux ceux qui pouuoient rencontrer vne certaine mousse, qui s'eleue sur les rochers, et dont on fait vne purée noire ; pour les peaux d'Orignac, ceux qui en auoient encore, les mangeoient en cachete : tout paroist bon dedans la faim.

Mais ce fut bien pis, quand estans enfin arriuez au Lac Superieur, avec toutes ces fatigues, au lieu du repas et rafraichissemens qu'on nous y faisoit esperer, nostre canot fut brisé de la cheute d'vn arbre, sans esperance de le pouuoir refaire, tant il estoit en desordre ; chacun nous quitte, et nous restons seuls, trois Sauuages et moy, sans viures et sans canot. Nous demeurons en cét estat six iours, viuans de quelques ordures que nous estions obligez, pour ne pas mourir de faim, d'arracher avec les ongles à l'entour d'vne cabane qui auoit esté abandonnée en ce lieu-là, depuis quelque temps ; nous pilasmes les os qui se trouuoient là, pour en faire du potage ; nous ramassions le sang des bestes tuées, dont la terre estoit imbuë ; en vn mot, nous faisons nourriture de tout. Vn de nous estoit tousiours au guet sur le bord de l'eau, pour crier misericorde aux passans, dont nous tirasmes quelques morceaux de chair seche, qui nous empêcherent de mourir ; iusques à ce que enfin on eut pitié de nous, et que l'on nous vint embarquer, pour nous transporter au rendez-vous, où nous deuions hyuerner. C'est vne grande baye, du costé du Sud du Lac Superieur, où i'arriuay le iour de Sainte Therese, et i'eus la consolation d'y dire la Messe, pour me payer avec vsure de tous mes maux passez. C'est icy où ie commençay le Christianisme, qui est composé de l'Eglise Volante des Chrestiens Sauuages, plus voisins de nos habitations Françoises, et de ceux que la misericorde de Dieu a attiré icy.

L'vne de mes premieres visites, fut dans vne mechante cahuète pratiquée sous vn gros arbre pourry, qui luy seruoit d'abry d'vn costé, et soustenoit quelques branches de prusse qui la de-

fendoient du vent. I'y entray de l'autre costé quasi le ventre contre terre et en rampant, et trouuay sous cét arbre vn tresor : c'estoit vne femme abandonnée de son mary et de sa fille, qui luy auoit laissé deux petits enfans qui s'en alloient mourans ; l'vn estoit d'environ deux ans, et l'autre de trois. Je parlay de la Foy à cette pauvre creature affligée, qui m'écouta avec plaisir. Mon Frere, me dit-elle, ie sçay assez que mes gens improuuent tes discours ; mais pour moy ie les gouste fort, ce que tu dis est plein de consolation. En mesme temps elle tire de dessous cét arbre vn morceau de poisson sec, qu'elle s'osta de sa bouche pour me payer de ma visite ; mais ie la remerciay et prisay plus la belle occasion que Dieu me donna de m'asseurer du salut de ces deux enfans, en leur conferant le saint Baptesme.

Je retournay quelque temps après chez cette bonne creature, et ie la trouuay pleine de resolution de seruir Dieu, et en effet elle commença des lors à venir aux prieres soir et matin ; si constamment, qu'elle n'y a pas manqué vne seule fois, quelque affaire ou empeschement qu'elle eust pour gagner sa pauvre vie. Le plus ieune de ces deux enfans n'a pas beaucoup tardé à donner au Ciel les premices de cette Mission, s'y estant enuolé après auoir fait quelque exercice du Christianisme, tout enfant qu'il estoit, dedans le peu de temps qu'il a suruescu à son Baptesme : car ayant remarqué que sa grand-mere prioit Dieu auant que de manger, il prit de luy-mesme aussitost l'habitude de porter la main au front, pour former le signe de la Croix auant que de boire et de manger, ce qu'il a gardé iusques à l'extrémité, chose assez rare en vn enfant Sauvage, qui n'auoit pas encore deux ans.

La seconde personne qui semble auoir esté predestinée pour le Paradis, est vn ieune homme d'environ trente ans, qui s'est fait admirer de nos Sauvages depuis longtems, par vne constance inconnuë parmy eux, qui l'a fait resister à toutes les tentations de l'esprit d'im-

pureté, qui sont icy aussi frequentes peut-estre, qu'en aucun lieu du monde. Il m'auoit quelquefois accosté pendant nostre voyage, et me monroit de grands desirs d'estre Chrestien ; mais comme i'apprenois qu'il n'estoit pas marié, ie me persuadois qu'il estoit plus engagé dans le peché que ceux qui estoient mariez. Je trouuay ici toutefois qu'il s'estoit tousiours comporté tres-sagement, et qu'on n'auoit iamais peu tirer de sa bouche aucune parole libertine. Ce fut vn des premiers qui me vint trouuer, sitost que ie me fus retiré, comme en vn petit hermitage, en vne pauvre cabane faite à l'écart de branches de sapin les vnes sur les autres, non pas tant pour me defendre des rigueurs des saisons, que pour corriger mon imagination et me persuader que i'estois à couuert. Ce ieune homme y estant entré, ie luy demanday, après plusieurs bons entretiens, d'où venoit qu'il n'estoit pas marié, et s'il estoit dans la pensée de tenir bon en cét estat. Mon Pere, me dit-il, ma resolution n'est pas de viure à la façon de nos gens, ny de me ioindre à vne femme qui s'abandonne au vice comme toutes les autres de ce pays icy ; si ie n'en trouue point de chaste et d'innocente, iamais ie n'en prendray, et ie suis content de demeurer avec mon frere le reste de ma vie. Au reste, quand tu auras remarqué que ie fais autre chose que ce que ie te dis, tu pourras m'exclure de la priere. Cette ferme resolution, iointe aux instances qu'il m'a faites pour estre du nombre des prians, m'obligea de luy accorder le saint Baptesme, auquel ie luy donnay le nom de Louys ; et depuis i'ay bien veu que Dieu a pris possession de son cœur, comme il le faisoit paroistre en tout rencontre. Vne fois entr'autres, qu'on fit cét Hyuer vn festin remply d'impureté, par l'ordonnance des Medecins du pays, pour remettre sur pied vn malade desesperé, nostre Louys fut prié et pressé instamment de s'y trouuer, pour accomplir le nombre destiné à cette infame ceremonie ; il en fit refus, et comme tous ses parens le pressoient et le quereloient pour le faire

marcher, il se leue, et sortant par vne porte de la cabane, il demeura quelque temps en vne place à prier Dieu ; puis reentrant par l'autre porte, il appresta à rire à tout le monde, et encourut l'indignation de tous ses parens ; et comme il est vnique en sa maniere de viure, il luy faut essayer mille petits affronts de tous costez, à quoy, graces à Dieu, il est desia fait, payant d'vn souris toutes ces railleries qu'on luy adresse, sans reculer ny sans se relascher d'vn seul point, de tous les deuoirs d'vn bon Chrestien. Cette Barbarie n'a iamais veu des courages de cette trempe.

La troisieme ame d'élite qui s'est trouuée, c'est la sœur aînée de nostre Louys : vne veuve chargée de cinq enfans, femme paisible, et qui est tout le iour dans son petit mesnage. Elle m'amena l'ainé de ses enfans, qui est vne fille aagée de seize ans, pour l'instruire ; afin, disoit-elle, que Dieu eust pitié de sa fille, et qu'il luy rendist la santé, qu'elle auoit perduë depuis quelques mois : elle auoit vn rheume habituel, qui luy estouffoit la voix et luy ostoit l'usage de la parole. Je la fis prier Dieu, et en suite ie la fis saigner, ce qui luy rendit la parole ; après quoy la mere me vint presenter toute sa famille pour estre instruite, Dieu se seruant de tout pour le salut de ses Esleus. L'esprouuy d'vne bonne façon leur pieté, et les ayant trouuées fortes et bien disposées pour le Baptesme, ie le conferay en mesme temps à la mere et aux enfans, qui, depuis ce temps-là, sont tres-reconnoissans enuers Dieu, de la grace qu'ils ont receuë, et à mon endroit, m'ayant beaucoup aidé à subsister par leurs charitez.

Le quatrième que Dieu nous a donné, est vn pauvre vieillard qui fut malade à l'extremité aux Trois-Riuieres, l'an passé, et que ie ne pu aborder pour lors, à raison de leurs longleurs qui estoient après luy à toute heure. Ce bon homme, sur lequel Dieu auoit des desseins, n'estoit pas encore pour lors meur pour le Ciel ; l'affliction qui luy est arriüée dans le voyage l'a beaucoup humilié : car vn coup de vent l'ayant accueilly

dans le Lac Superieur, il perdit tout ce qu'il auoit esté querir aux Trois-Riuieres, pour sauuer sa vie ; et comme la vieillesse et la pauureté sont en grand mépris chez les Sauvages, il s'est veu obligé de se retirer en nostre cabane, où d'abord ayant voulu railler de nos mysteres, Dieu m'inspira si bien, pour reprimer sa hardiesse et luy parler au cœur, qu'ayant donné lieu à la grace et au Saint Esprit, il me vint trouuer le lendemain pour demander à prier Dieu, et l'a fait depuis si hautement, si fermement et si constamment, que ie n'ay peu luy refuser le saint Baptesme. Il continuë à se rendre digne de cette faueur, faisant profession publique deuant ses compatriotes, qui sont tous payens, d'estre disciple de Iesus-Christ.

Il est imité en cela par vn autre vieillard, aagé de quatre-vingts ans, qui est aueugle, et pour cela ne peut pas venir chez nous avec les autres, pour estre instruit ; mais en recompense, il se porte avec tant d'ardeur à retenir ce que ie luy enseigne, qu'il le repete iour et nuit, dans l'esperance de trouuer vn iour l'éternité bien-heureuse après sa mort, qui ne peut pas beaucoup tarder.

Pour les autres Chrestiens qui composent cette Eglise, ils sont peu en nombre ; mais ils sont choisis, et me donnent bien de la satisfaction. Je n'en ay pas voulu admettre vn si grand nombre, me contentant de ceux que i'ay iugé deuoir perseuerer constamment dans la Foy, pendant mon absence : car ie ne sçay encor ce que ie deuiendray, ny de quel costé ie tourneray ; mais il faudroit que ie me fisse vne grande violence, pour me resoudre à descendre de la Croix que Dieu m'a préparée en cette extremité du monde, sur mes vieux iours ; il n'y a aucune pente de mon cœur à reuoir les Trois-Riuieres ; ie ne sçay de quelle nature sont ces cloux qui me tiennent attaché à ce poteau adorable ; mais la seule pensée qu'on approche pour m'en detacher, me fait frissonner, et ie m'esueille fort souuent en sursault, dans la pensée qu'il n'y a plus d'Outaouak pour moy, et que mes pechez me remettent au mesme lieu, d'où

la misericorde de mon Dieu m'auoit tiré par vne insigne faueur. Le puis dire avec verité, que i'ay eu plus de contentement icy en vn iour, nonobstant la faim, le froid et les autres incommoditez presque inexplicables, que ie n'en ay resseny en toute ma vie, en quelque endroit du monde où i'aye esté. L'auois souuent ouy dire au Pere Daniel et au Pere Charles Garnier, lors qu'ils estoient aux Hurons, que plus ils s'estoient veus delaissez et esloignez des consolations humaines, plus Dieu s'estoit emparé de leur cœur, et leur auoit fait sentir combien sa sainte grace l'emportoit par dessus toutes les douceurs imaginables qui se trouuent parmy les creatures : ce peu de consolation qu'il a pleu à Dieu me donner icy, m'a fait aduoüer ce secret, et m'a fait priser, plus que ie n'aurais pensé, le bien qu'il y a de me trouver icy tout seul parmy nos barbares, à cinq cents lieuës de nos habitations Françoises.

L'entends tous les iours parler de 4. Nations nombreuses, esloignées d'icy de deux ou trois cents lieuës. L'espere mourir en chemin ; puis que ie suis si auant et plein de santé, ie tenteray tout le possible pour y arriuer. Le chemin est composé presque par tout de Marets par lesquels il faut passer, sondant le gué, et en danger de tellement enfoncer, qu'on ne s'en puisse retirer ; les viures qu'on n'y trouue qu'autant que l'on y en porte, et les maringoins qui y sont en nombre effroyable : sont les trois grandes difficultez qui font que i'ay de la peine à trouver vn compagnon. L'espere de me ietter parmy quelques Sauvages qui ont dessein d'entreprendre ce voyage. Dieu disposera de nous selon sa volonté pour sa plus grande gloire, pour la mort ou pour la vie : ce sera beaucoup de misericorde à nostre bon Dieu, de m'appeller à soy en si bon lieu.

Voilà les dernieres paroles avec lesquelles le Pere conclut ses lettres qu'il date ainsi, aux Outaouïak en la Baye de Sainte Therese, à cent lieuës au-dessus du Sault, dans le Lac Superieur, le

premier iour de Mars, et le deuxiême de Iuillet 1661.

Il se mit en suite en chemin, comme il l'auoit proietté, et y a heureusement terminé sa course, comme il l'auoit prédit, et comme nous l'auons raconté dans le dernier Chapitre de la Relation de l'année passée.

Cette année, vn autre de nos Peres se dispoisoit à aller prendre sa place ; mais par malheur, les Outaouïak estant descendus cét esté à Montreal plus tost qu'à l'ordinaire, et auant que le Pere eust pu s'y rendre, il a perdu l'occasion de monter avec eux. Ce sera pour la premiere commodité qui se presentera, qu'il ira cultiuer cette Eglise naissante, en laquelle le Pere Menard a laissé, dez son premier hyuernement, comme il l'escrit, le nombre de cinquante Adultes baptisez, force malades, et vn monde de Sauvages à instruire.

---

## CHAPITRE II.

### *Des Eglises Algonquines vers Tadoussac.*

Nous connoistrons l'estat de ces Eglises volantes, et des diuers Sauvages qui les composent, par les Lettres qu'en escrit le P. Henry Nouuel, qui les a suiuy dans les bois, comme leur bon pasteur, et qui les a cultiuez pendant l'Hyuer dernier qu'il a passé avec eux. Voicy une lettre qu'il escriuit des Papi-nachois :

MON R. PERE,  
Pax Christi,

*Magnificate Dominum mecum, et ex-  
altemus nomen eius in idipsum.* Je prie V. R. avec tous nos Peres, et Freres que l'embrace *in visceribus Iesu Christi*, de m'aider à remercier Dieu des graces que nous auons receuës de sa bonté, pendant nostre hyuernement.

Estant party de Quebec le 19. de Novembre, avec deux François, nostre hoste, et quelques autres Sauvages, nous arriuasmes à l'Isle Verte le 24. du mesme mois. Nous trouuasmes en cette isle tous nos Sauvages, tant Papinachoïs, que d'autres Nations, qui faisoient en tout soixante-et-huit. Ils s'estoient renfermez dans vn fort de pieux, en suite de la descouverte qu'ils auoient faite d'vn grand Cabanage d'Iroquoïs, sur le bord de la grande riuere. Cette petite nauigation de six iours ne fut pas sans beaucoup de dangers. Le mauvais temps nous ayant obligez à nous retirer dans vne petite islette, nous y fusmes deux iours ; nos pilotes eurent bien de la peine à y conseruer nostre Chaloupe. Nous voyant en danger d'arrestier bien longtemps dans ce poste, à raison des glaces et du vent contraire qui ne discontinuoit pas, nous eusmes tous recours à Dieu, et nous estans mis sous la protection de IESVS, MARIE, et IOSEPH ; à peine eusmes-nous acheué nostre priere, que d'abord le temps changea ; nostre Sauvage qui craignoit beaucoup, nous crie en mesme temps : Pousitan, embarquons. Nous eusmes vn temps bien fauorable iusques aux approches de l'Isle Verte, où nostre Chaloupe ayant donné contre vne roche, nous nous vismes bien prez de la mort. Dieu eut compassion de nous, et nous fusmes tous consolez de voir comme la Chaloupe, quoy que tres-mauuaise, auoit resisté à ce coup, capable d'en faire perir vne qui eust esté beaucoup plus forte. La nuit nous ayant surpris en cet endroit, nous ne laissasmes pas de continuer nostre route ; nous n'estions qu'à vne demy-lieuë de l'Isle Verte, qu'vn orage causé par le Nord, s'estant esleué, nostre Chaloupe fut battuë de coups de vents si rudes, qu'elle s'entrouuroit par le deuant. Ce fut à ce coup que nous nous disposasmes tout de bon à la mort, et nous estans resignez à la volonté de Dieu, ie fis vœu de dire trois Messes à l'honneur de la Sainte Famille de IESVS, MARIE, et IOSEPH, et de reciter tous ensemble, pendant neuf iours, le Chapelet. Nostre

crainte fut d'abord changée en vne esperance si forte, que n'appréhendant point dans la continuation des mesmes dangers, nous arriuasmes heureusement au port. Nous nous sommes arrestez dix iours à l'Isle Verte, pendant lesquels i'ay administré les ceremonies du Baptesme à six enfans de diuers aages, dans vne petite Chapelle qu'on y dressa. I'y baptisay, auant nostre depart, vn Capitaine Papinachoïs, qui scauoit ses prieres, et que ie trouuay si bien disposé par des graces toutes particulieres dont Dieu l'auoit preuenü, que ie creu estre obligé de ne plus differer, nous voyant dans les dangers des Iroquoïs : on luy donna le nom de François Xavier.

Ce bon Neophyte m'a raconté qu'étant griëuement malade dans les bois, Dieu luy auoit fait voir si sensiblement les feux d'Enfer, où ceux qui ne prient pas brusleront eternellement, et qu'en suite il luy auoit si bien montré le chemin du Paradis, qu'il trouueroit parmy les Chrestiens, que depuis ce temps-là il auoit tousiours prié, et qu'il auoit en horreur les inuocations du Demon, que ses compatriotes faisoient dans son pays. En verité Dieu l'a doué d'vn bon iugement et d'vn tres-beau naturel. Il m'a protesté tousiours qu'il ne quittera iamais la priere. Il a sept enfans masles, tous baptisez ; sa femme l'est aussi il y a longtemps.

Auant que de quitter ce premier poste, Dieu voulut auoir les premices du troupeau qu'il me donnoit en garde, ayant appellé au Ciel vne petite fille de mon hoste, que le Pere Gabriel auoit baptisée. Cette mort affligëa beaucoup le pere et la mere, et toute la parenté. Dieu les console dans leur perte, par la ferme croyance qu'ils ont, qu'elle est au Ciel ; ils l'inuoquent tous les iours afin qu'elle les aide auprez de Dieu.

Le septième iour de Decembre, nous arriuasmes heureusement du costé du Sud, vis-à-vis l'Isle de Saint Barnabé ; nous y celebrasmes le lendemain la feste de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge ; nous arrestasmes là quelques iours, en attendant vn temps fauorable pour entrer dans les bois. Cepen-

dant nos chasseurs estans allez faire la decouverte bien auant dans les Terres, ils y trouuerent des pistes d'Iroquois, ils y entendirent les coups de fusil, avec lesquels ils chassoient aux Orignaux ; cela n'empescha pas que nous n'entrasions bien auant dans les bois le iour de Saint Thomas. Nous auons passé les festes de Noël auprez d'un grand Lac, où nous dressasmes vne Chapelle. Tous, à la reserue de quelques-vns, que ie ne iugeay pas assez disposez, y firent leurs deuotions avec beaucoup de sentiment de pieté. Les ennemis ayant fait leuer les Orignaux, nos chasseurs n'en trouuant point, et nos petites prouisions ayant desia pris fin, quelques-vns commencerent à souffrir, ie les consolay et encourageay du mieux qu'il me fut possible. Ce fut alors qu'ayant decouvert qu'un Sauvage dont la foy m'estoit fort suspecte, auoit eu recours au Demon, ie parcourus toutes les cabanes, leur tesmoignant que ie n'auois point apprehendé ny la faim, ny les Iroquois iusques alors ; que Dieu assurement les chastieroit, si quelqu'un retomboit dans cette faute. Le coupable, à qui ie parlay en particulier, me satisfit, au moins en paroles.

Le cinquième de Ianuier, nous decabanasmes pour aller chercher de quoy viure en vn poste plus fauorable. Nous trauersasmes vn pays si rude, que ie n'arriuy qu'avec bien de la peine à nostregiste ; aussi ce fut le iour auquel ie fis mon apprentissage de marcher en raquettes, et à traisner ma Chapelle sur la neige. Toute cette fatigue fut tellement adoucie par les consolations du Ciel, pendant tout le chemin, que i'experimentay bien sensiblement le soin que Dieu prend de ses pauvres seruiteurs, qu'il daigne appeller à ces emplois. Nous auons depuis decabané plusieurs fois ; Dieu a beny nos chasseurs, et les apprehensions de la faim ayant cessé, il ne nous est resté que celle de l'Iroquois, qui a esté bien grande dans l'esprit de nos Sauvages. Nous nous sommes arrestez vn mois entier en vn mesme endroit, n'osans sortir du fort qu'on y auoit dressé. Les pistes des

ennemis que nos chasseurs decouuroient de temps en temps, quelques cris d'Iroquois qu'on asseuroit auoir entendus, et l'assurance qu'un longleur, avec qui i'ay eu diuerses prises, donnoit secretement que nous serions bientost attaquez, nous ayant reduits en cét estat. Ce fut là que ce mechant homme ayant voulu faire vn festin, qu'ils appellent agoumagouchan, ie fus contraint, pour interrompre vne mauuaise chanson qu'il auoit commencée, de ramasser toutes les femmes et les petits enfans, que ie fis prier Dieu à haute voix, proche de l'endroit où le festin se faisoit ; cela les surprit extraordinairement, et les obligea à se taire, chacun s'estant retiré dans sa cabane. Je m'informay d'un des inuitez de ce qui s'y estoit passé ; et luy m'ayant adoué franchement que ce partisan du Demon auoit parlé au desauantage de la priere, après auoir eu recours à Dieu, ie fus l'attaquer en presence de tous ceux de sa cabane, et luy ayant dit tout ce que Nostre Seigneur m'inspira pour luy donner de l'horreur de sa faute, i'eus la consolation de voir tous nos Chrestiens indignez contre luy. Je dis dans toutes les cabanes que le demon se vouloit seruir de ce malheureux pour les perdre. Ils ont tous conceu de l'horreur contre luy. Ayant quitté ce poste, le premier iour de Caresme, nous sommes arriuez, le quatorzième de Mars, au bord de la Grande-Riuiere, où nous sommes demeurez depuis, attendans vn temps fauorable pour passer dans quelque Isle, pour y estre à couuert des Iroquois iusques à l'arriuée des Chaloupes de Kebec.

---

### CHAPITRE III.

#### *Seconde Lettre sur le mesme sujet.*

MON REVEREND PERE,  
Pax Christi,

Vous auez veu dans ma lettre precedente ce qui s'est passé de plus con-



siderable, pendant mon hyuernement avec les Sauvages ; vous lirez dans celle-cy ce qui s'est passé, depuis ce iour que l'eus le bien de vous écrire, iusques au vingt-et-vniesme Aupil, que nous auons trauersé le grand fleuue de Saint Laurent pour entrer dans les terres du costé du Nord. Ayant commencé ma premiere campagne sous les fauorables auspices de la Sainte Famille de IESVS, MARIE, et IOSEPH, i'ay experimenté en diuerses rencontres combien Dieu agréé qu'on luy demande des graces par la mediation de Jesus-Christ, qui nous les a toutes meritées, et qu'on s'adresse à la Sainte Vierge et à Saint Ioseph, comme aux plus puissants Aduocats que nous puissions auoir auprès de nostre adorable Sauueur. Voicy ce que ie suis obligé de publier à la plus grande gloire de cette Auguste Trinité visible.

L'onzième iour de Mars, m'estant esgaré dans les bois, où i'estois entré avec dessein de pousser iusques à vne montagne, d'où on decouuroit la mer, ayant entrepris cette course par maniere de promenade, le iour estant tres-beau, ie me trouuay bien en peine lors qu'il fallut reuenir à la cabane ; au lieu de reprendre mes pistes, ie voulus tenter vn chemin tout nouveau, croyant abreger par ce moyen ; mais ie fus bien esloigné de mon compte, lors qu'ayant marché iusques à la nuit, ie connus parfaitement que ie m'estois perdu, et ie me trouuay en peine : car de m'arrester, c'eut esté m'exposer à mourir dans les neiges pendant les rigueurs d'une nuit ou tout geloit ; mais aussi de marcher tousiours dans les obscuritez de la nuit, c'estoit me mettre en grand danger de m'esgarer de plus en plus. Dans cette perplexité, ie me mis à genoux, et ie dis mes Complies ; après quoy m'estant adressé à IESVS, MARIE, et IOSEPH, par vn vœu que ie fis à l'honneur de cette tres-Sainte et tres-Auguste Famille, comme si i'eusse esté conduit par un guide, ie changeay ma route, et ie donnay à trauers vn bois bien espais, où il y auoit du moins six pieds de neige ; i'arriuay heureusement, après beaucoup de fatigues, à vne petite ri-

uiere, toute glacée, par où i'auois passé quelques iours auparauant ; et là m'estant reconnu, ie me rendis enuiron sur les onze heures du soir au cabanage. Ie ne scaurois exprimer la ioye de mes pauvres Sauvages à mon arriuée. O que nos cœurs estoient tristes ! me dirent-ils ; nous n'auons iamais peu dormir, dans la pensée que nous auions que tu auois esté tué par les Iroquois, ou que tu mourrois de froid, t'estant esgaré dans les bois ; nous auons tous prié pour toy celuy qui a tout fait. Rendons-luy grace, leur dis-ie, de la faueur que ie viens de receuoir de sa bonté. IESVS, MARIE, et IOSEPH, ont eu pitié de moy ; m'estant adressé à eux, ils m'ont redressé dans mon esgarement ; ayons recours à eux dans nos besoins, ils nous assisteront. L'action de graces estant faite, n'ayant pas apperceu dans la cabane le François qui m'accompagnoit, et ayant demandé où il estoit, on m'apprit qu'estant en peine de moy, il estoit entré sur le soir dans le bois pour m'y chercher, et que, sans doute, ayant trouué la piste de mes raquettes, il feroit, à la faueur de la Lune, tout le chemin que i'auois fait. Cette nouvelle m'affligea, i'apprehenday autant pour luy qu'on auoit apprehendé pour moy ; mais celuy qui redressa mes pas dans mon esgarement, le reconduisit heureusement à la cabane ; ie le remerciay de sa charité, il me dit que i'auois couru grand risque si i'eusse continué ma route vers le Midy ; mais qu'au lieu où i'auois fait vne pause (c'estoit le lieu où ie dis Complies et fis mon vœu), ie m'estois parfaitement redressé ; et que des lors i'estois venu par le chemin le plus court à la cabane.

Le quatorziesme nous arriuasmes sur le bord du grand fleuue de Saint Laurent ; nous prismes plaisir de faire rouler nos traînes sur la neige, au trauers d'une belle hestriere, où nos chasseurs auoient tué des Orignaux quelques iours apparauant. La beauté du pays nous adoucit toutes les incommoditez et fatigues du chemin ; nous admirasmes la prouidence de Dieu, qui ne nous voulut pas priuer de la consolation de dire et

entendre la Sainte Messe. La traisne du François où vne partie de nos provisions estoit, luy estant eschappée des mains à la descente d'une montagne, alla donner contre des arbres, qui la mirent en picces, aussi bien que ce qu'elle portoit, à la reserue d'une bouteille, où il me restoit vn peu de vin pour la Messe iusques à l'arriué des Chaloupes de Kebec. Tous nos Sauvages regarderent cela comme vn petit miracle.

Le dix-huitiesme nous nous disposasmes à la celebration de la feste de Saint Ioseph, Patron de la Nouvelle-France : nos Sauvages commencerent par vn ieusne tres exact, et par la Confession qu'ils firent la veille. Le lendemain, après s'estre reconciliez, ils entendirent la Messe, et firent leur Communion avec beaucoup de deuotion, à la faueur du beau iour que Dieu nous donnoit. Après auoir recité le Chapelet l'après-midy, ils preparerent vn beau feu de ioye pour le soir ; le bois n'y manquoit pas. Après que i'eus chanté le *Te Deum*, avec les deux François, les Sauvages y adiousterent leurs chansons spirituelles, et la descharge de leurs fusils, qu'ils redoublerent, pour tesmoigner le respect et la confiance qu'ils ont en ce grand Saint. Ceux qui estant encore à la chasse, n'auoient pas assisté à cette solemnité, firent leurs deuotions le iour de la feste de l'Annonciation de la Sainte Vierge, pour laquelle les Sauvages ont vne tendresse particuliere.

Le vingt-et-uniesme nous tentasmes de passer sur la glace à l'Isle-aux-Basques, pour nous mettre à couuert des Iroquois, dont quelques-vns disoient auoir eu quelque aperceurance à la chasse ; mais quelque glace ayant rompu sous nos pieds, nous fusmes obligez de rebrousser, nous auions desia fait une bonne lieuë sur le grand fleuee.

Le vingt-deuxiesme d'Avril, les glaces ayant fondu en partie, nous allasmes par terre où nous auions laissé nostre Chaloupe, lors que nous entrasmes dans les bois ; nous la trouuasmes toute couuerte de neiges, il fallut trois iours pour

la mettre en estat. En suite de quoy nous nous embarquasmes pour l'Isle-aux-Basques, où nous arriuasmes au trauers des glaces, dans vn iour.

Cette isle qui n'est esloignée du costé du Sud que de deux lieuës, et de sept du costé du Nord, est bien agreable. Elle n'a qu'une lieuë de longueur, et demie-lieuë de largeur ; elle porte le nom de l'Isle-aux-Basques, à raison de la pesche de Baleines que les Basques y faisoient autrefois. Je pris plaisir de visiter les fourneaux qu'ils y ont basty pour faire leurs huyles, on y voit encor tout auprès de grandes costes de Baleines qu'ils y ont tuées.

Ce fut à cette isle où la Prouidence de Dieu nous conduisit pour y passer la quinzaine de Pasques, et où nos Sauvages ont donné des marques de leur pieté. A peine eus-ie marqué vn lieu pour y dresser vne Chapelle, que d'abord les hommes courrent à leurs haches pour couper du bois necessaire à la fabriquer, et les femmes et les filles ramassent les branches de sapin pour la pauer, tapisser et courir ; nous n'eusmes besoin que d'un iour, pour la mestre en estat d'y faire nos prieres.

I'y commençay d'abord les instructions pour la Confession et Communion de Pasques. Je leur fis lecture de l'histoire de la Passion de Iesus-Christ, que i'auois traduite en leur langue ; ils l'escouterent avec beaucoup d'attention. A ces instructions generales i'adioustay les particulieres, où chacun me rendit compte de conscience, avec autant de candeur qu'un nouice des plus exacts. On ne scauroit croire combien on les gagne, quand on leur parle cœur à cœur. Ayant diuisé en deux bandes ceux qui pouuoient communier, la premiere fit son deuoir Paschal le Ieudy Saint, et la seconde le iour de Pasque ; le Vendredy Saint fut employé à confesser ceux qui ne communioient pas encore, et à honorer le Saueur mourant. Je leur fis, pour la deuxiesme fois, la lecture de la Passion, avec quelques reflexions que i'y adioustay, apres quoy nous fismes l'adoration de la Croix. Leurs cœurs s'attendrirent beaucoup sur

ce mystere plein d'amour : en voicy vne preuue.

L'office estant finy, vn bon Chrestien m'approcha, et me dit : Tu nous as enseigné que c'est particulierement en ce temps que les bons Chrestiens souffrent volontiers pour l'amour de Iesus, ils ieusnent, ils chastient leurs corps ; oblige-moy, preste-moy vne discipline aouihitou pasagastehigan. Sçais-tu bien ce que c'est, luy repartis-ie ? Le le sçay fort bien, me respondit-il, ie m'en suis seruy autrefois. Reuiens dans quelque temps, lui repliquay-ie ; ie connois vn homme qui est ton amy, il en a vne, ie te promets qu'il te la prestera. Sa ferueur fit qu'il ne tarda pas à me sommer de ma promesse. Luy ayant remis cét instrument de penitence et d'amour entre les mains, il me demanda congé de se discipliner dans la Chapelle, à la veuë de tous. Non, luy dis-ie, ie veux moderer ta ferueur, fais ce que ie te diray ; va-t-en bien auant dans le bois, et là, après auoir prié quelque temps, te souenant comme celuy qui a tant enduré pour l'amour de toy, te regardé du plus haut des Cieux, donne-luy des marques du desplaisir que tu as de l'auoir offensé, et de l'estime que tu fais de ses souffrances. Il m'obeit sans replique ; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'après s'estre donné cent coups de discipline de compte fait, il fut inuiter sa femme à en faire autant : elle le fit volontairement, pour tesmoigner, dit-elle, à Iesus-Christ nostre tout aimable Saueur, la part qu'elle prenoit à sa douloureuse Passion.

Ce bon Chrestien n'en demeura pas là : car ayant retiré la discipline des mains de sa femme, il fut la presenter à vn Capitaine, son allié et son bon amy, que i'auois baptisé au commencement de l'Hyuer, l'exhortant à ne pas s'espargner, puisque Iesus-Christ ne s'estoit pas espargné, ayant esté si cruellement flagellé pour nostre amour. Ce Capitaine Neophyte ne s'espargna pas en effet, et après s'estre discipliné rudement, il me rapporta la discipline, me disant qu'on l'auoit instruit comme il s'en falloit seruir, et qu'il s'en estoit

donné cent coups, pour l'amour de Iesus-Christ. Cette ferueur de ces bons Neophytes accusera sans doute au iugement de Dieu, la delicatesse et la lascheté de ceux qui sont nez et esleuez dans les maximes du Christianisme.

Leur obeysance enuers leur pasteur merite que l'en marque vn beau trait. Les Papinachois ayant fait vn tambour pour s'en seruir contre les Iroquois, et pour opposer aux cris et aux hurlemens qu'ils font lors qu'ils attaquent, et ce tambour leur estant inutile dans l'Isle-aux-Basques, où ils estoient comme dans vn lieu d'assurance, vn ieune esuenté d'une autre Nation, leur suggera dans vn festin de s'en seruir pour danser, et pour honorer la victoire que les Montagnez et les Algonquins auoient remportée le Printemps passé sur leurs ennemis. Ces bonnes gens, sans faire reflexion à la circonstance de la Semaine Sainte, forment le dessein de leur danse ; celuy à qui le tambour appartenoit me dit leur sentiment en ces termes : Nous auons dansé autrefois à Tadoussac, tu ne seras pas marry que nous dansions icy presentement. Mon frere, luy dis-ie, danser est de soy vne chose indifferente, mais danser tandis que les Chrestiens font penitence, pleurent leurs pechez, et pensent à ce que Iesus leur Capitaine a souffert pour le salut de tous les hommes, ce ne seroit plus chose indifferente, mais criminelle : ainsi prends d'autres pensées ; toy qui es le maistre du tambour, tu serois le plus coupable. Dans combien de iours pourrons-nous danser, me dit-il ? Ce sera le lendemain du iour que Iesus ressuscita, luy dis-ie, et cette danse que vous voulez faire pour honorer la victoire de vos alliez, se pourra faire par vn motif encor plus noble et plus saint ; c'est-à-dire, pour participer aux ioyes de tous les bons Chrestiens, qui se reioissent en la Resurrection glorieuse de Iesus leur Capitaine, dans la ferme esperance qu'ils ont de ressusciter comme luy, pour n'estre plus suiets à la mort. Ils m'obeyrent exactement, quelque presse que fist celuy qui leur auoit donné la premiere pensée de danser, dont le De-

mon se vouloit seruir pour troubler les iours de la deuotion de la Semaine Sainte. Au reste, leur danse est assez innocente : les hommes y dansent separez des femmes, sans se toucher les vns les autres ; ils s'y font des presens reciproquement, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes. Y ayant aperceu quelque chose qui n'estoit pas bien, et les en ayant aduertis, ils la retrancherent sans replique, quoy qu'il n'y eust rien de criminel.

L'eusse esté bien mortifié si ie n'eusse pas eu moyen de leur faire festin le iour de Pasques, pour leur tesmoigner combien l'estois satisfait d'eux. Nous auions laissé quelque bled-d'Inde dans l'Isle-Verte, au commencement de l'Hyuer : i'y enuoyay vn Canot pour le retirer ; ce Canot estant de retour, le festin fut bientost dressé ; mon hoste, qui se chargea de tout, n'oublia rien de son adresse pour faire que tout reussist. Vn bon Chrestien qui auoit souuent exercé sa charité en mon endroit pendant l'Hyuer, me fit present d'un grand paquet de langues d'Original, ayant sceu mon dessein. Le matin de cette grande feste ayant esté donné à la deuotion, et l'heure du disner approchant, mon hoste fut inuiter toutes les Cabanes : chacun s'estant pourueu de son ouragan, c'est-à-dire de son plat d'escorce, vient d'abord prendre place à la salle du festin. Tous estans ramassez, comme c'estoit moy qui faisois le festin, ce fut à moy à haranguer. Les Chrestiens, leur dis-ie, ont des temps pour pleurer, et des temps pour se resiouyr, tousiours neantmoins dans les termes de la modestie ; ceux qui ont pleuré dans la Semaine Sainte, en considerant Iesus-Christ souffrant et mourant pour l'amour des hommes, ont droit de se resiouyr en considerant le mesme Sauueur ressuscité. le continuay quelque temps sur ce suiet ; ils eussent bien souhaité que i'eusse chanté à leur mode, en suite de ma harangue, mais ie m'en excusay sur ce que ie ne scauois pas encore leur chant : ie priay mon hoste de chanter pour moy. Ce bon Chrestien, après auoir harangué à l'honneur de la feste et à l'auantage de

la priere, après auoir exhorté ses compatriotes à estre fidelles à Dieu, et à aimer la priere iusques au bout, s'acquitta parfaitement de la commission que ie luy auois donnée : il chanta deux chansons, la premiere pour moy, et la seconde pour luy-mesme ; tous les autres payerent leur escot, chacun avec vne chanson de mesme. Ils furent bien vne heure à ce preambule de festin. Les chansons estant finies, ie dis le Benedicité ; en suite de quoy deux ieunes hommes de la Cabane firent la distribution du festin, qui consistoit en vn plat de sagamité, c'est-à-dire vne espece de bouillie faite de farine du bled, cuite dans l'eau, assaisonnée de graisse, et de chair d'Original boucané ; vn petit bout de petun fut leur dessert, et de l'eau toute pure y seruit de boisson. Les hommes, les femmes et les enfants y firent parfaitement bien leur deuoir. Cette bouillie de bled-d'Inde leur fut vn mets bien delicieux ; il y auoit desia longtems qu'ils n'en auoient mangé : en suite de quoy chacun se retira chez soy bien content et bien satisfait. Enuiron sur les trois heures, nous fusmes reciter tous ensemble le Chapelet. A la fin nous salüasmes Nostre Seigneur ressuscité, avec vne chanson en langue Algonquine, et sur le suiet de cette grande solemnité : nous la chantasmes deux fois chaque iour de l'Octave ; elle leur plaisoit beaucoup, aussi est-elle bien faite.

Auant que de sortir de l'Isle des Basques, pour passer du costé du Nord, ie rendys les derniers devoirs au corps d'une petite fille, qui estoit morte depuis enuiron deux mois. Son pere, qui estoit Montagnez, fut bien aise qu'elle fust enseuelie dans nostre petite Chapelle, et deuant vne grande Croix que nous auons plantée le Vendredy Saint, vis-à-vis de la porte. Voicy vne preuue de l'amour et du respect qu'ils ont pour les corps de leurs parens decedez. Ayant aduertiy ce pere affligé, de faire enseuelir sa fille lors qu'elle fut morte, il me demanda du temps pour penser à ce qu'il auoit à faire sur ce suiet ; il me fit response à quelque temps de là : Tu

vois que nous sommes dans des continuelles apprehensions de l'Iroquois ; si l'enseuelis ma fille dans les bois, peut-estre que ces mechans hommes trouveront son corps, qu'ils brusleront assurément : esuitons ce danger, nous l'enseuelirons ailleurs en vn lieu où il n'y aura rien à craindre.

Voilà, mon R. Pere, ce que i'ay ramassé de la fin de mon hyuernement, dont ie vous rends compte pour satisfaire au commandement que vous m'en auez fait. La bonté que vous auez eue pour moy, en me nommant pour cette Mission, est vn bienfait que ie n'oubliera iamais : ie vous en remercie de tout mon cœur, avec d'autant plus de raison, qu'il me semble que ie n'ay iamais connu Dieu que dans les espaises forests du Canada, où toutes les veritez eternelles que l'auois meditées ailleurs, m'ont paru dans vn iour tout extraordinaire. O qu'il y a de plaisir de viure à Dieu dans l'abandon de toutes les creatures ! Vn autre que moy eust bien mieux profité d'vne si belle occasion. Obtenez-moy, s'il vous plaist, par vos prieres, le pardon des pechez que i'ay commis contre Dieu infiniment bon, et demandez pour moy, en vos saints Sacrifices, que ie meure en son saint seruiçe, abandonné des hommes, ne pouuant iamais estre abandonné de Dieu.

---

#### CHAPITRE IV.

#### *Journal du Voyage d'un Pere de la Compagnie de Iesus, au pays des Papinachois et des Ouchestigouetch.*

Le dessein de ce voyage ayant esté formé pendant l'hyuernement, nous commençasmes à l'exécuter le vingt-vniesme d'Auril. Ayant laissé les Montagnez, qui auoient hyuerné avec nous dans l'Isle-aux-Basques, ie passay du costé du Nord, avec les Papinachois, à la faueur d'un beau iour que Dieu nous donna pour faire nostre traite d'environ sept lieues.

Nous abordasmes à Esseigion, riuiere celebre à cause du grand nombre de Saulmons qu'on y prend dans la saison de la pesche. Deux choses nous resiouyrent à nostre abord : la premiere, la veüe d'vne grande Croix que nous salüasmes en chantant le *Vexilla Regis prodeunt*, en langue Montagnese ; la seconde, la prise de cinq Orignaux, qui, venans paistre sur le bord du grand fleuee, furent tuez par nos chasseurs. Ce fut alors que les Papinachois, glorieux de cette chasse, me dirent : Quelques Montagnez t'ont dit que nostre pays est vn méchant pays ; que tu y mourrois de faim si tu y venois avec nous ; tu vois maintenant qu'ils n'ont pas dit vray : Kataouatichouasti Oupapinachioek asti, asti, c'est vne bonne terre, disoient-ils, que la terre des Papinachois. Le leur repetois souuent ces mesmes paroles, pour leur tesmoigner combien i'estois aise d'estre avec eux dans leur pays. Nous fusmes en ce poste enuiron quatorze iours. Mon hoste m'y donna vne preuue de sa grande charité : car, comme i'estois trauaillé d'vne fieure assez violente pendant quelques iours, ce bon Chrestien me consoloit de temps en temps. Voicy ce qu'il me dit vn iour : O que mon cœur est triste depuis que tu es malade, ie souffre beaucoup en te voyant souffrir ! ie prie Dieu de tout mon cœur que ie sois malade en ta place, et que si tu dois mourir, ie luy demande cette faueur que ie meure et que tu viues encore. Qui connoist la sincerité de ces bons Sauvages, sçait bien que ce n'estoit pas vn compliment : il disoit ce qu'il pensoit. Ie le remerciai de sa bonté en l'assurant que ie m'estimois heureux de souffrir, pour l'amour de Iesus-Christ, le mal qu'il luy plaisoit me donner, et que s'il vouloit disposer de moy, ie tiendrois à grande faueur de mourir dans vn entier abandonnement de toutes choses. Si ma fieure eust duré plus longtemps, il s'estoit offert pour me saigner ; mais ie crois que les prieres de ces bonnes gens m'obtinrent ma parfaite guerison.

Nous eusmes bien de la ioye le deu-

xiesme iour de May, à l'arriué du François et du Sauvage qui estoient allez à Kebec, lors que nous estions encore du costé du Sud : ie n'auois plus de vin pour dire la Messe, ie l'auois acheué ce iour-là. Ces nouveaux venus comblèrent nostre ioye, lors qu'ils nous dirent que la Chaloupe dans laquelle ils estoient venus, estoit à vne lieuë au-dessus de nous, et que le Pere Gabriel Drulletes estoit dedans. Le lendemain, tous nos Sauvages me voulurent accompagner pour aller voir les François, particulièrement le Pere, qu'ils aiment beaucoup ; nostre petite Chaloupe n'eut pas manque de nageurs. Nous arriuasmes bientost au lieu de nostre entreueü, on nous receut avec beaucoup de charité. Ce Pere et moy ayans conféré sur ce que nous auions à faire touchant nos Missions, nous conclusmes que l'accompagnerois les Papinachois dans leur voyage des terres, et que le Pere monteroit dans le Saguené, pour visiter les Sauvages de ces quartiers-là, après quoy nous nous separasmes.

Le cinquiesme iour de May, nous arriuasmes au saut au Mouton : c'est vn grand saut par où la riuiere que les Sauvages appellent Kaouasagiskaket se décharge dans le grand fleuue de Saint Laurent : nous fusmes huit iours en ce poste. Les deux Sauvages qui auoient perdu leurs deux petites filles pendant nostre hyuernement, ayant choisi ce lieu comme le plus propre pour leur donner leur derniere sepulture, nous y dressasmes vne petite Chapelle où elles furent enseuelies. Tout ce qu'ils auoient de plus beau fut mis dans leur biere. Les ceremonies de l'Eglise que ie leur expliquay, leur donnerent bien de la consolation ; sur tout lors que ie leur dis que ces deux petites innocentes n'auoient pas besoin de nos prieres, et que les prieres qu'on faisoit n'estoient que pour remercier Dieu des graces qu'il leur auoit faites, qu'elles possedoient dans le Ciel où elles nous attendoient. Les parens ayant veu que les François mettent des Croix sur les Sepulchres, en firent deux de leur mouuement, qu'ils

me prierent de planter à l'endroit où leurs filles estoient enseuelies, pour marque qu'elles estoient Chrestiennes ; ils me dirent qu'ils visiteroient souuent ce lieu pour les inuoker, comme ils ont fait depuis leur decez ; il n'est pas croyable combien ils ont de respect pour les corps morts. Je me suis souuent seruy de cét argument, pour leur bien inculquer l'immortalité de l'Ame, et la foy de la resurrection de nos corps.

Le onziesme du mesme mois nous arrivasmes à la riuiere que les Sauvages appellent Kouakoucou : nous vismes en passant les rauages que le Tremblement a fait aux riuieres du Port-neuf ; l'eau qui en sort est toute iaune, et elle garde cette couleur bien auant dans le grand fleuue, aussi bien que celle des Bersiamites : les Sauvages ne scauroient plus nauiger dans ces deux riuieres.

Quittant ce dernier poste, nous fismes rencontre de deux Canots qui descendoient des terres bien chargez de pelleteries : ils rebrousserent chemin, et s'en vinrent avec nous. Nos Sauvages firent leur traite avec ces nouueaux venus, en suite de quoy ils acheuerent les Canots qui nous estoient necessaires pour nostre voyage. Quelques iours après, estant arriuez à la riuiere de Peritibistokou, où nous arrestames iusques au deuxiesme de Iuin, deuant entrer dans les terres par cette riuiere, la disposition de nostre voyage fut, que les femmes, les enfans et quelques hommes resteroient sur le bord du grand fleuue, tandis que le reste monteroit au Lac de Manikougan ; mais le François qui m'accompagnoit, et moy, nous estions exclus du voyage. Vn bon Chrestien m'ayant informé de l'effort que faisoient quelques nouueaux venus pour empescher que ie ne les accompagnasse pas au Lac, après auoir recommandé l'affaire à Dieu, ie les assemblay dans la Chapelle, et après auoir ouy mes raisons, ils changerent de sentiment. Quelques-vns me dirent seulement : Le chemin est si rude, que nous apprehendons beaucoup pour toy, que tu ne puisses fournir à de si grandes fatigues. C'est la seule raison pour

laquelle nous auions peine à consentir à ton depart ; mais puis que Dieu le veut, comme tu nous en assure, et que tu te sens assez fort pour franchir toutes ces difficultez, nous en sommes bien aises. Tous ayant fait leurs deuotions le iour de la Pentecoste, nous partismes le lendemain deuxiesme de Iuin, après la Messe, au nombre de dix Canots. Nous voilà en chemin, faisant iouer l'auiron à qui mieux mieux : ie fis mon apprentissage en ce mestier, sous la direction du François et du Sauvage avec lesquels j'estois. Nous auançâmes ce iour-là iusques à vn grand sault, où nos Argonautes ayant trouué bon nombre de Loups-Marins, ils en firent vn grand carnage, s'estant seruis de leurs fusils, de leurs espées et de leurs flesches pour cette chasse. Le soir, ie fus aduertey que le Sauvage qui gouernoit nostre Canot, estoit malade, ou du moins qu'il faisoit semblant de l'estre, et qu'il auoit quelques pensées de rebrousser chemin : le Demon iouïoit de son reste pour empescher mon voyage. J'ay recours à Dieu ; en suite ie visite le malade, ie luy donne vn petit remede, ie l'encourage : le lendemain il fut parfaitement guery, et entierement resolu à continuer le voyage iusques au bout.

Le troisieme iour de iuin, quatre Canots s'estant separez pour aller ioindre leurs familles, nous fismes vn portage, qui fut d'vn iour entier, que nous employâmes tantost à grimper des montagnes, tantost à percer des bois, où nous auions de la peine à passer, estant tous chargez autant que nous pouuions l'estre : l'vn portoit le Canot, l'autre les viures, l'autre ce qui estoit necessaire pour traiter. Je portois ma Chapelle et mes petites provisions ; il n'y auoit personne qui n'eust son fardeau, et qui ne suast de tout son corps. Sur le tard nous entrâmes dans la grande riuere de Manikouaganistikou, que les François appellent la riuere Noire, à cause de sa profondeur. Elle a bien la largeur de la Seine, et la rapidité du Rhosne ; les onze portages qu'il nous y fallut faire, et les diuers courans qu'il

y fallut franchir à force de rames, nous y donnerent bien de l'exercice. Beny soit Dieu qui me donna les forces pour fournir à tout cela. J'eus la consolation de celebrier la Messe le iour de la Sainte Trinité, à moitié chemin, vis-à-vis d'vne grande montagne, et que nous appellons le Mont de la Trinité. C'est le premier sacrifice qui a esté offert en ce pays-là, où iamais European n'auoit encor paru. Je priay Nostre Seigneur Iesus-Christ qui en estoit le Souuerain, aussi bien que de toutes les autres parties du monde, qu'il s'y rendist maistre de tous les cœurs qui luy appartenoient de droit.

Le neufiesme iour de Iuin nous arrivâmes au Lac de Manikouagan, où ie trouuay soixante-et-quatre ames. C'estoient des Papinachois, qui, reuenans de leur chasse, s'estoient assemblez en cet endroit pour faire leur trafic avec leurs Compatriotes qui habitent le long du grand fleuue de Saint Laurens, et qui ont commerce avec les François. Ils nous accueillirent avec beaucoup de tesmoignages d'affection. Deux Canots nous estans venus reconnoistre, ils retournerent promptement à leur Cabanage, pour preparer nostre reception. Nous les saluâmes à l'abord avec toute nostre petite artillerie, ils respondirent avec leurs fusils ; en suite de quoy, nous estans desbarquez, ils se chargerent de tous nos paquets, qu'ils porterent à la Cabane du Capitaine, où ils nous conduisirent, et où nous fusmes regalez d'abord d'vne grande piece de chair boucanée, avec vn morceau de graisse d'Original.

La plus grande partie n'ayant iamais veu des François, ny des Iesuites, ne se pouuoient lasser de nous regarder, toute la Cabane estoit remplie de spectateurs. Nous y gardâmes tous le silence, iusques à l'action de graces, que mes Sauvages et moy fismes, après auoir pris nostre refection. En suite de quoy ie leur annonçay la bonne nouvelle, c'est-à-dire le dessein que Dieu auoit sur eux pour les deliurer de l'Enfer, et leur donner son Paradis, s'ils vouloient imiter leurs Compatriotes qui

m'accompagnoient. Les bons Chrestiens prirent la parole après moy, et comme ils possedoient mieux que moy la langue, ils s'estendirent plus longtems sur les louanges de la priere. L'estois rauy d'ouyr ces nouveaux Predicateurs dont Dieu se seruoit pour la conuersion de tout cét auditoire.

Le lendemain dix-huitiesme fut employé partie à visiter les familles en particulier, à en escrire les noms, et distinguer ceux qui estoient baptizez, d'avec ceux qui ne l'estoient pas ; partie à dresser vne Chapelle. Il y auoit plaisir de voir remüer les ouuriers : les vns couroient aux perches, les autres aux escorces, les femmes aux branches de sapin, tandis que les ingenieurs preparent le sol, et formoient le dessein de la premiere Eglise qui aye iamais esté en ce pays. Le corps de la Chapelle estant acheué, ie dressay l'Autel, et ie l'ornay du mieux qu'il me fut possible. Ayant veu à la place du Capitaine vne belle peau d'Orignac toute ouragée, ie creu qu'il me la presteroit volontiers ; ie ne me trompay pas : ce bon Cathecumene fut bien content qu'elle seruist à orner la maison de la priere.

L'onzieme est employé, après y auoir celebré la premiere Messe à l'honneur de Saint Barnabé le iour de sa feste, à donner le Baptesme à six petits enfans. Le premier fut nommé Barnabé, pour honorer cét Apostre, que i'ay regardé comme le patron particulier de ce grand Lac, qui en portera doresnauant le nom, et que nous appellerons le Lac de S. Barnabé.

Le douziesme ie donnay le Baptesme à d'autres petits enfans, après quoy ie commençay à instruire. Tous ceux qui n'auoient pas receu le Baptesme, se presenterent pour estre Cathecumenes. Mes anciens Chrestiens qui m'accompagnoient, estoient rauis d'aise, voyant cela, et me disoient de temps en temps. Tapoué noua kimiroucriten kataiamiaouek nachirinouinanak ; en verité, mon Pere, tu es bien aise, nos Compatriotes prieront. Ils faisoient reflexion à ce que quelques-vns m'auoient dit pendant

l'Hyuer, que ie perdrois mon temps d'aller dans les terres ; que les hommes que i'y trouuerois se mocqueroient de moy et de mes instructions ; ils faisoient aussi reflexion à la response que ie leur faisois : Mes enfans, vos Compatriotes prieront ; celui qui a tout fait, qui est nostre Pere commun, les veut sauuer ; prions tous les iours pour le salut de leurs ames.

Après auoir suffisamment instruit mes Cathecumenes, ayant d'ailleurs reconnu que le Saint Esprit operoit dans leurs cœurs, ie fis choix de six, que ie baptisay solennellement le quinziesme iour du mesme mois ; i'acheuay le reste le seize, dix-sept et vingtiesme, ayant tout donné le Baptesme à vingt-sept Adultes, tant hommes que femmes. On m'a point de fausse religion à combattre parmi ces peuples ; ils ont l'esprit bon et le naturel fort doux. et ce n'est pas merueille s'ils ont si tost conceu nos Mysteres.

La premiere chose qui les a disposez à recevoir l'Euangile, a esté le Tremblement de terre, qui leur prescha hautement vne Diuinité ; la deuxiesme, l'exemple de leurs Compatriotes qui m'accompagnoient ; la troisieme, l'amour desinteressé des Robes noires, qui exposent leurs vies à mille dangers, pour les venir instruire seulement ; la quatrieme, la beauté de nos mysteres, et la conformité des Commandemens de Dieu avec la raison. On ne pourroit croire l'horreur qu'ils ont du mensonge et du larcin. Je n'ay point trouué de polygamie parmi eux ; se mettre en colere c'est commettre vn grand crime ; quant à l'vurognerie, ils ne scauent ce que c'est ; pour ce qui est de l'auarice, leurs biens sont presque communs. Vous diriez que ce sont des gens sans passion, ie n'ay point encore veu de personnes plus paisibles et plus debonnaies. *Gaudeant bene nati*. O qu'il y a de contentement à semer en vne terre, où il n'y a ny espines, ny roches, et où il ne faut que semer et recueillir en mesme temps ! *Dextera Domini fecit virtutem*.

Beny soit-il à iamais, des bontez qu'il exerce enuers ces pauures peuples. Sa



misericorde a particulièrement paru à l'endroit d'un Capitaine fort considerable, nommé Ouiskoupi. Cet homme n'auoit iamais paru au Lac Saint Barnabé : il y vient rendre visite au Capitaine qui y commande ; il y amene sa femme, dix de ses enfans, et deux de ses petits-fils ; toute cette famille trouue dans le Baptesme vne source de benedictions. Ouiskoupi ayant fait autrefois le mestier de Jongleur, c'est-à-dire d'inuoquer le Demon, me protesta que depuis le Tremble-terre il y auoit renoncé ; et luy ayant demandé s'il n'auoit point quelqu'une de ces choses, dont il se seruoit pour faire les iongeries, il me declara naïuement qu'il en auoit dans son sac ; ie les luy demande, il me les donne pour en faire un sacrifice à Dieu ; ce que ie fis, les iettant au feu. Le visitant dans sa Cabane quelques iours après son Baptesme, il me dit : Tu sçais que j'estois malade auant que tu me baptisasses ; celuy qui a tout fait m'a guery à mesme temps que tu me baptisois. Un de ses enfans qui auoit esté incommodé me dit la mesme chose ; ie leur dis que le Dieu que les Chrestiens adorent, qui est l'ynique et le veritable Dieu, est si bon, qu'il donne à ceux qui croient et qui ont confiance en luy, plus qu'ils ne luy demandent, et que le Baptesme qui est institué pour apporter la sainteté à l'âme, donne souuent la santé au corps.

A cette occasion, ie leur racontay la guerison miraculeuse de l'empereur Constantin. Cette histoire leur agreea beaucoup, sur tout dans le rapport qu'ils y remarquoient à la guerison du Capitaine Ouiskoupi, avec celle du grand Constantin. Ce bon Neophyte me donna vne belle preuve de la confiance qu'il auoit en la priere, et du desir qu'il auoit d'estre fidelle à Dieu. Le Demon luy ayant apparu pendant la nuit, comme il m'asseura, il sortit d'abord de sa Cabane, me vint esueilleur dans celle où j'estois, et me dit : Nouta aiamehatau, niouabamatas malchi manitou nichikatau ; mon Pere, prions Dieu, j'ay veu le Demon, ie le hays. Après l'auoir encouragé par les paroles que Dieu me

mit en bouche, nous fismes nostre priere ensemble ; en suite de laquelle il retourna à sa Cabane, n'apprehendant plus le Demon. Sa demeure la plus ordinaire, pendant le iour, estoit la Chapelle. Il ne pouuoit à son gré assez regarder les images que ie luy expliquois de temps en temps ; ny luy, ny aucun de sa famille n'auoit iamais veu de François.

Ie ne dois pas obmettre vne chose qui arriua presque aussi tost que j'eus donné le Baptesme aux petits enfans : la pluspart furent malades ; cela estoit bien capable de donner aux Adultes de l'aersion pour le Baptesme ; vn de mes anciens Chrestiens le iugea ainsi, et me le vint dire. Ayons recours, luy dis-je, à celuy qui a tout fait ; il est tout bon et tout-puissant, il luy est aisé de donner la santé à ces petits enfans malades. Le lendemain ie les fis tous apporter à la Chapelle, et ayant recité sur eux les prieres que l'Eglise a dressées pour demander la santé, ie leur donnay en suite un peu de thériaque, et tous recouurerent leur santé. Cét effet de la bonté de Dieu, à l'endroit de ces petits innocents, fut admiré des anciens Chrestiens et des Cathecumenes, et affermit beaucoup les vns et les autres en la Foy.

Ie ne dois pas obmettre vne remarque que j'ay faite sur le suiet du Baptesme qu'on donne aux petits enfans. Parmi les personnes que j'ay veües au Lac de Saint Barnabé, j'en trouuay vingt-trois qui auoient esté baptisées par les Peres de nostre Compagnie, lors que leurs parens auoient paru à Tadoussac, ou à la riuere des Bersiamites : les vns estoient aagés de douze ans, les autres de quinze, les autres d'environ vingt. Les ayant instruits, et la pluspart n'ayant aucune connoissance de leur bonheur, ie les confessay, et trouuay tant de sincerité et tant d'innocence en eux, que ie ne pus attribuer cette protection particuliere de Dieu, qu'à la grace baptismale, et aux merites de Iesus-Christ, qui leur auoient esté appliquez en ce Sacrement.

Deux anciennes Chrestiennes qui n'auoient veu aucun des Peres de nostre

Compagnie depuis quelques années, me donnerent bien de la consolation, lors que ie leur fis rendre compte de leur vie depuis leur dernière Confession : ie trouuay qu'elles auoient adiousté la pratique des vertus Chrestiennes à l'innocence de leur vie. Elles eurent bien de la ioye, quand ie leur dis que pour remercier dignement Nostre Seigneur, des graces qu'elles en auoient receuës, ie serois bien aise qu'elles communiasent ; elles s'y preparerent avec beaucoup d'exactitude, en suite de quoy elles communierent bien deuotement. Priez, leur dis-je, vous pour vostre mary, et vous pour vostre frere (elles estoient belles-sœurs.) Il n'est pas baptisé ; exhortez-le à prier, ie l'instruiray volontiers. Il a esté depuis instruit, il a esté baptisé. Quelle ioye pour ces deux bonnes ames que Dieu a sans doute exaucées !

Nous ne pensions arrester que trois iours au Lac de Saint Barnabé ; nous n'auions de prouisions que pour iusqu'à ce temps-là ; mais Dieu en disposa autrement. Les Ouchestigouetch, plus Septentrionaux que les Papinachois, ne se trouuant pas au temps marqué à leur rendez-vous : Il les faut attendre, disent mes anciens Chrestiens, ce sont ceux qui ont le plus de pelleteries. Leur resolution me fut bien agreable, Dieu me donnant plus de temps pour mieux instruire mes Neophytes, esperant d'eux de voir les Ouchestigouetch. Nous les auions attendus iusques au seizième, lorsqu'un Canot Papinachois qui reuenoit de son hyuernement, nous apporta la nouvelle qu'il auoit veu des Ouchestigouetch à vn Lac voisin : on despêche d'abord vn Canot pour les faire haster. Parmi ces ieunes hommes qui furent deputez, il s'y trouua vn Catechumene, qui, après leur auoir appris que nous les attendions, leur donna les premières instructions du Christianisme, mais avec tant de zele, qu'il excita en leurs cœurs vn desir de voir au plus tost la Robe noire, pour se faire instruire à fond. Ce fut la nouvelle que ces deputez, qui gagerent le deuant, me donnerent à leur arriué : Nouta ka-

tanicouetch Ouchestigouetch : Mon Pere, les Ouchestigouets prieront ; ils sont tous proches, ils arriueront bientôt. O Dieu ! quelle ioye, lorsque ie vis paroistre huit Canots remplis, partie d'Adultes, partie de petits enfans. Je m'adressay à leurs Anges gardiens, i'imploray leur secours et leur faueur auprès de Dieu, pour le salut de ces ames qui leur estoient si cheres. Estant débarquez, ie leur tesmoignay la ioye que i'auois de les voir ; en suite de quoy ie me retiray. Ils employerent le reste du iour à se cabaner, et à se visiter reciproquement les vns les autres.

Le lendemain 21. de Iuin, feste du Bienheureux Louys de Gonzague, estant dans la Chapelle, et au temps que ie deuois prendre pour commencer l'instruction de ces nouveaux venus, Dieu m'y enuoya tous les hommes separement : estant pressé du temps, j'entray d'abord en matiere. Je leur dis que celui qui a tout fait me commandoit de les aimer, que ie luy obeyssois ; et qu'en effet ie les aimois, et que c'estoit pour leur en donner de bonnes preuues, que j'estois venu en ce pays, après auoir hyuerné avec les Papinachois leurs alliez. Ils m'interrompirent souuent par leurs acclamations : Ooo. Je me moque de vos peaux de Castor et de Caribou, ie ne suis pas venu pour traiter : c'est l'affaire des Papinachois et du marchand François, qui est monté icy avec nous. Plaise à Dieu que les Papinachois et les Ouchestigouets ne bruslent pas eternellement avec les Demons dans l'Enfer ! Plaise à Dieu qu'ils soient eternellement bienheureux dans le Ciel ! Voilà ce que ie pense de vous, c'est à vous maintenant de profiter de la grace que Dieu vous presente, et à bien employer le temps que nous auons à demeurer ensemble, pour vous rendre capables du Baptesme : cependant n'estes-vous pas tres-aises que ie baptise vos petits enfans ? Karapouan, me repondirent-ils, ouy. Ils les vont querir après l'instruction ; ils reuiennent tous ensemble, avec les petits enfans et leurs femmes. Cependant ie me dispose pour administrer le Ba-

ptesme à tous ces innocens : ie prie Monsieur Amiot d'estre leur parrain Tout estant préparé, ie leur expliquay les auantages du Baptesme et ses effets tous merueilleux ; ie leur en expliquay les ceremonies, en suite de quoy ie baptisay seize petits enfans, en deux bandes. On lisoit sur le visage des peres et des meres la ioye qu'ils auoient dans leurs cœurs. Ils en donnerent beaucoup de preuues par les diuerses acclamations qu'ils faisoient de temps en temps.

Cela estant fait, on m'aduertit que nous partirions le vingt-troisiesme, ne me restant qu'un iour et demy pour instruire les Adultes. Voilà vn temps bien court pour rendre capables du Baptesme des personnes qui n'auoient iamais ouy parler des Mysteres de nostre Religion. Dieu qui ne manque iamais au besoin, supplée au defaut du temps, en redoublant ses graces. Ils se rendent si assidus aux diuerses instructions, et tesmoignent tant de ferueur à apprendre ce qu'ils deuoient necessairement scauoir auant que d'estre baptisez, que le vingt-troisiesme, ie me creus obligé de les ondoyer, ayant differé les ceremonies à nostre premiere entreueüe.

Il arriua vne chose assez agreable, pendant que ie les instruisois : ie leur expliquois le iugement vniuersel, leur faisant voir dans vne grande carte où il estoit representé, quel seroit le bonheur de ceux qui auront cru en Dieu, qui auront esperé en luy, et qui l'auront aimé et seruy iusques à la fin ; au contraire, quel seroit le malheur de ceux qui ne croiront pas en luy, et qui ne luy obeyront pas ; comment les bons Chrestiens seront compagnons des Anges dans le Ciel, et les Infideles et mauuais Chrestiens seront les compagnons des Demons dans les feux de l'Enfer ; lors qu'un de ces bons Cathecumenes m'interrompt, et me dit : Nouta tapoë naspich nichikatanan natchi manitou ; mon Pere, en verité nous hayssons tout-à-fait le meschant esprit : ie te prie, ne le regardons plus, portons tousiours nostre veüe en haut. O que nous auons

de plaisir à regarder le Ciel, et ceux qui y sont bienheureux ! Et à mesme temps s'apperceuant que son fils aîné, aagé d'environ douze ans, arrestoit sa veüe sur la representation de l'Enfer, il le tança : Nigousai kesta kitirinissin espimitch ouabanta ; mon fils, tu n'as pas d'esprit ; regarde tousiours en haut.

Ayant esté aduertiy que parmy ces Cathecumenes il y en auoit trois qui auoient ionglé autrefois, ie les appellay en particulier en la Chapelle ; et les ayant examinez sur ce qu'ils auoient fait en ionglant, et quelles estoient leurs pensées, ils me dirent qu'ils auoient eu cette pensée, qu'il y auoit vn bon et vn mauuais manitou ; qu'ils haysoient le mauuais, et aimoient le bon ; que tout ce qu'ils auoient fait, ce n'auoit esté que pour honorer le bon manitou. Leur ayant bien inculqué ce que la Foy nous enseigne là-dessus, ils furent satisfaits et resolus d'obeyr à celuy qui a tout fait, et d'aymer tousiours la priere.

Parmy les Ouchestigouetch, il se rencontra, par vne prouidence toute particuliere, vn Capitaine Oumamiois, homme d'esprit, et qui a paru le plus affectionné à la priere. Ce bon Cathecumene que ie baptisay avec sa femme et quatre de ses enfans, ne se pouuoit lasser de parler à l'honneur de nos mysteres ; il les a honorez dans toutes les occasions qui s'en sont presentées, particuliere-ment dans vne belle harangue qu'il fit dans sa Cabane, en la presence du Sieur Amiot, des Papinachois et des Ouchestigouetch. L'estois alors bien occupé dans la Chapelle. Le Sieur Amiot luy ayant fait present d'un rouleau de pe-tun, d'une espée, et de quelques autres choses qu'ils estiment, et moy de deux belles Images, dans l'une desquelles la Mere de Dieu estoit despeinte, tenant entre ses bras Iesus son Fils, et l'autre representoit le Sauueur du monde, tenant vn globe dans vne de ses mains, il nous dit merueilles là-dessus, mais qu'il iroit faire voir les Images dont ie luy auois fait present, à toutes les nations qui sont alliées à la sienne, qu'il parcourroit tous les Villages qui sont tout le long de la Mer du Nord, pour y

inuitier tous les Habitans à la priere ; qu'il leur diroit par auance ce que ie luy auois enseigné ; que tous les Capitaines de ce pays gousteroyent du petun que le Sieur Amiot luy auoit donné ; que l'espée dont il luy auoit fait present, parleroit bien haut à l'honneur des François. Comme c'estoit vn homme d'esprit, et qui auoit vne parfaite connoissance de tout ce pays, ie ne perdis pas cette belle occasion de luy faire plusieurs questions, que ie meltray icy, avec les responses.

Y a-t-il bien loing, d'icy aux deux Villages où tes parens et toy faites vostre demeure ? On y peut arriuer dans vingt nuits ou enuiron.

Y peut-on monter en Canot ? Ouy ; mais, passé ces Villages, on n'a plus l'usage des Canots, faute d'escorce pour en faire : les arbres de ce pays estant fort petits.

Ces deux Villages sont-ils bien peuplez ? Il y a beaucoup de monde. Vn Papinachois qui y a hyuerné avec nous, me l'a confirmé, y ayant esté autrefois.

Y a-t-il prez de là quelques autres Villages ? Ouy ; il y en a deux, et plus loing deux autres.

De quoy vient tous les habitans de ces pays ? En esté, du poisson qu'ils peschent dans les grands Lacs, où ils en ont en abondance ; et en hyuer, du Caribou, qu'ils preferent aux Orignaux.

Y a-t-il bien loing de ces Villages à la Mer du Nord ? Il faut employer vn hyuer pour y aller et en reuenir.

As-tu esté dans la Mer du Nord ? Ouy.

La coste de cette Mer est-elle peuplée ? Il y a quantité de Sauvages que j'ay veus.

Oblige-moy de m'en donner le Massinahigan, la description, avec les noms des peuples qui habitent cette coste. Il m'a donné la Topographie de ces pays, avec les noms des habitans qui font ces diuerses nations.

O Dieu, que voilà d'ames à gagner à Iesus-Christ !

Les Europeans, ou François, ou Espagnols, ou Anglois, ont-ils paru en cette coste ? Non.

Le resultat de cét entretien a esté,

que l'année prochaine il se rendroit dans le mesme Lac de Saint Barnabé, et que moy, ou quelqu'autre de nos Peres, nous l'irions ioindre à ce mesme poste, pour de là monter aux deux Villages, et y trauailler à l'instruction de ses Compatriotes. Plaise à Dieu que mes pechez n'y mettent point d'obstacle ! Je sçay bien que le Demon fera ce qu'il pourra pour l'empescher ; mais *quis et Deus ? si Deus pro nobis quis contra nos ?* Le prie toutes les bonnes ames qui auront connoissance de cette Relation, d'offrir à Dieu quelques Messes, quelques Communions, quelques Chapelets, et quelques mortifications pour l'heureux succez de cette Mission et de cette nouvelle descouuerte, où il y a bien des ames à gagner. Le Baptesme que j'ay donné à prez de quatre-vingts personnes au Lac S. Barnabé, m'a bien donné de la ioye ; mais cette nouvelle Mission qui se presente la comble entierement.

Nous nous sommes separez le vingt-trois de Iuin, et dans quatre iours, tant la riuere est rapide, nous sommes heureusement arriuez au bord du grand fleuue Saint Laurent, où nous estions bien attendus par les François et les Papinachois. Enfin, deux iours et deux nuits d'vn bon nord-est nous ont rendu à Kebek.

---

#### CHAPITRE V.

#### *De l'Eglise Huronne à Quebec.*

L'esprit de Dieu opere ses merueilles où il luy plaist. Ce n'est pas seulement chez les peuples policez, et parmy les personnes consacrées à Dieu, que se trouue la deuotion : les Sauvages en sont capables, et les Cabanes d'escorce cachent autant de vertu, qu'on en peut souhaiter dans les cloistres. Depuis qu'on a introduit dans l'Eglise des Hurons de Quebec, vne deuotion qui fait de grands fruits parmy les François de

ce pays, et qu'on leur a inspiré le dessein de regler leurs familles sur celle de JESUS, MARIE et JOSEPH, on ne peut croire iusques où va la ferueur de ces pauvres Barbares. Ceux qui sont admis dans cette sainte famille, ne souffrent point chez eux de discours messeants ; et l'on voit à present de pauvres femmes, qui n'eussent pas auparavant osé ouvrir la bouche, s'eleuer comme des Lionnes contre des fripons, qui veulent parler mal en leur presence ; ce qui est bien rare et bien à priser parmy des nations Barbares, où la licence de tout dire et de tout faire regne avec impunité.

Mais la deuotion de ces bonnes gens ne se termine pas là. Pendant la Semaine Sainte, le Pere qui a soin de cette Eglise, les ayant entretenus de ce que Nostre Seigneur a souffert pour l'expiation de nos crimes, vne bonne Huronne estant retournée en sa Cabane, dit à sa Compagne : Pourquoi ne comparons-nous pas à nostre bon Sauueur souffrant ? il a esté flagellé si cruellement ! hé bien, flagellons-nous l'une l'autre ; voilà mes espaules prestes, commencez. Nous n'auons pas permission du Pere, respond sa compagne, qui luy ferma la bouche par ces mots. Mais elle conceut en mesme temps le dessein de faire en son particulier ce qu'elle n'auoit pu obtenir de sa compagne. De fait, s'estant trouuée seule en sa Cabane, et iugeant que pour se discipliner soy-mesme, il ne falloit pas de permission, comme pour frapper les autres, elle se disciplina si rudement, que les marques luy en demeurèrent longtems grauées sur ses espaules.

Cette genereuse Huronne a autant de bonté et de douceur pour les autres, qu'elle a de rigueur pour elle-mesme : elle a soin de visiter les malades, et de les assister en ce qu'elle peut ; elle leur raconte en particulier les exhortations qui ont esté faites publiquement en nostre Chapelle ; elle retire chez soy les orphelins, comme elle a fait trois pauvres petits enfans, qu'elle veut bien nourrir et entretenir, nonobstant sa pauvreté, de peur qu'estans depourueus

de pere et de mere, ils ne tombent entre les mains d'un certain de leurs parens, qui n'a pas la foy trop bien enracinée dans l'ame. Elle sert de pere, de mere, et mesme de pere spirituel à ces petits enfans, les eleuant dans l'innocence, et leur inspirant la crainte de Dieu, comme le montre assez ce qu'elle fit vn iour, lors qu'ils se laisserent aller à quelque badinerie propre de leur aage : car pour leur faire apprehender la grievedé de leur peché, qu'elle apprehendoit elle-mesme comme tres grief, elle leur dit que c'estoit fait d'eux, qu'ils seroient pendus, comme ils auoient veu vn François attaché à la potence ; et elle disoit cela de si bonne façon, que ces pauvres enfans croyoient que tous les passans estoient les executeurs qui les venoient prendre ; l'un se cachoit dans vn coin de la Cabane, et les autres s'enfuyoient à demy-nuds parmy la neige dans les brossailles ; enfin elle leur persuada que pour euiter ce supplice, ils deuoient s'en confesser au plus tost, et en mesme temps elle vint à Quebec parler au Pere ; elle luy donna vne grande alarme par la suspension d'un cas estrange qu'elle auoit à luy raconter, et le tout se terminoit à ces legeretes d'enfant, qu'elle apprehendoit si fort, qu'elle n'eut point de repos, et n'en donna point à ces enfans, qu'ils ne s'en fussent confessez. C'est apprehender viuement iusques aux plus legeres imperfections.

La methode que tient cette bonne Huronne, pour cleuer ses enfans, est tout-à-fait rauissante : car quand son petit-fils, aagé seulement de deux ou trois ans, a esté battu par ses petits compagnons, et qu'il retourne tout pleurant dans la Cabane, elle ne se met pas à l'appaiser et à essuyer ses larmes en le flattant, comme font d'ordinaire les autres meres ; mais au contraire, elle luy apprend à offrir à Dieu ses petites souffrances. Tais-toy, luy dit-elle, tais-toy ; tu pleures au lieu d'offrir à Dieu la douleur que tu sens : viste, mets-toy à genoux, fais une offrande à Dieu du mal qu'on t'a fait ; prie pour ceux qui t'ont blessé, afin que l'esprit leur

reuienne, et qu'ils s'abstiennent de faire desormais mal aux autres. Et pour lors ce pauvre petit s'agenouille, et repete ce que sa mere luy enseigne ; la priere estant finie, le voilà tout guery.

Elle a vn zele tres grand pour la conuersion de ses compatriotes : elle les instruit, elle les exhorte, elle les confond avec douceur pour les retirer du peché ; et sa charité la rend si éloquente, qu'elle entre dans les cœurs plus rebelles pour en faire des cœurs tout Chrestiens.

A l'occasion de quelques aumosnes venues de France, pour les Sauvages, qu'on leur auoit distribuées : Ce n'est pas d'aujourd'huy, disoit-elle à quelques libertins qui ne se rangeoient pas à leur deuoir, que la foy des François, et que leur charité nous doit conuaincre que ce qu'on nous presche sont des veritez infaillibles. Combien y a-t-il d'années qu'on nous presche et qu'on nous instruit, sans autre recompense, sinon celle qu'on attend de Dieu d'une vie eternelle ? Ny la crainte des feux ennemis, ny toutes leurs cruautez ne font pas reculer ceux qui nous sont allez chercher dans le pays des Iroquois.

Les aumosnes qu'on nous enuoye de France depuis dix ou douze ans, que les Iroquois nous ont chassés de nostre pays des Hurons, sont des tesmoignages de la pieté et de la viue foy des bonnes ames qui s'ostent à elles-mesmes ce que nous recuons de leur part. Les soins que prennent de nos malades les saintes filles Hospitalieres ; les instructions que donnent à nos enfans les Ursulines, sans y gagner quoy que ce soit, sinon le Paradis qu'elles attendent pour recompense ; n'est-ce pas vne preuue qui nous doit estre conuainquante, que nous deuons gagner aussi le Paradis ? Ou ceux qui nous enuoyent leurs charitez de France, sont des foux de nous les enuoyer sans l'esperance d'une recompense eternelle, ou nous sommes insensés de ne pas souhaiter pour nous-mesmes cette mesme recompense du Paradis qu'on nous promet. Crois-tu estre plus sage que ceux qui nous enseignent ? dit-elle s'adressant à vn ieune homme dé-

bauché. Lors que tu t'eschappas tout nud des mains des Iroquois, ils ont couuert ta nudité, et t'ont seruy et de pere et de mere, de parent et de tout. C'est sans doute qu'ils t'aiment et qu'ils veulent ton bien. Pourquoi donc n'obeys-tu pas à leurs conseils ? pourquoi ne fais-tu pas ce qu'ils te disent qu'il faut faire, pour eviter les feux d'Enfer, et te sauuer d'une captiuité plus cruelle que n'estoit pour toy celle des Iroquois dont tu t'es sauué avec tant de fatigues ? En vn mot, l'eloquence Chrestienne et charitable de cette vertueuse Huronne, conuertit sur l'heure mesme ce ieune Huron debauché, qui fut touché de ces discours tout embrasés, et qui changea de vie par vne veritable conuersion.

Le calme de son cœur parut à l'endroit d'une femme à qui elle auoit presté vne chaudiere, qui se trouua perduë pendant quelque caiolerie que cette femme permit qu'on luy fist ; car au lieu de se fasher contre elle : Ma sœur, luy dit cette bonne Chrestienne, ce n'est pas cette perte que ie regretteray iamais, mais la perte de ton ame ; de ce que tu as peché et offensé Dieu, permettant des caioleries, dont tu deuois auoir horreur, puis que tu es Chrestienne. Non, iamais ie ne parleray de ma chaudiere, pourueu que tu te confesses au plus tost ; ie te la donne, mais donne à Dieu ce que tu luy dois, et sois plus sage desormais. Il n'en fallut pas dauantage pour faire vne penitente.

Son mary estant malade à l'extrémité, d'une maladie dont il mourut en effet, vn longleur Abnaquiois, venu depuis peu du fond des terres, dit qu'il entreprendroit la guerison de cet homme, si l'on luy vouloit permettre d'employer son art et son Demon à cette cure. Je l'ay ensorcelé, disoit-il, ie l'aduouë, mais i'en ay compassion ; qu'on me permette seulement de le visiter, et ie leue le sort, et le malade sera guery. C'estoit trop demander à cette bonne Chrestienne, qui aime mieux voir mourir son mary deuant ses yeux, quoy qu'il luy fust tres-cher, que de permettre au longleur d'entrer dans

la Cabane. Et quelque temps après, comme on luy reprochoit qu'elle auoit laissé mourir son mary : Hé quoy ! dit-elle, vous voudriez donc qu'à l'affliction que j'ay receüe de sa mort, i'y eusse adiousté celle que j'aurois de luy auoir fait commettre vn pesché deuant que de mourir ? allez, j'aymois mon cher mary plus que moy-mesme, mais j'ayme mieux le voir mort n'ayant pas voulu commettre cette faute, que de le voir en vie, s'il auoit commis vn pesché de cette nature, et moy avec luy ; et ie voudrois plus de mal à ce longleur d'auoir rendu la santé à mon mary, en offensant Dieu, que de l'auoir laissé mourir, sans vser de ses malefices. Sa charité n'en demeura pas là, car peu après la femme et les enfans de ce prétendu sorcier estant en grande nécessité, elle les receut en sa Cabane, les nourrit et leur rendit tous les tesmoignages d'une veritable amitié ; rendant ainsi le bien pour le mal, et conseruant la vie à ceux à qui l'on imputoit la mort de son mary.

Estant vn iour sollicitée au mal, par vn riche present qu'un François luy faisoit à ce dessein : Malheureux, luy dit-elle, ne sçais-tu pas que j'ay la foy ? et de quoy me seruira dans l'Enfer toute ta porcelaine, sinon d'un eternal repentir, de ce que sous l'esperance d'un petit gain, ie me serois moy-mesme liurée à tant de maux ? Elle chargea cét impudent de confusion, et elle n'auoit garde de parler autrement, elle qui est dans de continuels exercices de pieté.

Elle sceut bien faire vne response d'une vertu solide, à quelques libertins qui luy reprochoient, que tout son fait n'estoit qu'hypocrisie, et qu'elle vouloit gagner l'estime des hommes par cette belle montre. Cela estoit bon, leur dit-elle, au commencement que ie me faisais instruire ; mais maintenant que ie sçay ce que me vaudront mes exercices de deuotion dans le Ciel, ie n'ay garde d'en prendre pour toute recompense vn vain applaudissement, qui n'est que de la fumée, ou des paroles qui se perdent en l'air. Enfin elle veut

faire la Sainte Vierge heritiere de tous ses biens, quand elle mourra : ce n'est pas grand chose que peut donner à sa mort vne pauvre Huronne, qui, pendant sa vie, a grand besoin de nostre assistance ; mais si la maille d'une pauvre femme a esté preferée aux pieces d'or des Pharisiens, selon le iugement du Sauueur, quel sentiment doit-on auoir d'une femme Sauvage qui fait declarer la Sainte Vierge son heritiere, en presence de ses parens.

L'Eglise Huronne nous fournit d'autres ames de cette trempe, dont il seroit trop long de faire le recit dans le detail. Voicy seulement deux ou trois traits de leurs bons sentimens.

Quelques ieunes filles nouvellement venuës de France, estant entrées en nostre Chapelle lors que nos Chrestiennes Huronnes y faisoient leurs prieres, ne pouuoient, à cause de la nouveauté, s'empescher d'auoir les yeux continuellement tournez vers ces Sauvages ; lesquelles s'en aperceuant bien, sortirent doucement de l'Eglise, auant que leurs prieres ordinaires fussent acheuées. Le Pere qui en a soin leur ayant demandé la cause de leur sortie, elles respondirent ingenument, qu'elles aymoient mieux ne pas prier, que d'estre cause que ces filles Françaises priassent mal ; qu'elles demeuroient volontiers à la porte de l'Eglise, pour oster le suiet des distractions qu'elles auoient à leur occasion ; que leur temps ne leur estoit pas si precieux, qu'elles ne differassent vn peu, et qu'elles ne vouloient pas que leur deuotion troublast celle des autres. De fait, ces filles Françaises estant sorties de l'Eglise, ces Huronnes y rentrerent et acheuerent les prieres qu'elles auoient commencées.

Vne bonne Huronne à qui Dieu s'est communiqué tres-particulierement pendant le Tremble-terre de l'an passé, a inspiré vne ferueur toute extraordinaire à son mary, qui estoit fort lasche en la priere ; et comme ses entretiens ordinaires sont des choses de Dieu et de l'autre monde, le plus petit de ses deux enfans qui a enuiron six ans, l'ayant ouy parler des effroyables peines d'En-

fer, en fut si espouuanté, qu'il luy demanda sur le champ permission de se retirer chez nous, avec nos petits Pensionnaires, afin d'estre esloigné des occasions d'offenser Dieu. Sa mere luy respondit que les petits François dans le Seminaire le battroient et le maltraiteroient, comme n'estant pas de leur nation. Hé bien, repartit-il, que l'aille donc demeurer chez Hari Ouauagui ; c'est le nom que les Hurons donnent à Monseigneur l'Euesque de Petrée. Il fit tant d'instance, qu'il fallut l'y mener ; et là il receut assurance de la part de Monseigneur l'Euesque, que quand il seroit grand il y seroit admis, si Dieu luy continuoit ce bon desir. Voilà les fruits de la bonne education que les parens donnent à leurs enfans lors qu'ils leur inspirent la deuotion avec le lait.

A ce propos, ie me souuiens de la pratique d'une bonne Huronne quand elle allaitoit son enfant : car elle adressoit d'ordinaire cette priere à l'enfant Jesus : Ah ! Seigneur, que ie me fusse estimée heureuse, si pendant vostre enfance la Sainte Vierge m'eust permis de vous donner à tetter quelques gouttes de mon lait ; mais puisque ie n'ay pas eu le bonheur de me trouuer pour lors au monde, et de vous rendre en propre personne ce petit seruice, ie vous le veux rendre au moins en la personne de mon fils ; puis que vous auez dit que ce qu'on feroit au moindre des vostres, vous le reputeriez pour fait à vous-mesme. Ainsi en vsoit-elle toutes les fois qu'elle approchoit son enfant de son sein, avec vne tendresse et vne familiarité avec nostre Seigneur tout-à-fait aimable. Vne seule chose l'inquietoit dans cette deuotion, sçauoir qu'elle s'estimoit trop vile et trop miserable, pour en vser avec tant de priuauté ; et il fallut fortifier son humilité, pour la faire continuer dans cette innocente pratique.

La bonne Heleine qui eut, l'an passé, ses enfans enleuez à Montreal par les Iroquois, desquels elle receut tant de coups de hache, qu'ils la laisserent pour morte, ayant eu vn œil creué et vne

grande deformité qui luy en est restée au visage, ne laisse pas de se trouuer dans toutes les assemblées de deuotion, et elle offre à Nostre Seigneur, tous les matins, autant de nouvelles confusions qu'on iette sur elle d'œillades pendant le iour. Elle ne se plaint pas d'estre si defigurée, mais de ce que ses pauvres enfans sont en si grand danger de se damner parmy les Iroquois ; et c'est vniquement pour pleurer ce malheur, qu'elle souhaiterait l'vsage de ses deux yeux. Souuent elle adresse à la Sainte Vierge, cette douce priere : Sainte Vierge, ayez pitié de moy ; il n'y a que vous qui auez bien conceu par vostre propre experience, la douleur que ressent vne mere de la perte de ses enfans ; assistez-moy donc, s'il vous plaist, selon mes besoins, que vous connoissez bien mieux que moy-mesme.

La pieté ne donne pas seulement de la tendresse aux femmes, mais aussi de la constance aux hommes Hurons : comme il parut en vn bon Chrestien, depuis quelque temps conuertý d'une vie vn peu trop licencieuse, à vn estat de deuotion qui ne le cede point à la ferueur des Religieux les plus exercez en la vertu de patience. Cét homme, ayant quelque mal à la main, voulut y appliquer vn de leurs remedes ordinaires, se scarifiant à coups de couteau, et se faisant diuerses incisions, mais si peu adroitement, qu'il se coupa des nerfs et des veines ; ce qui luy a fait pourrir presque toute la main, de sorte que pour se deliurer et de la puanteur de cette pourriture et de la douleur qu'il ressentoit, il se resolut de se couper luy-mesme plusieurs doigts de cette main avec vne constance admirable et vrayement Chrestienne : car pendant toute cette rigoureuse operation, et tout le temps en suite qu'elle luy causoit de cruelles douleurs, iamais on ne luy a ouy dire vne parole d'impatience, mais il s'entretenoit tousiours amiablement avec Nostre Seigneur. Ah ! grand Dieu, disoit-il, qu'est-ce que ie souffre maintenant, au prix de ce que j'auois mérité de souffrir en Enfer, si vous ne m'en eussiez preserué lorsque ie l'ay



merité par mes peschez. Ah mon Dieu ! il me semble que si l'on comprenoit bien la consolation qu'apporte la foy par l'esperance du Paradis, dans nos plus cuisantes douleurs, il ne faudroit point d'autre chose pour conclure, que tout ce qu'on nous enseigne est vray. Il repele souuent ces prieres chez luy. Mais c'est vn plaisir de le voir et de l'entendre quand il croit estre seul dans nostre Chapelle : car c'est pour lors qu'il respand son cœur avec ses larmes deuant le Saint Sacrement. Il faut que la grace ayt vn grand empire, pour obtenir cela des cœurs de ces pauures Sauvages, qui sont nez et eleuez dans la Barbarie.

Il est bon d'adiouster icy ce que les Meres Ursulines de Quebec nous ont donné par escrit, touchant vne bonne Algonquine qui a demeuré pendant vn temps assez notable chez elles : voicy ce qu'elles en disent.

Entre les Seminaristes que nous auons eues cette année dans nostre Seminaire, il y a eu vne bonne veuve assez aagée, nommée Geneuieue Algonquine, Nepisirinienne de nation, laquelle sçachant bien que nous n'en receuions point de son aage, nous fit prier par le Pere qui gouuerne les Sauvages, de ne pas laisser de luy faire cette charité. Depuis vingt-trois ans que nous sommes dans ce pays, ie n'ay point veu de Sauvages aussi feruentes que cette bonne femme : elle nous suiuoit tout le iour aux obseruances du Chœur, où elle recitoit des Chapelets à diuerses intentions, et entr'autres pour le salut des Algonquins ; lors qu'elle en auoit dit plusieurs, elle faisoit des Oraisons iaculatoires sur son Chapelet, et ne se lassoit point de prier Dieu, non plus que d'estre instruite sur les mysteres de nostre sainte Foy. Elle nous racontoit souuent ses auentures ; entre autres vne fois : l'ay fort experimenté, disoit-elle, le secours de Dieu, dans la ferme creance que i'ay en luy ; il m'a gardée par tout. Retournant de nostre pays pour venir en ces cartiers, nous fismes rencontre des Iroquois ; ie me iettay contre terre. Ouaboukima, mon frere, auoit vne grande frayeur,

nostre troupe fuyoit çà et là dans les bois ; ie disois à mon frere : Prends courage, sois ferme, croys fortement en celuy qui a tout fait, il nous sauuera et gardera de nos ennemis. Sans cesse, disoit-elle, ie l'exhortois, pendant que les balles des fusils sifflaient de tous costez à l'entour de nous ; et Dieu nous protegea si fortement en cette rencontre, que pas vn de nous ne fut blessé, ny apperceu de l'ennemy, que nous voyions tout auprez de nous.

Son mary estant mort en son pays, qui est à plus de cinq cens lieues d'icy, il n'y auoit pour lors point de Pere pour l'aider à bien mourir, ny pour luy administrer les Sacraments ; cette bonne femme en auoit le cœur outré de douleur. Neantmoins, comme elle est fort eloquente, dans la crainte qu'elle auoit que cet homme ne fust pas en bon estat, elle l'exhorta puissamment, luy faisant sans cesse produire des Actes de Contrition, de sorte que par ses feruentes admonitions, il mourut en bon Chretien. Elle est inconsolable, lors qu'elle pense à ses enfans qui sont tous morts, et quelques-vns sans estre baptizez. Vn seul qui luy estoit resté, mourut aagé de neuf à dix ans, et parce qu'elle le vit vn iour parler à vn longleur, elle pense qu'il peut estre damné pour ce pesché. Quoy qu'il y ait assez longtemps qu'elle a fait ces pertes, elle fait encore des lamentations sur ce suiet, et des aumosnes, afin qu'il plaise à Dieu de luy faire misericorde. Lors qu'elle vint en nostre Seminaire, elle nous fit present d'un Castor qui auoit seruy de robe à ce cher fils defunct, afin que nous priassions Dieu pour luy.

Cette bonne femme admiroit toutes nos fonctions Religieuses, et en nous considerant, elle disoit à Dieu : Conseruez ces bonnes filles, depuis le matin iusques au soir ; elles songent tousiours à vous, elles ne font autre chose que de vous seruir. Lors qu'elle rencontroit quelque instrument de mortification, elle vouloit en vser ; quelquefois elle en a vsé, sur tout d'une ceinture de pointes de fer, dont la douleur est plus sensible ; mais nous ne luy

laissons pas faire tout ce qu'elle eust bien désiré.

Le iour du Vendredy Saint elle fut puissamment touchée sur la consideration de la Passion de Nostre Seigneur ; pendant nos Tenebres, elle fondoit en larmes que causoit l'impression que Dieu luy donnoit de l'amour qu'il auoit porté aux hommes, en endurent de si extremes souffrances. Estant reuenue à soy : ie ne sçay où i'en suis, dit-elle, ie n'ay iamais expérimenté chose pareille. Le Diable ne me voudroit-il point tromper ?

Elle voit fort clair dans son interieur. Vn iour qu'elle estoit fort pensieue, on luy demanda quel suiet occupoit son esprit. Ie considere que ie suis bien mechante, il me semble que ie fais ce que ie puis pour ne point offenser celuy qui a tout fait, et cependant ie me vois toute remplie de pechez. Vn de ces iours passez, vn homme m'auoit desrobé vne robe de Castor en ma presence, sous pretexte de me la garder. Ie courus après luy ; ie n'estois pas neantmoins en colere contre luy, ie ne luy voulois point de mal ; cependant ie sentoies en moy vne malice qui me vouloit tromper.

Elle consideroit nos ceremonies de Chœur, il les luy falloit expliquer ; elle disoit que nous imitions les Anges et les Saints qui sont dans le Ciel. Lors que Monseigneur l'Euesque administra le Sacrement de Confirmation, le Careme dernier en nostre Eglise, elle vit qu'on instruisoit plusieurs de nos Pensionnaires pour les disposer à la recevoir. Elle se douta que c'estoit quelque chose de saint et de grande importance ; elle alloit par la maison, cherchant qui luy diroit ce que c'estoit. Helas ! disoit-elle, c'est quelque chose de saint, et on ne m'instruit point, on le dit aux enfans. Estant donc instruite, elle estoit rauie, sur tout de ce qu'elle seroit, par la reception de ce Sacrement, plus forte contre les tentations du Demon, et plus ferme et courageuse en la foy, et qu'elle en porteroit les marques dans le Ciel, comme celuy du S. Baptesme. Dez qu'elle l'eut receu, elle demanda congé d'aller à Sillery pour raconter son bon-

heur à ses parens et amis Sauvages ; elle les prescha avec tant de ferueur, qu'ils l'admiroient, et adoroient la grandeur de Dieu dans les hauts sentimens de cette femme, qui en estoit remplie. Elle nous quitta pour aller aux Trois-Riuieres, chercher des femmes de sa nation, pour les empescher de se jeter dans vne occasion, qui les eust pu escarter des pratiques Chrestiennes.

---

#### CHAPITRE VI.

##### *Des Eglises captiues chez les Iroquois.*

Ce sont les plus desolées de toutes nos Eglises, mais elles ne sont pas moins agreables à Dieu, qui se voit honoré dans le centre de la Barbarie, et en mesme temps par des François, par des Hurons et par des Iroquois. Il y a des François mutilez, qui leuent au Ciel les mains sans doigts ; il y a des Hurons esclaves, qui, dans leur captiuité, se donnent la liberté de prescher Iesus-Christ à leurs bourreaux ; et comme il y a des Iroquois persecuteurs, il y a aussi des Iroquois Predicateurs. L'un de ceux-ci est vn nommé Garakontié, nostre ancien hoste, lors que nous estions en leur pays ; homme des plus considerables d'Onnontaté, et bon amy des François, autant qu'on en peut iuger par les effets. Dieu a voulu souuent se seruir de luy pour sa gloire : car outre tant de pauures François qu'il a tirez des mains et des feux des Iroquois Agnichronnons, dont il nous a ramenés les vns, et conserué chez soy les autres comme ses enfans, il a maintenu par son autorité la Chapelle que nous auons dressée dans leur bourg. C'est là où il fait assembler tous les François captifs, et les fait prier Dieu ; et pour ioindre la charité corporelle avec la spirituelle, il leur fait festin à la fin des prieres, pour encourager leur deuotion, et soulager en mesme temps leur misere. Ce charitable Barbare a fait encore plus :

dressant au milieu de son Bourg vne maison à la Françoisé, pour y loger les Missionnaires qu'il attend ; et mesme pour haster leur arrivée, il a pensé perdre la vie, et tomber luy-mesme en la captiuité des Algonquins, lors qu'il trauailloit à deliurer nos François de la captiuité des Iroquois, comme nous le declarerons au Chapitre septiesme.

Il n'est pas le seul Iroquois dans ce Bourg d'Onnontâé qui fauorise la Foy : il y en a plusieurs qui inuitent ces François captifs à leurs festins, afin de les obliger à la fin du banquet, de prier Dieu pour eux, ne demandant et ne pouuant esperer autre chose de ces pauvres miserables, que l'assistance de leurs priores, dont ils font grand estat, tout Iroquois qu'ils sont, paroissans ainsi n'estre pas bien esloignez du Royaume de Dieu.

Les femmes de ce Bourg font encore plus : car elles n'ont pas sitost mis au monde leurs enfans, qu'elles les apportent au plus ancien des François pour les baptiser, luy faisant de grands remerciemens, quand il confere ce Sacrement à ces petits predestinez. Nous te remercions, luy disent-elles, de ce que tu as mis nos enfans dans le chemin du Ciel où ils seront à iamais bienheureux, s'ils viennent à mourir auant qu'ils soient grands. Ne sont-ce pas là des secrets admirables de la Providence, qui inspire ce desir si ardent à ces meres, qui pensoient nous faire grand plaisir quand nous estions parmy eux, de nous les laisser baptiser, et qui mesme craignoient quelquefois le Baptisme, comme la mort de leurs enfans ; de sorte que nous estions alors obligez de les regenerer de ces eaux sacrées à leur insceu, pour ne pas laisser perdre tant d'enfans, dont les deux tiers du moins meurent auant l'vsage de raison.

C'est donc au plus vieil des François qu'elles s'adressent, lequel leur tient lieu de pasteur à l'esgard des Iroquois et des François : car il se donne l'autorité sur ceux-cy de les reprendre aigrement, s'ils manquent tant soit peu au deuoir de Chrestien ; il ne faut qu'un

geste ou vne parole trop libre, pour meriter vne verte reprimande. Aussi a-t-il la consolation de voir dans cette captiuité des Ioseph, lesquels non seulement fuyent leurs maistresses impudiques, mais qui ne leur espargnent pas les coups, quoy qu'il leur en doie couster, peut-estre des doigts coupez, ou la teste fenduë par vn coup de hache, qui se decharge bien aisément sur les captifs refractaires, comme nous l'auons veu bien des fois deuant nos yeux : car parmy les Iroquois, la vie d'un Captif n'est pas plus prisée que celle d'un chien, et il ne leur faut qu'une legere desobeysance pour meriter vn coup de hache.

Pour les Hurons qui sont dans la captiuité, ils sont aussi dans les mesmes dangers, et quelques-vns d'entr'eux ne laissent pas de conseruer leur foy parmy tant d'orages. Il y a dans Agnié quelques Matrones Huronnes, qui font des Eglises volantes et cachées, et qui s'assemblent ou dans l'espaisseur des Forests, ou dans quelques Cabanes à l'escart, pour y reciter ce qu'elles scauent de prieres. Vne d'entre elles, vn soir qu'elle faisoit les prieres tout haut, les autres la suiuant ou repetant après elle, il se trouua ie ne scay quelle personne qui se mit à en railler, ce qui scandalisa tellement cette bonne Chrestienne et l'affligea si fort, qu'elle en tomba malade, tant fut grand le déplaisir qu'elle conceut de l'affront fait à la Foy. Ainsi nos bois cachent des vertus solides, et il se trouue sous nos escorces des ames genereuses et des Sauuages zelez, qui montrent que nous pouuons auoir, et que nous auons desia des Barbares Docteurs, Confesseurs et Martyrs. Nous verrons dans le Chapitre suiuant quelques autres traits de la pieté de ces pauvres Eglises captiues.

Mais auant que d'y venir, il ne sera pas hors de propos de raconter icy la conuersion et la mort d'un Iroquois de Sonmontoüan ; il y a des circonstances qui nous font benir et adorer la Prouidence toute aimable de Dieu sur ses esleus.

Cét homme, ayant esté pris par nos Algonquins dans la deffaite des Amba-

sadeurs Iroquois, ainsi qu'il sera déclaré au Chapitre septiesme, tomba malade à Montreal, où pour lors il n'y auoit qu'un de nos Peres qui s'y preparoit pour se ietter parmy les Outaouaks qu'on attendoit, et aller avec eux succeder au feu Pere Menard dans ses travaux Apostoliques, et continuer ces Missions, escartées d'icy de quatre à cinq cents lieues. C'estoit le Pere Claude Alloüez, bien versé dans la langue Algonquine, mais peu dans la Huronne, à laquelle il ne s'estoit appliqué que quelques mois; aussi alloit-il pour trauailler dans les Eglises Algonquines; mais Dieu luy fit tomber entre les mains cét Iroquois dont nous parlons, pour le mettre dans le Ciel par des voyes bien extraordinaires. Voicy ce que le Pere en escrit de Montreal, du 20 Aoust 1664.

Nos Outaouaks ne paroissent pas encore: j'ay commencé la Mission par un Iroquois; c'est le Sonnonthéronnon pris en guerre ce Printemps dernier, et enuoyé icy pour s'en retourner en son pays, nommé Sachiendoüan, que nous enterrasmes hier.

Estant tombé dangereusement malade, il donna bien de l'exercice à la charité de nos bonnes Hospitalieres d'icy, chez lesquelles il fut receu et pansé avec des soins dignes du zele de ces bonnes filles. C'estoit un homme irrité de l'affront qu'il pensoit auoir receu de ce qu'on l'auoit fait prisonnier lors qu'il venoit en ambassade; d'une humeur altiere, en un mot un Iroquois qui ne payoit que par des dedains toutes les tendresses qu'on luy tesmoignoit. Le chagrin s'augmentoit avec son mal, et la douleur iointe à la crainte de mourir le rendoit presque insupportable.

Quand on me vint aduertir qu'il estoit temps de le disposer, et qu'il estoit pour en mourir, ie fus bien surpris: car ie ne parlois pas cette langue Iroquoise, ne sçachant que bien peu de la Huronne, qui a quelque affinité avec celle-là.

Neantmoins dans cette extremité ie l'allay voir, et luy parlant Huron, ie m'apperceuy qu'il m'entendoit un peu, et me respondoit à propos; iusqu'à ce que luy parlant de Dieu et du Paradis,

il me dit qu'il ne m'entendoit pas. Ie iugeay aisément qu'il auoit auersion de la Foy; en effet, les iours suiuaus, lors que ie luy en parlois, il se mettoit en colere, me sifflait, et me disoit des choses que ie n'entendois pas; quelquefois il se cachoit sous sa couuerture pour ne me pas ouyr; il me donna mesme un coup de poing à la teste pour me repousser; s'il m'eust fait mal, ie m'en fusse estimé heureux. Cela me fit pourtant beaucoup esperer, et me donna la pensée de prier pour luy Saint Ignace, dont la feste approchoit: car outre que ie ne sçauois presque rien dire en Huron, les François qui eussent pu me seruir de truchement, disoient n'entendre pas bien le langage de ce Sauvage, qui d'ailleurs ne parloit pas distinctement, et estoit tousiours à se plaindre et de tres-mauuaise humeur. La veille de la feste de Saint Ignace, ie me sentis fortement poussé de dire la Messe pour luy, bien que ie fusse obligé par vne consideration pressante de la dire pour un defunt. Les Meres Hospitalieres firent aussi des prieres particulieres pour luy! Le matin donc de la feste du Saint à l'honneur duquel ie vais raconter ceuy, estant allé voir mon malade à mon ordinaire, ie le trouuay doux comme un agneau, il m'escouta paisiblement, répondit plusieurs fois qu'il m'entendoit bien, et apres auoir donné des marques d'approbation ordinaires aux Sauuages, il dit avec douceur plusieurs choses que ie n'entendois pas; au soir du mesme iour, luy ayant dit que ie le viendrois instruire tous les iours: Voilà qui va bien, dit-il en Huron, ie t'en remercie; voilà qui va bien. L'ayant instruit pendant quelques iours, et voyant qu'il s'affoiblissoit beaucoup nous songeasmes à le baptiser, mais nous ne sçauions comment luy en ouuir le discours, veu la creance ancienne qu'il auoit que le Baptesme faisoit mourir.

Nous nous seruismes d'un Iroquois Onnontagheronnon arriué icy peu de iours auparauant, sans doute par un coup de Providence particuliere pour persuader à nostre malade de se faire

baptiser, comme il fit en l'assurant que la priere ne fait pas mourir, et qu'elle sert mesme quelquefois pour donner la vie ; en sorte que dès lors il me demanda le Baptesme, et pressa tant que ie commençay à luy faire faire les Actes de Foy des trois personnes Diuines, et autres mysteres necessaires à croire, les Actes d'Attrition et autres, vn assez longtems ; et craignant qu'il ne demandast le Baptesme pour prolonger sa vie, ainsi que l'Onnontagheron sembloit luy auoir fait esperer, ie luy dis plusieurs fois que le Baptesme le feroit viare à iamais au Ciel, où il ne mourroit plus. Ie dis tout cela en Huron, et le malade en mesme temps en son Sauuage, mais avec tant d'affection et d'ardeur, que reconnoissant le secours de Saint Ignace, on me dit qu'il ne luy falloit point d'autre nom que ce-luy-là, et qu'il luy estoit bien deu ; ainsi ie le baptisay, et luy donnay le nom d'Ignace le sixiesme iour de son Octaue.

Depuis ce temps, il ne vescu que trois iours, témoignant vne patience et vn repos d'esprit extraordinaire dans l'ardeur de la fiéure et le grand mal de poulmon qu'il souffroit, se disposant à vne bonne mort par des actes de vertu qu'il faisoit volontiers et tres-souuent : il sembloit deuoir mourir le iour mesme de l'Octaue de son Patron, mais il luy obtint encor le lendemain pour se mieux disposer à la mort. En effet, tout le iour fut employé à cela ; ie demeuray à l'hospital pour luy suggerer les prieres et pensées propres, qu'il entendoit et redisoit en son cœur avec beaucoup de deuotion, ne pouuant prononcer que quelques syllabes. Enfin sur le soir, lors qu'on luy faisoit les recommandations de l'ame, et moy luy suggerant les actes de vertu propres à vn Moribond, il rendit son ame à Dieu, en remuant tousiours les leures pour redire les prieres, et remplit d'vne sainte ioye plusieurs personnes qui auoient accouru pour le voir mourir, et qui ne pouuoient assez admirer la bonté de Dieu, et le secours tout visible de Saint Ignace enuers vn homme, qui, après auoir vescu

enuiron soixante ans dans la cruauté et l'infidelité Sauuage, passoit les trois derniers iours de sa vie en bon Chretien, et gaignoit le Paradis par vne si belle mort.

---

 CHAPITRE VII.

*La prise de deux François par les Iroquois, et leurs auentures.*

La cruauté avec laquelle les Iroquois d'en bas traitent les prisonniers qu'ils font sur nous, est si horrible, que toute la Nouvelle France ne donnera iamais assez de benedictions à nostre incomparable Monarque, qui entreprend de desliurer ses Suiets François, Algonquins et Hurons, de ces barbares ennemis. Ils ont tué cette année, dans nos champs, diuers François, quisont moins à plaindre que ceux qu'ils ont menez en captiuité, sur tout que deux paaures filles : l'vne a esté enleuée par eux à l'Isle d'Orleans, et l'autre, aagée de douze ans, a esté prise aux Trois-Riuieres. Nous ne scauons pas encore les cruantez qu'ils ont exercées sur ces dernieres prises ; nous n'en iugerons que trop par celles avec lesquelles ils ont tourmenté deux François, dont nous parlerons en ce Chapitre.

Ce fut l'Automne de l'année mil six cent soixante-et-trois, que deux soldats de la garnison des Trois-Riuieres estant à la chasse aux Isles de Richelieu, tomberent en vne embuscade que les Iroquois Agniehronmons leur auoient dressée, et furent bientost pris, liez et garotez à l'ordinaire des Captifs. Dans l'attaque, l'vn des deux fut blessé d'vne balle, qui après l'auoir percé tout au trauers du corps, s'estait arrestée à la surface du costé opposé à celuy par où elle estoit entrée. Les Iroquois, qui font gloire de mener des prisonniers en vie et pleins de force, pour soustenir l'effort des tourmens ausquels ils les destinent, se firent Medecins à l'endroit de ce

blessé ; et par vne cruelle misericorde, le panserent et le saignerent avec vne industrie trop charitable pour luy. Ils sondent la playe tout au trauers du corps, et trouuant le lieu où la balle s'estoit arrestée, ils y font vne incision, et la tirent avec vne adresse admirable. Après cette heureuse operation, on ne peut croire les peines et les soins qu'ils prennent de ce pauvre malade : les vns nettoient la playe, et y font des infusions d'eau de racines ou cuites ou machées, qui est vn remede tres-souuerain parmy eux ; d'autres la bandent, et s'y prennent si delicatement, qu'ils semblent auoir peur de luy faire le moindre mal du monde ; les autres luy preparent ses repas avec toutes les charitez qu'on pourroit souhaiter dans tous les Hospitiaux ; quelques-uns le supportoient sous les essails en marchant ; les autres l'encourageoient avec des paroles amiables et pleines de tendresse. Courage, mon frere, luy disoient-ils, nous voicy bientost rendus ; ton mal va de mieux en mieux, tu vois bien que nous n'epargnons rien pour te rendre la santé ; prends donc courage, et ne nous fais pas affront à l'entrée de nostre Bourg. Ils vouloient luy dire que le mal dont ils le guerissoient, n'estoit que pour le preparer à de plus grands maux qui l'attendoient à leur arriuée dans le pays. De fait, d'abord qu'on les aperceut, tout le monde vient au-deuant d'eux, avec des verges et des bastons à la main, et s'estant tous disposez en haye des deux costez du chemin, on fit passer par le milieu nos deux François tout nuds, sur qui l'on deschargea tant de bastonnades à mesure qu'ils auancoient, chacun voulant donner son coup, qu'ils tomberent pasmez à l'entrée du Bourg. Voilà à quoy aboutissoient tous les soins qu'ils prenoient en chemin de ce pauvre malade, de peur que s'il fust mort, il eust priué tout ce peuple barbare du contentement qu'il prend dans ces cruelles executions.

Pendant que nos deux François estoient en ce pitoyable estat, voicy vn Huron qui s'approche d'eux pour les consoler : c'estoit vn de nos bons Chrestiens de

Kebec, qui fut pris par les mesmes Iroquois les années dernieres, et ayant esté traité avec les mesmes rigueurs, scauoit bien quelle consolation il leur falloit donner. Courage, mes freres, leur dit-il, priez bien Dieu en ce peu de temps qui vous reste de vie ; demain vous irez au Ciel, car on a pris la resolution de vous brusler à la pointe du iour ; vous serez bientost quittes des maux qu'on vous fera souffrir, mais la recompense que vous en donnera le maistre de nos vies, ne finira iamais ; souuenez-vous de moy quand vous serez au Ciel. On ne peut croire combien cette petite exhortation les anima, ny quelle ioye ils eurent dans l'ame, de voir au milieu d'vne si effroyable Barbarie, vn si bon Chrestien, dont toutes les paroles leur sembloient estre comme des traits embrasez, qui brusloient leurs cœurs avec bien plus d'ardeur que n'en auoient les feux qu'on preparent à leurs corps.

La pointe du iour estant venuë, ils se dispoient à ce cruel supplice et s'estonnerent qu'on retardast le commencement de l'execution : ils ne scauoient pas que Dieu trauailloit pour eux, et qu'en mesme temps qu'ils s'offroient à luy en holocauste, il les en desliuroit. C'estoit par le moyen d'vn Ambassadeur nouvellement venu d'Onnontaté, qui demande aux Anciens que les deux Captifs luy soient deliurez, pour aider à l'accommodement qu'on proiettoit de faire avec les François. Voilà donc nos deux victimes qu'on appelle : ils tremblent à chaque mot qu'on leur dit ; on les deslie, ils croyent que c'est pour les faire monter sur l'eschafaud ; on leur prononce sentence, non de mort, mais de vie, et on les met entre les mains d'vn Onnontaronnon, qui prend le soin de les mener en seureté à Onnontaté, pour là ioindre les autres François Captifs, et estre tout prests à s'embarquer quand on les vaudra remener à Montreal. Toutes ces choses leur paroissent si surprenantes qu'ils ont peine à les croire ; neantmoins, se voyant veritablement deliurez, ils remercient le ciel d'vne faueur si signalée. Ils

n'estoient pas pourtant encor en assurance : car vn certain Iroquois, ayant desia deuoré des yeux cette proye, et fasché de ce qu'elle luy auoit esté enleuée, prend resolution d'assouuir son enuie par la mort d'vn des deux Captifs. Il le poursuit la hache à la main ; personne ne s'opposa à cet insolent, ny anciens, ny Capitaines ; il n'y eut qu'une bonne Huronne Chrestienne, qui, toute captiue qu'elle estoit, et par consequent suiette à auoir la teste cassée, si elle eust esté descouuerte, ne laissa pas de retirer en sa Cabane ce pauvre François, le cacha sous des escorces trois iours durant, iusques à ce qu'on eust donné moyen aux François de s'éuader avec leur guide, à l'insceu de ce furieux.

Les voilà donc en chemin, bien ioyeux, quoy que tout moulus de coups, et tout chargez de playes ; il marchent paisiblement dans ces grandes forests, et commencent à respirer ; que voicy vn autre accident qui les iette dans des nouveaux dangers, et dans de plus grandes craintes que iamais. Leur guide se voyant seul, au milieu du bois avec deux François, se laisse prendre à vne terreur panique. Il se persuade qu'il n'est pas en assurance avec eux, et qu'ils pourroient bien attendre sur sa vie. Sur cette imaginaire apprehension, vne nuit que les François dorment, il se leue, et comme s'il eust esté luy-mesme le Captif de ses Captifs, il s'enfuit d'eux et les laisse bien estonnez, quand à leur reuil, ils se trouuent seuls : car de quel costé tourneront-ils, ne sçachant pas mesme en quel endroit ils sont ? quelle route prendront-ils, dans vn bois, où il n'y en a point ? S'ils suivent les pistes de leur fugitif, ils arriueront à Onneyout, qui est la plus cruelle des nations Iroquoises, et la plus enragée contre les François. Comment passeront-ils les nuits sans feu, n'ayans pas de quoy en faire ? et neantmoins c'estoit dans le mois de Nouembre, saison tresfroide pour des hommes presque tout nuds, comme ils estoient. Mais de quoy viuront-ils, n'ayant pas d'armes pour tuer les bestes qu'on rencontre ? Dans ces extremitez, leur recours ordinaire

est à la Sainte Vierge, qui a tousiours paru la protectrice tres-particuliere des pauures Captifs François ; ils la coniuient d'acheuer en leur personne ce qu'elle a si bien commencé. Après leur priere, ils apperçoient que leur guide, en fuyant, auoit oublié vn petit sachel de farine de bled-d'Inde. Ils en detremperent vn peu avec de l'eau le soir et le matin, et n'auoient que cela pour se sustenter. Après auoir marché trois iours, avec des peines incroyables, ils se virent aux portes du village d'Onneyout ; mais quoy, auroient-ils le courage de se liurer eux-mesmes entre les mains des plus cruels bourreaux des François ? Ils s'adressent encore à la Sainte Vierge, laquelle les inspira de se ietter comme à la desrobée, dans vne Cabane delaissée qui se trouuoit toute seule hors du village, afin de s'y tenir cachez, et de s'y resoudre avec plus de loisir à ce qu'ils auoient à faire. Ils y entrent donc, et sont bien surpris d'y trouuer vne femme, qui, au lieu de s'écrier à la veüe de ces fugitifs et de les aller declarer, les inuite d'entrer, leur fait vn bon visage, et mesme leur parle bon François. Nos deux pelerins ne doutoient point que ce ne fust vn Ange tutelaire qui leur fust enuoyé par leur sainte liberatrice, entendant parler leur langue par vne femme Sauvage, et receuant d'elle des charitez qui meriteroient de l'admiration parmy les plus feruens Chrestiens ; car elle se mit à les caresser, leur preparant du feu, leur presentant à manger, nettoyant le pus de leurs playes, sans auoir de l'horreur de la puanteur qui sortoit de ces vlcères mal pansez ; elle alloit mesme chercher des racines medecinales, et en fit des appareils, qu'elle leur appliquoit à tous les endroits du corps où la pourriture paroissoit la plus dangereuse ; nettoyoit les autres avec vne charité nonpareille, n'obmettant rien de tout ce que pourroit faire vn sçauant et charitable Chirurgien.

Elle faisoit de vray l'office d'vn Ange, et ils l'auroient cru, si elle ne se fust decouuerte à eux. Je suis, leur dit-elle, la pauure Marguerite Haouenhontona.

bien connuë des Robes noires, de qui j'ay receu le Baptesme, et des saintes filles les Meres Ursulines de Quebec, chez lesquelles j'ay esté esleuëe, et en ay receu de si bonnes instructions, que nonobstant ma malheureuse captiuité, ie pense que ie ne quitteray iamais la Foy qu'elles m'ont inspirée avec le lait et avec l'éducation de plusieurs années. C'est bien la raison que ie vous rende vne partie de tant de charitez, dont elles m'ont comblée, comme j'estois avec elles. Elles m'ont appris à parler François; n'est-il pas raisonnable que ie vous console maintenant vous parlant de cette mesme langue, et que j'aye pour vous de la bonté, comme elles en ont usé en mon endroit? Ce peu que ie fais pour vous n'est rien, en comparaison de ce qu'elles ont fait pour moy.

Ainsi cette bonne Chrestienne entretenoit doucement ses hostes de tous les services que ces bonnes Religieuses luy auoient rendus, parcourant les plus petites choses, et leur adoustant, les voyant si vicereux, qu'elle s'employoit de grand cœur à les panser à l'exemple des autres saintes filles qu'elle auoit veuës seruir aux malades avec tant de charité. Elle entendoit par là les Religieuses Hospitalieres.

Pendant tous ces bons discours, par lesquels elle taschoit de les resiouyr du mieux qu'elle pouuoit, les nouvelles se portent dans Onneiout, que deux François sont entrez dans la Cabane de dehors, qu'on les a veus sur le soir aller de ce costé-là. Les anciens s'assemblent pour deliberer de cette affaire; on parle de leur venir au plus tost casser la teste, et les faire entrer comme prisonniers dans le Village, c'est-à-dire avec la gresle des bastonnades, leur arracher les ongles, leur couper les doigts, et les brusler comme les autres Captifs. Eux cependant iouyssoient paisiblement des doux entretiens de leur hostesse, et faisoient avec elles des deuotes prieres, pour se disposer à prendre vn peu de repos, pendant la nuit, après tant de fatigues et de souffrances; mais voilà qu'vn grand bruit se fait entendre à la porte de la Cabane. C'estoient ceux

qui estoient enuoyez de la part des Anciens, pour se saisir de leurs personnes. Quel renuersement de fortune! ô que ces loyes et ces douceurs furent courtes! à peine leurs playes estoient-elles bandées, qu'il fallut se preparer à en receuoir de nouvelles. Mais la protection de la Sainte Vierge sur ces miserables auoit trop bien commencé pour ne pas poursuiure iusques au bout. En effet, contre toutes les loix et toutes les coutumes de ces Barbares, le Conseil des Anciens auoit ordonné qu'on ne leur feroit aucun mal, et qu'ils seroient menez en toute seureté au lieu où ils vouloient aller. La chose fut faite comme ils l'auoient concluë. On les fait entrer paisiblement dans le Bourg où iamais on n'auoit veu entrer des François Captifs, qu'avec des huées horribles et des coups de baston innombrables; et parce qu'ils estoient si espuisez qu'ils n'auoient pas assez de force pour poursuiure leur chemin, Dieu suscita vne Matrone Iroquoise, qui demanda qu'ils fussent logez chez elle, et qui prit en suite le soin de les courir, les panser, et les nourrir abondamment pendant cinq iours; au bout desquels, après bien des caresses, elle leur fournit des provisions necessaires pour le reste du voyage, et fut par ciuilité les conduire bien loing hors du Bourg.

Ils poursuiurent donc leur chemin, et se rendirent enfin à Onnontaté où ils trouuerent plusieurs François, tirez comme eux des mains des autres Iroquois, par ce Garakontié qui passe pour le pere et le protecteur des François Captifs, de qui nous auons parlé au Chapitre precedent, et qui fera vne bonne partie du suiuant, où nous apprendrons le reste des auentures de nos deux François.

#### CHAPITRE VIII.

##### *Celebre Ambassade des Iroquois.*

Depuis que la guerre est allumée entre nous et les Iroquois, nous n'auons point encor veu de leur part de plus solem-



nelle Ambassade, que celle qu'ils auoient preparée le Printemps dernier : soit pour le nombre et la qualité des deputez, soit pour la beauté et la multitude des presens.

L'on recherche les causes d'une chose si extraordinaire, et il n'est pas bien aisé d'en toucher la véritable. Ils publient qu'ils veulent réunir toute la terre, et jecter la hache si auant dans le fond des abysmes, qu'elle ne paroisse plus desormais ; qu'ils veulent attacher au Ciel un Soleil tout nouveau, qui ne soit plus iamais obscurcy d'aucun nuage ; qu'ils veulent applanir toutes les montagnes, et oster tous les saults des riuieres ; en un mot, qu'ils veulent la paix ; et pour marque de la sincerité de leurs intentions, qu'ils viennent femmes et enfans, et vieillards, se liurer entre les mains des François ; non pas tant pour ostage de leur fidelité, que pour commencer à ne faire plus qu'une Terre, et une Nation d'eux avec nous.

Toutes ces paroles sont specieuses, mais il y a plus de cinq ans que nous scauons par nostre propre experience, que l'Iroquois est d'un esprit rosé, adroit, dissimulé et superbe, qui n'en viendra iamais à cette bassesse de nous rechercher les premiers de paix, qu'il n'ayt un grand dessein en teste, ou qu'il n'y soit poussé pour quelque raison bien pressante.

Les uns estiment que les Agniehronnons, qui est la nation la plus proche de nous, la plus arrogante et la plus cruelle, nous demandent la paix parce qu'ils ne sont plus en estat de faire la guerre, estant reduits à un tres petit nombre, par la famine, par les maladies et par les pertes qu'ils ont faites depuis deux ou trois ans, de tous les costez où ils ont porté leurs armes. Tout recemment ils ont souffert une saignée qui les a bien épuisez : car nous apprenons qu'une armée de six cens Iroquois, dont la pluspart estoient Agniehronnons, estant allée pour enleuer une Bourgade de certains Sauvages, qui s'appellent Mahingans, ou les Loups, ceux-cy voyant que cette armée, qui alloit fondre sur eux, mettoit tout à feu et à

sang, s'ils la laissoient approcher de leur Bourgade, se resolurent d'aller au deuant d'elle, pour la prendre à l'impourueu. Ils sortent donc au nombre de cent seulement, et apres deux lieues de chemin, ayant ioint l'Ennemy, luy liurerent un combat, qui dura fort longtemps, avec grande perte de part et d'autre ; neanmoins le nombre l'emportant, les Mahingans furent contraints de se retirer dans leur Bourgade, laissant le Champ de bataille aux Iroquois, qui se trouuans si mal traitez à ce premier abord, ne songeoient plus qu'à la retraite ; mais quand ils virent un si grand nombre de leurs hommes estendus sur la place, ils se resolurent de se venger de cette perte, quand ils y deuroient tous perir, et afin de ne pas donner le temps aux Mahingans de se reconnoistre et de se rallier, ils partent dès le soir mesme, et à la pointe du iour donnent l'attaque au Bourg avec grande furie, et des cris horribles, comme s'ils eussent esté desia maistres de la place. La chaleur du combat fut grande de part et d'autre, pendant lequel les Iroquois y perdoient bien du monde, parce qu'ils alloient à l'assaut à decouvert, ce qui les obligea enfin à se retirer, laissant beaucoup de morts à l'entour de la Bourgade Ennemie. Cet échec, avec quelques autres arriuez en mesme temps, les a beaucoup humiliez et reduits bien bas, et l'on croit que c'est là ce qui les a obligez à nous venir demander la paix. D'autres estiment que les Sonnotouaehronnons, qui est la nation la plus éloignée de nous, la plus bonace et la plus nombreuse, nous recherchoit de paix, pour pouuoir soutenir la guerre des Andastogueronnons, Sauvages de la nouvelle Suede, belliqueux et plus capables qu'aucuns autres d'exterminer l'Iroquois. Pour se garantir d'un Ennemy si redoutable, les Sonnotouaehronnons demandent que les François s'aillent habiter chez eux, en bon nombre, pour enuironner leurs Bourgs de palissades flanquées, leur fournir des munitions de guerre, qu'ils n'osent presque plus aller chercher chez les Hollandois, à cause des

Mahingans qui en rendent les chemins tres-dangereux. Enfin ils prient qu'on leur envoie des robes noires, pour cultiver vn Bourg entier d'anciens Chrestiens Hurons, et conuertir les autres. Le Pere Simon le Moyne s'estoit desia rendu à Montreal à ce dessein, rauy d'estre destiné de porter pour la sixiesme fois sa teste aux Iroquois, et il y seroit à present, si l'Ambassade eust reussi.

Pour les Onmontachronnons, quelques vns estiment qu'ils veulent la paix, d'autres croyent qu'ils en sont fort esloignez ; et l'on peut dire que les vns et les autres ont raison : parce que Garakontié, ce fameux liberateur des Capifs François, a trop fait, pour ne pas vouloir la paix ; d'ailleurs il y a d'autres familles qui sont trop enuieuses, et il y en a d'autres qui sont trop opposées, pour souffrir qu'il ait la gloire d'auoir fait la paix generale avec les François. Rien de cela ne paroist neanmoins ; mais comme les Iroquois sont deliez plus qu'on ne s'imagina, et les vns et les autres peuvent cacher des fourbes sous cette belle apparence, et plus les presens qu'ils veulent faire sont considerables, plus on doit s'en deffier.

Mais sans nous arrester dauantage à examiner les desseins de cette Ambassade, voyons en le sucez. Les Onmontachronnons, qui en sont les premiers moteurs, ne voulant pas exposer temerairement les plus notables de tout leur pays, pour s'en assurer comme il faut, enuoyerent dès le mois d'Aoust à Montreal comme des auant-coureurs pour sonder le gué, et sçauoir si les deputez y seroient bien receues. Ils parurent donc au dessus de nos habitations, avec vn pauillon blanc en leur Canot, afin qu'on ne les prist pas pour Ennemis ; sous cét auspice ils débarquent à Montreal, et font quelques presens pour declarer que toutes les nations Iroquoises, excepté celle d'Onneioute, demandoient la paix ; que les Agnichronnons mesmes estoient dans ce dessein, confirmant le tout par vne lettre escrite à Monsieur de Mesi nostre Gouverneur, par vn des notables de la nouvelle Hollande, qui

en rendoit bon témoignage. On escouta cette proposition avec ioye, mais toutefois avec desffiance, puisque lors mesme qu'ils nous parloient de paix, ils nous faisoient la guerre dans nos Champs, où se commettoient des meurtres sur nos Laboureurs. Neantmoins pour ne les pas rebuter tout à fait, on les renuoya de Montreal avec des bonnes paroles, et ils partirent avec resolution d'aller haster le départ des Ambassadeurs.

De fait peu de temps après, le Capitaine Garakontié, qui estoit comme l'ame de cette entreprise, se ioignit luy mesme et ceux de sa nation, avec les Sonmontouachronnons ; et fait pour cela vn prodigieux amas de pourcelaine, qui est l'or du pays, afin de nous faire les plus beaux presents, qui nous ayent jamais esté faits : il y auoit entr'autres cent colliers, dont quelques-vns auoient plus d'vn pied de largeur. Ils s'embarquent au nombre de trente, chargez de ces richesses ; et pour estre encore mieux venus, ils menerent avec eux les deux François dont j'ay parlé au Chapitre precedent, pour commencer leurs presents, par la liberté qu'ils leur donneroient.

Mais il semble que leur malheur les accompagnoit par tout où ils se trouuoient. Car apres quelques iournées de chemin, nos Algonkins qui estoient en guerre de ce costé-là, ayant aperceu les traces de ces Ambassadeurs, leur dresserent vne embuscade au dessous du grand saut, et les ayant attaquez à l'impourueu, les mirent tous en desordre ; les vns sont tuez sur la place, les autres sont faits prisonniers, et les autres prennent la fuyte. Pour les deux François, ils essayèrent la premiere descharge, et eurent bien de la peine à se faire reconnoistre pour François aux Algonkins ; lesquels dans la chaleur du combat, ayant quitté le fusil, pour prendre la hache en main, frappoient à droite et à gauche, sans considerer sur qui les coups tomboient. Ils furent enfin reconnus, et eurent cette douleur de voir que leur liberté cousteroit la vie et la captiuité à leurs liberateurs.

Ainsi le grand dessein de cette Ambassade s'évanouit en fumée ; et au lieu de la paix qu'elle nous apportoit, nous auons sur les bras vne guerre plus cruelle qu'aparauant, puisque les Iroquois cesseroient d'estre Iroquois, s'ils ne faisoient pas tous leurs efforts pour venger la mort de ces Ambassadeurs. Peut-estre dissimuleront-ils pour quelque temps, s'ils se voyent trop affoiblis par leur dernieres pertes ; et en suite s'ils ne sont ou destruits entierement, ou mis en estat de ne plus remuer, tost ou tard, ils en tireront vengeance sur les François, comme ils ont fait sur les Hurons dix ans apres s'estre reconciliés avec eux.

Au reste il est bien difficile de iuger, si cette defaite nous est ou auantageuse ou desauantageuse. Il y a bien à dire pour et contre. En general nous pouuons assurer que le gros des Iroquois ne nous aime point, et qu'ils hayssent à mort nos Algonkins ; de sorte que quand nous voyons qu'ils pressent si extraordinairement pour faire la paix avec nous, nous ne doutons point qu'ils n'ayent peur des armes victorieuses de nostre triomphant Monarque, et qu'ils ne craignent à ce coup, le dessein qu'il a pris de les exterminer, en ayant eu connoissance partie par la nouvelle Hollande, partie par quelques François Captifs. De sorte que se voians à deux doigts de leur ruine totale, la famine et les maladies l'ayant commencée, les Andastoguehronnons, les Mahingans, les Algonkins et les autres Sauvages l'ayant bien auancée, et le François estant pour l'acheuer, s'il l'entrepren ; sentans donc ainsi les approches de leur malheur, ils font semblant de vouloir la paix, ou mesme la necessité les oblige à la vouloir. Mais c'est pour laisser passer l'orage, et renoueller la guerre plus rude que iamais, apres qu'ils auront échappé ce coup, et qu'ils se seront releuez de l'extremité, où la diuine Prouidence les a reduits. C'est sans doute pour dernier chastiment de tant d'oppositions qu'ils ont faites à la Foy, et pour donner encore cette gloire à nostre grand Roy, d'estendre le

Royaume de Iesus-Christ, en eslargissant le sien, et porter ses armes victorieuses iusques à plus de mille lieus de tres-belles terres, où nos Missionnaires en suite porteront le flambeau de la Foy, et y feront des conquestes pour le Ciel, qui augmenteront les Benedictions que Dieu verse sur celles que nostre Auguste Prince va faire iusqu'aux extremitez du monde.

---

*Extrait d'une lettre escrite de Quebec, du 22. Septembre.*

Depuis la Relation envoyée par le Navire qui partit d'icy le 31. d'Aoust, les Ouiouehronnons sont venus en Ambassade, et sont arrivés à Quebec le 18. Septembre. Le Chef est vn de nos anciens amis, qui estoit l'hoste du Pere René Menard, lors qu'il estoit en Mission parmy les Iroquois. Ils ont parlé par vingt presens, dont six des plus beaux estoient pour les Ecclesiastiques, Monseigneur l'Euesque de Petrée, les Peres de nostre Compagnie, qu'ils demandent avec instance pour les instruire dans la Foy, et pour les Religieuses Hospitalieres et Vrsulines, dont ils esperent les charitez, quand ils seront malades icy, et lors qu'ils y ameneront leurs filles pour y recevoir instruction.

Dix de ces vingt presens, estoient pour les Algonquins leurs anciens Ennemis, avec lesquels ils témoignent vouloir lier vne amitié qui iamais ne se rompra.

Ils parloient pour toutes les Nations Iroquoises, à la reserve d'Onneiout.

Si nous n'auions pas esté souuent trompez par de tels Ambassades, qui ont caché des trahisons funestes sous ces apparences de Paix ; nous pourrions y estre trompez ; mais nos experiences nous font défier de ces Barbares infidelés, lors mesme qu'ils se fient plus à nous.

Pour donner plus de iour à ce que

l'on desire sçavoir touchant les Nations Iroquoises, l'on sçaura qu'il y en a cinq, qui sont comme cinq diuers Cantons, liez ensemble contre leurs Ennemis communs.

Les Anniehronnons sont les plus proches de nous, et voisins de la Nouvelle Hollande, d'où ils tirent des armes à feu, de la poudre et du plomb, et avec lesquels ils font tout leur commerce.

Les Onneiochronnons sont encore plus esloignez de deux iournées.

Les Onnontachronnons sont encore plus esloignez.

Les Ouicouehronnons sont encore plus outre d'environ trois iournées.

Les Sonmontochronnons, qui sont les plus peuples, et qui ont diuerses

Bourgades, sont les plus esloignez, d'environ trois iournées.

Ils sont tous sur le long du grand Lac des Iroquois appellé Ontario, à 20. et 30 lieues dans les terres.

Ils sont fixez dans des Bourgades, et cultiuent la terre, où ils sement du bled d'Inde, autrement appellé bled de Turquie. Le bled froment y vient très-bien ; mais ils n'en ont pas l'vsage.

Derriere eux plus vers le midy, ils ont des Sauvages Ennemis, qui depuis peu leur font une rude guerre. La Nation des Loups, les Abnaquiois alliez à la Nouvelle Angleterre, et les Andastochronnons, alliez à la Nouvelle Suede.

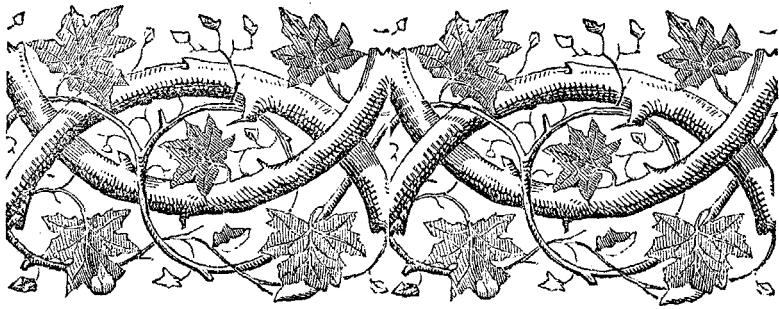
Ainsi se voyans attaquez de part et d'autre, ils craignent les armes de la France, et ont sojet de craindre.

### Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chasteau du Louure, ancien Escheuin et ancien Luge Consul de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, un Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux Pais de la Nouvelle-France, des années 1663. et 1664. Et ce pendant le temps et espace de dix années consecutives ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous prétexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 24. Decembre, 1664.*

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.



# RELATION

## DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA NOUVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1664 ET 1665.

Enuoyée au R. P. JACQUES BORDIER Prouvincial de la Compagnie de Iesvs  
en la Prouince de France (\*).

MON REVEREND PERE,

Pax Christi,



ESCRIS à Vostre Reverence au nom de cette nouvelle Eglise, qui nous a cousté depuis plusieurs années tant de larmes, et tant de sang, pour lui demander instamment des personnes capables de la cultiver, et de l'estendre en ce païs, avec le mesme zele qu'elle a esté commencée. Jamais ni la necessité ne fut plus grande, de demander ce secours, ni l'occasion plus belle de nous l'accorder, qu'elle est maintenant, puisque le Roy veut bien songer au Canada, et nous envoyer des troupes, pour proteger en mesme temps ses sujets de la Nouvelle France, et ouvrir un nouveau chemin à l'Evangile. Nos bons Neophytes ne doutent point que Vostre

Reverence, pour seconder les saintes intentions, de sa Majesté, ne donne pareillement des soldats à Iesvs Christ, afin de joindre les armes spirituelles aux temporelles, et de combattre tout ensemble la fureur et l'infidelité de l'Iroquois : l'une, par la predication de la Foy Chrestienne ; et l'autre, par la terreur des armes Françoises. Nous sommes d'ailleurs tres-assurez, que comme cette Mission a toujours esté tres-estimée parmy nous, par la grandeur de ses dangers, et de ses peines, plusieurs de nos Peres s'offriront à venir partager nos Croix avec nous, et consommer genereusement le dessein de leur vocation, auprès de ces Barbares. C'est pourquoy nous conjurons Vostre Reverence de ne se pas opposer à leur ferveur, et de faire à cette Eglise naissante, tout le bien qu'elle pourra luy faire dans sa charge, sur tout en un temps où il semble par ces heureux commencemens, que Iesvs Christ veut enfin exaucer la voix du sang de ses serviteurs immolez à sa gloire, et qu'il nous livre entre les mains ces Barbares,

(\* ) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1666.

déjà presque vaincus par la crainte, pour les soumettre plus aisément au joug sacré de l'Évangile. C'est la prière que lui font les Anges tutélaires de Canada, les Neophytes convertis, les Pères de notre Mission, enfin toute la Nouvelle France ; ce qui nous fait espérer, qu'une si puissante intercession, jointe à l'équité de nos vœux, touchera fortement Votre Révérence ; et qu'elle aura même la bonté d'intéresser encore les autres Provinces, à nous continuer le secours, qu'elles nous ont donné si utilement les années passées. Elle souffrira donc, que dans l'attente de cette grâce, et dans la participation de ses saints Sacrifices, je prenne la liberté de me dire avec respect,

Mon Révérend Père,

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER.

De Québec, le 3. Novembre 1665.

*Av R. Pere Jacques Bordier Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France.*

AVANT-PROPOS.

**I**AMAS la Nouvelle France ne cessera de bénir notre grand Monarque, d'avoir entrepris de luy rendre la vie, et de la tirer des feux des Iroquois. Il y a tantost quarante ans, que nous soupirons après ce bon-heur. Nos larmes ont enfin passé la mer, et nos plaintes ont touché le cœur de sa Majesté, qui va faire un Royaume de notre Barbarie, et changer nos forests en villes, et nos deserts en provinces. Ce changement ne sera pas bien difficile, quand on aura la paix : car puisque ces terres sont au même climat que la France, elles auront aussi la

même benignité de l'air, quand on pourra les cultiver et les descharger de leurs bois.

Jusqu'à présent le Canada n'a passé que pour Canada : je veux dire qu'on n'en a considéré que l'aspreté et les glaces, et l'horreur de ses hivers. On a creü que d'y venir, c'estoit entrer dans la region des frimats, et dans le pais le plus malheureux du monde ; et il semble qu'on ait eu quelque raison, puisque la guerre des Iroquois nous a jusqu'à ce temps, serré de si près, que nous n'avons pü ouvrir nos campagnes, pour y respirer un même air qu'en celles de France ni jouir des beaux pais que nos ennemis occupent, ou dont ils nous ferment le passage.

Mais nos plus grandes plaintes n'étoient pas tant, de ce que gemissant sous la cruauté des Iroquois, nous ne pouvions faire un beau Royaume François de toutes ces terres, que de ce que des Barbares nous empeschoient d'en faire un grand Empire Chrestien.

Nous sçavons que de quelque costé que nous jettons les yeux, par tout il y a des conquestes à faire pour la Foy, et que si l'Évangile n'est pas encore établi parmy ces Peuples, vers lesquels un de nos Pères est allé cét Esté dernier, et qui sont plus de cent mille combattans, ce n'est qu'une poignée de mille ou deux mille Iroquois qui l'ont empesché.

Il est certain qu'il y a peu d'ennemis à combattre ; mais ce peu d'ennemis sont Iroquois, c'est-à-dire presque tels qu'estoient autrefois les peuples d'Allemagne et des vieilles Gaules, lors quelles n'estoient encore que d'épaisses forests, habitées par des bestes et des hommes sauvages, qui braverent si longtemps toutes les forces de l'Empire Romain, et qui surprirent tant de fois ces troupes victorieuses de tout le monde, par les sorties soudaines et inopinées qu'ils faisoient de l'épaisseur de leurs bois, sans craindre que ces armes victorieuses les y vinssent attaquer.

Nos Iroquois ne sont redoutables que par ce genre de guerre : aussi oseray-je bien dire, qu'il ne faut pas de moins

dres courages, que ceux des anciens Romains, pour entreprendre de les dompter.

Nous benissons Dieu, de ce que sa Majesté a fait le choix pour cette guerre, de vieilles troupes, desjà bien aguerries, commandées par vne Noblesse courageuse, qui a sceû desjà traverser les neiges des Alpes, et s'opposer en Allemagne aux progresz de l'ennemi des Chrestiens, avec tant de bonheur, qu'il reconnoist maintenant par espreuve, le juste sujet qu'il a de craindre, comme il fait depuis tant d'années, les armes Françoises.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Arrivée de Monsieur de Tracy en la Nouvelle France.*

Le Roy ayant dessein de relever la gloire des François, dans l'Isle de Caienne, d'où nous estions sortis depuis quelques années, et de faire visiter toutes les Colonies que nous avons dans l'vne et dans l'autre Amerique, la Meridionale et la Septentrionale, fit choix de Monsieur le Marquis de Tracy, dont il avoit connu la suffisance, dans les differens emplois qu'il luy avoit donnez en ses Armées. Il luy fit expedier vne Commission, des plus amples et des plus honorables qu'on ait encore veû. luy donna quatre Compagnies d'Infanterie ; voulut que ses gardes portassent les mesmes couleurs que ceux de sa Majesté ; luy fit equiper les navires, nommez le Bresé et le Teron, celuy-là de huit cens tonneaux, et celuy-cy d'un peu moins, avec plusieurs autres vaisseaux, chargez de vivres et munitions de guerre, de gens à cultiver la terre, de plusieurs artisans, et de tout ce qui estoit necessaire pour vne expedition de cette importance.

Monsieur de Tracy partit de la Rochelle le 26. de Fevrier de l'an 1664. estant suivi, outre les troupes, de quan-

tité de Noblesse, et de vaisseaux bien equipez. Il fut complimenté par les Portuguais de Madere, et du Cap-verd, avec tout l'honneur qui estoit deû à sa qualité et à son merite. Monsieur de la Barre, ayant mis pied à terre, y fut receu magnifiquement.

En suite les vaisseaux cinglerent droit à Caienne, et ils y arriverent en peu de temps. Monsieur de Tracy ayant fait sommer le Gouverneur Hollandois, de rendre l'Isle aux François, auxquels elle appartenoit, il la rendit sans difficulté ; et Monsieur de la Barre s'y arresta, conformément aux ordres du Roy.

La Caienne ayant esté ainsi remise sous l'obeissance du Roy, Monsieur de Tracy alla sans delay aucun aux Isles Françoises, où ayant esté receu selon sa qualité de Gouverneur general, et de Lieutenant de sa Majesté dans toute l'Amerique, Meridionale et Septentrionale, il y mit par tout vn tel ordre, particulièrement dans la Martinique, et dans la Guadeloupe, qui en avoient le plus de besoin, que sa Majesté en a esté pleinement satisfaite, ayant sceû comme la Religion et la Justice y avoient esté fortement establies, les peuples soulagez, et tout réglé sous l'autorité des nouveaux Seigneurs, Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales.

Mais puisque je ne dois pas m'arrestier dans le détail de ce qui s'est passé aux Isles, et que je pretends seulement faire vn recit de l'estat de la Nouvelle France, il me suffit de dire, que Monsieur de Tracy, après avoir fait dans les Isles tout ce qu'on pouvoit attendre de sa sage conduite, receut ordre du Roy de se rendre au plustost en Canada, dés qu'il auroit pourveu au Gouvernement de l'Isle de la Tortuë.

Ce fut le 25. d'Avril de l'an 1665. qu'il partit de la Guadeloupe, prenant la route vers Saint Domingue, autrement dite l'Espagnole ; et passant à la coste des Anglois de Saint Christophe, où il fut salué d'un nombre infiny de coups de canon, cette Nation voulant, à l'envy des François, tesmoigner à ce Seigneur l'estime qu'elle faisoit de sa conduite et de la bonne justice qu'il

leur avoit renduë, dans tous les différens qu'il avoit jugez, entre eux et les François.

Il doubla sans peine l'Isle de Porterie, qui est aux Espagnols ; et voyant qu'il ne pouvoit aller à la Tortuë, à cause des vents contraires, il se contenta d'en approcher autant qu'il estoit nécessaire pour advertir de sa venuë ceux de cette Isle, nommément Monsieur Dangeron, son Gouverneur, qui le vint trouver promptement au Port François de l'Isle Saint-Domingue, où le Bresé avoit mouillé.

Il fallut quelques jours, pour expédier les affaires, et pour donner les ordres nécessaires audit Sieur Dangeron, pour son Gouvernement, et pour luy faire prester le serment de fidélité au Roy, comme aussi à tous les peuples, qui se trouverent dans cette Isle de la Tortuë, et dans la coste de Saint-Domingue.

Après cela, le Bresé reprit sa route vers les Caiques, pour venir droit en Canada, sans se destourner davantage.

Les Caiques sont plusieurs petites Isles assez proches les vnes des autres, entourées de rochers, qui avancent dans la mer, et qui rendent le passage si difficile et si dangereux, que l'on ne sçache pas qu'aucun grand vaisseau l'ait osé passer, après y avoir veü grand nombre de naufrages. C'est ce qui donnoit de la peine à se resoudre de hasarder ce passage avec le Bresé ; mais Monsieur de Tracy, ne trouvant rien de difficile quand il s'agit du service du Roy après avoir pris vn nouveau Pilote et les suretez que la prudence demandoit, fit tourner de ce costé-là, considerant qu'il alleroit son voyage de plus de cinq cens lieues, s'il faloit aller chercher le détroit de Bahama, et qu'il ne pourroit se rendre dans la Nouvelle France, dans le temps que le Roy luy avoit marqué.

Dieu benit son courage et l'intention qu'il avoit d'obeir le plus exactement qu'il luy seroit possible, aux ordres de sa Majesté. Son vaisseau, sans danger, franchit les Caiques, à la faveur du vent qu'il souhaitoit ; et trouvant peu

après les courants de ce destroit de Bahama, qui rendent la mer fort rapide le long des costes de la Floride, il doubla heureusement la Bermude, côtoya la Virgicie, et depuis Saint-Domingue, il se rendit en vn mois dans le grand fleuve de Saint-Laurent.

Pour entrer dans le golfe, il passa entre l'Isle de Saint-Paul et le Cap de Raze ; et le vent estant toujours favorable, on alla mouïller à l'Isle-Percée, pour y prendre de l'eau et du bois.

En cet endroit se trouverent plusieurs navires, qui peschoient des Moluës, qui saluèrent tous le pavillon du Roy.

Monsieur de Tracy n'estoit plus en peine que des troupes qu'il esperoit de France, et qui devoient estre parties de la Rochelle, en mesme temps qu'il estait parti luy-mesme des Isles. Heureusement on vit le lendemain paroistre deux navires, qui portioient les premières Compagnies du Regiment, que le Roy envoyoit contre les Iroquois.

Au sortir de l'Isle-Percée, les Pilotes esperoient, pour avancer leur route, mener le Bresé jusqu'au Bic ; mais les vents se changerent, qui obligerent de relascher ; et pour ne pas risquer vn navire de l'importance du Bresé, dans le fleuve de Saint-Laurent, il fut jugé plus à propos de louer deux navires plus legers, et plus propres à monter la riviere ; et toutefois les vents furent toujours si contraires, que les Pilotes ne purent arriver à Quebec qu'vn mois après.

Ce retardement n'estoit pas de saison pour Monsieur de Tracy, qui estoit tombé malade. Il arriva neantmoins enfin à nostre rade de Quebec le dernier jour de Juin 1665. si foible et si abattu de la fièvre, qu'il ne pouvoit estre soutenu que par son courage.

Les habitans de Quebec s'estoient preparez à luy faire la plus magnifique reception qu'il leur fut possible ; mais Monsieur de Tracy refusa tous ces honneurs, et se contenta des cris de joye, qui commencerent au moment qu'il sortit du vaisseau, et qui l'accompagnerent jusqu'à l'Eglise, où le son des cloches l'invitoit.



Monsieur de Peirée, nostre Evesque, l'attendoit à l'entrée de l'Eglise, revestit pontificalement, accompagné de son Clergé. Il luy presenta de l'eau-boniste et la Croix, et le mena auprès du chœur, à la place qui luy avoit esté préparée, sur un prie-Dieu; mais Monsieur de Tracy, quoy qu'il se sentist fort foible, et qu'il fust encore tourmenté de sa fièvre, ne voulut point le prendre, et se mit à genoux sur le pavé, sans vouloir mesme se servir du carreau qui luy fut présenté. On chança le *Te Deum*, avec l'orgue et la musique.

Lors qu'il falut sortir de l'Eglise, Monsieur l'Evesque vint reprendre Monsieur de Tracy, et le reconduisit jusqu'à la porte dans le mesme ordre et avec les mesmes honneurs, qu'il avoit receu en entrant.

---

CHAPITRE II.

*La Reception qu'ont faite les Sauvages de Canada à Monsieur de Tracy.*

Nos Sauvages Algonquins et Hurons voulurent aussi recevoir Monsieur de Tracy, selon les costumes de leur païs, c'est-à-dire par des complimens, accompagnés de presens, qui leur servent comme de chiffres pour représenter, après qu'ils ont parlé, les paroles passées : ce qu'ils font avec beaucoup d'esprit, pour des Barbares. Car ils donnent à chacun de ces presens un nom tres-propre en leur langue, pour signifier en abrégé tout ce qu'ils veulent dire, afin que ces presens, qui se conservent, conservent aussi par leurs noms, la memoire des choses qu'ils signifient.

Les Hurons commencerent les premiers, parce qu'ils se trouverent alors tous rassemblez à Quebec. Ils ne se presenterent toutefois, qu'au nombre de dix ou douze, des plus considerables.

Un des plus anciens parla, mais autant de la main que de la langue; et ayant estalé les presens qu'il alloit faire,

dit avec vehemence et d'un ton de voix qui declaroit en mesme temps la douleur et la joye dont il estoit saisi.

Grand Onnonio, dit-il, tu vois à tes pieds les debris d'une grande terre, et les restes piteux d'un monde entier, autrefois peuplé d'une infinité d'habitans. Ce ne sont maintenant que des carcasses qui te parlent, à qui l'Iroquois n'a laissé que les os, en ayant dévoré la chair, après l'avoir grillée sur les échaffauts. Il ne nous restoit plus qu'un petit filet de vie; et nos membres, dont la pluspart ont passé par les chaudières bouillantes de nos ennemis, n'avoient plus de vigueur; quand avec bien de la peine, ayant levé les yeux, nous avons apperceu sur la riviere, les navires qui te portoient, et avec toy, tant de soldats, qui nous sont envoyez par ton grand Onnonio et le nostre.

Ce fut pour lors que le Soleil nous parut esclater avec de plus beaux rayons, et esclairec nostre ancienne terre, qui depuis tant d'années estoit devenue couverte de nuages et de tenebres. Pour lors nos lacs et nos rivieres parurent calmes, sans tempeste et sans brisans, et pour te dire vray, il me sembla entendre une voix sortie de ton vaisseau, qui nous disoit, d'aussi loin que nous pasmes te découvrir : Courage, peuple desolé; tes os vont estre liez de nerfs et de tendons, ta chair va renaistre, tes forces te seront rendues, et tu vas vivre, comme autrefois tu as vescu. Je me défois au commencement de cette voix, et je la prenois pour un doux songe, qui flautoit nos miseres; quand le bruit de tant de tambours, et l'arrivée de tant de soldats m'ont détrompé. Après tout, quoy que je te voye de mes yeux, et que j'embrace tes pieds, la joye que tu apportes est si inopinée, que j'aurois peur d'estre deceu par un beau songe, si je ne me sentois desja tout fortifié de ta seule presence. Je te vois, ô genereux Onnonio; je t'entends, je te parle; sois le bienvenu, et reçois ce petit present du creu de nostre terre, pour marque de la joye que nous ressentons de ton heureuse arrivée, et de l'hommage que nous ren-

dons au plus grand de tous les Onnontio de la terre, qui a eu compassion de nos miseres, et qui t'envoye pour nous en delivrer.

Ce Capitaine Huron, disant cela, jetta aux pieds de Monsieur de Tracy, vne peau d'ornigac, façonnée et peinte à leur mode.

Ce ne fut que le commencement de sa harangue, et le premier de six presens qu'il fit les vns après les autres, disant au second, que puisque Monsieur de Tracy estoit venu pour destruire les cruels Anthropophages et mangeurs d'hommes, il avoit trop de douceur sur le visage, et que tant d'attraits dont il esclatoit, n'estoient pas pour jeter la frayeur à ces mangeurs d'hommes ; que pour ce sujet ils vouloient, du moins pour cette guerre, luy rendre le visage effroyable, en le couvrant d'un noir, qui rend terrible ceux qui en sont peints.

Il faisoit allusion à la coustume des guerriers Sauvages, qui estants prests d'attaquer l'ennemy, se peignent de toutes couleurs, mais particulièrement de noir : de-sorte que comme vne armée de Demons, ils donnent l'attaque, avec des hurlemens d'Enfer, et des cris effroyables.

Par le troisiéme present, il exhortoit les soldats François de charger si bien leurs fusils, qu'estans dans le pais ennemi, le bruit qu'ils feroient par leur décharge, non seulement jettast l'effroy parmi ces Barbares, mais aussi rententist jusqu'icy, pour y causer la joye que donnent les coups de canon quand ils annoncent la nouvelle de quelque signalée victoire. Il vouloit dire, que les Iroquois, pour estre Sauvages, n'étoient pas tellement à mespriser, qu'il ne falust se premunir de bonnes armes, et estre bien equippez pour les vaincre.

Il est vray, adjousta-t-il par vn quatrième present, que l'ennemi met la moitié de sa vaillance à bien courir ; il combat d'ordinaire tout nud, n'ayant que le fusil en main, et la hache à la ceinture, soit pour mieux poursuivre la victoire, soit pour fuir plus legerement. Quand vous l'aurez vaincu, vous ne l'aurez pas pris, particulièrement étant,

comme vous estes, embarrassez d'habits qui sont incommodés à courir par les haliers et brossailles, s'ils ne sont bien retenus et arreztez. Voicy donc vne ceinture, propre à les serrer si justement, que vous ayez l'avantage d'estre couverts en poursuivant vos ennemis, et que vous ne soyez pas toutefois moins agiles qu'eux, pour courir dans les bois.

Le cinquiéme present portoit vne parole considerable : car il disoit, que ce qu'il y avoit de plus fort parmi les Iroquois, n'estoit pas l'Iroquois ; mais que leurs forces consistoient, en la grande multitude de captifs, François, Hurons et Algonquins, et des autres Nations, qui font plus des deux tiers de la Nation Iroquoise, qu'ils contraignent de porter les armes contre nous.

Il adjoustoit, que si nous pouvions attirer à nous, tous ces Captifs, l'on déferoit ce superbe Iroquois, sans coup ferir, et qu'il tomberoit par terre, ou comme vn arbre dont on a coupé la racine, ou comme vne montagne dont on auroit sapé les fondemens ; qu'au reste, il n'estoit pas si mal-aisé de débaucher tous ces Captifs, du service de ces maistres cruels, pour lesquels ils n'ont que de la crainte et de la haine dans le cœur, et non pas de l'amour ; que quand l'armée Française approcheroit des bourgades Iroquoises, on n'auroit qu'à signifier aux Iroquois, qu'ils eussent à nous livrer tous ces Captifs, les laissant dans leur liberté ; qu'autrement nous ferions main-basse par tout. S'ils les rendent, les voilà sans bras ; s'ils les refusent, on les y contraindra par la force, et ces Captifs d'eux mesmes se rangeront à nous, voyans leurs seureté parmi nous.

Enfin le dernier present, estoit pour encourager l'armée Française, contre la longueur et les difficultez du chemin, qui mene aux Iroquois : et pour faire vne nouvelle protestation de leur obeissance, et de leur fidelité au service du Roy.

Monsieur de Tracy tesmoigna beaucoup agréer ces complimens sauvages, s'estant fait expliquer par vn truche-

ment, tout ce qui se disoit, et n'y trouvoit rien de sauvage. Il donna assurance, à cette pauvre Nation Huronne, qu'on n'espargneroit rien pour la remettre en sa premiere splendeur.

Les Algonquins ne pûrent pas s'acquitter si-tost, de ce mesme devoir, parce qu'ils estoient dissipez dans les bois, pour leur chasse, lors que Monsieur de Tracy arriva. Mais s'estant réunis quelque temps a-près, ils vinrent le trouver à Quebec; et Noël Tekouérimat, le plus ancien Chrestien, fit sa harangue au nom de tous, accompagnée de neuf presens.

Par le premier, il declara, qu'il reconnoissoit le Roy de France pour Maistre de toute la terre, et qu'il luy rendoit l'hommage que tous les fideles sujets doivent à leur maistre.

Par le second, qu'il regardoit Monsieur de Tracy, comme vn bras droit du Roy, qui venoit pour affermir la terre, et pour résusciter le François et l'Algonquin.

Par les quatre suivans, il luy donnoit des armes, propres pour combattre l'Iroquois.

Par le septième present, il rallumoit le feu de guerre, qui estoit presque tout esteint par l'effusion de tant de sang.

Le huitième tendoit à ce que la Nation Française et l'Algonquine demeurassent bien vnies, à cause que sans cette mutuelle intelligence, la victoire de l'Iroquois seroit trop difficile et tres-incertaine. Qu'au reste, estans tous Chrestiens, ils combattoient pour la mesme cause, et qu'ainsi ils devoient agir de concert, n'ayans tous qu'un mesme dessein, la destruction de l'Iroquois et la publication de l'Evangile.

Par le dernier present, ce Capitaine fit avancer les Chefs des Algonquins, qui l'environnoient, les offrant à Monsieur de Tracy, pour marcher avec luy, et pour l'accompagner dans l'expedition qu'il alloit entreprendre.

Il est vray que le retardement des autres navires qui portoient la plus grande partie de nos troupes, et qui ne purent arriver toutes avant la my-Septembre, a obligé de differer cette guer-

re au Printemps et à l'Esté prochain; mais Monsieur de Tracy ne voulant perdre aucun moment, commanda sans delay quatre Compagnies du Regiment de Carignan-Saliere, qui estoient arrivées les premieres, d'aller au plus tost se saisir des postes les plus avantageux, pour avoir le passage libre dans le pais des Iroquois.

Elles partirent de Quebec le 23. de Juillet, et ayant grossi leurs troupes d'une Compagnie de Volontaires de ce pais, commandée par le Sieur de Repentigny; elles arriverent aux Trois-Rivieres bien à propos pour les delivrer de la crainte des Iroquois, qui depuis peu de temps y estant venus faire leurs courses ordinaires, avoient tué quelques habitans, et fait quelques captifs.

### CHAPITRE III.

#### *De l'arrivée des Algonquins superieurs à Quebec, et de la Mission du P. Claude Alloüez vers ces Peuples.*

Pendant que ces troupes avancées attendoient aux Trois-Rivieres, vn vent favorable pour passer outre, et traverser le Lac Saint Pierre, elles eurent le plaisir de voir arriver vne centaine de canots des Outaouïak, et de quelques autres Sauvages nos alliez, qui venoient des quartiers du Lac Superieur, à quatre et cinq cents lieuës d'icy, pour faire leur commerce ordinaire, et se fournir de leurs besoins, en nous donnant pour échange leurs peaux de Castor, qu'ils ont chez eux en tres-grande abondance.

Vn François qui, l'année precedente, les avoit suivis, et qui les a accompagnez dans leurs voyages, nous fait rapport qu'il y a parmy ces Nations plus de cent mille combattants; que les guerres y font de continuelz rauages; que les Outaouïak sont attaquez d'un costé par les Iroquois, et de l'autre par les Nadoüessioüak, peuples belliqueux, à plus de six cents lieuës d'icy, et qui ont

aussi d'autres guerres cruelles, avec d'autres Nations encore plus éloignées ; et qu'il y a plus de cent bourgades de diverses loix et coutumes.

Il s'observe, en ces pais-là, un genre d'idolâtrie assez extraordinaire. Ils ont un marmouset de bronze noir, pris sur le pais, qui a un pied de haut, auquel ils donnent de la barbe, comme à un Européen, quoy que les Sauvages n'en ayent point. Il y a certains jours destinez pour honorer cette statuë, par des festins, par des jeux, par des danses et mesme par des prieres qu'ils luy adressent, avec diverses ceremonies. Il y en a une entre-autres, qui est de soy ridicule, mais qui est remarquable en ce qu'elle contient une espece de sacrifice. Tous les hommes, les uns après les autres, s'approchent de la statuë, et pour luy rendre hommage de leur tabac, ils luy presentent la pipe en main, pour petuner ; mais comme l'idole ne peut s'en servir, ils petunent en sa place, luy rejetant au visage la fumée du tabac qu'ils ont dans la bouche : ce qui peut passer pour une espece d'encensement, et de sacrifice.

Ce ne sera pas là, le plus grand des ennemis qu'il faudra combattre au Pere Claude Alloüez, sur qui le sort est heureusement tombé, pour cette grande et penible Mission. Il attendoit à Mont-real, depuis longtems, quelques Sauvages de ces Nations superieures plus éloignées de nous, pour remonter avec eux dans leur pais, et en faire un pais Chrestien. Une bande de soixante Nepissiriniens ayant pris le devant, il les receut comme des Anges de cette Nouvelle Eglise. C'est ainsi qu'il les nomme, dans une lettre qu'il en escrit, en ces termes :

Enfin il a plu à Dieu nous envoyer les Anges des Algonquins superieurs, pour nous emmener en leur pais, et les aider à y establir le Royaume de Nostre Seigneur. Ce fut leudy dernier, vingtième de Juillet, qu'après que j'eus dit une messe votive à ce dessein, en l'honneur de Saint Ignace et de Saint Xavier, ils arriverent sur le midy, après vingt jours de navigation, depuis le Saut

du Lac superieur. Le leur parlay d'abord du Paradis et de l'Enfer, et de nos autres mysteres, à quoy ils se rendoient attentifs, et m'escoutoient avec plus de silence, que lors que leur Capitaine harangoit : j'espere que le Saint Esprit, qui les rendoit si dociles, leur fera la grace de recevoir avec une soumission d'esprit, les semences de l'Evangile, que nous leur portons en leur pais.

Ces Sauvages venus de si loin, furent attaquez deux fois par les Iroquois, pendant leur voyage. La premiere fut peu de temps après leur départ, les Iroquois leur allant dresser des embuscades, aux endroits les plus dangereux par où ils doivent passer pour venir icy faire leur trafic et leur commerce avec nos François. Or comme les Algonquins de cette Nation sont plus marchands que soldats, et qu'ils sont toujours embarrassés de leur charge, et peu munis de poudre et d'armes à feu, qu'ils viennent chercher icy, cela est cause que quelque nombre qu'ils puissent estre, ils évitent toujours d'en venir aux mains avec leurs ennemis, pour peu qu'ils en rencontrent, craignans toujours qu'il n'y en ait d'autres en campagne, qui doivent venir fondre sur eux.

De fait ayant trouvé en chemin les Iroquois, qui s'estoient renfermez dans un meschant fort de pieux, au nombre de vingt ou trente seulement, les Algonquins, quoy qu'ils fussent plus de trois cens hommes, firent bien semblant de les assieger, et s'arrestèrent quelques jours autour de ce fort, empêchant les Iroquois d'en sortir, mais sans oser faire l'attaque.

Les Iroquois, en peu de temps, se trouverent reduits dans une grande extremité, à cause que l'eau leur manquoit ; de sorte que pour avoir la liberté d'aller jusqu'à la riviere, quelques-uns d'eux sortirent du fort, avec quelques presens en main, et demanderent à parlementer. Mes Freres, dirent-ils, pourquoy tardez-vous tant à nous attaquer ? Nous sommes bien resolu de vous recevoir en gens de cœur, et vous vendre bien cher nostre vie :

puisque dans le grand nombre que vous estes, en comparaison du nôtre, nous ne pouvons eschaper vos mains; mais ce ne sera pas sans bien du carnage de part et d'autre. Au reste nous manquons d'eau dans nostre fort : voicy vn present que je vous fais, pour nous donner la liberté d'aller jusqu'à la riviere.

Ce present estoit vn Collier de Porcellaine, qui sont les perles et les diamans de ce pais, et qui charma les yeux des Outaouäk. Ils l'accepterent volontiers, laissant le passage libre à leurs ennemis, pour aller puiser de l'eau, dans vn ruisseau, assez proche de là.

Cette premiere ambassade ayant si heureusement reüssi aux Iroquois; et d'ailleurs se voyans toujours assiegez, et leurs provisions se diminuer beaucoup, ils en tenterent vne seconde. Quelques-vns d'eux sortirent du fort, avec d'autres presens, plus beaux que les premiers, crierent de loin : Mes Freres, que tardez-vous icy si long-temps? venez nous attaquer, ou continuez vostre chemin. Nous vous le rendons plus facile, et nous escartons les rochers, qui pourroient arrester, et briser vos canots. Ils jetterent en mesme temps d'autres presens aux pieds des Outaouäk, comme pour aplanir leur chemin, qui en effet se finirent heureux, de pouvoir passer outre, et de continuer leur voyage avec quelque espece d'honneur, après qu'il s'estoit fait quelques escarmouches de part et d'autre, où quelques-vns avoient esté tuez.

La seconde rencontre qu'ils firent des Iroquois, pendant leur voyage, fut vn peu au dessus de la riviere de Richelieu, au Cap dit de massacre, où quelques Iroquois s'estant mis en embuscade, firent leur descharge sur les derniers canots des Outaouäk, qui filioient le long du bord de l'eau, et en tuèrent quelques-vns; prenant aussitost la fuite dans les bois, de peur d'estre attaquez par vn si grand nombre d'ennemis, qu'ils avoient laissé passer.

Ils arriverent donc aux Trois-Rivieres, après ces deux rencontres, et y ayant fait leur petit commerce, ils hasterent promptement leur retour, pour ne pas

donner aux Iroquois le loisir de s'assembler, et de les venir attendre au passage, en quelque défilé, où ils les auroient pû surprendre à l'impourveu.

Le Pere Alloüez se jette parmy eux, et les suit dans leur pais, pour y publier la Foy, à tant de vastes Regions, et en mesme temps leur porter les bonnes nouvelles du secours venu de France, qui les delivrera enfin des Iroquois.

Monsieur de Tracy chargea le Pere de trois presens, qu'il devoit faire à ces Peuples, quand il y seroit arrivé; leur declarant :

Premierement, qu'enfin le Roy alloit ranger à la raison l'Iroquois, et par consequent soustenir toute leur terre, qui estoit en son penchant.

Secondement, que si les Nadoües-sioüek, qui sont d'autres ennemis, qu'ils ont aussi sur les bras, ne veulent entendre à la paix, il les y contraindra par la force de ses armes.

Le troisieme present, estoit pour exhorter toutes les Nations Algonquines de ces quartiers-là, d'embrasser la Foy, de laquelle quelques-vns ont déjà eu quelque teinture, par les soins infatigables, et par le zele Apostolique du Pere René Menard, qui par vne conduite particuliere de la Providence, se perdit dans leurs bois, où il est mort de faim, et de miseres, abandonné de tout secours humain. Mais Dieu, sans doute, ne l'aura pas abandonné, puisqu'il est par tout avec ceux qui se perdent pour son amour dans la conqueste des ames, rachetées du Sang de Iesvs CHRIST.

Quelques années auparavant, vn autre de nos Peres, le Pere Leonard Garreau, ayant pris le mesme chemin, avec la mesme Nation des Outaouäk, dans les mesmes desseins du salut de ces ames, y trouva aussi heureusement la mort, dès la seconde journée de son voyage; ayant esté tué dans vne embuscade d'Iroquois, qui les attendoient au passage. Il se peut faire, que le Pere qui part maintenant avec eux, fasse bien-tost vne pareille rencontre; mais vn homme vrayment Apostolique, est content par tout de mourir, puisqu'il trouve par tout

l'entrée du Paradis. Si c'est vne mort heureuse selon le monde, que de mourir dans vn combat au service de son Prince, qui après tout ne peut recompenser vn homme mort, puisque son pouvoir ne s'estend pas jusque-là, ceux qui meurent au service du Roy des Rois, n'ont-ils pas vne mort mille fois plus heureuse, puisqu'elle est recompensée de l'Eternité?

#### CHAPITRE IV.

##### *Des premiers forts construits sur la riviere des Iroquois.*

En mesme temps que les Outaouäk s'embarquoient, pour remonter en leur pais, le vent s'étant rendu plus favorable, les soldats qui avoient esté obligez de s'arrester aux Trois-Rivieres, s'embarquerent aussi; et après avoir navigé sur le lac de Saint-Pierre, ils se rendirent à l'entrée de la riviere de Richelieu, qui conduit aux Iroquois d'Anniegué.

Le dessein que l'on avoit à cette premiere campagne, estoit de faire bastir sur le chemin, quelques forts, que l'on a jugez absolument necessaires, tant pour assurer le passage, et la liberté du commerce, que pour servir de magasins aux troupes, et de retraites aux soldats malades et aux blessez.

Pour cét effet on a choisi trois postes avantageux. Le premier, à l'embouchure de la riviere des Iroquois. Le second, dix-sept lieuës plus haut, au pied d'un courant d'eau, que l'on appelle le Sault de Richelieu. Le troisième environ trois lieuës plus haut que ce courant.

Le premier fort, nommé Richelieu, a esté fait par Monsieur de Chambly, qui commandoit cinq Compagnies, que Monsieur de Tracy y avoit envoyées.

Le second fort nommé Saint-Louis, à cause qu'il fut commencé dans la semaine que l'on celebroit la feste de ce grand Saint, Protecteur de nos Rois et de la France, a esté fait par Mon-

sieur Sorel, qui commandoit cinq autres Compagnies, du Regiment de Carignan-Salieres.

Monsieur de Salieres, Colonel du Regiment, a voulu prendre luy-mesme, le poste le plus avancé vers les ennemis, et le plus dangereux. A peine osoit-on esperer que cét ouvrage deust estre fait avant les niges, n'ayant pû estre commencé que bien tard; mais le Chef, qui a blanchi sous les armes, et qui par le nombre des années, n'a rien perdu encore de sa vigueur, ni de son courage, ayant mis le premier la main à l'œuvre, a si bien animé les soldats par son exemple, que le fort a esté heureusement achevé le mois d'Octobre, au jour de Sainte Terese, d'où il a tiré son nom.

De ce troisième fort de Sainte Terese on peut aller commodément jusqu'au lac de Champlain, sans rencontrer aucuns rapides, qui puissent arrester les bateaux.

Ce lac, après soixante lieuës de longueur, aboutit enfin aux terres des Iroquois Amieronnons. C'est là que l'on a dessein de bastir encore dès le Printemps prochain, vn quatrième fort, qui dominera dans ces contrées, et d'où l'on pourra faire des sorties continuelles sur les ennemis, s'ils ne se rendent à la raison.

Nous donnerons à la fin du chapitre suivant, le Plan de ces trois forts, avec la Carte du pais des Iroquois, que l'on n'a point encore veü; après avoir remarqué quelques particularitez de ces Peuples, qui nous traversent depuis si long-temps, pour n'avoir jamais esté bien attaquez.

#### CHAPITRE V.

##### *Du pais des Iroquois, et des chemins qui y conduisent.*

Il faut sçavoir que les Iroquois sont composez de cinq Nations, dont la plus voisine des Hollandois, est celle d'Anniegué, composée de deux ou trois bourgades, qui contiennent environ trois à

quatre cens hommes, capables de porter les armes.

Ceux-cy nous ont toujours fait la guerre, quoy qu'ils ayent quelquefois fait semblant de demander la paix.

Tirant vers l'Occident, à quarante-cinq lieuës de chemin, se trouve la seconde Nation, que l'on appelle Onnetout, qui n'a pour le plus, que cent quarante hommes de guerre, et n'a jamais voulu entendre à aucuns pourparlers de paix, au contraire a toujours brouillé les affaires, lorsqu'elles sembloient s'accorder.

A quinze lieuës vers le Couchant, est Onnontaguë, qui a bien trois cens hommes. Nous y avons esté autrefois receus comme amis, et traités en ennemis. Ce qui nous obligea de quitter ce poste, où nous avons demeuré deux ans, comme au centre de toutes les Nations Iroquoises, d'où nous avons publié l'Evangile à tous ces pauvres peuples, assistez d'une garnison de François, envoyez par Monsieur de Lauson, alors Gouverneur de la Nouvelle France; pour prendre possession de ces contrées au nom de sa Majesté.

A vingt ou trente lieuës de là, vers le Couchant encore, est le bourg d'Oïogouën, de trois cens hommes de guerre; où nous avons eu vne Mission qui formoit vne petite Eglise, remplie de pieté, au milieu de cette barbarie, l'année 1657.

Vers les extremitez du grand lac, qui s'appelle Ontario, est placée la plus nombreuse des cinq Nations Iroquoises, appelée Sonnotouïan, qui contient bien douze cens hommes, dans deux ou trois bourgades, qui la composent.

Ces deux dernieres Nations ne nous ont jamais fait la guerre ouvertement, et se sont toujours conservées comme neutres.

Toute cette estenduë de país, est partie au Midy, partie au Couchant des habitations Françaises, à cent, et cent cinquante lieuës.

Ce país est pour la plupart fertile, chargé de beaux bois, entre autres de forests entieres de chataigniers et de noyers, entrecoupé de quantité de

lacs, et de rivieres tres poissonneuses.

L'air y est temperé, les saisons réglées comme en France, et la terre, en divers endroits, capable de tous les fruits que portent la Touraine et la Provence.

Les neiges n'y sont pas hautes, ni de longue durée. Les trois Hivers, que nous y avons passé parmy les Onnontaguëronnons, ont esté doux, en comparaison des Hivers de Quebec, où les neiges couvrent cinq mois la terre, et ont trois, quatre et cinq pieds de hauteur.

Comme nous habitons la partie Septentrionale de la Nouvelle France, et les Iroquois la Meridionale, il ne faut pas s'estonner si leurs terres sont plus agreables et plus capables d'estre cultivées, et de porter de meilleurs fruits.

Il y a deux rivieres principales, qui conduisent aux Iroquois: l'une, à ceux qui sont vers la Nouvelle Hollande, et c'est la riviere de Richelieu, dont nous parlerons peu après; l'autre mene aux autres Nations, qui sont plus éloignées de nous, montant toujours nostre grand fleuve de Saint-Laurent; lequel au dessus de Montreal, se coupe comme en deux branches, dont l'une mene au país ancien des Hurons, l'autre à celui des Iroquois.

C'est vne des plus considerables rivieres que l'on puisse voir, si on a plus d'égard à sa beauté, qu'à la commodité: car on y rencontre, presque par tout, grand nombre de belles Isles, les vnes grandes, les autres petites, mais toutes chargées de beaux bois, et pleines de cerfs, d'ours et de vaches sauvages, qui fournissent abondamment les provisions necessaires aux voyageurs, qui en trouvent par tout, et quelquefois des troupes entieres de bestes fauves.

Les rivages de la terre ferme, sont pour l'ordinaire ombragés de grands chesnes, et autres bois de haute-futaye, qui couvrent de bonne terre.

Avant que d'arriver au grand lac Ontario, on en traverse deux autres, dont l'un se joint à l'Isle de Montreal, et l'autre au milieu du chemin. Il a dix lieuës de long, sur cinq de large; il

est terminé par vn grand nombre de petites Isles tres agreables à la veuë ; et nous l'avons nommé le Lac de Saint-François.

Mais ce qui rend cette riviere incommode, ce sont les cheutes d'eau, et les rapides, qui continuënt presque l'espace de quarante lieuës : à sçavoir depuis Montreal jusqu'à l'entrée de l'Ontario, n'y ayant que les deux lacs dont j'ay parlé, dont la navigation soit facile.

Lors que l'on surmonte ces torrens, il faut souvent descendre du canot, pour marcher dans la riviere, dont les eaux sont assez basses en ces endroits-là, principalement vers les rivages.

On prend le canot à la main, le traissant après soy ; d'ordinaire deux hommes suffisent, l'un à la pointe de devant, l'autre à la pointe de derriere, et comme le canot est tres leger, n'estant que d'escorce d'arbres, et qu'il n'est pas chargé, il coule plus doucement sur l'eau, ne trouvant pas grande resistance.

Quelquefois on est obligé de mettre le canot à terre, et de le porter quelque temps, vn homme devant, et l'autre derriere ; le premier portant vne des pointes du canot sur l'espaule droite, et le second portant l'autre pointe sur la gauche. Ce que l'on est obligé de faire, soit lors qu'il y a des cheutes d'eau, et des rivieres entieres, qui tombent quelquefois à pic, d'vne hauteur prodigieuse ; soit lors que les torrens sont trop rapides, ou que l'eau y estant trop profonde, on ne sçauroit y marcher, traissant le canot à la main ; soit lors que l'on veut couper les terres, d'vne riviere à vne autre.

Mais lors que l'on est venu à l'emboucheure du grand lac, la navigation est facile, les eaux y estant paisibles, s'élargissant d'abord insensiblement puis environ du tiers, en suite plus de la moitié, et enfin à perte de veuë ; sur tout après que l'on a traversé vne infinité de petites Isles, qui se trouvent à l'entrée du lac en si grand nombre et dans vne telle variété, que les plus experimenter Pilotes Iroquois, s'y perdent quelquefois, et ont bien de la peine à reconnoistre les routes qu'il faut tenir,

lans la confusion, et comme dans le abyrrinthe que forment ces Isles, qui d'ailleurs n'ont rien d'agreable, que leur multitude : car ce ne sont que de gros rochers qui sortent de l'eau, et qui ne sont couverts que de mousse, ou de quelques sapins, et autres bois steriles, dont les racines prennent naissance dans les fentes de ces rochers, qui ne peuvent fournir d'autre aliment, et d'autre humeur à ces arbres steriles, que ce que les pluyes y peuvent apporter.

Après qu'on s'est tiré de ce triste sejour, on découvre le lac, qui paroist comme vne mer sans Isles et sans rive, où les barques et les navires peuvent voguer, d'vn bout à l'autre, avec toute assurance ; en sorte que la communication seroit facile entre toutes les Colonies Françaises que l'on peut établir sur les bords de ce grand lac, qui a plus de cent lieuës de long, sur trente ou quarante de large.

C'est de ce lieu-là, que l'on peut se rendre par diverses rivieres, à toutes les Nations Iroquoises, excepté à celle des Annieronnonns, dont le chemin est par la riviere de Richelieu, de laquelle nous pouvons bien dire deux mots, puisque c'est sur elle, que nos troupes ont desja fait les trois forts dont nous avons parlé.

Elle se nomme la riviere de Richelieu, à cause du fort du même nom, qui y fut basti, à son emboucheure, au commencement des guerres, et qui a esté rebasti tout de nouveau, pour s'asseurer de l'entrée de cette riviere.

Elle porte aussi le nom, de la riviere des Iroquois, parce que c'est le chemin qui y conduit ; et que c'est par là que ces Barbares nous venoient plus ordinairement attaquer.

Le lit de cette riviere est large presque par tout, de cent, et cent cinquante pas, quoy qu'à son emboucheure elle soit vn peu plus estroite ; ses bords sont revestus de beaux pins, parmy lesquels on marche aisément : comme en effet, cinquante de nos hommes, y ont fait à pied, par terre, près de vingt lieuës de chemin, depuis l'entrée de la riviere,



jusques au Sault, que l'on nomme ainsi, quoy que ce ne soit pas proprement vne cheute d'eau, mais seulement vn courant impetueux, remply de rochers qui en arrestent le cours, et en rendent la navigation presque impossible pendant trois quarts de lieuës ; l'on pourra neantmoins avec le temps en faciliter le passage.

Pour le reste de la riviere, elle a du commencement vn fort beau fond ; on y rencontre jusqu'à huit Isles, avant que d'arriver au bassin, qui est au pied du Sault.

Ce bassin est comme vn petit lac, d'vne lieuë et demie de tour, profond de six et huit pieds, où la pesche est tres-abondante presque en toutes les saisons.

A main droite de ce bassin, en montant, se voit le fort de Saint-Louis, basti tout fraichement en ce lieu, qui est tres-avantageux pour le dessein que l'on a sur les Iroquois, puisque la situation le rend presque imprenable, et le fait dominer sur toute la riviere.

Après qu'on a passé les rapides du Sault, qui durent près de trois lieuës ; on voit le troisième fort, qui termine tous ces rapides : car l'on trouve en suite la riviere tres-belle et fort navigable jusqu'au lac, dit de Champlain, vers les extremitez duquel on entre sur les terres des Iroquois Annicronnons.

---

CHAPITRE VI.

*Journal du second voyage d'un Pere de la Compagnie de IESVS au lac de Saint Barnabé.*

Le Pere Henry Nouvel, premier Pasteur de cette Eglise naissante, qu'il avoit formée l'année passée, s'estant disposé pour l'aller cultiver cet Esté dernier, s'embarqua avec quelques François, et se rendit heureusement à l'entrée de la riviere Manicouagan, dans le mois de Iuin.

Les Papinachois, qui les devoient attendre à Tadoussac, ayant esté obligez d'en partir plustost qu'ils ne pensoient, estoient desja retirez dans les terres, ce qui obligea nos François de tenter quasi l'impossible, ayant entrepris, sans guide et sans secours des Sauvages, de monter par vne riviere tres-dangereuse, par des courans d'eau, des abismes et des precipices effroyables.

Ils estoient comme égarez, dans ces forests affreuses, et ne laisserent pas neantmoins, après que le Pere eut dit la Sainte Messe sur vn arbre renversé de vieillesse, de poursuivre genereusement leur entreprise, et de porter, mesme vne demi-lieuë, le canot qui les avoit portez, par des chemins tres-difficiles, chargez de leur bagage.

Enfin ils apperceurent quelques marques peintes sur le tronc des arbres, par des Sauvages qu'ils cherchoient, et qui depuis peu avoient passé par là. A cette rencontre ils esperent d'en avoir bien-tost des nouvelles, et tirent quelques coups de fusil en divers endroits de la riviere, afin qu'on leur réponde et qu'on sçache qu'ils ne sont pas loin. Ils furent entendus, et bien-tost après, ils apperçoivent avec joye, vn petit canot de Sauvages, qui leur venoit à la rencontre. Le salut qu'ils luy firent à l'abord, fut de remercier Dieu de part et d'autre, de les avoir si bien conduits ; en suite ils rament fortement vers le lieu du cabanage, où le Pere et les François furent receus, avec des tesmoignages d'affection extraordinaire.

Le Pere ayant désiré de passer outre, pour trouver vne plus grande compagnie, dans le lac de Saint-Barnabé ; les hommes se joignirent à luy, pour faire ce voyage, et ils partirent dès le lendemain, laissant les femmes et les enfans, en vn endroit assez avantageux pour la pesche, où ils attendroient leur retour.

Le 23. Iuin, veille de Saint Iean Baptiste, le Pere, deux François qui estoient dans son canot, firent naufrage, d'où ils se sauverent d'vne maniere surprenante. En traversant la riviere, ils se voyoient emportez par le torrent

dans vn abisme ; et comme ils ne songeoient qu'à éviter ce danger, ils tomberent dans vn autre, le canot ayant versé tout à fait. Desja le courant les emportoit bien loin, lors que l'un des deux François ayant atteint le canot renversé, l'autre le joignit à mesme temps. Ils se mirent tous deux, sur les deux bouts du canot, afin de le tenir ferme par le contre-poids : autrement, si l'un eust lasché prise, l'autre auroit enfoncé en l'eau : et comme si vn Ange du Ciel eust conduit le roulement du Pere, que le torrent emportoit, il fut assez heureux pour se joindre aussi d'une main, à la barre du milieu du canot qu'il saisit en passant, en sorte qu'ils demeurèrent tous trois dans cet equilibre plus d'un quart-d'heure, en un continuel danger de mort, jusqu'à ce qu'un autre canot de François, qui suivoit le premier, eust eu le temps de l'approcher, pas pour oser le joindre dans ce rapide, car ils se seroient exposez au mesme danger, mais dans vne distance assez raisonnable pour leur donner secours, leur jettant de loin vne corde, qu'un des Compagnons du Pere saisit avec les dents, n'osant se desgager les mains du canot.

Ils furent ainsi delivrez de ce danger, et attribuerent cette miraculeuse delivrance à la sainte Famille de Iesus, Marie, Ioseph, qu'ils invoquerent de tout leur cœur, avec vne confiance et vne presence d'esprit qui ne pouvoit venir que du ciel, le Pere nous ayant asseuré que pendant tout le temps de ce naufrage, roulant dans les eaux de ce rapide, qui l'alloient abismer, il se disposoit à la mort avec tant de repos d'esprit, et par des actes si conformes à ce temps-là, qu'il ne souhaiteroit point d'autres dispositions dans son cœur, ni des sentimens de Dieu plus aimables, lors qu'il sera actuellement à l'heure de la mort, que ceux dont tout son cœur estoit alors remply.

Le Pere attribué pareillement à vne Providence toute particuliere de Dieu, de ce qu'un quart-d'heure avant ce naufrage, vn de ses Compagnons, à son insceu, avoit mis dans un autre canot,

et sa chapelle et ses escrits, qui estoient son vniue thresor. Dieu ayant voulu par ce moyen, leur laisser cette consolation, de pouvoir celebrer la Messe le reste de leur voyage : et n'ayant pas voulu ravir au Pere, ses escrits d'une langue sauvage, qu'il prefere à toutes les sciences du monde, puisqu'il plaist à Dieu de l'employer à la conversion de ces Peuples.

Tandis que nos François combattoient avec ces torrens, les Sauvages qui avoient pris le devant, après les avoir long-temps attendus, et ne les voyant point paroistre, apprehenderent quelque malheur. Ils retournerent sur leurs pas, et trouverent le Pere, avec ses Compagnons, sur vne petite Isle, qui se sechoient à la faveur d'un beau Soleil. Ayant appris et leur naufrage et le lieu où leur canot avoit tourné, ils leur dirent que c'estoit vne protection manifeste de Dieu, de ce qu'il les avoit conservez, plusieurs canots Sauvages y ayant tres-souvent pery, quoy qu'ils soient excellens canoteurs, et qu'ils nagent comme des poissons en l'eau. Mais Dieu sans doute assiste ceux qui mettent en luy leur confiance, et qui n'ont point d'autre desir que de luy plaire et de procurer sa gloire.

Ils continuerent leur voyage, et après quelques jours de fatigue, ils arriverent à vn destour de riviere, où la Providence de Dieu leur preparoit depuis long-temps vn rafraichissement de poisson. Les Sauvages y ayant tendu leurs retz, prirent quantité de grands brochets.

Peu de jours après, ils firent rencontre d'un lieu, où vn Orignac avoit couché le soir d'auparavant ; ils y cabanerent, et les Sauvages ayant suivi ses pistes, le tuèrent environ à demie-lieué de-là, dans les bois. Voilà comme Dieu a soin de ses serviteurs, et les sçait servir en chair et en poisson.

Ce qui restoit du voyage estoit le plus fascheux : ils arrestent quelque temps en ce poste, ils y tiennent conseil ; et la conclusion fut, qu'une partie des François et des Sauvages demeurant en cet endroit, le Pere, avec l'autre partie

monteroit jusqu'au lac de Saint Barnabé, pour y visiter ses Neophytes, les instruire, et conférer avec eux sur le sujet de l'hivernement qu'il pretendoit faire à deux bourgades dont ils luy avoient parlé il y avoit vn an.

On met donc le canot à l'eau, et enfin apres trois jours de fatigue, le Pere et ceux qui l'accompagnoient, arriverent heureusement au lac. A peine estoient-ils à l'entrée, qu'ils descouvrent des canots qui leur viennent au devant.

C'estoit vn Capitaine du lac, qui ayant esté averti, par vn canot qui avoit gagné le devant, venoit avec tous ceux de sa famille, pour accueillir le Pere, et pour luy dire l'estat où toutes choses estoient.

Il y a dix jours, dit-il au Pere, qu'une partie des Papinachois, et tous les Ouchestigoïek, auxquels tu donnas le Baptisme l'année passée, en ce lac, en sont partis. Ils t'ont attendu, jusqu'à ce que ceux qui sont venus du grand fleuve de Saint-Laurent, les ont asseuré, que ni toy, ni aucun des François ne viendroit cette année. Le Capitaine Oumamiois, à qui le François qui t'accompagnoit fit des presens pour porter aux Sauvages de la Mer du Nord, n'a point paru icy, et peut-estre il ne paroïstra qu'en Hiver, ou au Printemps prochain. Je suis marry, adjousta-t-il au Pere, de ce que tu ne vois pas icy tous ceux que tu desirerois y trouver, pour les instruire; et de ce que les François qui t'accompagnent, n'y auront pas toute la satisfaction qu'ils esperent.

Le Pere interrogea plus à loisir ce Capitaine, si, passant plus outre, ils ne pourroient pas rencontrer les Ouchestigoïeks, pour aller en leur compagnie aux deux bourgades, où il seroit bien-aise d'hiverner. Tu ne peux pas les rencontrer, respond le capitaine: ils sont bien loin d'icy, dispersez en divers endroits faisant leur chasse aux Ouatardes; et d'ailleurs je n'ay personne propre pour t'y accompagner.

Cette impossibilité de passer outre, arresta le Pere, qui après avoir instruit et confessé ces bons Neophytes, au

nombre de vingt, s'en retourna au poste, où les François et les Sauvages attendoient de ses nouvelles. C'est vne douce consolation, à un homme qui connoist ce qu'a cousté à IESVS CHRIST le salut des ames, d'en trouver quelques-vnes pour les conduire au Ciel; et n'y en eust-il qu'une seule au milieu de la Barbarie, à gagner pour le Paradis, c'est vne riche recompense de toutes les fatigues que l'on y peut souffrir.

On descend bien plus aisément et plus viste cette grande riviere, qu'on ne l'a montée. Le Pere, avec ceux qui l'accompagnoient, arriverent en vn jour au poste où ils avoient laissé les François et les Sauvages; et tous de compagnie, arriverent en deux autres jours au cabanage où ils avoient laissé les femmes et les enfans.

Ils n'arrestèrent là qu'un jour; et Dieu ne laissa pas de donner la consolation au Pere, d'y baptizer vn petit enfant nouveau nay, et d'y confesser ceux qui ne s'estoient pas confessez.

De-là, on arriva dans vn jour et demy, sur les rivages du grand fleuve de Saint-Laurent, mais non pas sans courir grand risque, le canot du Pere et celui de quelques Sauvages ayant pensé perir par vn second naufrage, dans vn rapide dangereux; mais ils furent delivrez par une protection du Ciel particuliere. Tous les jours sont des jours de grace et de faveur, pour ceux qui donnent à Dieu leur vie.

Lors qu'ils furent arrivez à l'emboucheure de la riviere, ils dresserent vne petite Chapelle sur vne petite Isle, afin d'y estre plus à couvert des maringouins, ou petites mouches tres-importantes, qui piquent jusqu'au sang, et dont tous les bois sont remplis.

En ce lieu-là, les François et les Sauvages assisterent à la Messe, que le Pere y dit de bon cœur, pour remercier Dieu de son assistance en tout ce voyage.

Le lendemain, les Sauvages qui avoient accompagné le Pere, firent leurs devotions; et le Pere leur ayant donné à chacun vn Calendrier, où sont marquez les Dimanches et les Festes, pour mieux regler leurs devotions, ils de-

scendirent tous ensemble, pour faire leur pesche de saulmon, dans vne riviere qui est vne journée plus bas.

En mesme temps le Pere et les François s'embarquerent dans vne Biscayonne, et arriverent en deux jours, à l'entrée de la riviere de Piribisticou, où vn vent contraire les arresta.

Ce fut là, où toutes les fatigues du Pere furent abondamment essayées, par la consolation qu'il reccut, à la veüe d'une famille de Papinachois, que la Providence de Dieu lui fit rencontrer. Le Chef qui en avoit la conduite, et qui avoit esté instruit dès l'année precedente par le Pere, luy ayant promis qu'il se trouveroit sur le bord du grand fleuve, avec sa femme et ses enfans, pour y recevoir le Baptesme, s'acquitta parfaitement de sa promesse.

Il rendit compte au Pere, des instructions qu'il luy avoit données ; il l'assura qu'il s'estoit toujours servi de la priere, qu'il luy avoit enseignée, et qu'il n'avoit point eu recours à ses superstitions, sinon en vne seule rencontre, mais qu'il en estoit bien marry ; qu'il avoit vne grande apprehension de tomber dans ces feux cachez au milieu de la terre ; qu'il se portoit de tous les desirs de son cœur, pour ce beau lieu où Dieu recompense à jamais ceux qui luy ont obeï en cette vie.

Après vne suffisante instruction, luy, sa mere, sa femme, et quatre de ses enfans, furent baptisez solennellement, dans vne petite Chapelle, que les François dresserent avec beaucoup de zele, estant bien-aises de cooperer à cette bonne œuvre, et connoissans tous que Dieu ne les avoit preservez des dangers de la mort, dans lesquels ils s'estoient trouvez, qu'à la consideration de ces pauvres Sauvages, ausquels il vouloit faire misericorde par leur moyen, les ayant obligez de faire quelque sejour en ce poste, par la violence d'un vent contraire.

Ces bons Neophytes assisterent avec beaucoup de devotion, à la Messe qui y fut celebrée tous les jours ; en suite dequoy, Dieu donnant vn vent favorable, ils arriverent en peu de temps à

Tadoussac, et de-là, à Quebec, le jour de Sainte Anne, qu'ils avoient choisie pour vne des Patronnes du voyage.

#### CHAPITRE VII.

#### *Guerre des Iroquois. Leur victoire, et leur défaite au Lac de Piagouagami.*

Quelque disgrâce que l'Iroquois reçoive, il sera toujours le mesme c'est-à-dire, superbe et cruel, jusqu'à ce qu'on l'ait entierement abattu. Les dernieres humiliations, qui luy sont arrivées les années passées, ne luy ont pas fait perdre l'envie d'aller ebercher du costé du Nord, des peuples à massacrer. Voicy ce que nous en sçavons d'asseuré.

Cent Iroquois, partie Annieronnonns, et partie Onnontagueronnonns, ayant resolu d'aller en guerre, partirent de leur pais, environ au milieu de l'Hyver. Pour mieux reüssir dans leurs desseins, ils se diviserent en trois bandes, et chacune prit son quartier. Trente vont vers le pais des Mistasiriniens. Trente autres viennent au lac de Piagouagami. Nous n'avons pas bien sceü l'endroit où les autres estoient allez. Quoy qu'il en soit, voicy le succès de la guerre de ceux qui estoient aux environs du lac Piagouagami.

Ces trente, commandez par deux Chefs, après avoir tué en deux endroits cinq hommes, et fait vne femme prisonniere, comme ils ne sçavoient pas bien le pais, s'en firent faire la description par cette femme captive ; qui après le leur avoir montré, avec trop de simplicité, n'eut pour toute recompense, qu'un coup de hache sur la teste, dont elle mourut sur la place.

Ces Barbares, après avoir sacrifié à leur rage cette pauvre victime, decouvrirent les pistes de ceux du lac, qui ayant eu quelque crainte des Iroquois, s'estoient renfermez dans vne palissade de pieux, au nombre de qua-

rante-cinq, avec leurs femmes et leurs enfans ; quelques-vns néanmoins ne laisserent pas de s'écarter, pour vivre de leur chasse ; et de deux jeunes hommes, qui restoient dans les bois, il y en eut vn qui tomba entre les mains des ennemis.

Ils s'attendent, qu'ayant fait ce prisonnier, il ne sera pas seul ; en effet, les pistes des Iroquois ayant esté découvertes par vn jeune Montagnez, qui estoit sorti du fort, il retourna sur ses pas, et en donna l'alarme à ses compatriotes.

A cette nouvelle, quatorze des plus braves sortent pour reconnoître l'ennemi. Mais ils furent bientost investis, et attaquez de toutes parts. Les Iroquois, plus forts en nombre, en tuënt quatre d'abord, et en font trois captifs. Nos gens toutefois se defendent avec courage, en tuënt deux sur la place, et en blessent quelques autres.

Les sept Montagnets qui restoient, se retirent dans leur palissade, et ne pensent qu'à se fortifier ; tandis que l'Iroquois estonné du courage des nostres, prend dessein de s'en retourner en haste, avec ses quatre captifs.

Ils n'agent fortement deux jours entiers ; mais les nuits, qui donnent le repos à tous les hommes, sont employées pour brûler impitoyablement nos Captifs. Ils commencent par leur couper à chacun vn pouce, afin qu'ils ne puissent se délier, et continuent sur eux leurs autres cruautés.

Mais Dieu, touché sans doute des prières ferventes que luy adressoient nos pauvres affligez, rompit les liens à vn, qui, s'estanteschapé heureusement de sa captivité, fut le liberateur des autres, et la cause de la victoire que les vaincus emporterent sur les victorieux.

Ce Captif, portant son courage avec soy, se rendit dans cette palissade, d'où ses compagnons n'osoient sortir, crainte de l'ennemi : il leur fait esperer vne victoire glorieuse, les ayant animez à le suivre où il les conduiroit.

Ils se jettent dans leurs canots, avec resolution de bien combattre. Ils arrivent en quatre journées, au lieu où les

Iroquois avoient abordé devant eux, et par où ils estoient rentrez dans le bois. Nos gens suivent les pistes, et enfin descouvrent l'ennemi dans vne espece de reduit, où ils s'estoient assez fortement cabanez. Ils prennent le dessein de faire leur attaque, dès le point du jour du lendemain.

Ce fut pour lors que ces bons Chrétiens ayant fait leur prière, pour commencer par là leur combat, se ruèrent sur les Iroquois, et forcerent cette palissade avec tant de succès, que dix-huit y demeurèrent sur la place, deux femmes furent faites prisonnières, et leurs trois compagnons qui estoient tombez entre les mains de l'ennemi, furent heureusement delivrez.

Nos Chrestiens Montagnez ne perdirent en cette rencontre, que deux hommes, quoy que les Iroquois eussent fait deux descharges de fusil sur eux.

Tous les Iroquois y furent ou tuez, ou blessez, à la reserve d'un seul, qui ayant pris la fuite dès le commencement de l'attaque, sembla n'avoir resté, que pour aller porter la nouvelle de leur défaite dans le país des Iroquois.

La protection de Dieu sur ces trois prisonniers, que les Iroquois emmenotent, est bien considerable. C'étoient trois jeunes Chrestiens de quinze à seize ans, que les ennemis tenoient liez et garottez d'une façon estrange.

Lors que le choc commença, les trois Iroquois qui avoient la garde particuliere de ces trois prisonniers, coururent droit à eux, pour leur casser la teste ; car c'est ainsi qu'ils en vsent pour l'ordinaire.

Le premier, voulant donner le coup de hache sur la teste de son captif, est tué dans ce mesme moment, d'un coup de fusil, qui sauva la vie au Chrestien, et qui donna la mort à l'Infidele.

Le second captif, voyoit desja rabattre le coup de hache sur sa teste, lors qu'une fleche que la Providence de Dieu conduisoit pour le delivrer, perça d'outre en outre celui qui l'alloit assommer.

Vn autre semblable accident delivra le troisiéme ; et ce ne pouvoit estre

sans vne faveur particuliere du Ciel, que les balles et les fleches, eurent ce semble du respect pour ces trois jeunes Chrestiens, qui voyoient de tous costez les Iroquois tomber roide morts à leurs pieds, sans qu'aucun coup portast sur eux.

Nous avons tout sujet de croire, que cette aimable protection de Dieu, et sur ces trois captifs Chrétiens, et sur ceux qui les delivrerent si heureusement, avec tant de courage, fut vne recompense de leur piété : car jamais ils n'avoient manqué tout l'Hyver de faire leurs prieres, matin et soir, et de garder les jours de Festes, qu'ils distinguoient par le moyen de leur petit Calendrier, où ils estoient tous marquez. Ils ne manquoient pas de s'assembler ces jours-là, pour dire deuotement leur Chapelet, et chanter leurs Hymnes et leurs Cantiques spirituels, comme si quelq'un de nos Peres, qui les avoient instruits, y eust assisté.

#### CHAPITRE VIII.

##### *De quelques merveilles arrivées depuis peu.*

Vn jeune garçon, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, nommé Jean Adam, estoit avec son maistre dans les bois, le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge. Il se sentit tout d'un coup frappé d'une grande douleur aux yeux ; en suite de laquelle, comme la veuë luy diminuoit de jour en jour, il prit les remedes ordinaires. Mais le mal empirant toujours, il eut recours à Dieu, et fit vne neuvaine à Sainte Anne, avec promesse d'aller en pelerinage à son Eglise, qui est à six lieuës de Quebec, celebre pour les graces, que la divine Majesté y a voulu operer en faveur de cette grande Sainte.

Ce jeune homme ne sentit toutefois aucun soulagement ; au contraire l'aveuglement se formoit toujours davan-

tage. Ce qui l'obligea de faire vne seconde neuvaine, en l'honneur de Nostre-Dame de Laurette, s'engageant par vœu d'y faire quelque jour vn pelerinage de devotion. Il pria vn de nos Peres, son Confesseur, de se joindre à luy, pour obtenir de Dieu la guerison de son aveuglement.

Son maistre le mena en canot, pour accomplir son premier vœu, dans l'Eglise de Sainte Anne, ce bon jeune homme ne pouvant se conduire luy-mesme, car son aveuglement estoit entierement formé.

Vn bon Prestre, qui a le soin de cette Paroisse, se sentit inspiré de reciter sur cét aveugle, l'Evangile avec l'estole, selon la coutume de l'Eglise. Pendant le peu de temps qu'il dit cét Evangile, l'aveugle vit par trois diverses fois, comme trois eclairs, à la faveur desquels il recouvra la veuë, mais par trois momens seulement, pendant lesquels il vit tres-clairement, toute l'Eglise et tout ce qui y estoit. Après quoy il retomba dans son aveuglement. Mais il conceut par vne lumiere interieure, que ces trois eclairs passagers, par lesquels il avoit veü tout ce qui estoit dans l'Eglise, luy marquoient qu'au bout de trois jours, il recouvreroit entierement la veuë, et qu'il seroit parfaitement gueri. En effet, il en conceut deslors vne ferme esperance, et assura ceux qui estoient avec luy, qu'il ne luy restoit plus que trois jours, pour achever la seconde neuvaine, qu'il faisoit en l'honneur de Nostre-Dame de Laurette, qui obtiendrait sa guerison.

Le neuvième jour estant venu, lors que son Confesseur disoit la Messe, à son intention, au temps de la consecration de la tres-Sainte Hostie, il se sentit frappé dans les yeux, comme de deux pointes de fer, qui luy firent porter aussi-tost les mains aux yeux ; et en les retirant, il apperceut le Prestre qui élevoit l'Hostie pour la faire adorer au peuple : de sorte que les miracles invisibles, qui se font au moment de la consecration, furent accompagnez en cette Messe, de ce miracle visible et sensible. Car deslors cét aveugle re-

couvra la veuë, dans sa perfection ; et la Messe achevée, où il n'avoit pù venir, qu'avec le secours d'un guide et d'un baston, il s'en retourna sans aide de personne, et sans baston, et voit de puis ce temps-là, plus clair qu'il n'avoit jamais veü.

A l'occasion de ce miracle, je ne scaurois omettre ce qui s'est passé au fort de Richelieu, par vne protection particuliere de la Sainte Famille, Iesus, Marie et Ioseph.

Lors qu'on travailloit à ce fort, vn des Lieutenans, faisant la ronde, et estant allé visiter vn corps-de-garde qui estoit avancé environ la portée de deux fusils, se souvint qu'il n'avoit pas assisté le soir aux prieres ordinaires, où l'on a coutume de reciter de compagnie, vn petit Chapelet en l'honneur de la Sainte Famille, Iesus, Marie et Ioseph. Pour s'acquitter de ce petit devoir de devotion envers cette Sainte Famille, il se retira à l'escart dans le bois, à huit ou dix pas de la sentinelle, où s'estant mis à genoux parmy quelques arbrisseaux qui le cachoient, il commença ce petit Chapelet, le plus devotement qu'il luy estoit possible ; lors que le soldat qui estoit en faction, s'étant apperceu de quelque chose dans ces brossailles, et s'estant figuré que c'estoit vn Iroquois, tire dessus à brûle-pourpoint, et ne doutoit point qu'il n'eust tué son homme. Mais comme si la balle eust respecté ce serviteur de Dieu, au lieu de luy percer la teste d'outre en outre, elle ne fit que le blesser legerelement, Dieu ayant voulu que l'on connust le danger manifeste où il avoit esté, afin de faire connoistre en mesme temps la puissante protection qu'il avoit receuë de la Sainte Famille, et le secours que nous en devons tous attendre en de pareilles occasions.

L'adjousteray vne chose presque semblable à ce qui arrivoit souvent à Saint Isidore, Laboureur, qui voyoit mener par les Anges la charruë qu'il avoit laissée pour faire sa priere, ces Esprits bien-heureux voulant bien faire son office, tandis qu'il faisoit le leur.

Vne femme fort vertueuse, se voyant

chargée de trois enfans, dont le plus âgé n'a que quatre ans, et d'ailleurs fort éloignée de l'Eglise, estoit fort en peine les jours de Festes, pour faire ses devotions. Elle ne laissoit pas neantmoins de venir à la Chapelle de Saint Iean, et d'assister fort exactement à l'assemblée de la Sainte Famille, quoy que ce fust toujours avec beaucoup d'inquietude, et de crainte pour ses enfans. Vn jour qu'elle les avoit laissez endormis à la maison, elle fut bien surprise à son retour, de les voir habillez fort proprement sur leurs lits, qui avoient à desjeuner, de la maniere qu'elle avoit accoutumé de leur donner. Elle demanda à sa fille aînée, qui les avoit ainsi habillez dans son absence. Cét enfant, qui a bien de l'esprit pour son âge, ne pût luy dire autre chose, si non que c'estoit vne Dame vestuë de blanc, qu'elle ne connoissoit point, quoy qu'elle connust fort bien toutes celles du voisinage ; qu'au reste qu'elle ne faisoit que de sortir, qu'elle avoit deü la rencontrer en entrant.

Plusieurs personnes ont crü pieusement que la Sainte Vierge avoit voulu guerir elle-mesme les inquietudes de cette bonne femme, et luy faire connoistre qu'elle devoit, après avoir pris de sa part les precautions ordinaires pour ses enfans, abandonner le reste à la protection de la Sainte Famille.

Ce qui rend cette opinion probable, est que la mere trouva la porte du logis fermée de la mesme maniere, qu'elle l'avoit laissé en sortant, qu'elle ne vit point cette femme vestuë de blanc, qui ne faisoit que de sortir quand elle entroit ; que toutes les choses se sont faites dans l'ordre, qu'elle avoit accoutumé de les faire elle-mesme ; que cela ne peut estre attribué à nulle personne du voisinage, ni du país, que l'on sçache ; que l'enfant est dans vn âge peu capable d'un mensonge de cette nature ; et qu'après tout, Dieu fait quelquefois en faveur des pauvres, de semblables merveilles. Enfin les informations en ont esté faites tres-exactement, par vn Ecclesiastique tres-vertueux. Cette bonne personne se nomme Marie Haslé, femme de Ioan-

chim Girard ; et cela arriva le 8. de Juillet 1665.

CHAPITRE IX.

*Cruautés exercées sur quelques François, pris par les Iroquois en l'année 1661.*

Voicy vne lettre qui nous est tombée entre les mains, touchant le cruel traitement, que quelques François ont reçu des Iroquois, depuis deux ans, et dont nous n'avions pas encore de connoissance.

le ne change rien, ni aux paroles, ni au stile de la lettre parce que sa simplicité trouvera plus de creance dans les esprits.

Le 25 d'Octobre de l'année 1661. quatorze François ayant esté inopinément attaquez par les Iroquois, en vne petite Isle proche de Montreal, s'enfuirent en desordre, sans grande resistance.

Il n'y eut que Monsieur Brigeart, avec deux autres François, qui ne prenant pas garde à la fuite de leurs compagnons, se mirent en défense ; et Monsieur Brigeart tua d'abord le Capitaine des Iroquois.

Aussi-tost l'espouvante les saisit, et voyant leur Capitaine mort, ils prenoient desja la fuite, lors que l'un d'eux se mit à haranguer les autres, leur disant : Où est donc le cœur et la gloire de nostre Nation ? Quelle honte que trente-cinq guerriers s'enfuyent devant quatre François ?

Cependant, les autres François, qui estoient dans vn bateau, se laissoient emporter au courant de l'eau, essayant toute la descharge des ennemis, dont les vns furent tuez sur l'heure et les autres blessez.

Enfin pour revenir aux Iroquois, ayant repris leurs esprits, ils viennent fondre sur les François, et blesserent à mort vn Ecclesiastique, nommé Monsieur Vignal.

Les deux François qui avoient leurs armes mouillées, furent bien-tost pris avec Monsieur Brigeart. Mais celuy-cy fit grande resistance avant que de se laisser prendre. Il eut le bras cassé d'un coup de fusil, et ne laissoit pas de leur presenter le pistolet ; mais n'ayant pas la force de le tirer, il se jetta dans l'eau, et les Iroquois après luy, qui l'ayant pris, le traînerent sur les roches, la teste et le visage en bas, presque tout à l'entour de l'Isle.

Les Iroquois s'embarquerent avec leurs prisonniers, et tous ensemble furent se cabaner à la prairie de la Magdeleine, où ils firent vn fort ; et prenant le corps du Sieur Vignal, qui estoit mort, le depouillerent, et luy enleverent la chair, pour la manger.

Pour les deux autres François, qui n'avoient point de mal, ils furent liez chacun à vn arbre ; vn desquels, nommé René, priant Dieu tout bas, vn Sauvage l'ayant apperceu, luy demanda ce qu'il faisoit ; et ce François luy ayant respondu qu'il prioit Dieu, le Sauvage le délia, et luy dit : Prie à ton aise, mets toy à genoux.

Ils passerent ainsi la nuit dans le fort qu'ils avoient fait, et furent le lendemain jusques au Sault, après avoir mangé le corps de ce bon prestre, et luy avoir enlevé la chevelure.

Après ce repas, les Barbares se diviserent. Ceux de la Nation d'Anniegué emmenerent vn François, nommé Du Fresne. Ceux de la Nation d'Onneïout, qui estoient en plus grand nombre, emmenerent les deux autres.

Ils furent huit journées par terre. René toujours chargé comme vn cheval de bagage et pour la pluspart du temps, tout nud. Monsieur Brigeart alloit tout doucement, ne pouvant presque marcher, à cause des blessures qu'il avoit à la teste, aux pieds, et par tout le corps ; ce qui ne l'empeschoit de prier Dieu incessamment.

Après avoir cheminé huit jours durant, les deux bandes qui s'estoient separées se réunirent, et se retrouvèrent en mesme cabanage, faisant grande ré-



jouissance, et grande chere de leur chasse.

Deux d'entre eux, ayant pris le devant, furent en porter les nouvelles aux bourgades.

Les Iroquois s'estant apperceus que René avoit des heures, et qu'il lisoit dedans, luy voulurent couper vn poulice, et luy deffendirent de frequenter davantage le Sieur Brigeart, à cause qu'ils prioient Dieu ensemble.

Enfin estant arrivez au bourg de la Nation d'Onnejout, ils despouillerent les deux François, et leur peignirent le visage à leur façon. C'estoient le Sieur Brigeart et René. Alors les ennemis s'estant mis en estat de leur donner la salve, qui consiste à faire passer les prisonniers, comme entre deux hayes, chacun deschargeant sur eux des coups de baston, vn des anciens s'écria : Tout beau, qu'on s'arreste, qu'on leur fasse place; et les ayant menez au carrefour de ce bourg, où vn eschafaut estoit préparé, ils y monterent; puis vn Iroquois prenant vn baston, en frappa sept ou huit coups sur René, et luy arracha les ongles. Après quoy on fit descendre les deux captifs, et on les mena dans vne cabane, où se tenoit le Conseil des anciens.

Toute la nuit se passa à faire chanter les deux prisonniers François, ausquels ils joignirent vn Algonquin, pris chez les Oulaoüaks, par vne autre bande.

Vne des cruantez qu'ils exercerent fut d'obliger ces trois prisonniers de se dire des injures, et de se tourmenter les vns les autres, avec des charbons de feu; les François l'Algonquin, et l'Algonquin les François; mais ceux-cy n'obeirent pas à ces cruels commandemens, de sorte qu'un Capitaine ayant veü que les François ne vouloient point faire de mal à l'Algonquin, quoy qu'ils en fussent mal traitez, les fit seoir auprès de luy, comme pour les mettre en assurance.

Enfin le Conseil ayant ordonné que les deux François seroient brûlez, la sœur du Capitaine tué par le Sieur Brigeart, dit qu'elle vouloit avoir René pour luy tenir la place de son frere defunt.

Vn des vieillards dit que cela estoit raisonnable, et on l'accorda, non toutefois sans peine.

Mais le Sieur Brigeart fut brûlé toute la nuit, depuis les pieds jusqu'à la ceinture; et le lendemain ces Barbares continuerent encore à le brûler; et après luy avoir cassé les doigts, estant ennuyez de le brûler, vn d'entre-eux luy donna vn coup de cousteau, luy arracha le cœur et le mangea. Ils luy couperent le nez premierement, puis les sourcils, les levres et les jouës.

Parmy toute cette sanglante et cruelle execution, ce pauvre François ne cessa jamais de prier Dieu, pour la conversion de ces Barbares, offrant pour eux-mesmes, toutes les douleurs qu'ils luy faisoient endurer, et disant toujours : Mon Dieu, je vous prie de les convertir; mon Dieu, convertissez-les, repétant toujours ces paroles, sans avoir crié pour tout le mal qu'ils luy pussent faire.

Enfin ces Barbares, après l'avoir ouvert, beurent son sang; et l'ayant haché en pieces, le mirent dans la chaudiere, et le mangerent.

René eut la liberté, non sans crainte pourtant, parce que quelque temps après, vne sedition s'estant émeüe, il y eut vn Iroquois, qui entra dans la cabane où estoit nostre François, le pistolet bandé à la main, et luy fit vne demande qui luy fit grand' peur : car il luy parla, comme si en nostre langue il eust dit : Qui vive ? est-ce le Pere le Moyne, ou le Pere Chaumonot ? Alors sa sœur adoptée dit au François. Dis : Vive le Pere Chaumonot ? Et cela le sauva dans cette rencontre.

Enfin après dix-neuf mois de peine et de fatigue, qu'il eut tantost à la chasse, tantost à la pesche, et pendant sa maladie de la petite verole, qui enleva près de mille ames, dans le pais des Iroquois, estant à la chasse des petites tourtes, avec les Nations d'Anniegué et d'Onnejout, il luy vint dans la pensée de s'eschapper, et demanda à son camarade Du Fresne, qui estoit parmy ceux d'Anniegué, s'il se vouloit sauver. Il luy dit que non. Alors ayant fait complot avec deux autres François

du mesme bourg, comme on se preparoit au départ, pour retourner dans le país, il demanda vn soir à vn des Iroquois, de quel costé estoit le bourg, et par où on alloit aux Hollandois, et combien il y avoit de lieues ; dequoy estant instruit, il fut marquer vn arbre, pour se souvenir de la route qu'il falloit tenir, afin d'y arriver.

De fait, le matin estant venu, il remarqua l'endroit par où il falloit passer pour se sauver, et pendant que tout le monde se mettoit en chemin, chacun se chargeant des paquets, les trois François prirent vne autre route, et bien-heureusement, à la faveur du feu que quelques femmes avoient mis dans les feuillages qui estoient sur la terre ; de sorte que tout estoit reduit en cendre, ou mesme dissipé, on ne reconnut point leurs pistes.

Ils cheminerent pendant neuf jours, avant que d'arriver à la Nouvelle Hollande ne mangeant pour toute nourriture, que des herbes qu'ils rencontroient ; car ils avoient quitté leurs paquets, pour estre plus lestes à courir. Ce qui n'empescha pas qu'ils ne fussent en grand danger d'estre repris, et par conséquent d'estre jettez au feu sans remission.

Ils ne marchoiert que de nuit, et ne laissoient pas pourtant de se jeter, pour ainsi dire, entre leurs mains, passant tantost auprès des cabanes des pescheurs sans y penser, tantost auprès des chasseurs, tantost de jour se trouvant tout proche d'une bourgade, tantost de nuit dans le milieu mesme des cabanes.

Ils furent quatre ou cinq fois poursuivis par les Iroquois ; et vne fois, entre autres, presque toute la jeunesse de la seconde bourgade d'Anniégue se mit à les poursuivre ; d'autres fois ils estoient suivis des guerriers, et vne autre fois par des gens qui venoient de trafiquer avec les Hollandois.

Après plusieurs dangers, ils arriverent enfin chez les Hollandois, sans se faire connoistre, jusqu'à ce qu'ils sceussent s'il y avoit des Iroquois. Comme il ne s'en trouva point pour lors,

ils se declarerent pour François, et furent receus à bras ouverts, et menez au Gouverneur du fort d'Orange, qui leur fit tres-bon accueil, les habilla, et mesme freta vne chaloupe, pour les conduire à Manhate, de peur qu'ils ne fussent decouvertz des Iroquois, et ensuite enlevez.

De Manhate, ils furent à Baston, et ayant suivi toute la coste jusqu'à Quebec, ils furent toujours fort bien receus : et ainsi se termina heureusement leur captivité, dans laquelle ils estoient tous les jours en danger d'une cruelle mort.

Voilà le contenu de la Lettre, qui ne dit pas la moitié des miseres, qu'ont souffert ces pauvres François. Les armes du Roy peuvent-elles estre mieux employées, que pour nous delivrer de la cruauté de ces Barbares ?

#### CHAPITRE X.

*Des Cometes et signes extraordinaires qui ont paru à Quebec, ou aux environs.*

Nous ne pretendons pas icy faire vn discours exact de tous les changemens irreguliers des Cometes, qui nous ont paru cette année. Nostre pensée est de rapporter seulement quelques observations, qui pourront peut-estre servir de fondement aux curieux, pour en tirer quelques nouvelles connoissances.

Ce fut le 29. de Novembre de l'an 1664. que l'on commença à remarquer à Quebec, la premiere Comete. Quelquel-vns ont dit l'avoir veü environ le 15. du mois ; et d'autres asseurent qu'elle parut mesme avant la Toussaint.

Le 30. Novembre elle parut encore de bon matin ; mais les nuës la cachèrent à nostre veü et à nos soins, durant les treize nuits suivantes.

Le 14. jour de Decembre, nous vismes vn peu mieux la Comete en-

viron les trois heures et vn quart, sans pouvoir faire aucune observation entiere, sa distance à l'Espy de la Vierge, estoit de 22. degrez 30. minutes.

Nous disons icy, ce qui doit estre sceu pour les observations suivantes, que la hauteur du Pole est à Quebec de 46. degrez 44. minutes.

Le 15. Decembre nous prismes la hauteur de la Comete, qui estoit de 23. degrez 30. minutes ; et celle d'Arcturus à la Comete 54. degrez 20. minutes. Mais nous ne remarquasmes pas précisément le temps de l'observation. En voicy de plus exactes.

Le 21. Decembre à quatre heures et demie du matin, la hauteur de la Comete estoit de 20. degrez 8. minutes. Celle d'Arcturus, 44. degrez 45. minutes. Son Azimuth à la Comete 69. degrez 20. minutes. La Comete qui estoit pour lors de 164. degrez 58. minutes ; et sa déclinaison meridionale, de 23. degrez 8 minutes.

Le lendemain 22. Decembre, à quatre heures et vn quart du matin, la hauteur de la Comete estoit de 15. degrez 15. minutes. Celle de l'Espy 21. degrez 54. minutes, et l'Azimuth de la Comete à l'Espy 38. degrez 22. minutes, l'Estoile estoit à l'Orient de la Comete ; et par consequent la déclinaison australe de la Comete estoit de 27. degrez 31. minutes ; et son ascension droite, 162. degrez 51. minutes.

Le vingt-troisième à vne heure et demie du matin, la hauteur de la Comete estoit de 6. degrez 36. minutes. La hauteur de Kelebalased, ou du cœur du Lion, 47. degrez 15. minutes, et son Azimuth à la Comete, 20. degrez 10. minutes. On trouve par le calcul, l'ascension droite de la Comete de 150. degrez 15. minutes, et sa déclinaison meridionale, de 30. degrez 27. minutes.

Le vingt-septième, à la mesme heure, la distance de la Comete à Procyon, estoit de 37. degrez 25. minutes ; et du cœur du Lion, 50. degrez 30. minutes ; et de Sirius, ou du grand Chien, 27. degrez 35. minutes. L'ascension de la Comete estoit ce jour-là, de 112.

degrez 20. minutes ; et sa déclinaison meridionale, 21. degrez 21. minutes 36. secondes. Ce fut pour lors que la Comete estendoit sa queuë, depuis sa situation jusqu'à l'estoile du grand Chien ; et je ne croy pas qu'elle ait guere paru plus grande, que le matin de ce jour.

Le dernier jour de l'an 1664. sur les six heures du soir, la distance de l'épaule droite d'Orion à la Comete, estoit de 27. degrez, et l'œil du Taureau, 27. degrez 35. minutes. Pour lors la Comete ne nous paroissoit que cheveluë, sans aucune apparence de queuë. Selon cette observation, l'ascension droite de la Comete estoit de 64. degrez, et presque 57. minutes, sa déclinaison meridionale 11. degrez 46. minutes.

Nous advouërons icy ingenuement, que n'ayant pû observer la Comete les trois jours precedents, voyant d'ailleurs vn si notable changement, tant en sa figure, qu'en sa course, tout à fait extraordinaire, nous n'eusmes pas beaucoup de difficulté à nous persuader que c'en estoit vne seconde.

La mesme nuit, à huit heures et demie du soir, la hauteur de l'œil du Taureau estoit de 59. degrez 27. minutes. La Comete estoit élevée de 32. degrez 35. minutes, et en mesme vertical, l'ascension droite de l'œil du Taureau, estoit 64. degrez 10. minutes, et celle de la Comete 60. degrez, 48. minutes 30. secondes ; sa déclinaison meridionale, 10. degrez 9. minutes.

Le premier jour de l'an 1665. à neuf heures trois quarts du soir, la hauteur de Sirius estoit de 22. degrez 27. minutes ; et de la Comete, 33. degrez 52. minutes. L'Azimut de Sirius à la Comete 44. degrez 4. minutes : et partant la déclinaison meridionale de la Comete, estoit de 8. degrez 4. minutes, et son ascension droite 62. degrez, 50. minutes.

Nous laissons tout exprés les observations faites, le second, le sept, le onze, treize, quatorze et quinzième du mesme mois de lanvier, le vent et le froid excessif, ayant jetté le desordre parmy nos instrumens, et n'ayant pas

pû les remettre avec toute l'exacritude necessaire en ces rencontres.

Le Ciel nous a fait paroistre vne autre Comete, aussi prodigieuse en grandeur et en clarté, que la precedente, et qui avoit vne queue pour le moins aussilongue. Son cours la faisoit approcher du Soleil, à qui elle servoit d'une aurore extraordinaire.

Nous nous en aperceusmes icy le vingt-neufième de Mars, Dimanche des Rameaux. Mais le Ciel fut quasi toujours couvert, jusqu'au quatrième d'Avril, où nous remarquasmes que la Comete estoit entre l'Estoile de la teste de Cassiopée, et vne des plus lumineuses de son espaule; et peu s'en falloit qu'elle ne fist vne ligne droite avec ces deux Estoiles. Sa declinaison septentrionale, estoit entre 13. à 14. degrez, et son ascension droite, 335. degrez.

L'onzième d'Avril, la Comete estoit dans le tropique du Capricorne, et avoit pour ascension droite, le commencement d'Aries.

Le dix-septième, elle formoit vn triangle rectangle, ou vn peu obtus, avec la teste d'Andromede, et celle du milieu, toutes de la seconde grandeur. Si on divisoit la distance entre ces deux Estoiles, en quatre parties, il y auroit environ trois de ces parties, de celle du milieu jusqu'à la Comete. La premiere Estoile d'Aries, la Comete, et celle là mesme de la seconde grandeur, qui est sur le bord austral de la ceinture d'Andromede, estoient presque en ligne droite, et avoient 25. à 26. degrez de decli-Nord.

Voilà le peu d'observations que nous avons faites de la dernière Comete.

Ce n'est pas seulement du haut du Ciel, que Dieu nous a parlé, par ce langage des Estoiles: mais il s'est fait entendre de plus près: car du Ciel, de la Lune, et de la Terre mesme, nous avons veû, oüy et senti des effets extraordinaires de sa Toute-puissance.

Le vingt-septième Decembre de l'an 1664. la Lune se fit voir, après minuit, d'une façon bien surprenante; car la moitié estoit rouge comme du sang,

et l'autre moitié estoit si lumineuse, qu'elle éblouissoit les yeux de ceux qui la regardoient.

Le Lundy dix-neufième Janvier de l'an 1665. sur les cinq heures et trois quarts du soir, on entendit vn son si fort, qui sortit de dessous la terre, qu'il fut pris pour vn coup de canon. Ce bruit fut entendu par des personnes éloignées de trois et quatre lieuës, les vns des autres; et nos Sauvages, qui savent que l'on ne tire le canon sur le tard, que pour advertir que l'on a decouvert la marche de quelques Iroquois, se retirerent des bois où ils estoient, et vinrent toute nuit nous demander pourquoy nous avions tiré vn coup de canon si terrible.

Environ vn demy-quart d'heure après ce bruit, il parut vn globe de feu sur Quebec, qui ne fit que passer, venant des montagnes du Nord, qui rendoit vne si grande lumiere, que l'on voyoit comme en plein jour, des maisons éloignées de Quebec de deux lieuës.

Dans la suite de l'année, on en a veû plusieurs autres semblables, tant à Quebec, qu'au dessous de Tadoussac, et dans le chemin des Trois Rivieres.

Outre les mediocres tremblemens de terre, et des bruissements frequens dans les costes voisines, la terre a tremblé extraordinairement à sept ou huit lieuës d'icy, et deux ou trois fois dans vne mesme nuit, avec beaucoup de violence: des François et Sauvages, qui estoient dans les bois, en ont ressenti les violentes secousses.

Le jour de Saint Mathias, aux environs de Tadoussac, et à la Malbaye, les tremblemens de terre y furent si rudes, que les Sauvages et vn de nos Peres qui hyvernoit de ce costé-là avec eux, asseurent qu'ils n'estoient pas moins violens, que ceux qui se firent sentir, icy à Quebec, dans ce fameux tremble-terre qui arriva l'année 1663. Deux François tres-dignes de foy, qui ont parcouru toute cette coste de la Malbaye, ont asseuré que la Relation de l'année 1663. n'avoit exprimé qu'à moitié, les desordres causez par les tremblemens de terre en ces quartiers

là. Peut-estre que ceux de cette année, ont augmenté ce ravage épouvantable.

Le quinzième d'Octobre 1665. à neuf heures du soir, la terre trembla, faisant puissamment craquer l'ardoise de nostre maison. Ce tremble-terre fut precedé d'un bruit, que ne feroient pas deux cens pieces de canon, et dura environ vn *Miserere*.

#### CHAPITRE DERNIER.

#### *Quelques circonstances sur l'arrivée des vaisseaux du Roy, portans le Regiment de Carignan-Salieres.*

Le 17. et 19. de Juin 1665. arriverent à Quebec, deux vaisseaux partis de la Rochelle, avec quatre Compagnies du Regiment de Carignan-Salieres. Tous les soldats estant débarquez en bonne santé, il fallut passer d'un gros vaisseau, dans de petits bateaux de planches, faits à dessein pour pouvoir estre traînez dans les rapides, et les courans d'eau, et estre portez par terre au dessus du Sault de Richelieu, au dessous duquel ces quatre Compagnies ont fait vn fort, comme nous avons dit au chapitre quatrième.

Le 30. du mesme mois, parurent de loin deux voiles, qui nous comblèrent de joye, quand nous apprismes qu'elles portoient Monsieur de Tracy. On ne peut pas exprimer quel fut le contentement de tout le peuple, à son débarquement.

Le seizième de Juillet, arriva le navire du Havre, portant des chevaux, dont le Roy a dessein de fournir ce pais. Nos Sauvages, qui n'en avoient jamais veü, les admiroient, s'estonnant que les Orignaux de France (car c'est ainsi qu'ils les appellent), soient si traitables, et si souples à toutes les volontez de l'homme.

Le 18. et 19. d'Aoust, arriverent à nostre rade, deux autres navires, chargez chacun de quatre Compagnies, et à

*Relation—1665.*

leur teste Monsieur de Salieres, Colonel du Regiment.

Les soldats se trouvant en bonne santé, après s'estre vn peu rafraischis à terre, partirent sous la conduite du dit Sieur de Salieres, pour aller au plus-tost construire deux autres forts, l'un à l'embouchure de la riviere de Richelieu, l'autre au dessus du Sault, le premier fort ayant desja esté construit au dessous.

Le douzième de Septembre parurent deux autres vaisseaux : l'un nommé le Saint-Sebastien, et l'autre le Jardin de Hollande ; et deux jours après, vn troisième appellé la Justice, chargez de huit Compagnies.

C'estoit pour terminer heureusement nos attentes, puisqu'ils portoient Monsieur de Courcelles, Lieutenant general pour le Roy en ce pais, et Monsieur Talon, Intendant pour sa Majesté.

Monsieur de Courcelles, qui ne respire que la guerre, se mit incontinent en devoir d'y servir sa Majesté, sous les ordres de Monsieur de Tracy, allant par eau, en des temps assez fascheux, visiter les travaux que l'on fait à quarante, cinquante et soixante lieuës de Quebec, pour se disposer à la Campagne du Printemps et de l'Esté prochain.

Monsieur Talon nous fit paroistre d'abord, que le Roy aimoit le pais, et qu'il avoit de grands desseins pour son établissement, par les assurances qu'il nous en donnoit de bouche, maisaussi et beaucoup plus, par les merites de sa personne, qui nous fait desja gouter les douceurs d'une conduite si raisonnable, et d'une police toute Chrestienne.

Au reste, les soldats se sont toujours bien portez, jusqu'à Tadoussac ; mais par vn accident inconnu, la maladie s'estant mise dedans vn de ces vaisseaux, il débarqua plus de cent malades, qui furent receüs des Religieuses Hospitalieres avec toutes les Charitez imaginables ; et parce que, pour grande que fust la salle des malades, elle ne pouvoit pas tout contenir, on se vit obligé de faire de leur Eglise vn second Hospital, Iesvs CHRIST cedant volontiers sa place à ses membres.

Ces bonnes Religieuses, ayant des malades en si grand nombre, vrayment au dessus de leurs forces, quoy que non pas de leur courage, ont fait paroistre toute la joye d'un cœur rempli de Dieu, dans les services qu'elles ont rendus à ces pauvres soldats, leur zele et leur charité ne se donnant aucun repos, ni jour ni nuit, en pourvoyant à toutes les necessitez du corps et de l'ame de leurs malades. Aussi l'ont-elles esté quasi toutes elles-mêmes, et quelques-vnes jusqu'aux portes de la mort. Mais Dieu les a fortement soutenues, dans vne fermeté d'esprit et de zele, qui sont les causes et les effets d'une vraye sainteté.

Comme il s'est trouvé plusieurs Herétiques parmi ces troupes, on a travaillé heureusement à leur conversion. Plus d'une vingtaine ont fait abjuration de leur heresie avec de grands ressentimens des obligations qu'ils ont à Dieu, qui leur fait trouver le chemin de Paradis, par celui de Canada.

Vn d'eux, avoit commencé à se faire instruire, estant encore dans le navire ; et parce que pour quelque faute qu'il avoit faite, il fut condamné à la cale, on luy declara qu'il en seroit delivré, s'il vouloit se convertir. Il fit réponse que ce motif de sa conversion estoit trop bas, et trop intéressé ; qu'il vouloit recevoir ce chastiment, puisqu'il l'avoit merité, après quoy il adviseroit à ce que Dieu luy inspireroit touchant sa Religion. Il recut donc ce châtiment ; quelque temps après, il demanda d'estre pleinement instruit, fit son abjuration, et estant du nombre des malades qui furent portez à l'Hospital, il y mourut, avec des sentimens de devotion tres-rares, baisant et embrassant le Crucifix, et s'entretenant avec luy, jusqu'à la mort, en de tres-amoureux colloques.

Il ne puis pas aussi omettre vn coup de la grace, bien merueilleux, en la personne d'un autre Herétique, des plus opiniastres que nous ayons veus icy. On le sollicita à plusieurs reprises, et avec toutes les instances possibles, pour luy toucher le cœur, et pour luy faire voir son mal-heureux estat. mais toujours en vain. Et non seulement il ne

vouloit pas escouter les saintes et charitables instances qu'on luy faisoit, les rebuffant avec indignation ; mais mesme il s'engageoit par de nouvelles protestations, à mourir plustot que de quitter la Religion dans laquelle estoient tous ses parens. Cependant estant tombé tres-grièvement malade, et ayant esté porté à l'Hospital comme les autres, ces bonnes Religieuses, qui n'ont pas moins de zele pour le salut de l'ame de leurs malades, que d'affection pour la santé de leurs corps, faisoient de leur costé tout leur possible, pour le gagner. Vne d'entre-elles, ayant souvent experimenté la vertu des Reliques du feu Pere de Brebeuf, brûlé autrefois tres-cruellement par les Iroquois, dans le pais des Hurons, lors qu'il travailloit à la conversion de ces Barbares, s'advisa de mesler à son insceu, vn peu de ces Reliques pulverisées, dans vn breuvage qu'elle luy fit prendre. Chose admirable ! cét homme devint vn agneau : il demande à se faire instruire, et il reçoit dans son esprit, et dans son cœur, les impressions de nostre Foy, et fait publiquement abjuration de l'heresie, avec tant de ferveur, que lui-mesme en est estonné ; et pour comble des graces de Dieu sur luy, il reçoit la santé du corps, avec celle de l'ame.

Après que le mal, qui s'estoit mis parmi ces dernieres troupes, eut cessé, on les envoya dans leurs quartiers d'hyver, attendant le Printemps, pour marcher contre les Iroquois.

C'est ce qui nous fait esperer, que les portes de l'Evangile vont estre ouvertes à toutes ces pauvres Nations barbares ; et au lieu qu'il nous a fallu chercher passage au travers des feux et des haches des Iroquois, et prendre les routes les plus difficiles, pour éviter les plus dangereuses, nous irons teste levée, dans ces vastes regions du Nord et du Midy ; puisque nostre grand Monarque nous va applanir les chemins ; afin que pendant qu'avec ses armes victorieuses, il fera de cette Barbarie vn Royaume François, nous travaillions à en faire vn Royaume Chrestien, qui s'estendra à plus de six cens lieues à la

ronde ; en vn país, qui ne cedera en rien, pour la fertilité de la terre, et pour la douceur du climat, à ce qui se trouve de plus doux, et de plus aimable en Europe ; où il se trouve plus de vingt langues différentes, qui seront employées à faire retentir ces vastes forets, des louanges de nostre invincible Monarque, en mesme temps qu'elles publieront celles de Dieu. Qu'à jamais soit beni le Dieu de nostre grand Roy, diront ces Nations Sauvages, qui ne nous delivre pas seulement de la captivité des Iroquois, mais encore de celle des Demons, et nous tire des feux des vns et des autres, pour devenir les Sujets du plus grand de tous les Monarques de la terre, et les enfants du Dieu de tous les Monarques du Monde.

---

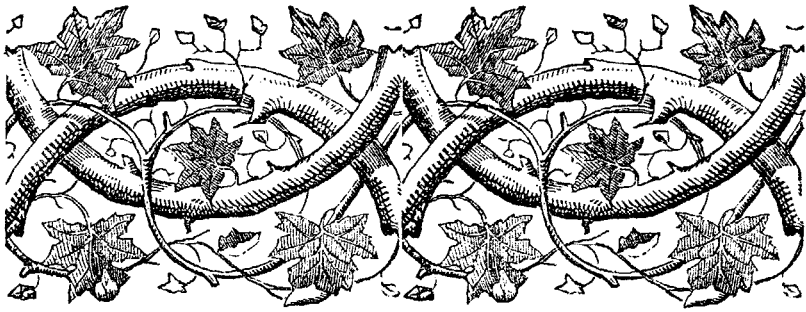
*Extrait du Privilege du Roy.*

Par Grace et Privilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chasteau du Louvre, ancien Eschevin et ancien Juge Consul de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vn Livre intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, ès années 1664. et 1665.* Et ce pendant le temps et espace de dix années consecutives ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Livre, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Privilege. Donné à Paris, au mois de Fevrier 1666.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL

---



# RELATION

## DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA NOUVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1665 ET 1666.

Par le R. P. FRANÇOIS LE MERCIER (\*).

### CHAPITRE PREMIER.

*De ce qui s'est passé de plus remarquable à Quebec.*

**COMME** la Reine mere a toujours donné des marques toutes particulieres de sa bonté pour ce païs, et de son zele pour y establir la foy, on n'a pas creu devoir rien omettre de tout ce qui pouvoit contribuer à faire voir la reconnaissance que l'on en conserve après sa mort. Aussitôt que l'on en recut la nouvelle, on se mit en devoir de tesmoigner par le deuil des Eglises celui que chacun avoit tres-avant dans le cœur ; elles furent toutes tendues en noir, et l'on y fit pendant plusieurs jours les services et les prieres ordinaires.

M. Talon, Intendant pour le roy en ce païs, signala surtout l'affection qu'il a pour le service de sa Majesté, et son

respect pour la memoire de cette grande princesse, faisant faire le 3. d'Aoust de l'année 1666. dans la principale Eglise de Quebec, vn service chanté en musique qui eût semblé magnifique partout ailleurs, mais qui le parut au delà de ce qu'on peut exprimer dans un païs ou l'on n'avoit jamais rien vu de semblable.

M. de Tracy, Lieutenant General de sa Majesté en toute l'Amerique, M. de Courcelles Gouverneur de la Nouvelle France, M. l'Intendant et toutes les personnes considerables s'y trouverent en deuil et Mgr. l'Eveque de Pétrée y officia, assisté de plusieurs ecclesiastiques en chape.

Toute cette assemblée fut d'autant plus satisfaite de l'oraison funebre qui y fut prononcée qu'on y fit surtout l'elogé de ce zele admirable que cette grande Reine avoit toujours eu pour la conservation de ce pays, et pour le salut des infideles, dont on voit icy de tout costé des marques illustres.

C'est ce qu'on pouvoit mander de plus considerable de Quebec, et à quoy l'on a cru que l'on s'interesseroit davantage en France, comme l'on ne pouvoit rien faire en Canada avec plus

(\* Copié sur l'exemplaire déposé à la Bibliothèque Impériale de Paris.



de justice, ni avec plus d'affection.

Toutes les autres choses qui s'y font d'ordinaire soit pour le salut des ames, soit pour la gloire et pour les avantages de nostre nation, s'y font avec plus d'ordre, plus de soin et plus de vigueur que jamais, par le desir que ceux qui y sont ont de plaire au Roy du Ciel et d'obeir au plus grand Roy de la terre, qu'on voit estendre les effets de sa vigilance et de sa bonté sur ces peuples, que Dieu appelle à la foy par son moyen, comme sur ceux dont la conduite lui a esté laissée par ses ancestres.

Entre plusieurs Sauvages qui ont esté, en mourant saintement, d'heureux fruits des Missions, on a surtout admiré vne petite fille Huronne que cette Eglise a perdue à l'age de treize ans. Il n'y avoit rien de si surprenant que de voir cest enfant, qui, ayant perdu dès l'age de 10 ans son pere et sa mere, non-seulement se passoit de leur conduite, par les lumieres et les secours extraordinaires qu'elle recevoit de l'esprit de Dieu, mais tenait aussi bien de pere et de mere à deux freres qu'elle avoit beaucoup plus jeunes qu'elle.

Elle vivoit dans vne retraite et dans vn recueillement continuel, et Dieu luy donnoit des sentimens de nos mysteres si fort audessus de son age qu'il n'y avoit personne qui n'en fust surpris. Ses deux petits freres, qu'elle nourrissoit de son travail, recevoient aussi d'elle toutes les instructions et tous les exemples de vertu dont leur age estoit capable, de sorte que les plus habiles Missionnaires qui s'y fussent donné bien de la peine, n'eussent pu y mieux reussir. La mort de ces deux petits garçons l'ayant laissée libre, elle demanda avec instance d'entrer chez les Meres Ursulines, et elle estoit sur le point de l'obtenir, lors qu'il plust à Dieu de la placer dans le Ciel parmi les Vierges qui suivent l'agneau.

Tous ceux de sa nation et les François de tout age alloient à l'envie admirer le courage de cette genereuse fille, et s'instruire par les exemples de sa resignation et de sa patience. La devotion tendre qu'elle avoit pour le Saint Sacrement de l'autel luy faisoit ardem-

ment desirer de ne passer aucun jour sans recevoir ce pain de tous les jours. On le lui accorda seulement trois fois durant sa maladie et son extreme foiblesse ne la pust empescher de l'aller recevoir à genoux les deux premieres fois ; mais la derniere, le mal l'ayant trop accablée, elle fut obligée de demeurer au lit : elle receut alors son Sauveur avec des sentimens si tendres, des desirs et des transports d'amour si ardents, que les personnes qui estoient accourues en grand nombre, fondoient en larmes à ce spectacle, et sembloient toutes ressentir la mesme devotion qui estoit dans le cœur de la malade : Ah ! mon Sauveur, disoit-elle souvent, quand vous verrai-je ; puisque ce ne peut estre en cette vie, accordez-moi vne prompte mort.

Rien ne l'affligeoit tant que lorsqu'on luy disoit que sa derniere heure n'estoit pas si proche ; et l'on peut dire que cette sainte impatience de s'unir à Dieu, luy estoit incomparablement plus sensible que toutes les douleurs de sa maladie.

Elle se tenoit si assurée de jouir de ce bonheur, qu'elle promettoit sans hésiter aux personnes à qui elle avoit obligation de bien prier le Sauveur et sa Sainte Mere, pour leur obtenir les vertus qui leur seroient les plus necessaires. Enfin, le moment qu'elle avoit tant desiré estant venu, elle expira doucement en recommandant jusqu'au dernier soupir son ame à son espoux celeste.

Son visage, qu'elle avoit toujours eu fort beau, parut après sa mort plus frais, plus vif et plus esclatant qu'à l'ordinaire ; de sorte que tout le monde en glorifia Dieu, comme d'un effet de sa toute puissance qui vouloit donner cette marque de l'estat heureux auquel il avoit appelé cette fille admirable. Les peuples, persuadés de sa Sainteté, parerent ce corps vierge, et accompagnerent son enterrement de toute la plus grande magnificence qui se puisse pratiquer en ce pais, comme s'ils eussent plutost celebré ses noces avec le divin espoux des ames, qu'une ceremonie lugubre.

## CHAPITRE II.

*Des Missions Huronnes, Algonquines  
et Papinackioises.*

La sagesse de Dieu, qui tire toujours le bien du mal, rend utiles à un tres-grand nombre de peuples Sauvages la ruine et la dissipation de l'Eglise Huronne, dont les membres dispersés servent à transporter par tout le Canada, le flambeau de la foy, qui les a éclairés.

Quelque grande aversion que les Iroquois paroissent avoir de l'Évangile, on la presche, et l'on en conserve les maximes parmi eux.

Les Captifs hurons qui y sont en tres-grand nombre savent trouver au milieu de ces Barbares la liberté des enfans de Dieu. Non seulement ils y font une profession ouverte de nostre sainte Religion ; mais ils y forment mesme de petits troupeaux de IESVS CHRIST, dans des cabanes champestres, où ils s'assemblent pour y faire leurs prieres et toutes les autres actions de Chrestien, qui se peuvent faire sans Prestres et sans Pasteurs.

Un gentilhomme François qui fut pris cet esté dernier par les Iroquois et mené à Agnié et qui fut mis depuis en liberté, rend des tesmoignages illustres de la vertu de ces heurieux Captifs, qui l'exhortoient par signe à unir ses souffrances à celles que le Sauveur a endurées sur la croix ; qui lui rendoient tous les bons offices imaginables, sans craindre de s'exposer à la mort la plus cruelle pour le secourir, et qui enfin lui donnoient à tous moments des exemples admirables de leur charité, de leur patience, de leur pieté et de leur parfait attachement à la Religion veritable.

Mais les fruits du zele de ces pauvres Hurons s'étend encore plus loin que les pais des Iroquois. L'on a appris que dans celui des Rigueronnons, esloigné de Quebec de plus de 500 lieuës, un predicateur Huron y a fait connoistre IESVS-CHRIST, et y a commencé l'éta-

blissement d'une Eglise, qui semble déjà florissante, tant les peuples y paroissent affectionnés à l'Évangile. Ce fervent Chrestien agé de 60 ans, assemble tous les Dimanches les fideles de sa nation, qu'il exhorte à la vertu et qu'il instruit de nos mysteres, et il leur fait reciter toutes leurs prieres de la mesme maniere qu'il l'a vu pratiquer autre fois aux Iesuites du temps de sa conversion. Il les porte mesme aussi à faire souvent des actes de contrition, et leur fait suppléer de cette façon, autant qu'il peut, au défaut de la confession.

Il y a plus d'un an qu'on n'a receu aucune nouvelle du Pere Allouéz, qui est depuis près de deux ans parmi les Algonquins Superieurs, et qui court avec eux dans de vastes forests, qui sont esloignées de Quebec de près de 500 lieuës, soit que ce Pere succombant aux extremes fatigues de cet emploi, ait suivi dans le Ciel le Pere René Ménard son predecesseur, soit que les courses des Iroquois aient empesché ces peuples esloignés de venir à Quebec faire leur commerce ordinaire.

Dieu a donné de grandes benedictions aux travaux du Pere Nouvel, (Henri), auprès des Papinackiois et des autres peuples qui sont au-dessous de Tadoussac, et cette Mission a mis plusieurs Neophytes dans l'Eglise outre 46 enfans qui ont esté baptisez. Ces pauvres peuples qui semblent n'estre sortis du fond des forests pour venir jusqu'à nostre grand fleuve que par un instinct du Saint-Esprit, qui veut leur y faire trouver leur salut, ont une si merveilleuse affection pour les mysteres de nostre Sainte Religion qu'on les vit faire retentir l'air avec des sentiments de joie toute extraordinaire par des Cantiques devoirs en leur langue, aussitost qu'ils apperceurent la Croix qu'on planta sur ces terres pour en prendre possession au nom de IESVS CHRIST ; et ils firent durer leurs chants et leurs acclamations plus longtems que cette ceremonie qu'ils honoroient.

On espere que la Mission de Sillery, aura pour protecteur dans le Ciel Noël Tecouërimat, qui estoit de son vivant

son plus grand appui sur la terre. C'étoit un Capitaine qui s'estoit acquis par son esprit, par sa conduite et par son eloquence naturelle, toute l'authorité parmi ceux de sa nation et la premiere place dans leurs Conseils. Il s'en est toujours servi, depuis 40 ans qu'il estoit attaché aux François, à engager tous les siens dans leurs interets, et encore plus à les porter tous à la veritable Religion, qu'il avoit embrassée. Toutes les plus rudes espreuves dont il a plu à Dieu d'épurer sa foy, n'ébranlerent jamais sa constance, et bien loin d'estre tenté d'infidelité comme beaucoup d'autres par les differents malheurs qui luy arriverent depuis sa conversion, il en remercia toujours celui qui les luy envoyoit comme d'autant de marques de sa bonté particuliere. Il ne se contenta pas de porter tous ses proches à suivre la Croix de IESVS-CHRIST comme luy, mais il voulut même les exhorter à la faire honorer des autres peuples, et quelques-vns d'entre eux ont suivi l'exemple qu'il leur donnoit, d'aller jusque dans les pais estrangers annoncer l'Évangile, et faire les fonctions de zelés Predicateurs.

Enfin, ce genereux Algonquin mourut le 19e jour de Mars de l'année 1666, avec les mesmes sentiments de pieté qu'il avoit eus durant sa vie, laissant à tous vne tres-grande estime des vertus qu'on lui avoit vu pratiquer.

On ne peut omettre ici la guerison subite de quelques malades Algonquins, qui a paru miraculeuse à ces peuples qui en estoient tesmoins, et qui ne paroitra pas incroyable à ceux qui ont pratiqué les deux hommes apostoliques aux merites des quels Dieu a semblé accorder cette grace.

Vn de ces Sauvages appelé Apicanis, avoit esté reduit à l'extremité par vne de ces maladies dont on meurt le plus ordinairement en ces pais-là. Le Pere qui l'assistoit, croyant comme tous les autres qu'il estoit près d'expirer, lui avoit donné le Viatique et l'Extreme-Onction; lorsque ce Sauvage, qui savoit quels travaux le feu Pere Paul le Jeune avoit soufferts pour la conversion de

ceux de sa nation, à qui il avoit le premier presché l'Évangile, et dans quelle reputation de vertu il estoit depuis mort à Paris, commença de l'invoquer. Son Confesseur, admirant sa confiance, pria tous les assistans de se mettre en priere avec ce Sauvage, et luy fit toucher quelques papiers écrits en langue Montagnaise par ce serviteur de Dieu et vn livre dont il s'estoit autrefois servi. On vit alors le malade delivré tout à coup de la violence de son mal et pris d'vn doux sommeil qui dura jusqu'au lendemain matin, qu'il se trouva à son reveil plein de santé et d'appetit, de sorte qu'il fut dès l'heure mesme dans la Chapelle au grand estonnement de tout le monde, rendre graces à Dieu et à celui qu'il croyait après Dieu, l'auteur d'vne si grande merveille. Vn des enfants de ce mesme homme s'estant quelque temps après, servi du mesme remede dans vne pareille extremité, en recut le mesme effet, comme il avoit paru avoir vne mesme confiance.

Vn jeune homme, parmi ce mesme peuple, avoit esté reduit par la maladie à vne telle extremité que sa mere fut querir en grande haste le Pere qui avoit soin de cette Mission, pour l'assister à la mort et luy fermer les yeux; mais le Pere, qui savoit quelle confiance et la mere et le fils avoient au feu Pere de Breuef, dont ces peuples ont la memoire en vne extreme veneration, crut pouvoir employer auprès de Dieu le credit de ce zelé Religieux, qui a repandu pour sa gloire son sang dans ces missions; il le fit si heureusement qu'ayant quitté le malade après lui avoir fait toucher quelques Reliques de ce Pere, et avoir obligé la Mere à dire quelques prieres si son fils recouvroit la santé, il trouva le lendemain matin à son retour, le fils plein de santé et la mere pleine de joie et de reconnoissance pour leur bienfaiteur.

Dieu fait encore de plus grands miracles tous les jours sur les ames de ces pauvres Sauvages, qu'il conserve quelque fois par sa grace dans vne sainteté plus merveilleuse que ne le peuvent estre toutes les guerisons des malades,

ni mesme que la resurrection des morts. On peut mettre au nombre de ces merveilles si extraordinaires de la grace, la vie toute sainte d'une vieille femme nommée Charlotte Nestaouip, qui est morte après vne maladie et des douleurs continuëles de sept mois, dans vne sainteté et vne innocence qui n'a presque pas d'exemple mesme parmi les peuples policés, où la corruption est beaucoup moindre que parmi ces Barbares. Cette vertueuse Chrestienne a conservé jusqu'à la mort, l'innocence qu'elle avoit reçue au Baptesme, et emporté de ce monde le merite d'une patience heroïque qu'elle y avoit toujours exercée depuis sa conversion.

---

### CHAPITRE III.

#### *De la Guerre et des traités de Paix des François avec les Iroquois.*

La grande diversité des nations qui sont dans ces contrées, l'humeur changeante et perfide des Iroquois, et la Barbarie de tous ces peuples ne pouvant nous laisser esperer aucune paix stable avec eux qu'autant qu'on les maintiendra par la terreur des armes du Roy, il ne faut pas s'estonner que la paix succede si aisément à la guerre, et que la guerre se termine si tost par la paix.

On a vu dans vne année à Quebec, les Ambassadeurs de cinq différentes nations qui venoient y demander la paix, et qui n'ont pas empesché qu'on ait puni par vne bonne guerre ceux qui repondoient mal par leur conduite aux promesses de leurs députés.

Les premiers de ces Ambassadeurs venus des Iroquois superieurs furent présentés à M. de Tracy, dans le mois d'Octobre de l'an 1665. et le plus considerable d'entr'eux, estoit vn Capitaine fameux appelé Garacontié, qui a toujours signalé son zele pour les François et employé le credit qu'il a parmi toutes

ces nations pour tirer de leurs mains nos prisonniers, comme il en a delivré recemment le Sieur le Moine, habitant de Montreal qui avoit esté pris depuis trois mois par ces Barbares.

M. de Tracy luy ayant tesmoigné par les presents ordinaires, qu'il luy donneroît vne audience favorable, il luy fit vne harangue pleine de bon sens, et d'une éloquence qui n'avoit rien de Barbare ; elle ne contenoit que des civilités et des offres de service et d'amitié de la part de toute sa nation, des vœux pour vne nouvelle Mission de Jesuites, et des complimens de condoléance sur la mort du feu Pere le Moine, dont-il venoit d'apprendre la nouvelle. Ondessonk, dit-il à haute voix, en apostrophant ce Pere que ces Barbares appeloient ainsi, m'entends-tu du país des morts, où tu es passé si vite ? C'est toi qui as porté tant de fois ta teste sur les eschafauds des Agniehronnons ; c'est toi qui as été courageusement jusque dans leurs feux, en arracher tant de François ; c'est toi qui as mené la paix et la tranquillité partout où tu passois, et qui as fait des fideles partout où tu demurois. Noust'avons vu sur nos nattes de conseil decider de la paix et de la guerre ; nos cabanes se sont trouvées trop petites quand tu y es entré, et nos villages mesme estoient trop estroits quand tu t'y trouvois, tant la foule du peuple que tu y attirois par tes paroles estoit grande. Mais je trouble ton repos par ces discours importuns ; tu nous as si souvent enseigné que cette vie de misere estoit suivie d'une vie éternellement bienheureuse, puis donc que tu la possedes à present, quel sujet avons-nous de te regretter ? mais nous te pleurons parce qu'en te perdant nous avons perdu nostre pere et nostre protecteur. Nous nous consolerons neanmoins parce que tu continues de l'estre dans le Ciel et que tu as trouvé, dans ce séjour de repos, la joie infinie dont tu nous as tant parlé !

Il conclut enfin ce discours, en faisant voir avec modestie tout ce qu'il a fait pour les François, et leur demandant pour toute recompense, leurs

bonnes graces et la liberté de trois prisonniers de sa Nation. Sa harangue fut interrompue par la ceremonie ordinaire des presents, et il en mettoit vn à chaque point de son discours, aux pieds de M. de Tracy, qui repondit à ses demandes avec toute la bonté qu'il pouvoit souhaiter : non seulement il luy accorda les trois prisonniers, et luy promit la paix et la protection du Roy pour sa Nation ; mais il luy fit mesme esperer la mesme grace pour les autres Nations Iroquoises, si elles aimoient mieux se porter d'elles-mesmes à leur devoir que de s'y laisser contraindre par la force des armes.

Cependant, comme l'on ne doit attendre aucun avantage de ces Nations qu'autant qu'on paroist en estat de leur pouvoir nuire, on fit des preparatifs pour vne expedition militaire contre celles avec qui il n'y avoit pas de paix conclue. Monsieur de Courcelles, qui en fut le Chef, y apporta toute la diligence possible, de sorte qu'il se trouva prêt à partir le 9. de Janvier de l'année 1666. accompagné de M. du Gas qu'il prit pour son lieutenant, de M. de Salampar, gentilhomme volontaire, du Pere Pierre Raffeix, Iesuite, de 300. hommes du Regiment de Carignan-Salieres, et de 200. Volontaires, habitans des Colonies Françaises. Cette marche ne pouvoit estre que lente, chacun ayant aux pieds des Raquettes, dont ils n'estoient pas accoustumés de se servir, et tous sans en excepter les chefs et M. de Courcelles mesme, estant chargés chacun de 25. ou 30. livres de biscuit, de couvertures et des autres provisions necessaires.

A peine pourroit on trouver dans toutes les histoires vne marche plus difficile et plus longue, que le fut celle de cette petite armée, et il falloit vn courage François et la constance de M. de Courcelles pour l'entreprendre : outre l'embarras des raquettes, qui est vne espece d'entraves fort incommodes, et celuy des fardeaux que chacun estoit obligé de porter, il falloit faire trois cents lieues sur les neiges, traverser continuellement sur la glace des lacs et des

rivieres en danger de faire autant de chutes que de pas, ne coucher que sur la neige au milieu des forests, et souffrir un froid qui passe de beaucoup la rigueur des plus rudes hivers de l'Europe.

Cependant nos troupes estant allées le premier jour à Sillery, pour recommander le succès de leur entreprise à l'Archange Saint-Michel Patron de ce lieu-là, plusieurs eurent dès le troisieme jour, le nez, les oreilles, les genoux et les doigts, ou d'autres parties du corps gelées et le reste du corps couvert de cicatrices ; et quelques autres, entierement entrepris et engourdis par le froid, seroient morts sur la neige si on ne les avoit portés avec beaucoup de peine jusqu'au lieu où l'on devoit passer la nuit.

Les Sieurs de la Fouille, Maximin et Lobiac, Capitaines au Regiment de Carignan, ayant joint le 24. de Janvier, aux Trois-Rivieres, cette petite armée avec chacun 20. soldats de leurs Compagnies, et quelques habitans du lieu, le froid les traita vers le jour suivant, plus mal qu'il n'avoit fait les jours precedents, et l'on fut contraint de reporter plusieurs soldats dont les vns avoient les jambes coupées par les glaces, et les autres, les mains ou les bras ou d'autres parties du corps entierement gelées. Ces pertes furent réparées par les Sieurs de Chambly, Petit et Rougemont, Capitaines du mesme Regiment, et par le Sieur Mignardé, Lieutenant de la Colonelle, qui furent tirés des forts de St. Louis et de Ste. Therese, où estoit le rendez-vous des troupes, le 30. de ce mesme mois ; de sorte que l'armée, estant encore de 500. hommes effectifs, arriva enfin le 14. de Fevrier, avec les mesme peines et les mesmes dangers qu'auparavant, dans le país des ennemis à 20. lieues de leurs bourgades. Ce chemin qui restoit à faire dura longtemps, à cause de la prodigieuse hauteur des neiges, et du retardement des guides Algonquins, faute desquels il fallut tenter des routes inconnues, et s'engager dans des égarements continuels.

On apprit enfin des prisonniers qu'on

fit dans quelques cabanes avancées qui furent prises, et du Commandant du Hameau habité par les Hollandois de la Nouvelle Hollande, que la plupart des Agnieronnons et Onneiouthronnons étant allés plus avant faire la guerre à d'autres peuples appelés les faiseurs de porcelaines, ils n'avoient laissé dans leurs bourgs que les vieillards infirmes et les enfans, et l'on reconnut qu'il seroit inutile de pousser plus loin une expedition qui avoit tout l'effet que l'on en avoit pretendu, par la terreur qu'elle avoit mise parmi toutes ces nations, qui n'estoient fieres et perfides que parce qu'elles se croyoient inaccessibles à nos troupes. On ne retourna cependant qu'après avoir tué plusieurs Sauvages qui paroissoient de temps en temps pour escarmoucher avec les nostres de dedans les forests. Le Sieur d'Aiguemortes et quelques-uns de nos soldats furent aussi tués en les poursuivant.

On vit à Quebec, dès le mois de Mai suivant, ce qu'avoit produit la crainte des armes de sa Majesté dans les cœurs de ces Barbares, par l'arrivée des Ambassadeurs Sonmontoüaeronnons, qui demandoient pour leur Nation, la protection du Roy, et la continuation de la paix qu'ils pretendoient n'avoir jamais violée par aucun acte d'hostilité. Monsieur de Tracy avoit d'abord refusé 34. presents qu'ils luy offroient ; mais voyant que ce refus leur estoit extremement sensible et qu'ils le prenoient pour la dernière injure qu'on pût leur faire, il accepta enfin leurs porcelaines en leur repetant que ce n'estoit pas leurs presents ni leurs biens que le Roy desiroit, mais leur véritable bonheur et leur salut ; qu'ils recevroient toute sorte d'avantages de la confiance qu'ils prendroient en sa bonté, et qu'il ne tiendrait qu'aux autres nations d'en ressentir aussi tous les effets les plus favorables, si elles avoient le mesme soin de l'implorer en envoyant au plus tost leurs Ambassadeurs.

Ceux-ci furent suivis de près de ceux des autres peuples, et entre autres de ceux des Onneiout et mesme de ceux d'Agnié, de sorte que les deputés des

cinq Nations Iroquoises se trouverent presque en mesme temps à Quebec, comme pour y affermir d'un commun consentement vne paix durable avec la France.

Afin de mieux y parvenir, l'on jugea à propos de deputer quelques François avec les deputés d'Onneyout, qui repondoient aussi de la conduite des Agnichronnons, et donnoient mesme pour eux des otages. Les Hollandois de la Nouvelle Hollande avoient aussi escrit en leur faveur et se rendoient caution de la fidelité de tous ces Barbares, à observer fidelement les articles de la paix qu'on feroit avec eux. Ces deputés François avoient ordre de s'informer soigneusement sur les lieux de toute chose, et de voir s'il y auroit sureté à se fier encore vne fois aux Sauvages, afin que les armes de sa Majesté, ne fussent pas retardées par vne fausse esperance de la paix.

Mais à peine les Ambassadeurs furent ils éloignés de deux ou trois journées de Quebec, qu'on apprit que quelques François du fort de Ste. Anne, estant allez à la chasse, avoient esté surpris par les Agnichronnons, et que le Sieur de Traversy, Capitaine au Regiment de Carignan, et le Sieur de Chusy en avoient esté tués, et quelques volontaires faits prisonniers. Cela fit aussitost rappeler les deputés françois, et retenir les Sauvages d'Onneyout qui estoient demeurés en otage, aux quels suivant la loy du pais on devoit aussitost fendre la teste à coups de hache. Mais sans suivre cette loy Barbare, on pensa aux moyens de tirer mieux raison de cette perfidie ; et M. Sorel, Capitaine au regiment de Carignan, fit aussitost un parti de 300. hommes, qu'il mena à grandes journées dans le pais des ennemis en resolution d'y faire main basse par tout ; mais lorsqu'il n'estoit qu'à vingt lieues de leurs bourgades, il rencontra de nouveaux Ambassadeurs qui ramenoient les François pris près du fort Ste. Anne, et qui venoient offrir toute sorte de satisfaction pour le meurtre de ceux qui avoient esté tués, et de nouvelles suretés pour la paix. De sorte que ce Capi-

taine estant retourné avec ses troupes, on ne parla plus que de paix, qu'on pretendoit conclure par vn commun conseil de toutes les nations qui avoient en mesme temps leurs deputés à Quebec.

Ces traités n'eurent pas encore tout le succès qu'on en attendoit, et M. de Tracy jugea que pour les faire bien reussir, il falloit par la force des armes rendre encore plus traitables les Agniphronons, qui faisoient toujours naistre de nouveaux obstacles à la tranquillité publique; il voulut lui-mesme, malgré son age avancé, conduire contre ces Barbares vne armée de 600. soldats tirés de toutes les Compagnies, de six cents habitans du pais et de cent Sauvages Hurons et Algonquins. Tous les apprests de cette guerre se trouverent en estat par les soins de M. Talon, le 14. de Septembre, qui estoit le jour assigné pour le depart, parceque c'est celui de l'exaltation et du triomphe de la Croix, pour la gloire de laquelle on faisoit cette entreprise. Le rendez-vous general estoit donné au 28. Septembre au fort Ste. Anne, construit nouvellement dans vne isle du lac de Champlain, par le Sieur de la Mothe, Capitaine au Regiment de Carignan. Quelques troupes n'ayant pu y venir assez-tost, M. de Tracy ne put en partir que le 3. Octobre, avec le gros de l'armée; mais M. de Courcelles, suivant son impatience ordinaire de se trouver dans l'occasion, partit quelques jours auparavant avec 400 hommes; et les Sieurs de Chambly et Berthier, commandans des forts de St. Louis et de l'Assomption, furent laissés pour partir quatre jours après M. de Tracy, avec l'arriere-garde. Comme il falloit aller soixante lieües avant dans le pais, pour trouver les bourgades des ennemis, et comme il y avoit beaucoup de grands Lacs et de grandes Rivieres à passer pour y arriver, il fallut aussi se munir de commodités pour l'eau et pour la terre. On avoit pourvu aux bastiments necessaires pour cette expedition, il s'en trouva trois cents de prests, dont vne partie estoit des bateaux tres légers et l'autre des Canots d'écorce d'arbres,

dont chacun porte au plus cinq ou six personnes. Il falloit, quand on avoit passé vn Lac ou vne Riviere, que chacun se chargeast de son Canot, et que l'on portast les bateaux à force de bras; ce qui faisoit moins de peine que deux petites pieces de canon qu'on mena jusqu'aux dernieres bourgades des Iroquois pour en forcer plus aisément toutes les fortifications.

Quelque soin qu'on prist de faire cette marche avec peu de bruit, on ne put empescher que quelques Iroquois, envoyés jusqu'à 30 ou 40 lieües pour découvrir nos troupes, ne vissent de dessus les montagnes cette petite armée navale, et ne courussent en donner avis à la premiere bourgade; de sorte que l'alarme s'estant ensuite portée de bourgade en bourgade, nos troupes les trouverent abandonnées, et l'on ne put voir que de loin ces Barbares, qui faisoient sur les montagnes de grandes huées et tiraient sur nos soldats plusieurs coups perdus.

Nos troupes, ne s'arrestant à toutes ces bourgades qu'elles trouvaient vides d'hommes, mais pleines de bled et de vivres, qu'autant de temps qu'il en falloit pour prendre les rafraischissemens necessaires, esperoient trouver vne vive resistance dans la derniere, qu'on se preparoit à attaquer regulierement; parceque les Barbares témoignoient assez par le grand feu qu'ils y faisoient, et par les fortifications qu'ils y avoient faites, s'y vouloir tres-bien defendre. Mais nos gens furent encore frustrés de leur esperance; car à peine les ennemis virent-ils l'avant-garde s'avancer, qu'ils prirent promptement la fuite dans les bois, où la nuit empescha les nostres de les pouvoir poursuivre. On vit assez, par vne triple palissade, haute de 20. pieds dont leur place estoit environnée, par quatre bastions dont elle estoit flanquée, par leurs amas prodigieux de vivres, et par la grande provision d'eau qu'ils avoient faite dans des caisses d'escorce, pour esteindre le feu quand il en seroit besoin, que leur premiere resolution avoit esté toute autre que celle que la terreur de nos armes leur

avoit fait prendre subitement. On trouva seulement quelques personnes que leur grand age avoit empêchées de se retirer du bourg deux jours auparavant, avec les femmes et les enfans ; et les restes des corps de deux ou trois Sauvages d'une autre Nation que ceux-ci avoient à demi bruslez à petit feu avec leur fureur accoutumée. Il fallut donc se contenter, après avoir arboré la Croix, dit la Messe et chanté le *Te Deum* en ce lieu là, de mettre le feu aux palissades et aux Cabanes et de consumer toutes les provisions de blé d'inde, de fèves, et d'autres fruits du país qui s'y trouverent. On retourna ensuite aux autres bourgades, où l'on fit le mesme degast, aussi bien que dans toute la Campagne ; de sorte que ceux qui savent la maniere de vivre de ces Barbares, ne doutent pas que la faim n'en fasse presque autant mourir qu'il n'en eust péri par les armes de nos soldats, s'ils les eussent osé attendre ; et que ce qui en restera ne se reduise par la crainte à des conditions de paix, et à une conduite qu'on eust obtenue d'eux plus difficilement par des victoires plus sanglantes.

Le retour de nos troupes fut plus fascheux que le chemin qu'elles avoient fait en allant ne l'avoit été ; parceque les Rivieres ayant crû de sept ou huit pieds par les pluies, elles se trouverent bien plus difficiles à passer, et une tempeste qui s'éleva sur le Lac de Cham-

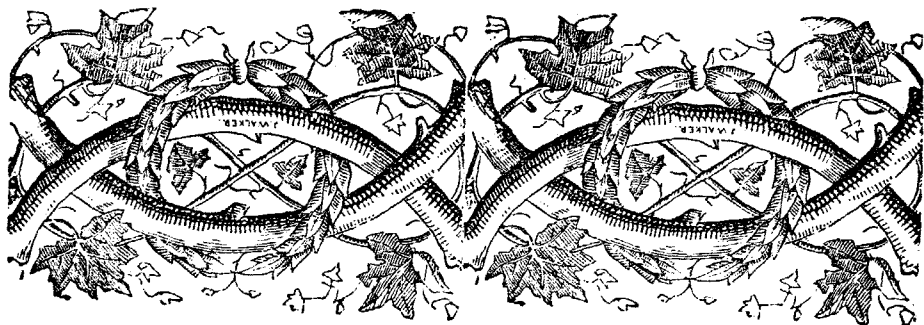
plain, y fit perir deux Canots et huit personnes, parmi les quelles on regretta surtout le Sieur de Luques, Lieutenant d'une Compagnie qui a signalé souvent sa valeur en France aussi bien que dans le Canada.

Le courage de nos troupes fut toujours merveilleusement excité dans les travaux de cette entreprise, et dans l'attente du danger, par l'exemple de M. de Tracy, de M. de Courcelles, de M. de Salieres, mestre de camp du Regiment, et du Chevalier de Chaumont qui voulut toujours avoir place parmi les enfans perdus aux approches des bourgades, et leur generosité fut animée du zele et des sentimens de pieté que MM. du Bois et Cosson, Prestres seculiers, et les Peres Albanel et Raffex, Jesuites, tachoient incessamment de leur inspirer.

Nostre excellent prelat qui avoit toujours levé les mains au Ciel, et mis tout le monde en priere pendant l'absence de nos troupes, fit rendre graces à Dieu, et chanter le *Te Deum* à leur retour.

Tout le monde a ici conçu de nouvelles esperances, par les bontés que le Roy a pour ce país, et par la maniere dont on voit s'y affectionner la Compagnie des Indes Occidentales, à qui sa Majesté en a confié le soin ; de sorte qu'on ne doute pas qu'on ne voie bientôt des villes fort peuplées en la place de ces grandes forests, et **IESVS-CHRIST** adoré dans toutes ces vastes contrées.





# RELATION

## DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AUX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,  
ÈS ANNÉES 1666. ET 1667.

Enuoyée au R. P. JACQUES BORDIER Prouincial  
de la Prouince de France (\*).

MON R. P.,  
Pax Christi,



ENUOYÉ à vostre Reuerence, la Relation de ce qui s'est passé depuis vn an, en ce païs. Ce n'estoit rien que guerre l'année dernière; celle-cy a esté toute dans la paix, les Iroquois estans venus la demander, et leur ayant esté accordée, iusque là mesme que nous nous sommes veus obligés d'y enuoyer des Missionnaires, la porte nous y ayant esté ouuerte à l'Euangile. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup à craindre de la perfidie de ces nations barbares, qui n'ayans point de foy en Dieu, seront toujours sans foy pour les hommes; mais si les Apostres ne se fussent point engagés parmy les Infideles, que lors qu'ils eurent assurance de leur vie, ils n'auroient pas remply ce digne nom d'A-

postre. En vn mot, la paix avec les Iroquois est assez raisonnable, pour y auoir pû enuoyer prudemment des Predicateurs de l'Euangile. Mais le peril où ils s'exposent est assez grand, afin qu'ils y puissent esperer vn heureux martyre, apres de grandes peines et de grandes fatigues. D'autres de nos Peres ont esté d'un autre costé, à l'Orient, à l'Occident, et vers le Nord, pour y porter la foy; vn seul ayant parcouru plus de quinze cents lieuës, y a baptisé trois cent quarante personnes, enfans malades pour la pluspart, et proches de la mort, qui est vn gain assureé pour le Ciel. Si cette paix est de durée, il y aura beaucoup à trauailler pour Dieu, et beaucoup à souffrir. Nous attendons pour cet effet vn surcroist de secours; de ces cœurs genereux qui s'animent à la veuë des perils, et qui ne craignent rien, où tout est à craindre, dans la confiance qu'ils ont, que de perdre sa vie au seruice de Dieu, pour le salut des ames, c'est la trouuer heureusement. C'est de la main de vostre Reuerence que nous en esperons le

(\*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1667.

choix. Cependant ie luy demande sa benediction pour tous nos Peres et Freres, et pour moy qui suis le dernier de tous.

Vostre tres-humble et tres-obeysant seruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER,

De la Compagnie de Iesus.

De Quebec, le 10. Novembre 1667.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Estat où se trouue le Canada depuis deux ans.*

Depuis que le Roy a eu la bonté d'entendre ses soins iusqu'en ce país, en y faisant passer le Regiment de Carignan Salieres, nous auons veu la face du Canada notablement changée, et nous pouuons dire, que ce n'est plus ce país d'horreurs et de frimats, qu'on depeignoit auparauant avec tant de disgraces, mais vne veritable Nouvelle France, tant pour la bonté du climat et la fertilité de la terre, que pour les autres commodités de la vie qui se decouurent tous les iours de plus en plus.

Autrefois l'Iroquois nous tenoit serrés de si prés, qu'on n'osoit pas mesme cultiuier les terres qui estoient sous le canon des forts, bien moins aller decourir au loing les aduantages, qu'on doit attendre d'un Sol, qui n'a presque rien de different de la France.

Mais à present que la terreur des armes de sa Majesté a rempli d'effroy ces barbares, et les a reduits à rechercher nostre amitié, au lieu des sanglantes guerres dont ils nous molestoient incessamment, nous decouurons pendant le calme, quelles peuuent estre les richesses de ce país, et combien grandes sont les commodités qu'on s'en doit promettre.

Monsieur de Tracy en est allé porter les heureuses nouuelles au Roy, et apres auoir fait la paix et la guerre en mesme temps, et ouuert la porte à l'Euangile, aux Nations Iroquoises, il nous a quittés avec le regret general de tous ces peuples, laissant le país entre les mains de Monsieur de Courcelles; lequel, comme il a beaucoup contribué de son courage au bonheur dont nous iouissons, aussi continué-t-il avec le mesme zele, à nous en conseruer la possession; et s'estant rendu redoutable aux Iroquois, par les marches qu'il a faites en leur país, il tiendra ces barbares, de gré ou de force, dans les termes de l'accommodement qu'ils sont venus rechercher icy, et par aduance il nous en fait desia goûter les douceurs, que nous n'auons point encore iusqu'à present experimentées.

De fait la paix ayant esté conlue avec toutes les Nations Iroquoises, et accordée de la part du Roy, avec de pressantes instances, qu'elles ont faites par leurs Ambassadeurs, avec lesquels trois Iesuites sont retournés pour prescher le saint Euangile, et nourrir cette paix chez les Nations d'en bas; alors les Habitans des Colonies ont veu qu'ils pouuoient s'estendre au large, et labourer leurs terres, avec vn parfait repos, et vne grande seureté, tant à cause de cette paix, qu'à cause de la continuation des soins qu'on prend de garder et augmenter les forts des frontieres, et de les munir de toutes choses necessaires à leur conseruation, et à celle des Soldats qui les defendent.

Et c'est dans ces veüs, que les premieres pensées de Monsieur Talon, Intendant pour le Roy en ce país, furent de s'appliquer avec vne activité infatigable, à la recherche des moyens par lesquels il pourroit rendre ce país florissant; soit en faisant les épreuues de tout ce que cette terre peut produire, soit en establiant le negoce, et nouiant les correspondances qu'on peut auoir d'icy, non seulement avec la France, mais encore avec les Antilles, Maderé, et les autres peuples, tant d'Europe que d'Amerique.

Et il y a si bien reussi, qu'on met en usage les pesches de toute nature de poisson, qui se font tres abondantes dans les riuieres, comme de saumons, barbuës, bars, esturgeons, et mesme sans sortir du fleuve, de harengs et de moruë qu'on y fait verte et seche, et dont le debil est en France de tres-grand profit. On en a cette année fait des espreunes, par des Chaloupes, qu'on a enuoyées, et qui ont beaucoup produit.

De cette nature est la pesche du Loup-Marin, qui fournit de l'huyle à tout le pais, et donne beaucoup de sur-abondant, qu'on enuoye en France et aux Antilles. L'essay de cette pesche s'est fait l'an passé, qui en trois semaines de temps, valut, tous frais faits, au sieur l'Espiné, près de huit cens liures, seulement pour sa part.

La pesche du Marsouin blanc, qu'on pretend faire reüssir avec peu de depense, fournira des huyles plus excellentes pour la manufacture, et mesme en plus grande quantité.

Le commerce que Monsieur Talon proiette de faire avec les Isles Antilles, ne sera pas l'vn des derniers aduantages de ce pais ; et deja pour en connoistre l'utilité, il fait passer en ces Isles, dès cette année, de la moruë verte et seche, du saumon salé, de l'anguille, des pois verts et blancs, de l'huyle de poisson, du marin et des planches ; le tout du cru du pais.

Mais comme les pesches sedentaires sont l'ame, et font tout le soutien du negoce, il pretend les establir au plus-tost ; et pour en venir à bout, il projette de faire quelque compagnie, pour en faire les premiers établissements, et soustenir la despense de leurs commencemens, qui dans vn ou deux ans, donneront des profits merueilleux.

Ces soins qui le font vaquer avec tant d'assiduité à la recherche des profits, que le fleuve de S. Laurens, et les autres riuieres de ce pais peuuent produire, n'empeschent pas qu'il ne partage ses applications, aux émolumens qu'on peut tirer d'vne terre aussi feconde en toutes choses, qu'est celle de Canada.

Delà vient, qu'il fait trauailler soigneusement à la decouuerte des Mines, qui sont apparemment frequentes et abondantes ; il fait couper des bois de toutes sortes, qui se trouuent par tout le Canada, et qui donnent facilité aux François, et aux autres qui viennent s'y habituer, de s'y loger dès leur arriüée. Il fait faire du Merin, pour transporter en France et aux Antilles, et des Mâtures, dont il enuoye cette année des essais à la Rochelle, pour seruir à la Marine. Il s'est appliqué de plus, au bois propre à la construction des vaisseaux, dont l'épreuue a esté faite en ce pais, par la bastisse d'vne barque, qui se trouue de bon seruice, et d'vn gros vaisseau, tout prest à estre mis à l'eau.

Outre les grains ordinaires, qui se sont recueillis iusqu'à present, il a fait commencer la culture des chanvres, qui vont se multiplier, de maniere que tout le pais s'en remplira, et pourra non seulement s'en seruir, mais encore en donner beaucoup à la France.

Pour ce qui est du lin, on peut iuger par l'experience, qu'on en a fait depuis vn an, qu'il produit tres-bien, et se nourrit fort beau.

Il n'est pas iusqu'aux Brebis de France, qui portent ordinairement deux Agneaux, lors qu'elles ont pris vne premiere année la nourriture de ce pais.

Il ne parle pas icy de ce qu'on doit esperer des quartiers plus meridionaux du Canada, où l'on a remarqué que la terre y porte d'elle mesme, les mesmes especes d'arbres et de fruits, que produit la Prouence ; aussi se trouue-t-elle sous vn climat, qui a presque la mesme temperature de l'air, et dont la hauteur du Pole n'est pas bien differente.

Nous ne parlons à present, que de ce qui est suruenu de changement en ce pais, depuis l'arriüée des Troupes, qui d'elles mesmes ont beaucoup serui à son accroissement, et à le decourir en plusieurs endroits, sur tout en la Riuiere de Richelieu, où les forts qui y sont placez de nouveau, voyent autour d'eux des campagnes defrichées, et couuertes de tres-beau bled.

Mais deux choses entr'autres contribuent beaucoup aux desseins qu'on a projetés pour le bien de la Nouvelle France ; à sçavoir d'un costé, les Villages qu'on a formés aux enuirs de Quebec, tant pour le fortifier, en peuplant son voisinage, que pour y recevoir les familles venuës de France, et ausquelles on distribue des terres déjà mises en culture, et dont quelques vnes ont esté cette année chargées de bled, pour faire le premier fond de leur subsistance ; ce qui sera cy-apres pratiqué avec les mesmes soins, qu'on a commencé.

Et de l'autre costé, les establissemens quise font tant par les Officiers, Capitaines, Lieutenans, et enseignes, qui se lient au pais par le Mariage, et se nantissent de belles concessions, qu'ils font valoir, que par les Soldats, qui trouvent de bons partis, et s'estendent par tout, les vns et les autres reconnoissans les aduantages dont il est parlé cy dessus.

On ne peut obmettre, sans vne extreme ingratitude, la reconnoissance qui est deuë, tant au Ministre de sa Maiesté, qu'à Messieurs de la Compagnie Generale des Indes Occidentales, qui par leurs soins et leurs liberalitez, ont vne bonne part au florissant estat où se trouue à present ce pais, et à l'establisement des Missions, qu'on verra dans toute cette Relation s'estendre à plus de 500. lieuës d'icy, pour la subsistance desquelles ces Messieurs ne s'épargnent pas. Nous auons veu cette année onze vaisseaux mouillés à la rade de Quebec, chargez de toutes sortes de biens. Nous auons veu prendre terre à vn grand nombre, tant d'hommes de traual, que de filles, qui peuplent nostre colonie, et augmentent nos campagnes. Nous voyons des troupeaux de moutons, et bon nombre de cheuaux, qui se nourrissent fort bien en ce pais, et y rendent de notables seruices. Et tout cela se faisant aux frais de sa Maiesté, nous oblige à reconnoistre tous ces effets de sa bonté Royale, par des vœux et des prieres, que nous adressons incessamment au

Ciel, et dont retentissent nos Eglises, pour la prosperité de sa personne sacrée, à laquelle seule est deuë toute la gloire, d'auoir mis ce pais en tel estat, que si les choses continuent à proportion de ce qui s'est fait depuis deux ans, nous méconnoistrans le Canada, et nous verrons nos forests, qui sont déjà bien reculées, se changer en Villes et en Prouinces, qui pourront vn iour ressembler en quelque chose, à celles de France.

## CHAPITRE II.

*Relation de la Mission du saint Esprit aux Outaouïacs, dans le Lac de Tracy, dit auparauant le Lac Superieur.*

*Journal du Voyage du Pere Claude Alloüez dans les Pais des Outaouïacs.*

Il y a deux ans, et plus, que le Pere Claude Alloüez partit pour cette grande et laborieuse Mission, pour laquelle il a fait en tout son voyage, près de deux mille lieuës, par ces vastes forêts, souffrant la faim, la nudité, les naufrages, les fatigues de iour et de nuit, et les persecutions des Idolatres. Mais aussi, a-t-il eu la consolation de porter le flambeau de la Foy à plus de vingt sortes de Nations infideles.

Nous ne pouons mieux connoistre les fruits de ses trauals, que par le Journal qu'il a esté obligé de dresser.

La narration sera diuersifiée, par la description des lieux et des Lacs qu'il a parcourus, des costumes et des superstitions des peuples qu'il a visités, et par diuers incidens extraordinaires et dignes d'estre rapportés. Voicy comme il commence.

Le huitièm. d'Aoust de l'année 1665. ie m'embarquy aux Trois Riuieres, avec six François, en compagnie de plus de quatre cents Sauuages de diuerses nations, qui retournoient en leur

païs, apres auoir fait le petit trafic, pour lequel ils estoient venus.

Le Diable forma toutes les oppositions imaginables à nostre voyage, se seruuant du faux preiugé qu'ont ces Sauvages, que le Baptisme causoit la mort à leurs enfans. Vn des plus considerables, me declara sa volenté, et celle de ses peuples en termes arrogans, et avec menace, de m'abandonner en quelque Isle deserte, si i'osois les suivre dauantage. Nous auions pour lors auancé iusques dans les torrens de la riuere des Prairies, ou le Canot qui me portoit s'estant rompu, me fit apprehender le malheur dont on m'auoit menacé. Nous trouuillons promptement à reparer nostre petit Nauire, et quoy que les Sauvages ne se missent pas en peine, ny de nous aider, ny de nous attendre, nous usâmes de tant de diligence que nous les ioinismes vers le long-Sault, apres deux ou trois iours depuis nostre depart.

Mais nostre Canot, ayant vne fois esté brisé, ne pouuoit pas rendre vn long seruice, et nos François déjà bien fatiguez, desesperoient de pouuoir suivre les Sauvages tout accoustumés à ces grands travaux ; c'est ce qui me fit prendre resolution de les assembler tous, pour leur persuader de nous recevoir separement dans leurs Canots, leur faisant voir le nostre en si mauuais estat, qu'il nous seroit desormais inutile ; ils s'y accorderent, et les Hurons me promirent de m'embarquer, quoy que avec bien de la peine.

Le lendemain donc, m'estant présenté au bord de l'eau, ils me firent bon accueil d'abord, et me prièrent d'attendre tant soit peu, pendant qu'ils prepareroient leur embarquement. Ayant attendu, et ensuite m'auancant dans l'eau pour monter en leur Canot, ils me repousserent, me disant qu'il n'y auoit point place pour moy, et aussi tost se mirent à ramer fortement, me laissant tout seul sans apparence d'aucun secours humain. Je priay Dieu qu'il leur pardonast, mais ie ne fus pas exaucé, car ils ont fait depuis naufrage, et la diuine Majesté se seruit de cet abandon-

nement des hommes, pour me conserver la vie.

Me voyant donc tout seul, delaisié en vne terre étrangere, car toute la flotte estoit desia bien loing, i'eus recours à la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle nous auions fait vne neufuaine, qui nous a procuré de cette Mere de Misericorde, vne protection toute visible et iournaliere. Pendant que ie la priois, l'aperceus contre toute esperance, quelques Canots, où estoient trois de nos François ; ie les appelay, et ayans repris nostre vieux Canot, nous nous mismes à ramer de toutes nos forces pour attraper la flotte ; mais nous l'auions perdue de veüe depuis long-temps, et nous ne scauions où aller, estant tres-difficile de trouuer vn petit détour qu'il faut prendre, pour se rendre au portage du Sault aux Chats (c'est ainsi qu'ils nomment cet endroit). Nous estions perdus, si nous eussions manqué ce detroit ; mais il pleut à Dieu par les intercessions de la sainte Vierge, nous conduire iustement, et presque sans y penser, à ce portage, où ayant apperceu encore deux Canots de Sauvages, ie me iettay à l'eau ; et ie fus les deuançant par terre, à l'autre costé du portage, ou ie trouuay six Canots. Quoy, leur dis-je, est-ce ainsi que vous abandonnez les François ? Ne scauez vous pas que ie tiens entre mes mains la voix d'Onnontio, et que ie dois parler de sa part à toutes vos nations, par les presents dont il m'a chargé ? Ces paroles les obligerent à nous aider, en sorte que nous ioinismes le gros de la flotte sur le Midy.

Estant débarqué, ie crus en cette extremité, deuoir vser de tous les moyens les plus efficaces, que ie pus trouuer pour la gloire de Dieu. Je leur parlay à tous, et les menaçay de la disgrâce de Monsienn de Tracy, dont ie portois la parole. La crainte de desobliger ce grand Onnontio, fit qu'vn des plus considerables d'entr'eux, prit la parole, et harangua fortement et long-temps, pour nous persuader le retour. Le malin esprit se seruoit de la foiblesse de cet esprit mécontent, pour fermer le pas-

sage à l'Euangile ; tous les autres n'étoient pas mieux intentionnés, de sorte que nos François ayant trouué assez aisément à s'embarquer, personne ne voulut se charger de moy, disans tous que ie n'auois pas ny l'adresse pour ramer, ny les forces pour porter les paquets sur les espauls.

Dans cette desolation, ie me retiray dans le bois, et apres auoir remercié Dieu, de ce qu'il me faisoit connoistre sensiblement le peu de chose que ie suis, j'aduouay deuant sa diuine Majesté, que ie n'estois qu'un fardeau inutile sur la terre. Ma priere acheuée, ie retournay au bord de l'eau, ou ie trouuay l'esprit de ce Sauvage, qui me rebutoit avec tant de mépris, tout changé : car de luy mesme, il m'inuita à monter en son Canot ; ce que ie fis bien promptement, de peur qu'il ne changeast de resolution.

Ie ne fus pas plustost embarqué, qu'il me mit un airon en main, m'exhortant à ramer, et me disant que c'estoit là un employ considerable, et digne d'un grand Capitaine ; je pris la rame volontiers, et offrant à Dieu ce traual pour la satisfaction de mes peschez, et pour la conuersion de ces pauvres Sauvages, ie me figurois estre un malfacteur condamné aux Galeres ; et bien que ie fusse tout epuisé, Dieu me donna autant de forces qu'il en falloit pour nager toute la journée, et souuent une bonne partie de la nuit ; ce qui n'empechoit pas, que ie ne fusse d'ordinaire l'objet de leurs mépris et de leurs railleries ; parceque, quelque peine que ie prisse, ie ne faisois rien en comparaison d'eux, qui sont de grands corps, robustes, et tout faits à ces trauals. Le peu d'estat qu'ils faisoient de moy, fut cause qu'ils me deroboient tout ce qu'ils pouuoient de mes habits, et j'eus grande peine à conseruer mon chapeau, dont les bords leur paroisoient bien propres pour se deffendre des ardeurs excessiues du Soleil ; et le soir, mon Pilote prenant un bout de couuerture que j'auois, pour s'en seruir comme d'oreiller, il m'obligeoit de passer la

nuit sans estre couuert, que du feuillage de quelque arbre.

Quand la faim suruient à ces incommodités, c'est une rude peine, mais qui enseigne bien tost à prendre goust aux racines les plus ameres, et aux viandes les plus pourries. Il a plu à Dieu, me la faire souffrir plus grande aux iours de Vendredy, dont ie le remercie de bon cœur.

Il fallut s'accoutumer à manger une certaine mousse qui naist sur les rochers ; c'est une espece de feuille en forme de coquille, qui est tousiours couuerte de chenilles et d'araignées, et qui estant bouillie, rend un bouillon insipide, noir et gluant, qui sert plustost pour empescher de mourir, que pour faire viure.

Un certain matin, on trouua un cerf mort depuis quatre ou cinq iours ; ce fut une bonne rencontre pour de pauvres affamés. On m'en presenta, et quoy que la mauuaise odeur empeschast quelques-uns d'en manger, la faim me fit prendre ma part ; mais j'en eus la bouche puante iusqu'au lendemain.

Avec toutes ces miseres, dans les Saults que nous rencontrions, ie portois d'aussi gros fardeaux que ie pouuois ; mais souuent j'y succombois, et c'est ce qui donnoit à rire à nos Sauvages, qui se railloient de moy, et disoient qu'il falloit appeler un enfant, pour me porter avec mon paquet. Nostre bon Dieu ne m'abandonnoit point tout à fait en ces rencontres, mais il en suscitoit souuent quelques uns, qui touchés de compassion, sans rien dire, me dechargeoient de ma Chapelle, ou de quelque autre fardeau, et m'aidoient à faire le chemin un peu plus à l'aise.

Il arriuoit quelques fois qu'apres auoir bien porté des paquets, et apres auoir ramé tout le iour, et mesme deux ou trois heures dans la nuit, nous nous couchions sur la terre, ou sur quelque rocher sans souper, pour recommencer le iour d'apres avec les mesmes trauals ; mais partout la prouidence Diuine mesloit quelque peu de douceur et de soulagement à nos fatigues.

Nous fumes près de quinze iours

dans ces peines, et après auoir passé le Lac Nipissirinic, lors que nous descendions vne petite Riuiere, nous entendismes des cris lamentables, et des chansons de mort. Nous abordons à l'endroit d'où venoient ces clamours, et nous vismes huit ieunes Sauvages des Outaouïacs, horriblement bruslés, par vn accident funeste, d'vne étincelle de feu qui tomba par mesgarde dans vn baril de poudre. Il y en auoit quatre, entre autres, tout grillés, et en danger de mort. Je les consolay et les disposay au Baptesme, que ie leur eusse conféré, si l'eusse eù le loisir de les voir assés disposés ; car nonobstant ce malheur, il fallut tousiours marcher, pour se rendre à l'entrée du Lac des Hurons, qui estoit le rendez-vous de tous ces voyageurs.

Ils s'y trouuerent le vingt-quatrième de ce mois, au nombre de cent Canots, et ce fut pour lors qu'ils vaquerent à la guerison de ces pauures bruslés, y employant tous leurs remedes superstitieux.

Je m'en aperceus bien la nuit suivante, par le chant de certains longleurs, qui remplissoit l'air, et par mille autres ceremonies ridicules, dont ils se seruoient. D'autres firent vne espece de sacrifice au Soleil, pour obtenir la guerison de ces malades ; car s'estans assis en rond, dix ou douze, comme pour tenir conseil, sur la pointe d'vn Islet de roche, ils allumerent vn petit feu, avec la fumée duquel ils faisoient monter en l'air des cris confus, qui se terminerent par vne harangue, que le plus vieux et le plus considerable d'entre eux adressa au Soleil.

Je ne pouuais souffrir qu'aucune de leurs diuinités imaginaires fut inuquée en ma presence, et neantmoins ie me voyois tout seul à la mercy de tout ce peuple. Je balançay quelque temps dans le doute, s'il seroit plus à propos de me retirer doucement, ou de m'opposer à ces superstitions. Le reste de mon voyage depend d'eux, si ie les irrite, le Diable se seruira de leur colere, pour me fermer l'entrée de leur país, et empescher leur conuersion ; d'ailleurs

l'auois desia reconnu le peu d'effet que mes paroles auoient sur leurs esprits, et que ie les aigrirais encore dauantage, par mon opposition. Nonobstant toutes ces raisons, ie crus que Dieu demandoit de moy ce petit seruire ; i'y vay donc, laissant le succez à sa Diuine Prouidence. L'entreprens les plus considerables de ces longleurs, et apres vn long discours de part et d'autre, il plût à Dieu toucher le cœur du malade qui me promit de ne permettre aucunes superstitions pour sa guerison, et s'adressant à Dieu par vne courte priere, il l'inoqua comme l'auteur de la vie, et de la mort.

Cette victoire ne doit pas passer pour petite, estant remportée sur le Demon, au milieu de son empire, et ou depuis tant de siecles, il auoit esté obey et adoré par tous ces peuples. Aussi s'en ressentit-il peu après, et nous enuoya le longleur, qui comme vn desesperé, crioit autour de nostre cabanne, et sembloit vouloir decharger sa rage sur nos François. Je priay nostre Seigneur que sa vengeance ne tombast point sur d'autre que sur moy, et ma priere ne fut pas inutile, nous n'y perdîmes que nostre Canot, que ce miserable brisa en pieces.

L'eus en mesme temps le deplaisir d'apprendre la mort d'vn de ces pauures bruslés, sans que ie le pusse assister, j'espere neantmoins que Dieu luy aura fait misericorde, ensuite des actes de foy et de contrition, et de plusieurs prieres que ie luy fis faire, la premiere fois que ie le vis, qui fut aussi la derniere.

Vers le commencement de Septembre, apres auoir costoyé les riuages du Lac des Hurons, nous arriuons au Sault ; c'est ainsi qu'on nomme vne demie lieuë de rapides qui se retrouuent en vne belle riuiere, laquelle fait la iunction de deux grands Laes, de celui des Hurons et du Lac Superieur.

Cette Riuiere est agreable, tant pour les Isles dont elle est entrecoupée, et les grandes bayes dont elle est bordée, que pour la pesche et la chasse, qui y sont tres aduantageuses. Nous allâmes

pour coucher en vne de ces Isles, où nos Sauvages croyoient trouuer à souper dès leur arriuée, car en débarquant, ils mirent la chaudiere sur le feu, s'attendant de voir le Canot chargé de poissons, si tost qu'on auroit ietté la rets à l'eau; mais Dieu voulut punir leur presumption, differant iusqu'au lendemain à donner à manger à des fameliques.

Ce fut donc le second de Septembre, qu'après auoir franchi ce Sault, qui n'est pas vne chute d'eau, mais seulement vn courant tres-violent, empesché par quantité de rochers, nous entrâmes dans le Lac Superieur, qui portera désormais le nom de Monsieur de Tracy, en reconnoissance des obligations, que luy ont les peuples de ces contrées.

La figure de ce Lac est presque pareille à celle d'un arc, les riuages du costé du Sud estant fort courbés, et ceux du Nord presque en droite ligne. La pesche y est abondante, le poisson excellent, et l'eau si claire et si nette, qu'on voit iusqu'à six brasses, ce qui est au fond.

Les Sauvages respectent ce Lac comme vne Diuinité, et luy font des sacrifices, soit à cause de sa grandeur, car il a deux cents lieus de long, et quatre-vingts au plus large, soit à cause de sa bonté, fournissant du poisson, qui nourrit tous ces peuples, au defaut de la chasse, qui est rare aux enuirs.

L'on trouue souuent au fond de l'eau, des pieces de cuire tout formé, de la pesanteur de dix et vingt liures; i'en ay veu plusieurs fois entre les mains des Sauvages, et comme ils sont superstitieux, ils les gardent comme aulant de diuinités, ou comme des presents que les dieux qui sont au fond de l'eau leur ont faits pour estre la cause de leur bonheur; c'est pour cela, qu'ils conseruent ces morceaux de cuire envelopés parmi leurs meubles les plus pretieux, il y en a qui les gardent depuis plus de cinquante ans; d'autres les ont dans leurs familles de temps immemorial, et les cherissent comme des dieux domestiques.

On a veu pendant quelque temps, comme vn gros rocher tout de cuire,

lont la pointe sortoit hors de l'eau, ce qui donnoit occasion aux passans d'en aller couper des morceaux. Neantmoins lorsque ie passay en cet endroit, on n'y voyoit plus rien; ie croy que les tempestes qui sont icy fort frequentes, et semblables à celles de la Mer, ont couuert de sable ce rocher. Nos Sauvages m'ont voulu persuader que c'estoit vne diuinité, laquelle a disparu, pour quelque raison, qu'ils ne disent pas.

Au reste ce Lac est l'abord de douze ou quinze sortes de nations differentes, les vnes venans du Nord, les autres du Midy, et les autres du Couchant, et toutes se rendans, ou sur les riuages les plus propres à la pesche, ou dans des Isles qui sont en grand nombre en tous les quartiers de ce Lac. Le dessein qu'ont ces peuples, en se rendant icy, est en partie pour chercher à viure, par la pesche, et en partie pour faire leur petit commerce les vns avec les autres quand ils se rencontrent. Mais le dessein de Dieu a esté de faciliter la publication de l'Euangile, à des peuples errans et vagabonds, ainsi qu'il paroistra dans la suite de ce Journal.

Estans donc entrés dans le Lac de Tracy, nous employâmes tout le mois de Septembre à nauiger sur les bords qui sont du costé du Midy, où j'eus la consolation d'y dire la sainte Messe, m'estant trouué seul avec nos François, ce que ie n'auois pû faire depuis mon depart des Trois Riuieres.

Après auoir consacré ces forests par cette sainte action, pour comble de ma ioye, Dieu me conduisit au bord de l'eau, et me fit tomber sur deux enfans malades, qu'on embarquoit pour aller dans les terres; ie fus fortement inspiré de les baptiser, et après toutes les precautions necessaires, ie le fis dans le peril où ie les vis de mourir pendant l'Hyuer. Toutes les fatigues passées ne m'estoient plus rien, et i'estois tout fait à la faim, qui nous suiuoit tousiours de près, n'ayant à manger que ce que l'industrie de nos pescheurs, qui n'étoit pas tousiours heureuse, nous pouuoit fournir du iour à la journée.

Nous passâmes ensuite la Baye nom-



mée par le feu Pere Menard, de sainte Therese. C'est là où ce genereux Missionnaire a hyuerné, y traueillant avec le mesme zele, qui luy a fait ensuite donner sa vie, courant après les ames. Le trouuay assez proche de là quelques restes de ses traueux ; c'estoient deux femmes Chrestiennes, qui'auoient tousiour conserué la foy, et brilloient comme deux astres au milieu de la nuit de cette infidelité. Je les fis prier Dieu, après leur auoir rafraischi la memoire de nos mysteres.

Le Diable, qui est sans doute bien ialoux de cette gloire qui est renduë à Dieu au milieu de ses Estats, a fait ce qu'il a pû pour m'empescher de monter icy, et n'ayant pû en venir à bout, il s'en est pris à quelques Escrits que i'auois apportés, propres pour l'instruction de ces infideles. Je les auois enfermés dans vne petite quaisse, avec quelques medicaments pour les malades ; le malin esprit, preuoyant qu'elle me seruiroit beaucoup pour le salut des Sauvages, fit ses efforts pour me la faire perdre ; car elle a fait vne fois naufrage dans les bouillons d'vn rapide ; vne autre fois elle a esté delaissée au pied d'vn portage, elle a changé de main sept ou huit fois, enfin elle est tombée en celles de ce sorcier que i'auois blasmé à l'entrée du Lac des Hurons, lequel en ayant leué la serrure, prit ce qui luy agrea, et l'abandonna ensuite toute ouuerte à la pluye, et aux passans. Il plut à Dieu confondre le malin esprit et se seruir du plus grand Ion-gleur de ces quartiers, homme de six femmes, et d'vne vie debordée, pour me la conseruer. Il me la mit entre les mains, lorsque ie n'y pensois plus, me disant que le theriaque et quelques autres medicaments avec les Images qui estoient dedans, estoient autant de Manitous, ou de demons qui le feroient mourir, s'il osoit y toucher. L'ay veu par après, par experience, combien ces Escrits des langues du pais m'ont seruy pour leur conuersion.

## CHAPITRE III.

*De l'arriuée, et demeure du Missionnaire à l'Anse du Saint Esprit, appelée Chagoüamigong.*

Après auoir fait cent quatre-vingts lieues, sur les bords du Lac de Tracy, du costé qui regarde le Midy, où nostre Seigneur a voulu souuent éprouuer nostre patience, par les tempestes, par la famine, et par les fatigues du iour et de la nuit, enfin nous arriuasmes le premier iour d'Octobre à Chagoüamigong, où nous aspirions depuis si long-temps.

C'est vne belle Anse, dans le fond de laquelle est placé le grand Bourg des Sauvages, qui y font des champs de bled d'Inde, et y menent vne vie sedentaire. Ils y sont au nombre de huit cents hommes. portans armes, mais ramassés de sept nations differentes, qui vivent paisiblement meslées les vnes parmi les autres.

Ce grand monde nous a fait preferer ce lieu à tous les autres, pour y faire nostre demeure ordinaire, afin de vaquer plus commodement à l'instruction de ces infideles, y dresser une chapelle, et y commencer les fonctions du Christianisme.

Nous n'auons pû d'abord nous mettre à couuert que sous des écorces, où nous estions si frequemment visités de ces peuples, dont la pluspart n'auoient iamais veu d'Europeans, que nous en estions accablés, et les instructions que ie leur faisois, incessamment interrompûes par les allans et les venans ; ce qui me fit resoudre, à les aller voir moy-mesme, chacun dans leurs cabanes, où ie leur parlois de Dieu plus à mon aise, et ie les instruisois plus à loisir de tous les Mysteres de nostre foy.

Lorsque ie vaquois à ces saints emplois, vn ieune Sauvage, c'estoit vn de ceux qui auoient esté bruslés pendant nostre voyage, vint me trouver, et me demanda à prier Dieu, m'assurant que tout de bon il vouloit estre

Chrestien. Il me raconta vne chose qui luy est arriüée, dont on iugera ce qu'on voudra : Je ne t'eus pas plustost obeï, me dit-il, renuoyant ce sorcier qui vouloit me guerir par ses longleries, que ie vis celuy qui a tout fait, et dont tu m'as tant parlé ; il me dit d'vne voix que l'entendis distinctement : Tu n'en mourras pas, parce que tu as escouté la robe noire. Il n'eut pas plustost parlé, que ie me sentis fortifié extraordinairement, et me trouuay dans vne grande confiance de recouurer la santé, comme de fait, me voilà parfaitement guery. L'espere bien que celuy, qui a operé pour le salut du corps, n'abandonnera pas celuy de l'ame, et ie me le promets d'autant plus fermement, que ce Sauvage m'est venu chercher de luy mesme, pour apprendre les prieres, et recevoir les instructions necessaires.

Peu après ie sceu que nous auions enuoyé au Ciel vn enfant au maillot, qui mourut deux iours après que ie luy eus conféré le saint Baptesme. S. François, dont il portoit le nom, aura sans doute présenté à Dieu cette ame innocente, pour premisses de cette Mission.

Je ne scay ce qui arriuera à vn autre enfant que i'ay baptisé incontinent après sa naissance ; son pere Outaouïac de nation, me fit appeler si tost qu'il fut né, et mesme vint au deuant de moy, pour me dire que i'eusse à le baptiser au plustost, afin de le faire viure longtemps. Chose admirable en ces Sauvages, qui auparauant croyoient que le baptesme causoit la mort à leurs enfans, et à present sont persuadés qu'il leur est necessaire pour leur conseruer vne longue vie. Cela me donne plus d'accés auprès de ces enfans, qui viennent souuent à moy en troupes, pour contenter leur curiosité, en regardant vn estrangier, mais bien plus pour recevoir sans y penser, les premieres semences de l'Euangile, qui fructifieront avec le temps dans ces ieunes plantes.

## CHAPITRE IV.

*Conseil General des nations du païs des Outaouïacs.*

Le Pere, estant arriüé dans le païs des Outaouïacs, y trouua les esprits dans la crainte d'vne nouvelle guerre, qu'ils alloient auoir sur les bras, de la part des Nadouëssi, nation belliqueuse, et qui dans ses guerres, ne se sert point d'autres armes, que de l'arc et de la massuë.

Vn party de ieunes guerriers se formoit desia, sous la conduite d'vn chef qui ayant esté offensé, ne consideroit pas si la vengeance qu'il vouloit prendre, ne causeroit pas la ruine de toutes les bourgades de son païs.

Les anciens pour obuier à ces malheurs, assemblerent vn conseil general de dix ou douze nations circonuoisines, toutes interessées en cette guerre, afin d'arrester la hache de ces temeraires, par les presents qu'ils leur feroient en si bonne compagnie.

Le Pere y fut inuité pour le mesme sujet, et s'y trouua, pour parler en mesme temps à tous ces peuples au nom de Monsieur de Tracy, dont il portoit trois paroles avec trois presents, qui en sont les truchements.

Toute cette grande Assemblée luy ayant donné audience : Mes freres, leur dit-il, le sujet qui m'amene en vostre païs, est tres important, et merite que vous écoutiez ma voix, avec vne attention extraordinaire. Il ne s'agit de rien moins que de la conseruation de toute vostre terre, et de la perte de tous vos ennemis. A ces mots, le Pere les ayant trouués tous bien disposés à l'écouter attentiuement ; il leur raconta la guerre que Monsieur de Tracy entreprenoit contre les Iroquois ; comme il les alloit reduire à leur deuoir par la force des armes du Roy, et assurer le commerce entre nous et eux, nettoyant tous les chemins de ces pirates de Riuieres, et les obligeant à vne paix generale, ou à se voir totale-

ment destruits. Et c'est icy que le Pere prit occasion de s'estendre sur la pieté de sa Majesté, qui vouloit que Dieu fust reconnu par toutes ses terres et qui n'agreoit point de peuples sous son obeissance, qui ne fussent soumis au createur de tout l'vniuers. Il leur expliqua ensuite les principaux articles de nostre foy, et leur parla fortement sur tous les mysteres de nostre Religion, en vn mot il prescha IESVS-CHRIST à toutes ces nations.

C'est vne consolation sans doute bien grande à vn pauvre Missionnaire, quand après cinq cents lieüs de chemin, dans des fatigues, des dangers, des famines et des miseres de toutes les façons, il se voit escouté par tant de peuples differents, leur publiant l'Euangile, et leur distribuant les paroles de salut, dont ils n'auoient iamais entendu parler.

Ce sont des semences qui demeurent quelque temps en terre, et qui ne portent pas incontinent leurs fruits; il faut les aller cueillir dans les cabanes, dans les forets, et sur les Lacs; c'est ce que faisoit le Pere, qui se trouuoit par tout, dans leurs cabanes, à leurs embarquements, dans leurs voyages et partout trouuoit des enfans à baptiser, des malades à disposer aux Sacrements, des anciens Chrestiens à confesser, et des infidelles à instruire.

Il est vray qu'un iour repassant en son esprit, les obstacles qu'il y auoit à la foy, veu l'estat et les coutumes deprauées de tous ces peuples, il se sentit poussé interieurement, pendant le saint sacrifice de la Messe, de demander à Dieu par l'intercession de l'Apôtre S. André, dont l'Eglise celebrait ce iour là la feste, qu'il plust à sa diuine Majesté luy decouurir quelque iour, pour establir le Royaume de IESVS-CHRIST en ces contrées, au lieu du Paganisme: et des le mesme iour, Dieu luy fit connoistre les grands obstacles qu'il y rencontreroit, afin de se roidir de plus en plus contre ces difficultés, qu'on reconnoistra assez par le Chapitre suiuant.

## CHAPITRE V.

*Des faux dieux et de quelques coutumes  
superstitieuses des Sauvages  
de ce país.*

Voicy ce que le Pere Alloüez raconte touchant les coutumes des Outaouacs, et autres peuples, qu'il a estudiées tres-soigneusement, ne se fiant pas au recit qu'on luy en faisoit, mais ayant veu luy mesme, et obserué tout ce qu'il en a laissé par escrit.

Il y a icy, dit-il, vne fausse et abominable religion, pareille en plusieurs choses, à celle de quelques anciens Payens. Les Sauvages d'icy ne reconnoissent aucun souuerain maistre du Ciel et de la Terre; ils croyent qu'il y a plusieurs genies, dont les vns sont bien-faisans, comme le Soleil, la Lune, le Lac, les Riuieres et les Bois; les autres mal-faisans, comme la couleuvre, le dragon, le froid et les tempestes, et generalement tout ce qui leur semble ou aduantageux, ou nuisible, ils l'appellent vn Manitou, et leur rendent le culte et la veneration que nous ne rendons qu'au vray Dieu.

Ils les inuoquent, quand ils vont à la chasse, à la pesche, en guerre, ou en voyage; ils leur font des sacrifices, avec des ceremonies qui ne sont propres qu'à des Sacrificateurs.

Vn vieillard des plus considerables de la Bourgade fait fonction de Prestre. Il commence par vne harangue estudiée, qu'il adresse au Soleil, si c'est en son honneur qu'on fait le festin à manger tout, qui est comme vn holocauste: il declare tout haut qu'il fait ses remercimens à cet Astre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuer heureusement quelque beste; il le prie et l'exhorte par ce festin, à continuer les soings charitables, qu'il a de sa famille. Pendant cette inuocation, tous les Conuies mangent iusqu'au dernier morceau; après quoy vn homme destiné à cela, prend vn pain de petun, le rompt en deux, et le iette dans le feu. Tout le monde

crie pendant que le petun se consume, et que la fumée monte en haut, et avec ces clameurs se termine tout le sacrifice.

L'ay veu vne Idole, dit le Pere, élevée au milieu d'une Bourgade à laquelle parmi les autres presens, on a offert en sacrifice dix chiens, pour obtenir de ce faux dieu, qu'il transportast ailleurs la maladie qui depeuploit la Bourgade. Chacun alloit tous les iours faire ses offrandes à cette Idole, selon ses besoins.

Outre ces sacrifices publics, ils en ont de particuliers et domestiques ; car souvent dans leurs cabanes, ils iettent du petun au feu, avec vne espede d'offrande extérieure, qu'ils font à leurs faux dieux.

Pendant les orages et les tempestes, ils immolent vn chien, qu'ils iettent dans le Lac : Voila pour t'apaiser, luy disent-ils, demeure en repos. Dans les endroits perilleux des Riuieres, ils se rendent fauorables les bouillons et les saults, par quelques presens qu'ils leur font, et ils sont tellement persuadez, qu'ils honorent par ce culte extérieur leurs pretendues diuinités, que ceux d'entre eux qui sont conuertis et baptisés, vsent des mesmes ceremonies à l'endroit du vray Dieu, iusqu'à ce qu'ils soient desabusés.

Au reste ces peuples, comme ils sont grossiers, ne reconnoissent point de diuinité purement spirituelle : ils croyent que le Soleil est vn homme, et la Lune sa femme, que la neige et la glace est aussi vn homme, qui s'en va au printemps, et reuiet en hyuer ; que le malin esprit est dans les couleurs, les dragons et autres monstres ; que le corbeau, le milan et quelques autres oiseaux, sont des genies, et qu'ils parlent aussi bien que nous, que mesme il y a parmi eux des peuples qui entendent leur langage, comme quelques vns entendent vn peu celuy des François.

Ils croyent de plus que les ames des Trepassés gouvernent les poissons qui sont dans le Lac, et ainsi de tout temps ils ont tenu l'immortalité, et mesme la

metempsychose des ames des poissons morts ; car ils croyent qu'elles repassent dans d'autres corps de poissons, et c'est pour cela qu'ils ne iettent iamais les arrestes dans le feu, de peur de déplaire à ces ames, qui ne viendroient plus dans leurs rets.

Ils ont en veneration toute particulière, vne certaine beste chimerique, qu'ils n'ont iamais veüe, sinon en songe ; ils l'appellent Missibizi ; ils la reconnoissent pour vn grand genie, auquel ils font des sacrifices, pour obtenir bonne pesche d'esturgeon.

Ils disent aussi que les petites pierres de cuire, qu'ils trouuent au fond de l'eau dans le Lac, ou dans les Riuieres qui s'y dechargent, sont les richesses des dieux, qui habitent dans le fond de la terre.

L'ay appris, dit le Pere qui a decouvert toutes ces sottises, que les Ilnioüek, les Outagami et autres Sauvages du costé du Sud, croyent qu'il y a vn grand et excellent genie, maistre de tous les autres, qui a fait le Ciel et la Terre, et qui est, disent-ils, du costé du Leuant vers le pays des François.

La source de leur Religion est le libertinage, et toutes ces sortes de sacrifices se terminent d'ordinaire à des festins de debauche, à des danses deshonestes, et à des concubinages infames, les hommes employent toute leur deuotion à auoir plusieurs femmes, et en changer quand il leur plaist ; les femmes à quiter leurs maris, et les filles, à viure dans la dissolution.

Ils ne laissent pas de souffrir beaucoup à l'occasion de ces sottises diuinités ; car ils ieûnent en leur honneur, pour scauoir l'euuenement de quelque affaire. L'en ay veu avec compassion, dit le Pere, qui ayants quelque dessein de guerre, ou de chasse, passent les huit iours tout de suite, ne prenans presque rien avec telle opiniastreté, qu'ils ne desistent point, qu'ils n'ayent veu en songe ce qu'ils demandent, ou vne troupe d'orignaux, ou vne bande d'Iroquois mis en fuite, ou chose semblable ; ce qui n'est pas bien difficile à vn cerueau vuide et tout épuisé par le

ieûne, et qui ne pense tout le iour à rien autre chose.

Disons quelque chose de l'art de la Medecine, qui a vogue en ce pais. Leur science consiste à connoistre la cause du mal, et y appliquer les remedes.

Ils iugent que la cause la plus ordinaire des maladies vient d'auoir manqué à faire festin, apres quelque pesche ou chasse heureuse ; car pour lors le Soleil qui se plaist aux festins, se fache contre la personne qui a manqué à son deuoir, et la rend malade.

Outre cette cause generale des maladies, il y en a de particulieres, qui sont certains petits genies mal-faisans de leur nature, qui se fourrent d'eux mesmes, ou sont iettés par quelque ennemi dans les parties du corps qui sont les plus malades. Ainsi quand quelqu'un sent mal à la teste, ou au bras, ou à l'estomac ; c'est vn Manitou, disent-ils, qui est entré dans ces parties, et qui ne cessera de les tourmenter, qu'on ne l'en ait ou tiré, ou chassé.

Le remede donc le plus ordinaire, est d'appeler le Iongleur qui vient en compagnie de quelques vieillards, avec lesquels, il fait vne espece de consultation sur le mal du patient ; apres quoy il se iette sur la partie mal-affectée, il y applique sa bouche, et la suçant, il fait semblant d'en tirer quelque chose comme vne petite pierre, ou vn bout de corde, ou autre chose, qu'il auoit auparavant cachée dans sa bouche, et la montrant, dit : Voila le Manitou, te voila guery, il n'y a plus qu'à faire festin.

Le Diable, qui veut tourmenter ces pauvres aueuglés dès ce monde, leur a inspiré vn autre remede, auquel ils ont grande confiance, c'est de prendre le malade sous les bras, et le faire marcher pieds nuds sur les braises de la cabane, ou s'il est si mal qu'il ne puisse pas marcher, on le porte à quatre ou cinq personnes, et on le fait passer doucement par dessus tous les feux, ce qui fait assez souuent qu'un plus grand mal qu'on leur cause, guerit, ou fait qu'on ne ressent pas vn plus leger qu'on veut guerir.

Après tout, le remede le plus commun, comme il est le plus profitable au Medecin, est de faire vn festin au Soleil, croyant que cet astre, qui se plaist à la liberalité, s'appaisera par vn repas magnifique, regardera le malade de bon œil, et luy rendra la santé.

Tout cela monstre, que ces pauvres peuples sont bien éloignés du Royaume de Dieu ; mais celui qui peut toucher des cœurs aussi durs que les pierres, pour en faire des enfans d'Abraham et des vases d'élection, pourra bien aussi faire naistre le Christianisme dans le sein de l'idolatrie, et éclairer par les lumieres de la Foy, ces Barbares, plongés dans les tenebres de l'erreur, et dans vn Ocean de débauches. On le connoistra par le recit des Missions, que le Pere a faites en ce dernier bout du monde, pendant les deux premieres années qu'il y a demeuré.

#### CHAPITRE VI.

##### *Relation de la Mission du Saint-Esprit dans le Lac de Tracy.*

Après vn rude et facheux voyage de cinq cents lieuës, où toutes sortes de misereres se sont rencontrées, le Pere s'estant rendu vers les extremités du grand Lac, y trouua de quoy exercer le zele qui luy auoit fait deuorer tant de fatigues, en jettant les fondemens des Missions, dont nous allons parler. Commençons par celle du Saint Esprit, qui est le lieu de sa demeure, voicy ce qu'il en dit.

Ce quartier du Lac, où nous nous sommes arrestés, est entre deux grands Bourgs, et comme le centre de toutes les nations de ces contrées, parceque la pesche y est abondante, qui est le principal fond de la subsistance de ces peuples.

Nous y auons dressé vne petite Chapelle d'escorcees, où toute mon occupation est d'y receuoir les Chrestiens

Algonkins et Hurons, les instruire, baptiser et catechiser les enfans, y admettre les Infideles qui y accourent de toutes parts, attirés par la nouveauté, leur parler en public et en particulier, les conuaincre sur leurs superstitions, combattre leur idolatrie, leur faire voir les verités de nostre Foy, et ne laisser partir personne d'auprès de moy, sans jeter dans son ame quelques semences de l'Euangile.

Dieu m'a fait la grace de me faire entendre à plus de dix Nations differentes ; mais j'aduouë qu'il est necessaire de luy demander, mesme auant le iour, la patience pour souffrir ioyeusement les mépris, les railleries, les importunités et les insolences de ces Barbares.

Vne autre occupation que j'ay dans ma petite Chapelle, est d'y baptiser les enfans malades que les Infideles m'apportent eux mesmes, pour obtenir de moy quelque medecine, et parceque ie vois que Dieu rend la santé à ces petits innocens après leur baptesme, c'est ce qui me fait esperer qu'il en veut faire comme le fondement de son Eglise en ces quartiers.

J'ay étendu dans la Chapelle diuerses Images, comme de l'Enfer et du Jugement general, qui me fournissent des matieres d'instructions bien proportionnées à mes Auditeurs ; aussi n'ai-je pas peine ensuite à les rendre attentifs, à les faire chanter le *Pater* et l'*Aue* en leur langue, et à les conduire dans les prieres que ie leur fais faire après chaque instruction ; ce qui attire vn si grand nombre de Sauvages, que depuis le matin iusqu'au soir, ie me vois heureusement contraint à ne faire autre chose.

Dieu donne benediction à ces commencemens ; car les debauches de la ieunesse ne sont plus si frequentes, et les filles qui auparauant ne rougissoient point des plus infames actions, se tiennent dans la reserue, et conseruent la pudeur si propre à leur sexe.

J'en seay plusieurs qui aux sollicitations qu'on leur fait, respondent hardiment qu'elles prient Dieu, et que la Robe-noire leur deffend ces debauches.

Vne petite fille de dix ou douze ans, me venant vn iour demander à prier Dieu, ie luy dis : ma petite sœur, vous ne le meritez pas, vous sçaez bien ce qu'on disoit de vous il y a quelques mois. Il est vray, me dit-elle, que ie n'estois pas sage en ce temps là, et que ie ne sçauois pas que cela fust mal fait ; mais depuis que j'ay prié, et que vous nous auez appris que cela estoit mauvais, ie ne l'ay plus fait.

Les premiers iours de l'année 1666. furent employés à presenter des estrennes bien agreables au petit Iesus. C'estoient plusieurs enfans, que les meres m'apportoient par vne inspiration de Dieu toute extraordinaire, afin de les baptiser. Ainsi se formoit petit à petit cette Eglise, et la voyant desia imbuë de nos mysteres, ie iugeay qu'il estoit temps de transporter nostre petite Chapelle, au milieu du grand Bourg éloigné de nostre demeure de trois quarts de lieuë, et composé de quarante cinq à cinquante grandes cabanes, de toutes nations, où il y a bien deux mille ames.

C'estoit iustement au temps de leurs grandes debauches, et ie peus dire en general, que j'ay veu dans cette Babylone, le parfait tableau du libertinage. Je ne laissois pas d'y auoir la mesme occupation que dans nostre premiere demeure, et avec le mesme succez. Mais le Malin esprit, enuieux du bien que la grace de Dieu y operoit, fit faire tous les iours des longeries diaboliques tout proche de nostre Chapelle, pour la guerison d'vne femme malade ; ce n'estoit que danses superstitieuses, que mascarades hideuses, que clameurs horribles, et mille sortes de singeries. Je ne laissois pas de l'aller voir tous les iours, et pour l'attirer avec douceur, ie luy faisois present de quelques raisins. Enfin les sorciers ayants déclaré que son ame estoit partie, et qu'ils n'en esperoient plus rien, ie l'allay voir le lendemain, et luy dis que cela n'estoit pas vray, et que mesme si elle vouloit croire en Iesus-Christ, j'esperois qu'elle en releueroit ; mais ie ne pûs rien gagner sur son esprit, ce qui me fit resoudre de m'adresser au sorcier mesme

qui la pansoit. Il fut si surpris de me voir chez luy, qu'il en parut tout interdit. Il luy fis voir les sottises de son art, et qu'il contribuoit plustot à la mort, qu'à la vie de ses malades. Pour response, il me menaça de m'en faire sentir les effets par vne mort indubitable, et peu après s'estant mis à iongler pendant l'espace de trois heures, il crioit de temps en temps au fort de ses ceremonies, que la Robe-noire en mourroit ; mais tout fut inutile par la grace de Dieu, qui sçeut mesme tirer le bien du mal, car luy mesme m'ayant enuoyé deux de ses enfans malades pour les baptiser, ils receurent en mesme temps, par le moyen de ces eaux sacrées, la guerison de l'ame et du corps.

Le lendemain ie visitay vn autre celebre sorcier, homme qui a six femmes, et qui vit dans le desordre qu'on peut s'imaginer d'vne telle compagnie. Je trouuay dans sa cabane vne petite armée d'enfans ; ie voulus m'y acquiter de mon ministere, mais en vain : et c'est la premiere fois qu'en ces quartiers j'ay veu le Christianisme hafoué, sur toyt en ce qui concerne la resurrection des morts, et le feu d'enfer. J'en sortis avec cette pensée : *Ibant Apostoli gaudentes à conspectu concilij, quoniam digni habiti sunt pro nomine Iesu contumeliam pati.*

Les insultes qu'on me fit en cette cabane, éclaterent bien tost au dehors, et donnerent sujet aux autres de me traiter avec les mesmes insolences. Desia l'on auoit rompu vne partie des escorces, c'est à dire des murailles de nostre Eglise ; desia l'on auoit commencé à me dérober tout ce que j'auois ; la ieunesse deuenoit de plus en plus nombreuse et insolente, et la parole de Dieu n'estoit écoutée qu'avec mespris et raillerie ; ce qui m'obligea de quitter ce poste, pour me retirer en nostre demeure ordinaire, ayant eu cette consolation en les quittant, que Iesvs-CHRIST a esté presché, et la Foy annoncée publiquement, et à chaque Sauvage en particulier ; car outre ceux qui remplissoient nostre Chapelle de-

puis le matin jusqu'au soir, les autres qui restoient dans les Cabanes estoient instruits par ceux qui m'auoient ouï.

Je les ay entendu moy mesme le soir, après que tout le monde estoit retiré, repeter intelligiblement en ton de Capitaine, toute l'instruction que ie leur auois faite pendant le iour. Ils aduoient bien, que ce que ie leur enseigne, est tres-raisonnable ; mais le libertinage l'emporte par dessus la raison, et si la grace n'est bien forte, toutes nos instructions sont peu efficaces.

Vn d'entr'eux m'estant venu trouuer, pour estre instruit, à la premiere parole que ie luy dis, sur deux femmes qu'il auoit : Mon frere, me repartit-il, tu me parles d'vne affaire bien difficile, il suffit que mes enfans prient Dieu, enseigne les.

Après que j'eus quitté cette bourgade d'abomination, Dieu me conduisit à deux lieuës de nostre demeure, où ie trouuay trois malades adultes, que ie baptisay après vne suffisante instruction, dont deux moururent après leur Baptesmes. Les secrets de Dieu sont admirables, et j'en pourrois rapporter plusieurs exemples tout semblables, qui montrent les soins amoureux de la prouidence pour ses Elus.

---

## CHAPITRE VII.

### *De la Mission des Tionnontateheronnons.*

Les Tionnontateheronnons d'aujourdhuy, sont les mesmes peuples qu'on appelloit autrefois les Hurons de la nation du petun. Ils ont esté contraints aussi bien que les autres, de quitter leur pais, pour fuir l'Hyroquois, et se retirer vers les extremités de ce grand Lac, où l'éloignement et le defaut de chasse, leur seruent d'azile contre leurs ennemis.

Ils faisoient autrefois vne partie de l'Eglise florissante des Hurons, et ont eu le feu Pere Garnier pour Pasteur, qui a donné si couragement sa vie

pour son cher troupeau ; aussi conseruent-ils pour sa memoire, vne veneration particuliere.

Depuis le debris de leur païs, ils n'ont point esté cultiuez dans le Christianisme ; d'où vient qu'ils sont plustost Chrestiens par estat, que par profession. Ils se vantent de ce beau nom, mais le commerce qu'ils ont depuis si long-temps avec les infideles, a presque effacé de leurs esprits tous les vestiges de la Religion, et leur a fait reprendre plusieurs de leurs anciennes coutumes ; ils ont leur bourgade assez proche de nostre demeure, ce qui m'a donné moyen d'entreprendre cette Mission avec plus d'assiduité, que les autres plus éloignées.

J'ay donc tasché de remettre cette Eglise en son premier estat, par la Predication de la parole de Dieu, et par l'administration des Sacrements ; j'ay conféré le Baptesme à cent enfans, dès le premier hyuer que j'ay passé avec eux, et en suite à d'autres, pendant les deux années que ie les ay pratiqués. Les adultes s'approchoient du Sacrement de penitence, assistoient au saint Sacrifice de la Messe, faisoient les prieres en public et en particulier, en vn mot, comme ils auoient esté fort bien instruits, il ne m'a pas été bien difficile de restauoir la pieté dans leurs cœurs, et y faire renaistre les bons sentimens, qu'ils auoient eus pour la Foy.

De tous ces enfans baptisez, Dieu n'en a voulu prendre que deux qui se sont enuolez dans le Ciel après leur Baptesme. Pour les adultes, il y en a eu trois entr'autres, pour le salut desquels il semble que Dieu m'a enuoyé icy.

Le premier a esté vn vieillard Ousaki de naissance, autrefois considerable parmy ceux de sa nation, et qui s'est tousiours conserué dans l'estime des Hurons, par lesquels il auoit esté pris captif en guerre. Peu de iours après mon arriuée en ce païs, j'appris qu'il estoit malade à quatre lieuës d'icy, ie le fus voir, ie l'instruisis, ie le baptisay, et trois heures après il mourut, me laissant toutes les marques possibles que Dieu luy auoit fait misericorde.

Quand mon voyage depuis Quebec n'auroit point eü d'autre fruit que le salut de ce pauvre vieillard, ie trouuerois tous mes pas trop bien recompensés, puisque le Fils de Dieu n'a pas espargné luy iusques à la derniere goutte de son sang.

La seconde personne dont j'ay à parler, est vne femme fort auancée en âge ; elle estoit detenuë à deux lieuës de nostre demeure par vne dangereuse maladie, que luy auoit causé vn sac de poudre qui auoit pris feu inopinément dans sa cabane. Le Pere Garnier luy auoit promis, il y a plus de quinze ans le baptesme, et estoit prest de le luy conferer, quand il fut tué par les Iroquois. Ce bon Pere n'a pas voulu manquer à sa promesse, et, comme vn bon Pasteur, a procuré par son intercession, que ie me trouuasse icy auant qu'elle expirast ; ie la fus voir le iour mesme de tous les Saints, et luy ayant raffraichi la memoire de tous nos Mysteres, ie trouuay que les semences de la parole de Dieu, iettées en son ame depuis tant d'années y auoient produit des fruits qui n'attendoient que les eaux du Baptesme, pour venir à leur perfection ; ie luy conferay donc ce sacrement, après l'auoir bien disposée, et la nuit mesme qu'elle receut cette grace, elle rendit son ame à son Createur.

La troisieme personne est vne fille âgée de quatorze ans, qui se rendoit très assiduë à tous les catechismes et à toutes les prieres que ie faisois faire, dont elle auoit appris par cœur vne bonne partie. Elle tombe malade, sa mere, qui n'estoit pas Chrestienne, appelle les sorciers, leur fait exercer toutes les sottises de leur infame metier. J'en entends parler, ie vais trouuer la fille, et luy fais ouuerture du Baptesme. Elle est rauie de le recevoir ; après quoy, tout enfant qu'elle estoit, elle s'oppose à toutes les iongleries qu'on voulut faire autour d'elle, disant que par son Baptesme elle auoit renoncé à toutes les superstitions, et dans ce genereux combat, elle mourut en priant Dieu iusques au dernier soupir.



## CHAPITRE VIII.

*De la Mission des Outaouïacs, Kiskakoumac, et Outaouïasinagouc.*

Je joins ici ces trois nations, parce qu'elles ont vne mesme langue, qui est l'Algonquine, et font ensemble vne mesme bourgade, qui correspond à celle des Tionnontatehéronnons, entre lesquels nous sommes residents.

Les Outaouïacs pretendent que la grande riuere leur appartient, et qu'aucune nation n'y peut nauiger, sans leur consentement; c'est pour cela que tous ceux qui vont en traite aux François, quoique fort differents de nation, portent le nom general d'Outaouïacs, sous les auspices desquels ils font ce voyage.

L'ancienne demeure des Outaouïacs, estoit vn quartier du Lac des Hurons d'où la crainte des Iroquois les a chassez, et où se portent tous leurs desirs comme à leur país natal.

Ces peuples sont fort peu disposez à la foy, parcequ'ils sont les plus adonnez à l'idolatrie, aux superstitions, aux fables, à la polygamie, à l'instabilité des mariages, et à toute sorte de libertinage, qui leur fait mettre bas toute honte naturelle. Tous ces obstacles n'ont pas empesché, que ie ne leur aye prêché le nom de Iesus-Christ, et publié l'Euangile dans toutes leurs cabanes, et dans nostre Chapelle, qui se trouuoit pleine depuis le matin iusques au soir, où ie faisois de continuelles instructions sur nos Mysteres, et sur les commandemens de Dieu.

Dés le premier hyuer, que j'ay passé avec eux, j'ay eu la consolation d'y baptiser enuiron quatre-vingts Enfans, y compris quelques garçons et filles de huit à dix ans, qui par leur assiduité à venir prier Dieu, se sont rendus dignes de ce bon-heur. Ce qui contribué beaucoup au Baptesme de ces Enfans, est l'opinion qui est à present tres-commune, que ces eaux sacrées, non seulement ne causent pas la mort, comme on l'a cru autrefois, mais donnent la

santé aux malades, et rendent la vie aux moribonds; et de fait, de tous ces enfans baptisez, Dieu n'en a voulu prendre à soy que six, et a laissé les autres pour seruir de fondement à cette nouvelle Eglise.

Pour les Adultes, ie n'ay pas creu en deuoir baptiser beaucoup, parceque leur superstition estant si fort enracinée dans leur esprit, met vn puissant empeschement à leur conuersion. De quatre que j'ay iugé bien disposez pour ce sacrement, la diuine prouidence a paru bien manifestement à l'endroit d'vn pauure malade éloigné de deux lieuës de nostre demeure. Je ne scauois pas qu'il fust en cet estat, et neantmoins ie me sentoie interieurement poussé à l'aller voir, nonobstant mon peu de force et santé. Je donnay donc iusques à vn hameau éloigné de nous d'vne bonne lieuë, où ie ne trouuay point de malades; mais i'y appris qu'il y auoit vn autre hameau plus loin. Nonobstant ma foiblesse, ie crus que Dieu demandoit de moy que ie m'y transportasse; i'y fus avec bien de la peine, et ie trouuay ce Sauuage mourant, qui ne faisoit plus qu'attendre le Baptesme, que ie luy donnay après les instructions necessaires; heureux d'auoir pris part aux enseignemens que ie faisois pendant l'hyuer, lorsqu'il venoit avec les autres dans nostre Chapelle, et d'auoir mérité par ses soins, que Dieu luy fist misericorde.

L'esté de cette mesme année, ie fus occupé à assister particulièrement les malades de cette Mission; i'en baptisay trois, que ie trouuois en danger, deux desquels sont morts dans la profession du Christianisme. Dieu me conduisoit encore bien à propos dans les Cabanes, pour conferer le Baptesme à onze enfans malades, qui n'auoient pas encore l'vsage de raison, et dont cinq sont allez iouir de Dieu. De dix sept autres enfans que j'ay baptisés l'automne et l'hyuer suiuant, il n'en est mort qu'vn, qui est monté au Ciel, presque en mesme temps qu'expira vn bon vieillard aueugle, trois iours après son Baptesme.

## CHAPITRE IX.

*De la Mission des Pouteouatamiouec.*

Les Pouteouatami sont peuples qui parlent Algonquin, mais beaucoup plus mal-aisé à entendre que les Outaouacs. Leur païs est dans le Lac des Ilinioûek ; c'est vn grand Lac qui n'estoit pas encore venu à nostre connoissance, attendant au Lac des Hurons, et à celuy des Puants, entre l'Orient et le Midy. Ce sont peuples belliqueux, Chasseurs et Pescheurs : leur païs est fort bon pour le bled d'Inde, dont ils font des Champs, et où ils se retirent volontiers, pour éviter la famine trop ordinaire en ces quartiers ; ils sont idolatres au dernier point, attachez à des fables ridicules, et amateurs de la Polygamie. Nous les auons tous veus icy, au nombre de trois cents hommes, portans armes. De tous les peuples que j'ay pratiqués en ces contrées, ils sont les plus dociles et les plus affectionnés aux François ; leurs femmes et leurs filles sont plus retenues, que celles des autres Nations. Ils ont entre eux quelque espece de civilité, et la font paroistre aux estrangers, ce qui est rare parmi nos Barbares. Éstant allé vne fois voir vn de leurs anciens, il jetta les yeux sur mes souliers, faits à la façon de France ; la curiosité le porta à me les demander, pour les considerer à son ayse ; quand il me les rendit, il ne voulut iamais me permettre de les chasser moy mesme, mais ie fus contraint de souffrir de luy cet office, voulant mesme m'attacher iusques aux courroies, avec les mesmes marques de respect, que tesmoignent les seruiteurs à leurs Maistres, quand ils leur rendent ce seruice : Voila, me dit-il, comme nous faisons à ceux que nous honorons.

Vne autre fois l'estant allé voir, il se leua de sa place, pour me la ceder, avec les mesmes ceremonies que demande la civilité des gens d'honneur.

Leur ay annoncé la Foy publiquement dans le Conseil general, qui fut

tenu peu de iours après mon arrivée en ce païs, et en particulier dans leurs cabanes, pendant vn mois qu'ils resterent icy, et ensuite tout l'Automne et l'Hyuer suiuant, pendant lequel temps j'ay baptisé trente quatre de leurs enfans, presque tous au berceau, et ie dois dire, pour la consolation de cette Mission, que le premier de tous ces peuples, qui a esté prendre possession du Ciel, au nom de tous ses Compatriotes, a esté vn enfant Pouteouatami que ie baptisay peu après mon arriüée, et qui mourut incontinent après.

Pendant le mesme Hyuer, j'ay receu à l'Eglise cinq Adultes, dont le premier est vn vieillard âgé d'environ cent ans, qui passoit dans l'esprit des Sauuages pour vne espece de diuinité ; il jetoit vingt iours de suite, et auoit des visions de Dieu, c'est à dire selon ces peuples, de Celuy qui a fait la Terre. Il tombe neantmoins malade, et est assisté dans son mal par deux de ses filles, avec vne assiduité et vn amour au dessus de la portée des Sauuages. Entre autres seruices qu'elles luy rendoient, estoit de luy repeter le soir, les instructions qu'elles auoient entenduës pendant le iour dans nostre Chapelle. Dieu voulut se seruir de leur pieté, pour la conuersion de leur Pere ; car comme ie le fus voir, ie le trouuay scauant en nos mysteres, et le Saint-Esprit operant dans son cœur, par le ministere de ses filles, il demanda avec passion d'estre Chrestien. Ce que ie luy accorday par le Baptesme, que ie ne jugcay pas à propos de differer, le voyant en danger de mort. Dès lors il ne voulut point qu'on exerçast autour de sa personne, aucunes Jongleries pour sa guerison ; il ne vouloit plus entendre parler que du salut de son ame, et vne fois comme ie luy recommandoïs de prier souuent Dieu : Sçache, mon frere, me dit-il, que continuellement ie jette du petun au feu, disant, c'est toy, qui as fait le Ciel et la Terre, que ie veux honorer. Je me contentay de luy faire connoistre, qu'il n'estoit pas necessaire d'honorer Dieu de cette façon, mais seulement de luy parler de cœur et de bouche. En

suite, le temps estant venu, auquel les Sauvages demandent qu'on accomplisse leurs desirs, par vne ceremonie qui tient beaucoup des Bachanales, ou du Carnaval ; nostre bon vieillard fit faire recherche par toutes les Cabanes d'une piece d'étoffe bleüe, disant que c'étoit là son desir parce que c'estoit la couleur du Ciel, auquel dit-il, ie veux auoir toujours le cœur et la pensée. Il n'ay point veu de Sauvage plus prest à prier Dieu que luy. Il repetoit, entre autres prieres, celle-cy, avec vne ardeur extraordinaire : Mon Pere, qui estes au Ciel, mon Pere, vostre nom soit sanctifié : trouuant plus de douceur en ces mots, qu'en ceux-cy que ie luy suggerois : Nostre Pere qui es au Ciel. Se voyant vn iour si auancé en âge, il s'écria de luy-mesme, dans les sentiments de S. Augustin ; c'est trop tard que ie vous ay connu, ô mon Dieu, trop tard que ie vous ay aimé ! Il ne doute point que sa mort, qui ne tarda pas beaucoup, ne fust pretieuse aux yeux de Dieu, qui l'a souffert tant d'années dans l'idolatrie, et luy a reserué si peu de iours pour finir sa vie si Chrestienne-ment.

Il ne dois pas icy obmettre vne chose assez surprenant : le lendemain de son trepas, ses parents brulerent son corps contre toute la coutume de ce pais, et le reduisirent tout entier en cendres. Le suiet est vne fable qui passe icy pour verité.

On tient pour certain que le pere de ce vieillard estoit vn Lieure, qui marche l'hüier sur la neige, et qu'ainsi la neige, le Lieure et le vieillard sont de mesme village, c'est à dire sont parents ; on adioste, que le Lieure dit à sa femme, qu'il n'agroit pas que leurs enfans demeurerassent dans le fond de la terre, que cela n'estoit pas sortable à leur condition, eux qui estoient parens de la neige, dont le pais est en haut, vers le Ciel ; que si iamais il arriuoit, qu'on les mist en terre après leur mort, il prioit la neige, qui est son parent, de tomber en telle quantité, et si longtemps, qu'il n'y eust point de Printemps, pour punir les hommes de cette faute.

Relation—1667.

Et pour confirmation de ce recit, on adiosta, qu'il y a trois ans, le frere de nostre bon vieillard mourut au commencement de l'hüier, et qu'ayant esté enterré à l'ordinaire, les neiges furent si abondantes, et l'hüier si long, qu'on desesperoit de voir le printemps en sa saison, et cependant tout le monde mouroit de faim, sans qu'on peüst trouver remede à cette misere-publique. Les anciens s'assemblent, ils tiennent plusieurs conseils, le tout en vain, la neige continuoit tousiours : alors quelqu'un de la compagnie dit qu'il se souuenoit des menaces que nous auons racontées ; incontinent on va deterrer le mort, on le brusle ; et aussitost la neige cesse, et le printemps luy succeda. Qui croiroit que des hommes pussent adioster foy à des choses si ridicules ; et cependant on les tient pour des verités incontestables.

Nostre bon vieillard n'est pas seul de sa maison à qui Dieu a fait misericorde ; ses deux filles qui ont esté cause de son salut, ont sans doute esté attirées par ses prieres dans le Ciel ; car l'une estant frappée d'un mal qui ne dura que cinq iours, Dieu conduisit mes pas si à propos pour son bon-heur éternel, que ne m'estant pü rendre chez elle, que le soir auant sa mort, i'eus le loisir de la disposer au saint Baptesme, qu'elle receut, pour aller en suite avec son bon pere, l'accompagner dans la gloire qu'elle luy auoit procurée. L'autre fille a suruecu à l'un et à l'autre, et a comme herité leur pieté ; i'ay trouué cette femme si sage, si modeste et si affectionnée à la foy, que ie n'ay point douté de l'admettre dans l'Eglise, par la participation des sacrements. Toute la famille de ce bon neophyte, qui est nombreuse, se ressent de cette bonté, qui semble leur estre naturelle. Ils ont tous de la tendresse pour moy, et par vn respect qu'ils me rendent, ils ne m'appellent pas autrement que leur oncle. J'espere que Dieu fera à tous misericorde, car ie les vois enclins à la priere au dessus du commun des Sauvages.

Nous pouons encore raconter parmy

les merueilles que Dieu a operées en cette Eglise, ce qui s'est passé à l'égard d'une autre famille de cette nation. Un ieune homme, dans le canot duquel j'estois embarqué, venant en ce pais, fut atteint du mal courant et contagieux, sur la fin de l'hyuer ; ie tascay de luy rendre autant de charité qu'il m'auoit fait de mal en chemin. Comme il estoit assez considerable, on n'espargna aucune sorte de iongeries pour le guerir, et l'on en fit tant, qu'enfin on me vint dire qu'on luy auoit tiré du corps deux dents de Chien. Ce n'est pas cela, leur dis-je, qui cause son mal, mais bien le sang pourri qu'il a dans le corps. Car ie iugeois qu'il auoit la pleuresie ; cependant ie me mis à l'instruire tout de bon, et le lendemain, l'ayant trouué bien disposé, ie luy donnay le saint Baptesme avec le nom d'Ignace, esperant que ce grand Saint confondroit le malin esprit et les Ionateurs. De fait, ie le fis saigner, et montrant le sang au Ionateur qui estoit là present : Voila, luy dis-je, ce qui tue ce malade, tu deurois luy auoir tiré tout ce sang corrompu par toutes tes simagrées, et non pas des dents de chien supposées. Mais luy s'estant aperceu du soulagement que cette saignée auoit causé au malade, voulut auoir la gloire de sa guerison ; et pour cela luy fit prendre vne espee de Medecine, qui eut vn si malheureux effet, que le Patient demeura trois heures durant comme mort. On en fit le cry public par tout le Bourg, et le Ionateur bien surpris de cet accident, confesse qu'il a tué ce pauvre homme, et me prie de ne le pas abandonner. Il ne fut pas de fait delassé de son Patron saint Ignace, qui luy rendit la vie, pour confondre les superstitions de ces Infideles.

Ce ieune homme n'estoit pas encore gueri, que sa sœur tomba malade du mesme mal. Nous eûmes plus d'accès pour nos fonctions, veu ce qui s'estoit passé à l'égard de son frere, et j'eus toute la commodité de la disposer au Baptesme, et outre cette grâce, la sainte Vierge, dont elle portoit le nom, luy obtint la santé.

Mais à peine estoit-elle hors de danger, que le mesme mal se prit à leur cousin, dans la mesme Cabane ; il me parut plus dangereusement malade, que les deux autres ; ce qui me fit haster de luy administrer le Baptesme, après les instructions necessaires. Il se portoit déjà mieux, en vertu de ce Sacrement ; quand son pere s'aduisa de faire vn festin, ou plutôt vn sacrifice au Soleil, pour luy demander la santé de son fils. Je suruiens au milieu de la ceremonie, et m'estant jetté au col de mon malade Neophyte, pour luy faire voir, qu'il n'y auoit que Dieu, qui fust maistre de la vie et de la mort, il se reconnut aussi tost, et satisfit à Dieu, par le Sacrement de Penitence ; mais m'adressant à son Pere, et à tous les Sacrificateurs : C'est à present, leur dis-je, que ie desespere de la santé de ce malade, puisque vous auez eu recours à d'autres, qu'à celuy qui a entre les mains la vie et la mort. Vous auez tué ce pauvre homme, par vostre impiété, ie n'en espere plus rien. Il mourut en effet, quelque temps après, et i'espere que Dieu aura accepté sa mort temporelle, pour penitence de sa faute, afin de ne pas le priuer de la vie eternelle, qu'il aura obtenué par les intercessions de saint Ioseph, dont il portoit le nom.

Le gain est plus assuré du costé des Enfans, desquels j'en ay baptisé dix-sept, sur la fin de cette Mission, que ie fus obligé de terminer par le depart de ces peuples, qui apres auoir recueilli leur bled-d'Inde, se retirerent en leur pais, et en partant, m'inuiterent avec grande instance, d'aller chez eux au Printemps suiuant. Que Dieu soit à iamais glorifié dans l'esprit de ces pauvres Barbares, qui l'ont enfin reconnu, eux qui, de tout temps, ne connoissoient aucune diuinité plus grande que le Soleil.

## CHAPITRE X.

*De la Mission des Ousakiouek  
Outagamieuk.*

Je joins en suite ces deux nations, parcequ'elles sont mêlées et alliées avec les precedentes, et d'ailleurs elles ont mesme langage, qui est l'Algonquin, quoi que beaucoup different en diuers Idiomes, ce qui donne bien de la peine à les entendre ; neantmoins après quelque trauail, ils m'entendent à present, et ie les entends suffisamment pour leur instruction.

Le país des Outagami est du costé du Sud, vers le Lac des Illimouek ; ce sont peuples nombreux, d'environ mil hommes portans armes, chasseurs et guerriers. Ils ont des champs de bled d'Inde, et demeurent en vn país fort avantageux. pour la chasse du Chat Sauvage, du Cerf, du Bœuf sauuage et du Castor. Ils n'ont point l'vsage du Canot, et font d'ordinaire leurs voyages par terre, portant sur leurs espauls, leurs paquets et leur chasse. Ces peuples sont adonnez à l'idolatrie autant que les autres nations. Vn iour entrant dans la Cabane d'vn Outagamy, ie trouuay son pere et sa mere dangereusement malades, et luy ayant dit qu'une saignée les gueriroit. ce pauure homme prend du petun reduit en poudre, et m'en icette sur ma robbe de tous costés, me disant : Tu es vn genie, prends courage, rends la santé à ces malades, ie te fais sacrifice de ce petun. Que fais-tu, mon frere, luy dis-ie ? ie ne suis rien, c'est celuy qui a tout fait qui est le maistre de nos vies, ie ne suis que son seruiteur. Eh bien, repliqua-t-il, en repandant du petun à terre, en leuant les yeux en haut, c'est donc à toy qui as fait le Ciel et la terre, que i'offre ce petun ; donne la santé à ces malades.

Ces peuples ne sont pas bien alienés de reconnoistre le Createur du monde ; car ce sont eux qui m'ont dit ce que i'ay desia rapporté, qu'ils reconnoissent en leur país, vn grand genie, qui a fait le

Ciel et la terre, et qui demeure vers le país des François. On dit d'eux et des Ousaki, que quand ils trouuent vn homme à l'écart, et à leur auantage, ils le tuent, sur tout si c'est vn François, dont ils ne peuuent supporter la barbe. Cette sorte de cruauté les rend moins dociles, et moins disposez à l'Euangile que les Pouteouatami. Je n'ay pas pourtant laissé de publier l'Euangile à près de six vingts personnes qui ont passé vn esté icy. Je n'en ay point trouué parmy eux qui fussent assez bien disposez pour le Baptesme. Je l'ay conféré neantmoins à cinq de leurs enfans malades, qui ont ensuite recouré la santé.

Pour les Ousaki, on peut les appeller Sauvages par dessus tous les autres. Ils sont en grand nombre, mais errants et vagabonds dans les forests, sans auoir aucune demeure arrestée. J'en ay veu près de deux cents, et leur ay publié à tous la foy, et ay baptisé dix huit de leurs enfans, à qui les eaux sacrées ont esté salutaires pour l'ame et pour le corps.

## CHAPITRE XI.

*De la Mission des Illimoüec, ou  
Alimouek.*

Les Illimouëc parlent Algonquin, mais beaucoup different de celuy de tous les autres peuples. Je ne les entends que bien peu, pour n'auoir que bien peu conuersé avec eux. Ils ne demeurent pas en ces quartiers, leur país est à plus de soixante lieuës d'icy, du costé du Midy, au delà d'une grande riuere, qui se décharge, autant que ie puis coniecturer, en la Mer, vers la Virginie. Ces peuples sont chasseurs et belliqueux ; ils se seruent de l'arc et de la fleche, rarement du fusil et iamais du canot. C'estoit vne nation nombreuse distribuée en dix grands Bourgs ; mais à present ils sont reduits à deux ; les

guerres continuelles avec les Nadouessi d'un costé, et les Iroquois de l'autre, les ont presque exterminés.

Ils reconnoissent plusieurs genies auxquels ils font sacrifice, ils pratiquent vne sorte de danse, qui leur est toute particuliere. Ils l'appellent la danse de la pipe à prendre tabac, voicy comme ils la font : ils preparent vne grande pipe, qu'ils ornent de panaches, et la posent au milieu de la place, avec vne espece de veneration ; vn de la compagnie se leue, se met à danser, et puis cede sa place à vn second, celuy cy à vn troisiéme, et ainsi consecutiement dansent les vns après les autres, et non pas ensemble. On prendroit cette danse comme vn ballet en posture, qui se fait au son du tambour. Il fait la guerre en cadence, il prepare ses armes, il s'habille, il court, il fait la decouuerte, puis se retire, il s'approche, il fait le cry, il tue l'ennemy, luy enleue la chevelure, et retourne chantant victoire ; mais tout cela avec vne iustesse, vne promptitude, et vne actiuité surprenante. Après qu'ils ont tous dansé l'vn après l'autre autour de la pipe, on la prend, et on la presente au plus considerable de toute l'assemblée, pour petuner, puis à vn autre, et ainsi consecutiement à tous, voulans signifier par cette ceremonie, ce qu'en France on veut dire, quand on boit en mesme verre. Mais de plus on laisse la pipe entre les mains du plus honorable, comme vn depost sacré, et vn gage assuré de la paix, et de l'vnion qui sera tousiours entre eux, tant qu'elle demeurera entre les mains de cette personne.

Parmy tous les genies, à qui ils presentent des sacrifices, ils honorent d'un culte tout particulier, vn genie plus excellent, disent-ils, que les autres, parceque c'est luy qui fait toutes choses. Ils ont cette passion de le voir, et pour cela ils font de longs ieûnes, esperant que par ce moyen, Dieu se presentera à eux, pendant leur sommeil ; s'il arriue qu'ils l'ayent veu, ils se tiennent heureux, et s'estiment assurés de viure longtems.

Toutes les nations du Sud ont ce mesme souhait de voir Dieu, ce qui est sans doute vn grand auantage pour leur conuersion ; car il ne reste plus qu'à les instruire de la façon dont on le doit seruir pour le voir et estre heureux.

J'ay icy publié le nom de Iesus-Christ à quatre-vingts personnes de cette nation, et elles l'ont porté et publié à tout le país du Sud, avec applaudissement ; en sorte que ie peux dire que cette Mission est celle, où l'ay le moins trauaillé, et où il se trouue plus d'effet. Ils honorent chez eux nostre Seigneur en leur façon, dont ils mettent l'Image que ie leur ay donnée, au lieu le plus considerable, quand ils font quelque celebre festin, et alors le Maistre du banquet, s'adressant à cette Image : C'est en ton honneur, ó Homme-Dieu, luy disent-ils, que nous faisons ce festin, c'est à toy que nous presentons ces viandes.

L'aduoué que c'est là où me paroist le plus beau champ pour l'Euangile. Si j'eusse eû le loisir et la commodité, j'aurais donné iusques chez eux, pour voir de mes yeux tout le bien qu'on m'en raconte.

Le trouue tous ceux que j'ay pratiqués, affables et humains, et l'on dit que quand ils rencontrent quelque estranger, ils font vn cry de ioye, le caressent, et luy rendent tous les témoignages d'amitié qu'ils peuuent. Le n'ay baptisé qu'un enfant de cette nation ; les semences de la foy, que j'ay iectées dans leurs ames porteront leurs fruits, quand il plaira au maistre de la vigne les cueillir. Leur país est chaud, et ils font du bled d'Inde deux fois l'année. Il y a des serpents à sonnette, qui les font souuent mourir, faute d'en scauoir le contrepoison. Ils font grand cas des medicaments auxquels ils presentent des sacrifices comme à de grands genies ; ils n'ont point chez eux de forest, mais bien de grandes prairies, où les bœufs, les vaches, les cerfs, les ours et les autres animaux paissent en grand nombre.

## CHAPITRE XII.

*De la Mission des Nadoüessiouek.*

Ce sont peuples qui habitent au Couchant d'icy, vers la grande riuiere, nommée Messipi. Ils sont à quarante ou cinquante lieuës d'icy, en vn pais de prairies, abondant en toute sorte de chasse ; ils ont des champs ausquels ils ne sement pas de bled-d'Inde, mais seulement du petun ; la Prouidence les a pourueus d'vne espece de seigle de marais, qu'ils vont cueillir vers la fin de l'Esté, en certains petits Lacs, qui en sont couverts ; ils le scauent si bien preparer, qu'il est fort agreable au goust et bien nourrissant ; ils m'en presenterent lorsque j'estois à l'extrémité du Lac Tracy, où ie les vis. Ils ne se seruent point de fusils, mais seulement de l'arc et de la fleche, qu'ils firent avec vne grande adresse. Leurs Cabanes ne sont pas couuertes d'écorces, mais de peaux de Cerfs bien passées, et cousuës si adroitement que le froid n'y passe pas. Ces peuples sont, par dessus tous les autres, sauvages et farouches. Ils paroissent interdits et immobiles en nostre presence, comme des statuës. Ils ne laissent pas d'estre belliqueux, et ont porté la guerre sur tous leurs voisins, dont ils sont extrêmement redoutez. Ils parlent vne langue entierement estrangere, les Sauvages d'icy ne les entendent point ; ce qui m'a obligé de leur parler par interprete, qui estant infidelle, ne faisoit pas ce que j'eusse bien souhaité. Je n'ay pas laissé d'enleuer au demon vne ame innocente de ce pais là. C'estoit vn petit enfant qui s'en alla en Paradis peu après que ie l'eus baptisé. *A solis ortu vsque ad occasum laudabile nomen Domini.* Dieu nous donnera quelque occasion, pour y annoncer sa parole, et glorifier son saint Nom, lorsqu'il plaira à sa diuine Majesté faire misericorde à ces peuples. Ils sont presque au bout de la terre, ainsi qu'ils parlent. Plus loing vers le Soleil cou-

chant, il y a des nations nommées Karezi, au de là desquelles, la terre est coupée, disent-ils, et l'on ne voit plus qu'un grand Lac, dont les eaux sont puantes : c'est ainsi qu'ils nomment la Mer.

Entre le Nord et le Couchant, se trouue vne nation qui mange la viande crue, se contentant de la tenir à la main, et la presenter au feu. Au de là de ces peuples, se voit la Mer du Nord. Plus en deçà sont les Kilistinons, dont les riuieres se dechargent dans la Baye de Hutson. D'ailleurs nous auons connoissance des Sauvages qui habitent les quartiers du Midy, iusqu'à la Mer. En sorte qu'il ne reste que peu de terre, et peu d'hommes, à qui l'E-uangile ne soit pas annoncée, si nous adioustons foy à ce que les Sauvages nous en ont par plusieurs fois rapporté.

## CHAPITRE XIII.

*De la Mission des Kilistinons.*

Les Kilistinons ont leur demeure plus ordinaire sur les costes de la Mer du Nord ; ils nauigent sur vne Riuiere qui va se decharger dans vne grande Baye, que nous iugeons bien probablement celle qui est marquée dans la Carte, avec le nom du Hutson ; car ceux que j'ay veus de ce pais, m'ont rapporté qu'ils ont eü connoissance d'un Nauire, et vn vieillard entr'autres me dit qu'il l'auoit veu luy mesme, à l'entrée de la Riuiere des Assinipoüalac, peuples alliés des Kilistinons, dont le pais est encore plus au Nord.

Il m'adiousta, qu'il auoit aussi vu une maison que les Europeans auoient faite en terre ferme, de planches, et de pieces de bois ; qu'ils tenoient entre les mains des Liures, comme celuy qu'il me voyoit, en me racontant cela. Il me parla d'vne autre nation, ioignant celle des Assinipoüalac, laquelle mange les hommes, et ne vit que de chair crüe ; mais

aussi ces peuples sont reciproquement mangez par des Ours d'une horrible grandeur, tous roux, et qui ont les ongles prodigieusement longs ; on juge bien probablement, que ce sont des Lyons.

Pour les Kilistinons, ils me paroissent extremement dociles, et ont une bonté, qui n'est pas commune à ces Barbares. Ils sont beaucoup plus errants que toutes les autres nations. Ils n'ont point de demeure fixe, point de champs, point de villages. Ils ne vivent que de chasse, et d'un peu d'avoine, qu'ils vont ramasser dans des lieux marécageux ; ils sont idolâtres du Soleil, à qui ils presentent ordinairement des sacrifices, attachant un chien au haut d'une perche, qu'ils laissent ainsi pendu, jusques à ce qu'il soit corrompu.

Ils parlent presque la mesme langue, que ces peuples nommez autrefois Poissons-blancs, et les Sauvages de Tadoussac. Dieu me fait la grace de les entendre, et d'estre entendu d'eux suffisamment pour leur instruction ; jamais ils n'avoient entendu parler de la Foy, et la nouveauté, avec la docilité de leurs esprits, me les rendoit tres attentifs ; ils m'ont promis de ne rendre plus leurs hommages qu'au Createur du Soleil et du monde. Cette vie errante et vagabonde qu'ils menent, m'a fait retarder le Baptesme de ceux que je voyois les plus disposez, et ie ne l'ay conféré qu'à une fille nouvellement née.

L'espere que cette Mission produira quelque iour des fruits correspondants aux travaux qu'on prendra, quand nos Peres iront hyuerner avec eux, comme ils font à Quebec avec les Sauvages de Tadoussac. Ils m'y ont invité, mais ie ne puis pas me donner tout aux vns, en priant tant d'autres du secours que ie leur dois, comme estant les moins éloignez d'icy, et les plus disposez à l'Euangile.

## CHAPITRE XIV.

*De la Mission des Outchibouec.*

Les François les appellent les sauveurs, parceque leur pais est le sault, par lequel le Lac Tracy se decharge dans le Lac des Hurons. Ils parlent l'Algonquin ordinaire et sont faciles à entendre ; ie leur ay publié la Foy à diuerses rencontres, mais sur tout à l'extremité de nostre grand Lac, où ie demeuray avec eux un mois entier, pendant lequel temps, ie les instruisis de tous nos mysteres, et baptisay vingt de leurs enfans, et un adulte malade, qui mourut le lendemain de son Baptesme, allant porter au Ciel les premisses de sa nation.

## CHAPITRE XV.

*De la Mission des Nipissiriniens, et du voyage du Pere Alloüez au Lac Alimibegong.*

Les Nipissiriniens ont autrefois esté instruits par nos Peres qui demouroient dans le pais des Hurons. Ces pauvres peuples, dont bon nombre estoient Chrestiens, ont esté contraints par les incursions des Iroquois, de se refugier jusques dans le Lac Alimibegong, qui n'est qu'à cinquante ou soixante lieues de la Mer du Nord.

Depuis près de vingt ans, ils n'ont veu ny Pasteur, ny entendu parler de Dieu ; i'ay cru que ie devois une partie de mes travaux à cette ancienne Eglise, et qu'un voyage que ie ferois en leur nouveau pais, seroit suivi des benedictions du Ciel.

Ce fut le sixiesme iour de may de cette année 1667. que ie montay en Canot avec deux Sauvages, qui me devoient servir de conducteurs pendant tout ce Voyage. En chemin faisant,



ayant rencontré vne quarantaine de Sauvages de la Baye du Nord, ie leur portay les premieres nouvelles de la Foy ; dequoy ils me remercierent avec quelque civilité.

Le dixseptième, continuans nostre Voyage, nous traueurons vne partie de nostre grand Lac, nageans pendant douze heures sans quitter l'airon de la main. Dieu m'assiste bien sensiblement, car n'estant que trois dans nostre Canot, il m'est necessaire de ramer de toutes mes forces avec les Sauvages, pour ne rien perdre du calme, sans lequel nous serions en grand danger, estans tous épuisez de trauail et de nourriture, nonobstant quoy nous couchames le soir sans souper, et le iour suiuant, nous nous contentons d'vn sobre repas de bled d'Inde avec de l'eau, car les vents et la pluye empêchoient nos Sauvages de mettre leur rets à l'eau.

Le dixneufième, estans inuitez par le beau temps, nous faisons dix huit lieuës, ramants depuis la pointe du iour, iusques après Soleil couché, sans relasche et sans débarquer.

Le vingtième, n'ayans rien trouvé dans nos rets, nous continuons nostre chemin, en écrasant entre nos dents quelques grains de bled sec. Le iour d'après, Dieu nous rafraichit de deux petits poissons, qui nous rendirent la vie. Les benedictions du Ciel augmentent le iour suiuant, car nos Sauvages firent si bonne pesche d'esturgeon, qu'ils furent contraincts d'en laisser vne partie sur le bord de l'eau.

Le vingt-troisième, costoyans les riuës de ce grand Lac, du costé du Nord, nous allons d'Isle en Isle, qui sont fort frequentes ; il y en a vne longue du moins de vingt lieuës, où l'on trouue des pieces de cuiure qui est iugé vray cuiure rouge, par les François qui en ont fait icy l'expérience.

Après auoir bien cheminé sur le Lac, enfin nous le quittons le vingt-cinquième de ce mois de May, et nous nous jettons dans vne Riuïere pleine de rapides et de saults, en si grand nombre que nos Sauvages mesmes n'en pouuoient

plus ; et ayant appris que le Lac Alimibegong estoit encore gelé, ils prirent volontiers le repos de deux iours auquel la necessité les obligeoit.

A mesure que nous approchions du terme, nous faisons de temps en temps rencontre de quelques Sauvages Nipissiriniens, qui s'écartent du lieu de leur demeure, pour chercher à viure dans les bois ; en ayant ramassé vn assez bon nombre, pour la Feste de la Pentecoste, ie les preparay par vne longue instruction, à entendre le saint sacrifice de la Messe, que ie celebray dans vne Chapelle de feuillages ; ils l'entendirent avec autant de pieté et de modestie, que font nos Sauvages de Quebec, dans nostre Chapelle de Silbery, et ce me fut le plus doux rafraichissement que j'aye eü pendant ce Voyage, et qui a entierement essuyé toutes les fatigues passées.

Ie dois icy rapporter vne chose remarquable, qui s'est passée il n'y a pas long temps. Deux femmes, la mere et la fille, ayants touïjours eu recours à Dieu depuis qu'elles ont esté instruites et en ayant receu des secours continuelz et extraordinaires, ont tout franchement éprouué, que Dieu n'abandonne iamais ceux qui ont confiance en luy. Elles auoient esté prises par les Iroquois, et s'estoient heureusement échappées des feux et des cruautés de ces Barbares ; mais peu après, elles tomberent vne seconde fois entre leurs mains, ce qui leur osta toute esperance de pouuoir échapper. Neantmoins vn iour se voyants seules avec vn seul Iroquois, qui estoit resté pour les garder pendant que les autres estoient à la chasse, la fille dit à sa mere, que le temps estoit venu de se deffaire de ce garde pour s'enfuir. Pour cela elle demande à l'Iroquois vn cousteau pour trauailler sur vne peau de Castor, qu'elle auoit commandement de passer ; et en mesme temps, implorant le secours du Ciel, elle le plonge dans le sein de l'Iroquois ; la mere se leue de son costé, et luy décharge vne bûche sur la teste, et le laissent pour mort. Elles prennent des prouisions, se met-

tent en diligence en chemin, et enfin se rendent heureusement en leur país.

Nous fûmes six iours à nager d'Isle en Isle, pour chercher quelque issuë, et enfin après bien des detours, nous arriuasmes le troisiéme iour de Iuin, à la bourgade des Nipissiriniens. Elle est composée de Sauvages, la plupart idolâtres, et de quelques anciens Chrétiens. L'en ay trouué vingt entr'autres, qui faisoient profession publique du Christianisme. Je ne manquay pas d'employ enuers les vns et les autres, pendant quinze iours que nous restâmes chez eux, et i'y trauillay autant que me le permit ma santé ruinée par les fatigues du chemin. I'y ay trouué plus de resistance que par tout ailleurs, à baptiser les enfans ; mais plus le Diable forme d'oppositions, plus faut-il s'efforcer à le confondre. Je crois qu'il ne se plaist gueres à me voir faire ce dernier voyage, qui est prés de cinq cens lieuës de chemin, tant pour aller que pour reuenir, y compris les detours, que nous auons esté obligé de prendre.

---

CHAPITRE XVI.

*Retour du Pere Claude Alloüés à Quebec, et son départ pour remonter aux Outaouïacs.*

Pendant les deux années que le Pere Alloüés a demeuré parmy les Outaouïacs, il a pris connoissance des façons de faire de toutes les nations qu'il a veües, et a soigneusement estudié les moyens qui peuuent faciliter leur conuersion. Il y a de l'employ pour vn bon nombre de Missionnaires, mais il n'y a pas de quoy les faire subsister ; on y vit d'écorces d'arbres vne partie de l'année, vne autre partie d'arrestes de poisson broyées, et le reste du temps, de poisson ou de bled d'Inde, quelquefois peu, et quelquefois en assez grande quantité. Le Pere a appris par son experience, que les fatigues estans grandes, les

trauaux continuels et la nourriture tres-petite, vn corps mesme de bronze n'y peut pas resister ; que pour ce sujet, il est necessaire d'auoir sur les lieux des hommes de courage et de pieté, qui trauillent à la subsistance des Missionnaires, soit par la culture de la terre, soit par l'industrie de la pesche ou de la chasse ; qui y fassent quelques logemens et y dressent quelques Chapelles, pour donner de la veneration à ces peuples qui n'ont iamais rien veu de plus beau que leurs cabanes d'escorce.

Dans ces veües, le Pere se resolut de venir luy mesme à Quebec, pour trauailler à l'execution de ces desseins.

Il y arriua le troisiéme iour d'Aoust de cette année 1667. et après y auoir seiourné deux iours seulement, il fit telle diligence qu'il se mit en estat de partir de Montreal, avec vne vingtaine de canots de Sauvages, avec lesquels il estoit descendu, et qui l'attendoient en cette Isle là, avec grande impatience.

Son equiage estoit de sept personnes, le Pere Louys Nicolas avec luy, pour trauailler conioinctement à la conuersion de ces peuples, et vn de nos freres, avec quatre hommes, pour s'employer sur les lieux à leur subsistance. Mais Dieu a voulu que le succès de cette entreprise ne correspondist pas aux beaux desseins qu'on auoit ; car quand il a esté question de monter le Canot, les Sauvages se sont trouuez en si mauuaise humeur, que les seuls Peres, avec vn de leurs hommes, y ont trouué place, mais si depourueus de viures, d'habits et de toutes les autres choses necessaires à la vie, qu'ils auoient préparées, et qu'on ne pût embarquer, qu'on doute raisonnablement s'ils pourrout paruenir iusques au país ; ou y estans paruenus, s'ils y pourrout subsister long temps.

## CHAPITRE XVII.

*De la Mission des Papinachiois et de celle du Lac saint Iean.*

Les Missions des Papinachiois, et des Sauvages du Lac S. Iean vers Tadoussac, ont eû tous les succès qu'on peut desirer : le Pere Henry Nouuel, qui en est le Pasteur, a passé vne partie de l'Hyuer avec ceux-cy, et de l'Esté avec les autres. Il a baptisé leurs enfans au nombre de vingt sept, et a cultivé ces Eglises errantes avec bien de la ioye, les voyant passer leur vie dans les bois avec tant de pieté et d'innocence.

Entre plusieurs choses extraordinaires et dignes de remarque qui se sont passées dans ces Missions, je n'en rapporte que deux, qui montrent les soins paternels que la Divine providence prend du salut éternel et temporel de ces pauvres Sauvages.

L'vne est touchant vn Neophite Papinachiois, à qui la crainte de l'Iroquois auoit arraché du cœur, la fidelité qu'il deuoit à son Baptesme. Il se laissa persuader, que s'il consultoit le Demon par ses anciennes iongleries, il se rendroit imprenable à ses ennemys : il le fait, et comme les premieres fautes ne sont pas ordinairement seules, il adiousta le concubinage à son infidelité. Mais il ne fut pas long-temps sans ressentir le remords que deux pechés de cette nature doiuent produire. C'estoit vn ennemy domestique, qui luy donnoit plus de peine incomparablement, que celle qu'il apprehendoit de la part des Iroquois, mais qui le fit tomber heureusement entre les mains du Pere, qui le voyant si fortement touché, le reconcilia à Dieu et à l'Eglise.

La guerison de son ame fut suivie d'vne maladie corporelle, qui le mit bien bas. Le Demon prit alors son temps, et pendant le fort de son mal, l'attaqua si viuement, que si le Pere ne fust suruenü lorsqu'il estoit aux prises avec le malin esprit, il estoit en danger

de succomber. Il resiste donc à toutes ses attaques, et pour rendre sa victoire plus remarquable, il fait allumer du feu près de soy, et en presence de quantité de Sauvages qui estoient à genoux autour de luy y fit ietter tous les instruments diaboliques dont il s'estoit serui dans ses iongleries. Alors le Demon fit vn effort plus grand sur le malade, et comme s'il eust voulu posseder son corps, il luy fit enfler l'estomac, et faire des contorsions de membres tout extraordinaires. Ces efforts croisoient à mesure que brûloient ces meubles d'enfer ; on prie pour luy comme pour vn agonisant, et vn Emergumene tout ensemble. Le Demon est contraint de ceder à la force des prieres, et dés le lendemain, le malade se trouuant parfaitement gueri, fut cause par ses exhortations, de la conuersion d'vn sien parent, qui l'ayant imité dans son infidelité, le suiuit dans sa penitence.

La seconde chose remarquable est touchant vne famille de Papinachiois, toute Chrestienne depuis assez long-temps, et composée de cinq personnes seulement. Comme ils estoient dans les bois pour chercher à viure, ils furent inopinément attaquez par dix Iroquois. Le mari n'ayant eû que le loisir de prendre sur ses espauls son fils aîné âgé de huit ans, s'enfuit accompagné d'vne de ses filles assez grande pour le suiure. La mere fut la proye de ces vaultours, avec vn enfant à la mamelle.

Cette prise quoique peu considerable, leur donna neantmoins sujet de chanter victoire pendant deux iours, obligeant cette pauvre captiue, selon leur coutume barbare à chanter avec eux, pour en faire leur diuertissement.

Après ces premieres resiouissances, la faim les dissipe et les contraint de s'escarter qui çà, qui là, pour se nourrir plus aysement par leur chasse.

Nostre captiue qui se voyoit tres estroitement garottée, estoit inconsolable sur son malheur et sur celuy de son enfant qu'elle voyoit pleurer entre les bras d'vn autre Sauvage ; quand voyla que tout d'vn coup elle se vit

élevée en l'air par vne vertu inconnuë, par laquelle ses liens ayant esté relâchez au grand estonnement de ses gardes, elle fut transportée bien loin, et mise en lieu de seureté, d'où il luy fut facile d'aller par terre à l'endroit où ils auoient mis leur Canot en reserue ; elle s'y embarqua aussi-tost, et ioignit peu apres son mari et ses parents.

Le Pere à qui elle a fait tout ce recit, eut de la peine à la consoler sur la perte de cét innocent, qui estoit resté seul entre les mains des Iroquois ; quoy qu'il luy dist que s'ils le faisoient mourir, ils luy procureroient vne vie éternellement heureuse, puisqu'il estoit baptisé ; que s'ils le conseruoient, il y auoit esperance de le retirer des mains de ces barbares ; puisque les armes du Roy les auoient obligés à venir nous rechercher de paix, et qu'elle estoit concludé depuis ce temps là.

---

CHAPITRE XVIII.

*Du Restablissement des Missions  
des Iroquois.*

Les expéditions militaires qui furent faites l'an passé, dans le país des Iroquois Anniéronnons y ont laissé tant de terreur, que ces Barbares sont venus cét Esté nous solliciter de la paix, avec grand empressement, et mesme nous ont amené quelques-vnes de leurs familles, pour seruir d'ostage et se rendre caution de la fidelité de leurs compatriotes.

Ils représenterent entr'autres choses, que tous leurs desirs estoient d'auoir chez eux quelques-vns de nos Peres pour cimenter la paix, et pour imiter ceux des leurs, qui pendant vne année de detention à Quebec, auoient esté instruits, et dont dix-huit auoient receu le saint Baptesme.

Monsieur de Tracy voyant à ses pieds ces barbares si humiliés, leur déclara qu'encor qu'il pust les ruiner entiere-

ment, comme ils pouuoient bien le iuger par la dernière destruction de leurs Bourgades, il auoit neantmoins la bonté de leur conseruer leur terre, mesme leur donner les Peres qu'ils demandoient, afin que rien ne manquast à l'affermissement de la paix.

On ietta les yeux sur le Pere Jacques Fremin, et le Pere Jean Pierron pour les Missions d'Agnié, et sur le Pere Jacques Bruyas pour celle d'Onneiout, trois autres Peres se tenans tous prêts pour celles d'Onnontap, d'Oïogoën et de Sonnotouan, si tost que les députés de ces nations se seront rendus icy pour ce suiet, ainsi qu'ils l'ont promis.

Les trois Peres susdits ayant receu la benediction de Monsieur l'Euesque de Petrée, tousiours embrazé d'un zele tout particulier pour le salut des Iroquois, partirent de Quebec dans le mois de Iuillet dernier, avec les Ambassadeurs Anniéronnons, et Onneiéronnons, et s'estans rendus au fort de sainte Anne, à l'entrée de Lac Champlain, ils y apprirent qu'une troupe de cinquante à soixante Mabinans, Sauvages que nous appellons les Loups, estoient en embuscade dans le Lac, pour se ietter sur ces Ambassadeurs Iroquois, contre lesquels ils sont en guerre.

Ce fut un retardement fâcheux, à des personnes qui n'aspiroient qu'après ces cheres Bourgades, pour planter la Foy en ces terres des-ja arrouées du sang des premiers de nos Peres, qui y ont esté ou tourmentez cruellement, ou massacrés.

Ils furent donc arrestez plus d'un mois en ce dernier fort, pour donner temps aux ennemis de se dissiper ; mais ce delay fut inutile, et il fallut s'exposer au danger euidant, commençant ainsi cette Mission également périlleuse et laborieuse.

Nous n'auons encore rien appris de ce qui s'y est passé ; mais si Dieu donne sa benediction à ces entreprises, nous verrons renaistre les Eglises Huronnes et Iroquoises, que nous auons cultiuées si long-temps, et nous n'auons qu'à aller recueillir les fruits des trauaux

que nous auons employez pour l'instruction de ces pauvres barbares.

Ce sont de nouvelles Missions qui s'ouurent de tous costez, à l'Orient, à l'Occident, au Septentrion, au Midy. Nous leuons les mains au Ciel, afin qu'il nous enuoye du secours de ces grands cœurs dignes de viure dans les trauaux, et d'y mourir mesme, au milieu des flammes et des brasiers des Iroquois. C'est l'vnique attrait que ie presente aux ames Apostoliques, qu'elles viennent en ce bout du monde y répandre leurs sueurs et leur sang, pour le salut de tant d'ames abandonnées de tout secours humain, depuis la creation du monde, et pour lesquelles toutefois Iesus-Christ a répandu son sang, et a donné sa vie autant que pour les Grecs et les Romains. Nous auons ces dernieres années, receu vn notable renfort de personnes choisies, dont les employs auroient esté assez considerables en France, mais qui trouuent en Canada dans vne vie cachée, parmy les bois, les rochers et les neiges, parmy la faim, la fatigue et l'espuisement de toutes leurs forces, plus de consolation en vn iour qu'ils n'en auoient gousté toute leur vie. C'est vne douce ioye, dans vn heureux abandonnement presque de toutes choses, de penetrer le sens de ces paroles de l'Apostre : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo, in Deo.* Vous menez vne vie mourante, dans cette vie cachée en Dieu, avec Iesus-Christ. C'est la rosée du Ciel que Dieu donne ; mais ie ne puis me dispenser de donner aduis à ceux que Iesus-Christ trouuera dignes de cooperer au salut de tant d'ames par leurs charités, qu'il seroit souhaitable que ces nouvelles Missions trouuassent quelques secours. Ainsi sans quitter la France, on se rendroit Missionnaire, au milieu d'vn pais barbare, pour en faire vn pais chrestien. *Fiat, fiat.*

## CHAPITRE DERNIER.

Avant que de clore cette Relation, i'y ioindray vn recit tres veritable, et dont les tesmoignages sont publics, qui m'a esté mis en main par M. Thomas Morel Prestre Missionnaire, du Seminaire estably à Quebec par Mr. l'Euesque.

Recit des merueilles arriuées en l'Eglise de sainte Anne du petit Cap, Coste de Beaupray, en la Nouvelle France.

Ce recit porte le nom de merueilles, et non de miracles, afin de ne contreuenir en rien aux ordres de la Sainte Eglise, qui deffend de qualifier ces choses extraordinaires de ce nom de miracles, iusqu'à ce qu'elle en aye fait le iugement.

Comme Dieu a tousiours choisi quelques Eglises specialement entre les autres, où par l'intercession de la sainte Vierge, des Anges et des Saints, il ouure largement le sein de ses misericordes, et fait quantité de miracles, qu'il n'opere pas ordinairement ailleurs, il semble aussi qu'il a voulu choisir en nos iours l'Eglise de sainte Anne du petit Cap, pour en faire vn azile favorable, et vn refuge assure aux Chrétiens de ce nouueau monde, et qu'il a mis entre les mains de cette sainte vn thresor de graces et de benedictions, qu'elle depart liberalement à ceux qui la reclament deuotement en ce lieu. C'est assurement pour cette mesme fin qu'il a imprimé dans les cœurs vne deuotion singuliere et vne confiance extraordinaire en la protection de cette grande sainte ; ce qui fait que les peuples y recourent dans tous leurs besoins, et qu'ils en recoiuent des secours tres-signalés et tres-extraordinaires, comme nous le voyons dans les merueilles qui s'y sont operées depuis six ans. Ce n'est pas mon dessein de les rapporter icy toutes, mais seulement quelques vnes des plus considerables,

pour satisfaire à la piété des personnes qui l'ont souhaité de moy. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'ayant esté tesmoin oculaire, ou tres bien informé de ces choses, ie les diray avec plus de certitude.

## I.

En l'année 1662. Marie Esther Ramage, âgée de 45. ans, femme d'Elie Godin, de la Paroisse de sainte Anne du petit Cap, estant demeurée depuis dix huit mois, toute courbée, en sorte qu'elle ne pouvoit aucunement se redresser, et qu'elle estoit obligée de se traîner comme elle pouvoit avec son baston, sans esperance de pouvoir iamais recouurer par les remedes humains sa santé ; se souuint de ce que son mary luy auoit dit qu'en sa presence, Louis Guymond, de la mesme Paroisse, auoit esté soudainement guéri d'une grande douleur de reins, en mettant par deuotion trois pierres aux fondements de l'Eglise de sainte Anne, que l'on commençoit de bastir. Alors elle reclama la Sainte, la priant de faire sur elle vn miracle comme elle auoit fait sur cet homme ; à mesme temps, s'oublant de son baston qui disparut, elle se trouua sur ses pieds toute droite, marchant avec autant de facilité qu'elle eut iamais fait ; et toute estonnée d'un changement si subit, elle commence à rendre graces à sainte Anne, du bienfait qu'elle venoit de recevoir, et du depuis elle est restée en parfaite santé. Ce miracle a beaucoup serui à confirmer dans la foy toute cette famille qui auoit long-temps vescu dans la religion pretenduë reformée.

## II.

En la mesme année, le 26. de Iuillet, Feste de la glorieuse sainte Anne, Nicolas Droüin, âgé de 14. ans, fils de Robert Droüin, de la Paroisse du Chasteau Riché, coste. de Beaupray, estant affligé du mal caduc, qui le mettoit souvent en danger de perir ou par le feu, ou dans les eaux, tombant comme mort au lieu où il s'en trouuoit surpris, se

voüa à sainte Anne, et commença vne neufuaine en son honneur, suiuant le conseil que ie luy en donnay, et à ses parents, qui me le demandoient ; et par ce moyen il recouura sa santé, et estant du depuis parfaitement guéri de son infirmité, il continuë tous les ans avec ses parents, de rendre ses actions de graces à sainte Anne, le iour de sa Feste en son Eglise du petit Cap. . .

## III.

L'année 1664. Marguerite Birc, femme de Mathurin Roy, habitant de Quebec, s'estant rompu vne iambe, et les os, diuisez en quatre, n'ayans peu estre reunis, elle estoit demeurée estropiée depuis huit mois, sans pouvoir aucunement marcher et sans esperance de le pouvoir aucunement à l'aduenir, car tel estoit le sentiment des Chirurgiens. C'est ce qui l'obligea de recourir à Dieu, avec confiance, par l'intercession de sainte Anne. Elle commença pour cét effet vne neufuaine, se confessa generally, et ayant fait vœu de visiter tous les ans vne Eglise ou Chapelle dediée en l'honneur de sainte Anne, elle se fit porter le iour de sa Feste en son Eglise du petit Cap, où assistant à la Messe, elle se sentit fortifiée au temps de l'Eleuation, et en suite quand il fallut aller à la sainte Communion, elle quitta ses potences, marchant vers l'Autel, et comme le peuple la vouloit soutenir, elle dit : J'iray bien toute seule, la bonne Sainte m'a fortifiée et fait miracle sur moy, graces à Dieu ; il y a huit mois que ie n'en auois autant fait. Depuis ce temps-là elle ne s'est plus seruie de potences, et a pu librement vaquer à son ménage, et elle continuë tous les ans de rendre son vœu à Sainte Anne.

## IV.

Elie Godin, âgé de cinquante ans, de la Paroisse de Sainte Anne, estant malade d'une hydropisie formée, à laquelle les remedes ne pouvoient apporter aucun soulagement, pensoit à se disposer à la mort, et me fit appeler, pour luy donner le saint Viatique ; alors

ie luy dis qu'il eust recours à la sainte Vierge et à sainte Anne, et après l'auoir disposé, ie m'en allay à l'Eglise, dire la sainte Messe à son intention, d'où reuenant pour le communier, il me dit d'un visage sercin : Monsieur, ie suis guery, permettez moy de me leuer ; pendant que vous estiés à l'Eglise, comme ie disois mon Chapelet, ie me suis doucement endormy, et i'ay veu pendant mon sommeil, deux venerables Dames qui se sont approchées de moy, et dont l'une tenoit en sa main vne boëte qu'elle a ouuerte, où i'ay veu dedans vn chemin fort long, et fort estroit, qui conduisoit au Ciel ; à cette veüe ie me suis trouué tout rempli de consolation, et tout soulagé de mon mal. En effet apres la sainte Communion, il rend graces à Dieu, se leue, s'en va à l'Eglise, et auant que d'auoir acheué sa neufuaine il fat en estat de trauailler comme auant sa maladie.

## V.

Iean Adam, aagé de 23. ans, de Brinon l'Archeuesque, petite ville au Diocese de Sens, le 24. de Mars 1665. se sentit tout en vn instant comme frappé de deux coups d'alènes dans les deux yeux, ne voyant plus que fort peu, et dans quelques iours deuint entierelement auëgle, et demeura en cét estat iusques au mois de Iuin, où il fit vœu de dire neuf fois son Rosaire en l'honneur de sainte Anne, d'aller visiter son Eglise du petit Cap. Il fit encore vn pareil vœu à Nostre Dame de Lorette en Italie, après quoy il fut conduit à sainte Anne; où le Prestre disant apres la Messe l'Euangile de saint Anne sur luy, il vit par trois diuerses fois fort distinctement, mais d'une veüe seulement passagere et momentanée, en sorte toutefois qu'il pût aisement discerner la couleur des ornemens, qu'il n'auoit iamais veus, et se sentit poussé d'une viue esperance que trois iours apres, qui estoit la fin de sa neufuaine, il recouureroit entierelement la veüe, ce qu'il declara hautement et ce qui arriua comme il l'auoit dit ; car le troisième

iour, lorsqu'on disoit pour luy la Messe en l'Eglise du College des Reuerends Peres de la Compagnie de Iesus à Quebec, il sentit comme si on luy eust donné derechef deux coups d'alène dans les deux yeux, qui ietterent quelques gouttes d'eau' et ensuite il apperceut à l'Eleuation, la sainte Hostie, entre les mains du Prestre, et du depuis il a l'vsage de la veüe plus parfait qu'il ne l'auoit eu auant cét accident.

## VI.

En l'année 1667. le 29. de Iuin, Jean Pradere, agé de 22. ans, de la ville et Archeueché de Thoulouse, soldat du Regiment de Carignan, estant frappé de deux infirmitéz, dont l'une estoit mortelle, et l'autre incurable, eut pendant vne nuit vn sentiment extraordinaire, et entendit vne voix qui luy dit que s'il plaisoit à Dieu luy donner la santé, ce seroit vn grand bien pour luy de se donner pour toute sa vie au seruice des malades de l'Hospital, où il estoit pour lors ; il y consent volontiers, et demeure dans vne ferme esperance qu'il gueriroit nonobstant vne apostume qu'il auoit dans l'estomac, qui luy causoit vn hocquet qui ne presageoit qu'une mort prompte et asseurée. En effet on luy donna l'Extreme-onction, iugeant qu'il alloit bien tost mourir. Dieu neantmoins le deliura de ce premier danger en peu de temps ; mais pour le second, on luy declara qu'il n'y auoit aucuns remedes humains à faire, et qu'il falloit auoir recours à Dieu, qui seul le pouuoit guerir. Car il auoit perdu l'vsage et le sentiment d'une iambe depuis six mois, en sorte qu'il ne sentoit ny les coups dont il la frappoit, ny les incisions qu'il y faisoit, en se pansant soy-mesme, non plus que si elle eust esté morte. Se voyant en cét estat sans rien diminuer de sa confiance, il prend resolution d'aller à sainte Anne du petit Cap, à six lieuës de Quebec, pour y faire vne neufuaine, et obtenir par l'intercession de cette glorieuse Sainte, la santé qu'il esperoit. Il commence donc sa neufuaine et ses prieres,

souffre de grandes tentations et peines d'esprit, pendant les premiers iours, iusques au cinquième, qui estoit la feste des glorieux Apostres saint Pierre et saint Paul, auquel iour estant au pied de l'Autel de sainte Anne, il sentit en sa jambe de tres-grandes douleurs, et notamment tous les coups dont il l'auoit frappée pendant quelle estoit insensible, en suite il se laissa aller comme à vn doux sommeil, dont reuenant à soy, il se sentit plein d'vne extreme consolation, et il apperceut sur sa jambe vne sueur dont elle estoit trempée, et de là s'exhaloit vne odeur si suaué qu'il n'auoit iamais rien senti de pareil. Aussi-tost après il voit sa jambe sans aucune humidité, et aussi parfaitement restablie que s'il n'y auoit iamais eu de mal. Il rend graces à Dieu, et à sainte Anne, de la faueur qu'il venoit de receuoir par son intercession, il quitte ses potences, et marche maintenant avec autant de facilité, qu'il ait iamais marché, non sans l'admiration de ceux qui connoissoient son incommodité et iugeoient qu'il estoit aussi difficile de le guerir que de resusciter vn mort; mais l'vn et l'autre est facile à Dieu, à qui rien n'est impossible.

Outre les merueilles que ie viens de rapporter, il y en a beaucoup d'autres, dont l'ay connoissance et que ie touche seulement en general, disant que grand nombre de personnes s'estant vouées à

sainte Anne, ont esté secouruës miraculeusement, les vnes ayant euité la mort, le Canot s'estant reuersé sur eux, les autres ayans fait naufrage dans des Chaloupes, ceux-cy et ceux-là se voyans reduits dans vn extreme peril de la vie, d'autres ont guerri de diuerses maladies où les remedes humains estoient impuissans. Les femmes enceintes ont experimé des secours extraordinaires dans des couches dangereuses, les enfans affligez de fascheuses descentes ont esté gueris. Plusieurs trouuent en ce lieu soulagement en leurs infirmitéz, y reclamant sainte Anne avec deuotion et confiance. Ce qui me paroist neantmoins de plus considerable parmy toutes ces faueurs, ce sont les graces tres-puissantes que Dieu a données par l'intercession de cette sainte à plusieurs pecheurs pour leur conuersion à vne meilleure vie. Ayant depuis cinq ou six ans fait les fonctions curiales en cette Eglise, i'en ay connu plusieurs à qui ce bonheur est arriué; mais ces faueurs se passans entre Dieu et l'ame au secret du cœur, elles ne se connoistront bien que dans l'eternité.

De si heureux commencemens nous font esperer que Dieu par l'intercession de sainte Anne, comblera en ce saint lieu de mille benedictions tout ce nouveau païs. Plaise à sa bonté que nos pechez n'en arrestent pas le cours.

---

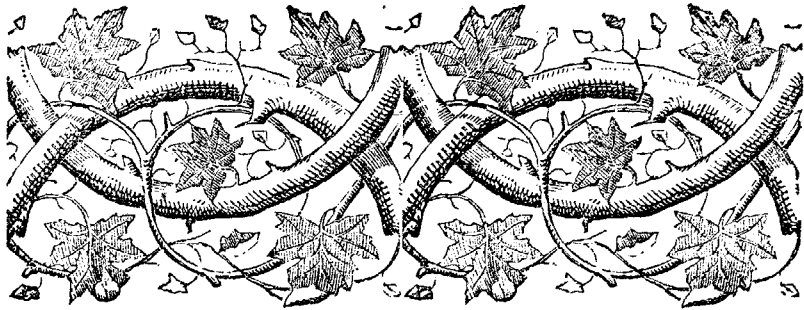
### *Extrait du Priuilege du Roy.*

Par Graco et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et ancien Escheuin de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et debiter vn Livre intitulé: *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Jesus au Païs de la Nouvelle-France, des années 1666. et 1667.* Et ce pendant le temps de vingt années; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Livre, sous pretexte de déguisement ou changement, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, en Ianvier 1667.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.





# RELATION

## DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ES ANNÉES 1667. ET 1668.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS Provincial  
de la Prouince de France (\*).

MON REVEREND PERE,

**C**ETTE Relation fera voir les fruits de la Paix, dont les cinq Nations Iroquoises furent obligées de nous rechercher l'année dernière, après y avoir esté contraintes par les troupes que sa Majesté nous avoit envoyées, qui ayant à leur teste Monsieur de Tracy, avoient esté porter la terreur et la desolation dans ce qu'il y avoit de plus fier et de plus superbe parmy nos ennemis. Nos Missions qui dès lors y furent heureusement commencées par son autorité pour l'affermissement de la Paix, et pour le salut des ames, s'y sont multipliées avec tant de bonheur, que nous y avons cinq Missions dans toutes les Nations Iro-

quoises, où par la grace de Dieu, nous trouvons par tout des Chrestiens Hurons et Algonquins, pris autrefois en guerre, qui nous reclament et qui reconnoissent la voix de ceux qui les ont baptisez. Le Roy, continuant ses bontez sur la Nouvelle France, y entretient toujours des troupes pour maintenir cette Paix, et la pluspart de ceux qui devoient estre reformez, de soldats se sont faits habitans sur le Pais, en sorte que les forces y sont demeurées quasi entieres, qui en peuplant la colonie, y donneront de nouveaux soldats tous faits pour le Pais, sans aucune depense, ny pour la solde, ny pour leur entretien. Nous remercions V. R. du secours des Missionnaires qu'elle nous a envoyez. Nous vous en demandons encore de surcroit, les peuples de ces contrées estans tellement dissipez de tous costez à quatre et à cinq cents lieuës d'icy, que nous sommes contraints de nous dissiper aussi nous-mesmes, pour aller porter

(\*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1669.

par tout la lumiere de l'Evangile. Nous demandons pour cét effet le secours des prieres des gens de bien, qui liront cette Relation et celles de V. R.

Mon Reverend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeysant seruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Des avantages qu'on retire de la paix faite avec les Iroquois.*

Nous avons commencé depuis plus d'un an à jouir des fruits de la paix, et à gouter les douceurs du repos que les armes de sa Majesté nous ont procuré par la soumission des Iroquois.

Il fait beau voir à present presque tous les rivages de nostre Fleuve de S. Laurent habités de nouvelles colonies qui vont s'estendant sur plus de quatre-vingt lieuës de pais le long des bords de cette grande Riviere, où l'on voit naître d'espace en espace de nouvelles Bourgades qui facilitent la navigation, la rendant et plus agreable par la veüe de quantité de maisons, et plus commode par de frequens lieux de repos.

C'est ce qui cause un changement notable en ce pais par les accroissemens qui s'y sont faits, plus grands depuis qu'il a pleu au Roy d'y envoyer des troupes, qu'il n'en avoit receu dans tout le temps passé, et par l'establisement de plus de trois cents familles en assez peu de temps, les Mariages estans si frequens que depuis trois ans on en a fait quatre-vingt-treize dans la seule Paroisse de Quebec.

La crainte des ennemis n'empêche plus nos Laboureurs de faire reculer les forests, et de charger leurs terres de toutes sortes de grains, dont elles se trouvent capables autant que celles de

France, quand on leur donnera une semblable culture. Nos Chasseurs vont bien loin en toute assurance courir l'Orignal, avec un profit signalé qu'ils retirent de cette chasse. Les Sauvages nos alliés ne craignans plus d'estre surpris en chemin, nous viennent chercher de tous costés de cinq et six cents lieuës d'icy, ou pour restablir leurs commerces interrompus par les guerres, ou pour en commencer de nouveaux, comme pretendent faire des peuples fort éloignés, qui n'avoient jamais paru icy, et qui sont venus cét Esté dernier pour ce sujet.

Les Iroquois même, comme s'ils cessoient d'estre et Sauvages et Iroquois, remplissent quelques-unes de nos habitations, pendant une bonne partie de l'année, et font leur traite avec nos François, avec toute la privauté souhaitable, et ils feroient bien plus et même se viendroient habituer parmy nous, si la guerre qu'ils ont avec vne nation qu'on appelle les Loups, ne les empeschoit pas de venir en assurance chez nous.

Ces biens dureront autant que la paix, et celle-cy autant que les Iroquois seront en crainte, dans laquelle il est important de les maintenir, si l'on veut pousser l'establisement des Colonies qui ont pris de si heureux commencemens.

C'est à quoy travaille fortement Monsieur de Courcelle, Gouverneur de tout ce pais, qui ayant ietté les premieres frayeurs dans les terres des ennemis par ses marches si hardies, les y maintient par l'apprehension de quelque semblable desastre, n'y ayant rien qu'ils ne doivent craindre d'un courage égal au sien, et dont ils ont eu des preuves si estonnantes.

Pendant qu'il conserve les Iroquois en paix par l'apprehension de la guerre et par la conservation des Forts de sainte Anne et de saint Jean, dont la proximité les retient dans la crainte et dans leur devoir, Monsieur Talon, Intendant pour le Roy, n'a point cessé d'appliquer tous ses soins pour le bien universel de ce pais,

pour la culture des terres, pour les découvertes des mines, pour les avantages des negoces et pour toutes les commodités qui peuvent servir à l'établissement et à l'agrandissement de cette Colonie, de sorte que nous regretterions beaucoup plus son retour en France, si nous n'avions eu Monsieur de Boutroué son successeur. C'est tout ce que nous pouvons souhaiter d'avantageux pour bien reparer cette perte.

Ce sont des obligations toutes nouvelles dont nostre Canada est infiniment redevable à sa Majesté, qui par une bonté tout à fait Royale a changé la face de ce país, par ces puissans secours qu'il y a fait passer avec de si grandes depenses, entre autres le Regiment de Carignan Salieres, dont bon nombre d'Officiers et plus de 400. soldats ont grossi la Colonie, s'estans faits habitans avec de tres avantageuses conditions ; car on a donné à chacun des Soldats cent francs, ou cinquante livres avec les vivres d'une année, à son choix, et cinquante escus au Sergent, ou cent francs avec les vivres d'une année, aussi à son choix, ce qui est cause que fort peu retournent en France avec Monsieur de Salieres Colonel dudit Regiment, qui après avoir blanchi dans les armées de France, où il s'est fait assez connoistre, est venu icy prendre part à la gloire de la reduction des Iroquois, desquels il en a emmené cinq de diverses nations, même de celle d'Andastoe, pour les presenter au Roy.

On commence aussi à s'appliquer à nos Sauvages d'icy, car depuis quelques Conferences que Monsieur Talon a eües sur les intentions du Roy, expliquées par les depeschés receuës de Monsieur Colbert en ce qui regarde l'education des Sauvages, et leur conformité à nos mœurs, Monseigneur l'Evêque de Petrée et les Peres Iesuites ont déjà mis dans leurs Seminaires un nombre de petits garçons Sauvages, pour y estre élevés avec les enfans François ; ce que Messieurs les Ecclesiastiques qui sont au Mont-Royal ont aussi pris resolution de faire, comme encore Monsieur Talon, qui est dans le

*Relation—1666.*

dessein de faire élever cinq petites filles dans le Seminaire des Meres Vrsulines.

Et parce qu'un país ne peut pas se former entierement sans l'assistance des Manufactures, nous voyons déjà celle des souliers et des chapeaux commencée, celle des toiles et des cuirs projetée, et on attend que la multiplication qui se fait des moutons, produise suffisamment des laines pour introduire celle des draps, et c'est ce que nous esperons dans peu, puisque les bestiaux se peuplent icy abondamment, entr'autres les cheuaux, qui commencent à se distribuer dans tout le país.

La Brasserie que Monsieur Talon fait construire, ne servira pas peu aussi pour la commodité publique, soit pour l'espargne des boissons enyvantes, qui causent icy des grands desordres, auxquels on pourra obvier par cette autre boisson qui est tres saine et non malaisante, soit pour conserver l'argent dans le país qui s'en divertit par l'achapt qu'on fait en France de tant de boissons, soit enfin pour consumer le surabondant des bleds qui se sont trouvés quelquefois en telle quantité, que les Laboureurs n'en pouvoient avoir le debit.

Mais quoy que tout ce que nous avons dit soit bien considerable pour faire paroistre les fruits de la paix, c'est peu néanmoins en comparaison des avantages qu'elle donne pour la conversion de tous les Sauvages de ces contrées. C'est ce qu'on verra dans cette Relation par le restablissement des Missions, dont la guerre avoit arresté le cours ; six Peres Iesuites sont épars dans toutes les Nations Iroquoises, et y ont déjà restably quatre Eglises considerables, et baptisé plus de cent cinquante personnes, outre cinquante autres Iroquois presque tous Adultes, qui ont esté baptisés à Quebec.

Quatre autres Iesuites sont à courir à plus de quatre cens lieux d'icy dans les Missions des Outaoïacs, où ils ont prêché l'Evangile à plus de vingt-cinq Nations différentes, et receu à l'Eglise par le saint Baptesme, plus de quatre-vingts personnes cette dernière année.

Deux autres Peres descendent à Ta-doussac, l'un pour y hiverner et cultiver cette Eglise qui s'est accrüe de quarante Neophytes, et l'autre pour donner commencement à celle des Gaspesiens qui se réunissent par la commodité que leur en donne la paix.

Mais parce que la moisson devient plus ample que iamais dans une si vaste estenduë de pais, et parmy tant de Nations differentes, où il nous est permis d'aller maintenant, la Providence divine y a pourveu d'une façon particuliere, parceque d'un costé elle a augmenté le Seminaire de Monseigneur l'Evêque de Petrée estably à Quebec, de quelques Ecclesiastiques partie du pais, partie venus de France, pour se joindre à ceux qui cultivent tant de Colonies differentes, avec un zele pareil à celuy qui les a fait mépriser les douceurs de la France, pour se venir consumer icy par des travaux inconcevables.

Et d'un autre costé cette mesme Providence nous a fourny vn puissant renfort par la venuë de Monsieur l'Abbé de Queylus, avec plusieurs Ecclesiastiques tirés du Seminaire de S. Sulpice, lesquels vont joindre à Mont-Royal ceux qui y sont, et dont deux ont esté envoyés par Monseigneur de Petrée cét Esté dernier à une peuplade des Iroquois d'Oïogouën, qui se sont placés depuis peu sur les rives du Nord du grand Lac Ontario.

On ne peut esperer de tant de braves Missionnaires que de tres-heureux succès, desquels ce pais sera encore redevable au Roy, qui pousse avec bien plus d'ardeur l'agrandissement du Royaume de Iesus-Christ, que l'étenduë de ses Estats. Et nous ne doutons point que Dieu n'ait voulu adjoûter ce bonheur à la gloire de nostre grand Monarque, de se servir de luy et de ses Armes pour faire part de son précieux sang à tous les peuples de ce pais, et dont quatre cens Sauvages qui ont esté baptisés cette année, ressentent déjà les effets, ainsi qu'on va le déclarer plus en détail.

## CHAPITRE II.

*De la Mission de sainte Marie chez les Iroquois d'Agnié.*

Les Peres Fremin, Pierron et Bruyas, estants partis dès le mois de Juillet de l'année 1667. pour aller chez les Iroquois inferieurs, y renouveler les Missions que les guerres avoient interrompues, ayant esté arrestés long-temps dans le Fort sainte-Anne à l'entrée du Lac Champlain, par la crainte d'une bande de Sauvages Mahingans, que nous appelons les Loups, ennemis des Iroquois, partirent enfin de ce Fort, resolu de courir les mêmes risques, et passer par les mêmes dangers que subiroient les Ambassadeurs Iroquois, avec lesquels ils alloient de compagnie en leur pais. Nous ne pouvons pas donner une plus nette connoissance de leur voyage, de leur arrivée, de leur reception, et des fruits qu'ils y ont commencé de faire pour planter la Foy dans ces terres desertes et barbares, qu'en les entendant parler dans leur Journal, qu'ils en ont dressé depuis leur depart iusqu'à leur demeure fixe et arrestée dans les Bourgades Iroquoises. Voicy comme il commence.

## ARTICLE I.

*Voyage de trois Peres Iesuites chez les Iroquois Inferieurs.*

Le retardement que la crainte de la nation des Loups nous a fait faire dans les Forts nous ayant donné la commodité d'y rendre quelque service aux Soldats, par une espece de Mission que nous leur avons faite, en'n nous nous embarquâmes la veille de S. Barthelemy sur les quatre heures du soir, pour aller prendre giste à une lieuë du dernier Fort des François, qui est celuy de sainte Anne; et depuis, tant de iour que de nuit, nous poursuivimes heu-

reusement nostre voyage sans découvrir aucune piste des ennemis. Ils avoient pris le costé du Sud pour retourner en leur país, et nous tenions le costé du Nord dans le Lac de Champlain.

Nous avons admiré d'abord le soin que nos Iroquois Chrestiens avoient de prier Dieu tous ensemble aussi-tost après l'embarquement, notwithstanding qu'ils eussent assisté à la sainte Messe que nous disions tous les jours de grand matin. Ces prieres achevées, nous nous mettions tous à ramer comme de pauvres forçats, depuis le matin jusqu'au soir; pas un de nous trois n'avoit appris ce mestier, mais le peu de monde qu'il y avoit avec nous pour porter les travaux necessaires, nous obligeoit à nous y engager. Nous traversâmes gayement tout ce grand Lac, déjà trop renommé par le naufrage de plusieurs de nos François et tout fraîchement par celui du sieur Corlart, commandant d'un Hameau des Hollandois proche d'Agnié, qui venant à Quebec pour y traiter de quelques affaires importantes, fut noyé en traversant une grande baye, où il fut surpris de l'orage.

Nous arrivâmes à trois quarts de lieuë du Sault, où se decharge le Lac du S. Sacrement. Nous nous arrestâmes tous en cet endroit, sans en sçavoir la cause, sinon quand nous vîmes nos Sauvages ramasser sur le bord de l'eau des pierres à fuzil presque toutes taillées. Nous ne fîmes point pour lors de reflexion à cela; mais depuis nous en avons sceu le mystere, car nos Iroquois nous ont dit qu'ils ne manquent jamais de s'arrester en cet endroit pour rendre hommage à une nation d'hommes invisibles, qui habitent là, dans le fond de l'eau, et s'occupent à preparer des pierres à fusil, presque toutes taillées aux passans, pourveu qu'ils leur rendent leurs devoirs en leur presentant du petun; s'ils en donnent beaucoup, ils leur font grande largesse de ces pierres. Ces hommes marins vont en canot comme les Iroquois, et quand leur grand Capitaine vient à se jeter à l'eau pour entrer en son Palais, il fait un si grand bruit, qu'il remplit de frayeur

l'esprit de ceux qui n'ont pas connoissance de ce grand Genie et de ces petits hommes. Au recit de cette fable que nous en firent fort serieusement nos Iroquois, nous leur demandâmes s'ils ne donnoient pas aussi à petuner au grand genie du Ciel, et à ceux qui demeurent avec luy? Ils respondirent qu'ils n'en avoient pas besoin comme ceux de la terre. L'occasion de ce conte si ridicule est qu'en verité le Lac est agité souvent de tres horribles tempestes, qui causent de furieuses lames, sur tout dans le bassin où le sieur Corlart dont nous venons de parler est pery, et quand le vent vient du costé du Lac, il pousse sur ce rivage quantité de pierres dures et propres à faire du feu.

Le passay vne belle Ardoisiere, dit vn des trois Peres, que nous avons trouvée à cinq lieuës du Lac du S. Sacrement, à la portée du canon d'un petit Islet de 20. pieds environ de diametre. Elle n'est pas de la nature de toutes celles que l'ay vuës sur les rivages de la mer, ou aux environs de Quebec, qui n'ont que de l'apparence; mais celle-cy est toute semblable à celles que j'ay vuës dans les Ardennes de nostre France; la couleur est d'un beau bleu, les lames se levent aisement, si grandes et si petites qu'on veut, fort tendres et fort douces.

Pendant que ie m'arrestay à cette Ardoisiere, nos matelots débarquants au bout du Lac du S. Sacrement, et se preparants au portage, qui est d'une petite demi-lieuë au trauers des bois, chacun se charge des hardes et des canots, dans lesquels nous estants rembarqués, enfin après quelques coups d'avirons nous les quittâmes, bien joyeux d'estre heureusement arrivés au bout du Lac, d'où il ne nous restoit plus que trente lieues de chemin par terre, pour nous rendre au terme où nous aspirions depuis si long-temps.

Tous le país des Iroquois estoit alors dans des apprehensions si estonnantes d'une nouvelle armée des François, que depuis plusieurs jours quatorze guerriers estoient continuellement en sentinelle, à l'entrée de ce Lac, pour de-

couvrir la marche de cette armée, et pour en porter en diligence les nouvelles à toute Nation, afin de luy venir dresser des embûches dans les bois, à la faveur desquels ils pretendoient l'attaquer avantageusement et la harceler dans les défilés. Il y avoit donc là une troisième bande postée à son tour, pour faire ces découvertes ; mais par un grand bon-heur pour eux et pour nous, au lieu d'ennemis, nous leur fusmes des Anges de paix, et eux de Lions qu'ils estoient, ils se firent nos valets et nous servirent bien à propos de portefaix, la Providence nous les ayants preparez pour se charger de nos paquets, que nous avions bien eu de la peine à transporter par terre jusqu'au pais.

Nous marchons donc de compagnie à petites journées, et nous nous rendons à trois quarts de lieuë de leur principale Bourgade nommée Gandaouâgué, qui est celle que feu le Pere logues a arrosée de son sang, et où il a esté si mal traité pendant dix-huit mois de captivité. On nous y receut avec les ceremonies ordinaires, et avec tout l'honneur imaginable. Nous fumes conduits dans la cabane du premier Capitaine, où tout le monde vint fondre pour nous considerer à l'aise, tout ravis de voir chez eux les François si paisibles, qui peu auparavant y avoient parù comme en furie et mettant le feu par tout.

Les premieres applications du Pere Fremin furent d'aller par les cabannes chercher les captifs Hurons et Algonquins qui composent eux seuls les deux tiers du Bourg, il baptisa d'abord dix de leurs enfans, presentant à Dieu ces heureuses premices de la nouvelle Mission.

#### ARTICLE II.

##### *Premier Baptesme conféré à une femme Iroquoise.*

C'est icy le lieu de raconter un miracle de grace, que la bonté Divine opera en la personne d'une pauvre Iro-

quoise, à qui des guerriers de la nation des Loups avoient peu auparavant enlevé la chevelure à la venë de la Bourgade. Le Pere Fremin estant entré dans la Cabane où estoit cette pauvre malheureuse toute trempée dans son sang, et plus morte que vive, à cause des blessures qu'elle venoit de recevoir, il l'aborde, et la voyant tirer à la fin luy parle de l'autre vie, des peines de l'enfer, où elle alloit tomber, si elle n'embrassoit la Foy, et des biens du Paradis qui luy estoient assurez, si elle se faisoit Chrestienne. A ces instructions elle fait la sourde oreille, et le Pere fut contraint de sortir sans rien gagner sur son esprit. Pendant que nous sommes en prieres pour le salut de cette pauvre ame, le Pere retourne à la charge ; mais il ne fut pas plustost entré dans la cabanne qu'il y trouva un nouvel obstacle de la part d'une vieille femme, qui le repousoit d'un costé, et de l'autre fortifioit la malade dans son opiniastreté ; l'heure marquée par la Providence n'estoit pas encore arrivée, on y retourne pour la troisième fois, mais sans fruit. Nous desesperions presque entierement du salut de cette moribonde, parce que nous estions sur les termes de partir de cette Bourgade bien faschez de laisser cette proye au demon.

Neanmoins le Pere fut puissamment inspiré de faire un dernier effort, pendant que nous levions les bras en haut pour flechir la Misericorde de Dieu, il entre, il s'approche, il parle, il est écouté, et il trouve cette pauvre femme toute changée ; elle l'entend avec plaisir, elle repete les prieres avec ferveur, en un mot elle se trouva si bien disposée, le S. Esprit ayant esté son Maistre et son instructeur qu'avant qu'elle expirast, nous luy donnâmes le S. Baptesme, pour estre la premiere Ame de cette Barbarie qui priera Dieu pour nous dans le Ciel, et pour la conversion de ses compatriotes. Nous ne devons pas rester ce jour-là à Gandaouâgué ; mais Dieu, qui a ses desseins, fit naistre le salut de cette pauvre femme de son propre malheur, et du retardement que

causerent les guerriers qui estoient allés pour suivre les Loups qui avoient fait ce coup.

## ARTICLE III.

*Rude épreuve d'une autre femme Iroquoise après son Baptême.*

Mais voicy vne autre merveille de grace bien plus considerable que la premiere; elle donnera sans doute de la consolation aux Lecteurs, et à mesme temps leur fera voir que la force du véritable Christianisme et l'Esprit de JESUS-CHRIST, ne se trouvent pas moins parmi les Barbares, que chez les peuples pollicez, *ubi non est Gentilis et Iudæus, Barbarus et Scythæ, sed omnia et in omnibus Christus.* Le Pere Fremin la raconte avec toute la fidelité possible en ces termes :

Arrivant au pais des Iroquois, nous fûmes obligés de rester trois jours à la premiere Bourgade qui se trouva en nostre chemin appelé Gandaouiagué; la crainte des guerriers de la nation des Loups nous y tenant resserrez, et nous empeschant de passer outre, sans escorte considerable.

Pendant ce temps que Dieu me donnoit bien à propos, je tâchay de ramasser nos anciens Chrestiens de la Nation Huronne, lesquels depuis plusieurs années estoient privez de la veuë de leur Pasteur; je les fis tous assembler dans une Cabane écartée, pour y regler tous les exercices du Christianisme qu'ils y devoient pratiquer.

Il se trouva parmi ce petit troupeau, une femme Iroquoise âgée de vingt cinq ans, laquelle voulut rester pour entendre ce que je devois dire; à la fin de mon discours, m'adressant la parole, elle me dit que tout de bon et sans feintise elle vouloit estre Chrestienne. Je luy respondis que je jugerois de sa sincerité par sa perseverance; que cependant ie l'instruerois et luy ferois concevoir peu à peu le grand bonheur auquel elle aspiroit. Elle ne manqua pas de son

costé de faire tout ce que je devois esperer d'une fervente Catechumene; elle assista à toutes nos assemblées avec une ferveur des premiers Chrestiens, et quand il me fallut partir, ayant designé la Cabanne où tous se devoient assembler les matins et les soirs pour y faire les prieres publiquement, et ayant nommé une bonne Chrestienne pour avoir soin d'avertir tous les autres de l'heure de ces assemblées, nostre Iroquoise se presenta pour cet office de Charité et d'humilité, et avec un courage tout à fait heroïque, elle surmonta la honte naturelle et ordinaire qu'ont les jeunes femmes Iroquoises, d'aller de Cabanne en Cabanne faire ces sortes d'invitations, qui ne se font point sans recevoir des brocards et des injures de la part de ceux qui ne sont pas Chrestiens.

Quand je fus prest de partir, comme elle vit qu'elle ne pouvoit pas encore obtenir la grace d'estre Baptisée, elle me dit, mais avec une ravissante ingenuité. Pour le moins, baptise mon fils unique, il n'a pas encore peché comme moy, pour se rendre indigne de ce bonheur. Je luy accorday cette demande, et la consolay beaucoup, luy promettant de me rendre dans 15 iours auprès d'elle, pour l'instruire.

Les 15. iours estants expirés, et ne pouvant me dérober aux affaires plus importantes qui m'accabloient, ie ne pus tenir ma promesse pour l'aller voir; mais elle vint elle mesme me trouver dans la Bourgade de Tionnontonguen. Je fus ravi de la voir, et luy ayant dit que j'allois me mettre tout de bon à luy apprendre les prieres et les principaux Mysteres de nostre Foy: Je les scay, me dit-elle, ie les ay apprises parfaitement pendant ton absence, par le moyen d'une bonne Huronne qui n'a cessé de m'instruire tous les iours, puis s'étant mise à reciter parfaitement toutes les prieres et les principaux articles de la Foy: A quoy tient-il, m'ajouta-t-elle, que tu ne me baptises? c'est à present que tu dois tenir ta parole.

Comme ie ne la connoissois pas encore assez, ie la differay à un autre temps,

le plus doucement qu'il me fut possible, et ie luy fis trouver bon de s'en retourner chez soy en emportant l'esperance qu'au plusost l'acquiescerois à ses desirs. De fait, quelque temps apres ie fus en sa Bourgade de Gandaouagué. Comme i'y entrois, elle vint audevant de moy, pour me demander le Baptesme; ie tachay pour lors de m'informer de nos bonnes Chrestiennes Huronnes, comme elle s'estoit comportée pendant mon absence; elles m'asseurèrent qu'elle avoit esté l'exemple de toutes les autres soit en sa ferveur, soit en l'assiduité aux prieres tous les matins et tous les soirs, sans y avoir iamais manqué, qu'elle adioûtoit mesme ses paroles à ses exemples, les exhortant avec une ardeur admirable.

Ie luy parlay donc en particulier pour sonder un peu le fond de son cœur, et ie trouvay une femme d'une rare innocence, d'un bon esprit, et d'une heureuse memoire; elle s'estoit habituée à reciter tous les iours son chapelet cinq et six fois, et ie puis assurer que depuis le matin iusques au soir, elle estoit en oraison continuelle. Toutes ces belles dispositions m'obligerent enfin à luy conférer le S. Baptesme.

Cette vertu estoit trop grande pour n'estre pas éprouvée; elle n'eut que deux iours de terme, après lesquels son fils tombe malade. Ie tremblois de peur pour cette pauvre femme, ne la croyant pas encore assez bien affermie, mais ie m'apperceus bien que ce n'estoit pas une vertu du commun, elle ne broncha point dans ses saintes resolutions, et continua ses devotions à l'ordinaire, et merita par sa constance la guerison de son fils.

Mais ce ne fut que pour entrer dans une plus rude épreuve: à peine son fils est-il guéri, que son mari fut tué tout proche du bourg par les Mahingans; elle aimoit cet homme plus qu'elle mesme, et comme elle estoit bien faite, aussi avoit-elle bon esprit, et estoit des meilleures familles du pais; toutes ces bonnes qualités avoient donné naissance à leur mariage, qui s'estoit fortifié depuis huit ou dix ans par un amour re-

ciproque tendre et tres constant, et passoit pour le plus accomply qui fust entre les Sauvages.

On peut iuger par là quelle devoit estre l'affliction de cette femme, et si sa foy, qui n'estoit encore que dans son berceau, n'estoit pas bien en danger de se perdre; mais tant s'en faut qu'elle se relâchast en ses devotions, qu'au contraire elle les augmenta pour se fortifier toujours de plus en plus contre les attaques du diable, qui suscita les parens du defunt pour venir tous fondre en sa Cabanne, et luy faire mille reproches, luy imputant et la maladie de son fils et la mort de son mary, qu'elle avoit tués se faisant Chrestienne. Ses propres parens s'en meslerent aussi, et tous ensemble passerent huit iours autour d'elle, la chargeant de toutes les iniures les plus atroces que la passion leur pouvoit suggerer, et usant envers elle de tous les mauvais traitemens qu'on peut s'imaginer en ces rencontres.

Les courages les plus fermes plieraient dans ces conionctures, et huit iours de souffrances estoient assez pour la ietter dans l'abattement, et d'esprit et de corps; mais elle ne s'en fut pas plutost apperceuë qu'elle m'envoia querir pour l'aller consoler. A nostre entrevüe elle redoubla ses larmes, et ie ne pûs retenir les miennes; mais ses larmes estoient toutes innocentes, et ie trouvay son cœur parfaitement resigné aux ordres de Dieu, et son Ame aussi nette parmi toutes ces brouilleries, et aussi innocente que le premier iour de son Baptesme. Mais ce que l'admiray davantage, ce fut sa fermeté dans sa foy, et dans toutes ses pratiques de devotion, dans lesquelles elle demeura toujours inébranlable iusqu'à reciter son chapelet huit et dix fois par iour, en quoy elle goûtoit une merveilleuse douceur parmi ses plus grandes afflictions.

Après cela, ie croyois que Dieu estoit content de ces épreuves; mais à peine vingt iours de temps avoient commencé à essuyer ses larmes, qu'une fluxion luy tomba sur les yeux, qui luy rendit le visage monstrueux, et luy fit perdre



l'usage de la lumiere. A cet accident tous ses parens, aussi bien que ceux de son mari defunt, redoublerent leurs persecutions : N'es-tu pas encore contente d'avoir tué ton mari, luy disoient-ils ? veux-tu encore te tuer toy mesme ? Ne vois-tu pas que c'est la Foy qui cause tous ces maux ? Ayc pitié de ton enfant et de tes autres parens, si tu veux t'abandonner en proye à toutes les miserés. Ils continuerent huit iours durant dans de semblables reproches, et elle, pendant toute cette persecution, n'avoit autre consolation que celle que Dieu luy donnoit dans ses prieres, qu'elle redoubloit à proportion qu'on la persécutoit.

On luy amena plusieurs fois les iongleurs du pais pour travailler à sa guérison par des festins et par des ceremonies superstitieuses, mais iamais elle n'y voulut consentir. Ceux qui savent combien grande est la condescendance qu'ont les Sauvages pour leurs parens, iugeront aisement que la vertu de cette femme estoit heroïque, et que Dieu luy a fait des graces bien singulieres.

Ayant donc refusé les iongleurs du pais, elle s'adressa à un de nos Chrétiens Hurons, qui scavoit un bon remede pour son mal ; et Dieu le benissant, après trois mois d'espreuve, elle a recouvré et la lumiere de ses yeux, et la santé de son corps, et en reconnoissance elle continué dans ses ferveurs, qu'elle inspire à son fils, qui n'a que quatre ans, et qu'elle a desia rendu scavant dans les prieres. Si la perseverance met le seau à une si heureuse vie, ie ne feray point de difficulté, connoissant comme ie fais, son innocence, de l'egaler aux Chrestiens des premiers Siecles de l'Eglise. Mais retournons au voyage de nos Missionnaires, que le recit de ces deux choses assez considerables a interrompù. Voicy comme il continué à parler :

## ARTICLE IV.

*De la reception des Peres dans les autres Bourgades Iroquoises, et d'un celebre Conseil qui y fut tenu après leur arrivée.*

De Gandaouagué nous passâmes à une autre bourgade éloignée de deux lieuës, ou nous fûmes encore mieux receus qu'en la premiere, et que nous consacråmes par le Baptesme de trois enfans, dont l'un, qui se trouve Orphelin de pere et de mere, est tout prest d'expirer. Ne voilà pas par avance une riche recompense de nos travaux passés, et un puissant aiguillon pour embrasser avec courage ceux qui se presenteront.

Il fallut encore sortir de cette seconde Bourgade pour nous transporter à la Capitale de tout ce pais, nommée Tionnontagouen, que les Iroquois ont rebastie à un quart de lieuë de celle que les François brûlerent l'an passé. Nous y fûmes escortés par deux cents hommes qui marchoiert en bon ordre, nous allions les derniers immédiatement devant les testes blanches et les plus considerables du pais. Cette marche se faisoit avec une gravité admirable, iusqu'à ce que nous estans rendus assez proche du Bourg, tout le monde s'arresta, et nous fûmes complimentés par le plus eloquent de la Nation qui nous attendoit avec les autres Deputez. Après quoy, il nous introduisit dans la Bourgade, où nous fûmes receus avec la decharge de toute l'artillerie, chacun tirant de sa Cabanne, et deux pierriers faisant feu aux deux bouts du Bourg.

Toute la harangue que cet homme nous fit, consistoit en ces deux mots, qu'ils estoient heureux de ce que le François venoit dissiper les broüillards de l'air dont la nation des Loups le troubloient, et remettre leur esprit en bonne assiette par l'assurance de la paix, que nostre venuë leur donnoit ; après quoy suivit le festin, qui consistoit à un plat de bouillie de bled d'Inde cuit à l'eau, avec un peu de poisson boucané, et pour dessert un panier de citrouilles.

Peut-estre s'estonnera-t-on que des Missionnaires acceptent des honneurs qui leur sont si magnifiquement deferez, et se trouvent à des festins dont ces peuples ont de coutume de regaler leurs Ambassadeurs ; mais et ces honneurs et ces festins sont à la Sauvage, c'est à dire de telle nature, qu'ils ne combattent point ni l'humilité, ni la temperance Chrestienne, au contraire ils fournissent les occasions de pratiquer avantageusement ces deux vertus. Il faut donc s'en tenir au sentiment de S. Paul : *Scio et humiliari, scio et abundare, et satiari et esurire.*

Le iour de l'Exaltation de la Sainte Croix estant destiné pour faire nos presens, c'est à dire pour parler en public sur le suiet de nostre venue ; toutes les six Bourgades d'Agnié s'assemblerent icy, hommes, femmes, et enfans et vieillards, et après avoir donné commencement à cette action par le *Veni Creator*, dont le chant fut entrecoupé du son d'un petit instrument de musique, que ces peuples escoutent avec plaisir et avec admiration, le Pere Fremin barangua devant toute cette grande assemblée, s'accommodant pour les discours et pour les postures à la façon de faire de leurs plus celebres Orateurs, qui ne parlent pas moins par gestes que de la langue. Il leur fit voir les grands biens que produisoient la paix, les malheurs qui accompagnent la guerre, dont ils avoient éprouvé les effets depuis un an par l'embrassement de leur Bourg. Il leur reprocha les perfidies et les cruautés qu'ils avoient exercées avec tant de barbarie sur nos François, sans en avoir receu aucun mauvais traitement ; il leur declara ensuite, qu'il venoit exprés pour changer cette humeur barbare leur apprenant à vivre en hommes, et puis à estre Chrestiens ; et qu'en suite nostre grand Onnontio les recevroit pour ses sujets, et les prendroit désormais sous sa protection Royale, comme il a fait tous les autres peuples de ces contrées. Qu'au reste ils se donnassent bien de garde désormais d'exercer aucun acte d'hostilité, ni sur nous, ni sur nos alliés. Mais afin

de leur donner plus de terreur et faire plus d'impression sur leurs esprits, comme ces peuples se conduisent beaucoup par les choses exterieures, le Pere fit planter au milieu de la place où se tenoit le Conseil, une perche longue de quarante ou cinquante pieds, du haut de laquelle pendoit un collier de Pourcelaine, leur declarant que seroit ainsi pendu le premier des Iroquois qui viendrait tuer un François, ou quelqu'un de nos Alliés, qu'ils en avoient desia veu l'exemple par l'execution publique qui fut faite à Quebec l'année passée d'un homme de leur pais, qui avoit contrevenu à quelques uns des articles de la paix.

Il n'est pas croyable combien ce present si extraordinaire les estonna tous, ils demeurent long temps la teste en bas, sans oser ni regarder ce spectacle, ni en parler iusqu'à ce que le premier et le plus eloquent de leurs Orateurs, ayant comme repris ses esprits, se leva et fit toutes les singeries imaginables autour de cette perche, pour declarer son estonnement. On ne peut pas décrire toutes les gesticulations que fit cet homme âgé de plus de soixante ans, que de regards inopinés à la veuë de ce spectacle, comme s'il en eust ignoré la signification ; que d'exclamations, en ayant trouvé le secret et l'interpretation, que souvent il se prenoit horriblement par le gosier avec ses deux mains, se le serrant estroitement, pour représenter, et en mesme temps donner horreur de ce genre de mort à une infinité de monde qui nous environnoit, en un mot, il employa toutes les figures des plus excellents Orateurs, avec une eloquence surprenante, et après avoir discouru sur ce suiet bien long-temps, faisant toujours paroître des traits d'esprit qui n'avoit rien de commun, il finit en nous delivrant les captifs que nous demandions, et nous donnant le choix du lieu, où nous voulions bâtir nostre Chapelle, à la construction de laquelle ils s'offroient de travailler en toute diligence. Ils nous delivrerent aussi un François qu'ils tenoient captif depuis quelque temps, et nous promi-

rent la liberté de douze Algonquins, partie de la Nation des Nez Percés, partie de celle des Outaouacs, qu'ils nous remettront entre les mains pour les renvoyer chacun en leurs païs.

## ARTICLE V.

*De l'establisement du Christianisme dans le païs des Iroquois d'Agnié.*

Nostre Chapelle ayant esté dressée par les soins des Iroquois mesmes, qui s'y appliquèrent avec une ardeur incroyable, nous l'ouvrismes et nous commençâmes à y faire entendre la sainte Messe à nos anciens Chrestiens, instruits autrefois par nos Peres dans leur païs des Hurons. Il faut icy avouer qu'on ne pût s'empescher de verser des larmes de ioye, en voyant ces pauvres captifs si fervents dans leurs devotions, et si constants dans leur Foy depuis tant d'années qu'ils ont esté privés de toute instruction. C'est la recompense que Dieu nous donne par avance, pour les petits travaux ausquels ce genre de vie si barbare nous engage pour son amour. Les journées nous coulent sans y penser, et nous voyans obligés d'employer les huit heures de suite à faire prier Dieu ceux qui viennent en la Chapelle, le reste du temps se passe bien viste aux autres fonctions Apostoliques.

Les meres nous apportent leurs petits enfans pour leur faire le signe de la Croix sur le front, et elles s'accoutument à le faire elles mesmes avant que de les coucher, leurs entretiens ordinaires dans les Cabannes sont de l'Enfer et du Paradis, dont nous leur parlons souvent.

Le mesme se pratique dans les autres Bourgs, à l'imitation de celuy-cy et on nous y invite de temps en temps pour leur aller administrer les Sacremens, et mettre ces Eglises naissantes en l'estat que cette Barbarie peut souffrir.

Dés la premiere visite que le Pere Fremin a faite à une de ces Bourgades, il y a trouvé quarante cinq anciens

Chrestiens, qui luy ont causé et ont receu reciproquement bien de la consolation ; il a esté obligé de rendre ce témoignage à la verité, declarant, qu'il n'eust iamais crû ce qu'il a veu et expérimenté, combien la pieté est bien enracinée dans l'ame de ces pauvres Captifs, qui surpassent de beaucoup en devotion le commun des Chrestiens, quoy qu'ils n'ayent eu depuis si long temps aucune assistance de leurs Pasteurs. Ils se sont approchez des Sacremens, ils ont fait baptiser leurs enfans, et ont fait voir le lieu où ils s'assemblent tous les soirs sans y manquer, pour conserver leur ferveur par les prieres publiques qu'ils font ensemble, où se trouvent aussi quelques Iroquois, attirés par l'odeur de ce bon exemple, et persuadez de la verité de nostre sainte Foy par une si genereuse constance.

Comme les Iroquois ont fait des conquestes dans toutes les parties du Canada, ils nous donnent moyen d'ouvrir les Tresors de la grace à toute sorte de Nations, par l'instruction de leurs Captifs.

Une pauvre Esclave prise en guerre et amenée de la Mer du Nord, en ressent heureusement les effects ; presté de mourir, elle a receu le S. Baptesme avec des dispositions merveilleuses.

Une autre Captive de la Nation des Loups, a esté disposée au Baptesme, avant que d'estre brûlée selon la Sentence qu'on a portée contre elle. O qu'il y a de plaisir de faire de semblables rencontres !

Nous ne prenons pas moins de soin pour la conservation de la paix que pour l'establisement du Christianisme, parce que l'un depend del'autre ; c'est ce qui nous a fait faire tous nos efforts pour conserver la vie à un Outaouac, que les Iroquois d'Onnejout avoient envoyé icy comme une victime destinée au feu. On le fit entrer dans ce Bourg, pour nous en dérober toute connoissance, on prepare les feux qui devoient éclairer cette horrible nuit, choisie pour cette cruelle execution. Par malheur il ne se trouvoit icy pour lors aucun des Anciens,

à qui il appartenoit d'arrester ces violences ; les ieunes gens qui ne respirent que la guerre, s'estoient desia saisis de cette proye, et l'avoient enfermée dans une Cabanne toute en feu, pour y executer à la sourdine leurs cruautés ordinaires. Vne femme Iroquoise m'en vint avertir en secret, (c'est le Pere Fremin qui parle) i'y cours incontinent, ie parle, i'exhorte, mais en vain ; ie menace, ie fais retirer les femmes et les enfans, tous m'obeissent, à la reserve de deux hommes, qui nonobstant tous mes efforts continuerent à brûler ce miserable ; ie fais le cry partoutes les ruës du Bourg : Vieillards, vous estes morts ; enfans, il n'y a plus de vie pour vous, la paix est rompuë : voila les Loups qui viennent d'un costé, et de l'autre ie vois Onontio avec son armée ; vostre terre va estre renversée, vos Champs, vos Cabannes, vos Bourgades vont estre ruinées. Après avoir couru toutes les ruës faisant ces cris, ie m'arrestay devant la Cabanne où l'on brûloit ce prisonnier contre un des principaux articles de la Paix ; mais la porte estoit barricadée, ie crie plus haut, disant que tout le país est perdu, on ne me respond point. Je trouve par bonheur un vieillard parent de ceux qui estoient causes de cette tragedie, ie luy parlay si efficacement, et mes menaces eurent un tel effet sur luy, qu'avec l'autorité que son âge et son alliance luy donnoit, il alla retirer ce pauvre homme du milieu des feux, et me le remit entre les mains. Il fut bien guery de ses blessures ; mais la vehemence de la douleur, iointe à la peur, luy causa une fievre qui m'a donné tout loisir de l'instruire à mon aise, et le preparer à sa derniere fin. De fait, 24. iours après cet accident, il est mort en bon Chrestien, et ie ne doute plus que ce n'ait esté par une Providence toute particuliere, que i'ay fait tous ces efforts pour sa liberté, afin de le delivrer en mesme temps des feux des Iroquois et de ceux de l'enfer.

Nous l'avons enterré avec bien de la ioye, et avec toute la solennité qui se peut garder dans le milieu de cette bar-

barie. Tous nos Chrestiens y ont assisté en bel ordre, et avec une modestie qui a ravy les Iroquois, lesquels ont voulu voir cette ceremonie si extraordinaire, et qui ne s'estoit iamais pratiquée chez eux. Ainsi peu à peu nous establirons le Royaume de IESVS-CHRIST, sur les ruines de celuy de Satan, qui fait tous ses efforts au contraire, comme nous allons voir dans l'article suivant.

ARTICLE VI.

*De l'ivrognerie des Iroquois d'Agnié et de ses malheureux effets.*

Il y a bien des empeschemens à l'établissement de la Foy parmy ces peuples, dont on a assez parlé dans les Relations precedentes ; un des plus grands dont on n'a pas encore fait mention, et dont le diable se sert bien avantageusement, est l'ivrognerie causée par l'eau de vie, que les Europeans de ces costes là ont commencé à leur vendre depuis quelques années.

Elle est si commune icy, et y cause de tels desordres, qu'il semble quelque-fois que tous ceux du Bourg sont devenus fols tant est grande la licence qu'ils se donnent, quand ils sont pris de boisson. On nous a ietté des tisons à la teste, on a mis nos papiers au feu, on a forcé nostre Chapelle, on nous a souvent menacé de la mort ; et pendant les trois et quatre iours que durent ces desordres, et qui arrivent assez souvent, il faut souffrir mille insolences sans se plaindre, sans manger, sans reposer, ces furieux renversant tout ce qu'ils rencontrent, et mesme se massacrant les uns les autres, sans esparagner ni parens, ni amis, ni compatriotes, ni estrangers. Les choses vont quelquefois à un tel excés, qu'il nous semble que la place n'est plus tenable ; mais nous ne la quitterons qu'avec la vie, et cependant nous travaillons toujours à ramasser les precieux restes du sang de IESVS-CHRIST, qui n'a pas esté moins

respandu pour ces pauvres Barbares, que pour le reste du monde.

Quand l'orage est passé, nous ne laissons pas de faire nos fonctions assez paisiblement ; nous avons entre autres célébré la feste de Noël avec toute la devotion imaginable de la part de nos Neophytes, dont plusieurs ont assisté à six Messes de suite, ainsi Dieu ne nous laisse pas toujours dans l'amertume.

Nous avons bien quarante Hurons qui font profession publique du Christianisme, et qui sont pour la plus part en tres-bon train, et dans une grande ferveur. Les trois premiers mois nous avons baptisé une cinquantaine de personnes, dont deux femmes Iroquoises et deux Algonquines sont en voye de salut, comme nous avons suiet de le croire, veu les bons sentiments dans lesquels elles ont expiré ; du depuis nous en avons encore bien baptisé cinquante, et de ce nombre, trente enfans sont avec toute assurance dans le Paradis. Voila pour le present tout ce que nous pouvons dire de cette Mission de Sainte Marie, pour laquelle nous concevons de grandes esperances, si la paix dure, et si nos Iroquois sont humiliés. Pour y contribuer, nous avons jugé qu'il estoit bon que le Pere Pierron, après avoir esté chez les Hollandois, ou plustost les Anglois qui se sont rendus Maistres de la Nouvelle Hollande, entreprist le voyage de Quebec sur les glaces pour informer Monsieur le Gouverneur et Monsieur l'Intendant de l'estat de ce pais, enfin qu'ayant toutes les lumieres necessaires, ils puissent continuer ce grand ouvrage de la paix qu'ils ont si heureusement commencé.

### CHAPITRE III.

#### *De la Mission de S. François Xavier chez les Iroquois d'Onneiout.*

Le Pere Jacques Bruyas estant arrivé à Agnié, en compagnie des Peres Frémin et Pierron, se separa d'eux pour

tirer vers la Bourgade d'Onneiout, qui est la seconde Nation des Iroquois Inferieurs, la moins nombreuse en effet, mais la plus superbe, et la plus insolente de toutes. Il y arriva dans le mois de Septembre de l'année 1667. pour y ietter les fondemens d'une nouvelle Eglise, à laquelle la Providence l'avoit destiné. Voicy comme il en parle.

Je ne seurois mieux commencer que par ce qui s'est passé en ce iour, auquel j'ay eu la consolation de dire pour la premiere fois la Sainte Messe dans ma petite Chapelle, qui vient enfin d'estre achevée par les propres mains de nos Iroquois. J'espere que la feste du Glorieux Archange S. Michel me sera de bon augure, puis qu'il est le Prince de l'Eglise, il aura soin de celle-cy, qui ne fait que naistre, et luy donnera accroissement.

Huit iours après que j'eus ouvert la Chapelle, Dieu m'a comblé d'une ioye tres-sensible, dans l'heureuse rencontre que j'ay fait d'une femme âgée de 50. ans, malade d'une oppression de poitrine et d'une fievre continuë, qui dans ses redoublemens la met à l'extremité. Cette Ame predestinée pour le Ciel, ayant oüy parler à sa fille de la priere que j'enseignois à faire tous les iours, luy témoigna qu'elle seroit bien aise de me parler pour se faire instruire ; ie me transportay aussitost dans sa Cabanne, où ie trouvay un cadavre animé, plutôt qu'une femme vivante ; ce qui m'obligea de luy parler du bonheur que les Fideles possederoient en l'autre vie, et luy ouvrir l'esprit pour les autres Mysteres de nostre Foy. Elle m'escoute avec attention, et m'assure qu'elle croit tout ce que ie luy dis ; i'y retourne tous les iours à plusieurs reprises, enfin la voyant tirer à sa fin, et d'ailleurs bien instruite, ie l'ay baptisée, et depuis j'ay touiours reconnu dans elle vne affection tres-fervente et tres-sincere pour la priere.

Vn peu avant qu'elle expirast, ie luy fis faire les actes propres des moribons, iusqu'à ce qu'ayant perdu la parole, elle ne me parloit plus que par signes ;

meanmoins luy ayant montré le Crucifix, ie luy dis pour la dernière fois : Agathe, (c'estoit son nom de Baptesme) voila celuy qui est mort pour toy, ne l'aimes-tu pas ? Veux-tu encore l'offenser ? Alors faisant encore un effort, elle dit distinctement : Oüy ie l'aime, iamais plus de peché ; ie croy en luy, il n'est pas menteur comme nous. Et la parole luy ayant manqué aussi bien que l'usage de ses mains, qu'elle ne pouvoit plus remuer, elle me fit signe des yeux et de la bouche, d'approcher mon Crucifix, ce qu'ayant fait, elle le baisa avec tant de devotion que j'eus bien de la peine de ne pas donner quelques larmes à un spectacle si nouveau, d'une personne élevée dans l'idolatrie, et instruite depuis si peu de temps.

C'est donc ainsi que cette pauvre Iroquoise est morte entre les bras de Iesus mourant, et c'est ainsi que Dieu detrempe les dégouts et les ennuis qui sont inseparables de la fonction où ie suis employé, et qu'il adoucit les amertumes de ma solitude.

Cette seule victoire sur le demon est capable de me donner de nouvelles forces pour le combattre et pour tout entreprendre, où il s'agira de la gloire de mon Maistre.

Cette bonne femme a laissé une fille, qui est un des beaux naturels que ie connoisse, et qui ne cedera pas à sa mere, comme j'espere. J'ay sceu d'elle une chose fort rare parmi les Sauvages, et que ie ne puis assez admirer dans la corruption universelle des autres, c'est que iamais elle n'a violé la foy coniugale à son mari. On l'a souvent sollicitée, et mesme on luy a ietté des sorts pour la priver des fruits du Mariage, mais ni la sterilité, ni toutes les menaces qu'on a pû luy faire, n'ont esté capables de l'ébranler tant soit peu dans son dessein de garder la chasteté coniugale.

Quelque temps après le decez de cette Iroquoise, j'ay envoyé au Ciel un petit enfant que j'ay baptisé avant sa mort ; c'est un Ange qui priera pour la conversion de ses Compatriotes. Quand ie n'aurois fait autre chose que de contri-

buer au salut de ces deux Iroquois, ie m'estimerois bien payé de tout ce que j'ay souffert et de ce que j'espere souffrir à l'avenir. J'attens un grand secours de ces deux Ames innocentes auprès de Dieu.

Ie me persuade qu'ils ont desia operé en la personne d'un Iroquois d'Agnié, habitué icy depuis plusieurs années, dont la conversion a des circonstances qui meritent d'estre rapportées. Cet homme estoit malade il y a longtemps, d'une fluxion sur la poitrine, qui ne luy donnoit point de relâche ; son mal augmenta beaucoup depuis un voyage qu'il voulut faire à Agnié, d'où il retourna avec une fievre continué, qui l'obligea de chercher quelque remede pour soulager sa douleur. J'avois par bonheur encore une medecine, que ie luy donnois plutôt pour gagner son affection, que pour luy procurer une entiere guérison ; en effet il me témoigna dés lors qu'il souhaitoit depuis longtemps d'être Chrestien, et me pria de l'instruire au plustost. Ie commençay de le faire le mieux que ie pûs, mais le demon fit bientost avorter tous ces bons desseins, et ie fus bien estonné lors qu'allant visiter mon malade, ie le trouvay si éloigné de croire en Iesus-Christ, qu'il ne vouloit pas mesme me regarder. Il persista huit iours entiers dans son opiniastreté, pendant lesquels il fut visité d'un longleur qui luy donna des grandes esperances de recouvrer la santé, et luy fit concevoir une plus grande aversion de la Robe noire. Cependant ie ne cessay de prier Dieu pour sa conversion, voyant bien qu'il avoit peu de temps à vivre, et l'interposay le credit de la Mere commune des Pecheurs envers son Fils, pour obtenir une parfaite penitence de cet infidele ; apres quoy ie retournay en la Cabanne de ce miserable, que ie trouvay si foible et si abattu, qu'à peine pouvoit-il parler : Eh bien, luy dis-je, tu vois ou se terminent les belles promesses de ton longleur, et tu reconnois maintenant l'inutilité de ses sortilèges ? ô que tu ferois bien mieux de me croire et de m'écouter, quand ie te promets, non pas

de te rendre la santé pour quelques années, car ie mentirois, puis que ton mal est incurable ; mais ie t'assure que tu seras heureux dans le Ciel pour une Eternité. Courage, mon frere, tu as peché en refusant d'entendre la voix du Maistre de nos vies ; mais il est assez bon pour te pardonner, si tu es marri de l'avoir offensé.

L'adiouëtay plusieurs autres choses que le S. Esprit m'inspira, et qui toucha en mesme temps le cœur de ce pauvre homme qui ne cessoit de pleurer, et me disoit en sanglotant : J'ay peché, mon frere, ie n'ay point d'esprit, mais ne m'abandonne pas, ayez pitié de moy, instruis moy sans delay, ie seray plus souple desormais à escouter ta parole, ie ne veux plus obeir au demon. Il accompaignoit ses paroles de tant de larmes, que ie n'eus pas de peine à croire que Dieu ne l'eust touché.

Ie recommencay donc mes instructions, après lesquelles ie luy donnay le Baptesme, auquel il a survescu huit iours, pendant lesquels ie ne scaurois exprimer la ferveur et la devotion qu'il a temoignée pour la priere.

Trois iours devant sa mort, il tomba en delire ; mais quoy qu'il n'entendist rien quand on luy parloit d'affaire, il sembloit neanmoins retourner en son bon sens quand ie luy parlois de la priere. L'esprit luy retourna un iour avant son trépas, que ie passay auprès de lui pour le faire souvenir de Dieu, et pour luy inspirer des pensées propres pour l'estat, où il se trouvoit ; mais il n'avoit pas besoin de ma presence pour cela, car il ne faisoit que repeter iusqu'au dernier moment de sa vie, les paroles : *Iesvs, ayez pitié de moy, ie suis marri de t'avoir offensé.*

I'attribüe cette conversion à la Sainte Vierge, qui l'a impetree de son Fils, et qui continuë ainsi à me consoler dans ma solitude.

Après ce coup de grace, i'espere avec la misericorde de nostre bon Dieu, qu'aucun malade ne m'eschappera sans que ie le dispose à la mort, quoy que le nombre en soit si grand que i'ay bien de la peine à les visiter tous, et

ils pourroient bien donner de l'employ à un fervent Missionnaire.

Quelques bonnes Chrestiennes Huronnes me viennent au secours, une entre autres nommée Felicité, qui fait parfaitement l'office de Catechiste. Ie suis surpris de l'entendre quelque fois faire ses exhortations à nos Catechumenes, et les instruire de l'importance de la priere, et de l'excellence de la Foy ; si i'en avois beaucoup de semblables, tout ce Bourg seroit bientost converty.

Ces douceurs sont entremêlées de bien des Croix ; la plus rude que i'ay eüe de ma vie, est d'avoir veu brûler icy quatre femmes, pris sur la Nation d'Andastogué, sans que l'aye pü leur administrer le saint Baptesme, pour les empêcher de passer d'un feu veritablement bien cruel, et qui me faisoit horreur, à un autre incomparablement plus rigoureux. J'ay fait ce que i'ay pü auprès d'elles, mais il m'a esté impossible d'en tirer aucune raison : il n'y a pas vn Onneiout dans ce Bourg, qui entende leur langue, et qui en soit entendu. O que ce m'estoit là une rude et pesante Croix, de voir ces pauvres victimes ietter sur moy du milieu de leurs flammes, des œillades tendres et suppliantes comme pour me demander quelque soulagement, et ne leur en pouvoir donner, ny pour les peines qu'elles souffroient alors, ny pour celles où elles alloient tomber.

J'ay esté un peu consolé dans mon affliction, par les bons sentimens de la fille de nostre Agathe, dont i'ay parlé, car m'estant venuë trouver lors qu'on amenoit ces Esclaves, et qu'on les recevoit à la mode du pais, c'est à dire avec une prodigieuse décharge de coups de bastons, elle me demanda s'il y avoit du mal d'aller voir leur reception, declarant qu'elle estoit resoluë de ne point sortir de chez soy, de peur de déplaire à Dieu, par la veüe de ce spectacle d'horreur ; cependant on faisoit des cris et des huées par tout le Bourg, capables d'exciter la curiosité des plus modestes, et il ne faut pas une moindre vertu pour s'abstenir de se trouver

à ces ceremonies, qu'il en eust fallu autre fois pour ne pas regarder les Entrées triomphantes que faisoient les Romains dans leur ville, après quelque celebre victoire, puis que c'est à proportion la mesme chose à l'égard de nos Sauvages, qui mettent toute leur gloire à ramener des Captifs, et leur faire faire comme une entrée triomphante dans leur Bourg.

Le iour d'apres qu'on eût brûlé ces Captifs, cette bonne femme s'informa de moy, s'il y avoit du mal d'assister à ces executions, et luy aiant respondu qu'elle n'offenseroit point Dieu, si elle s'y trouvoit sans aucun mouvement de hayne ou de vengeance, et sans prendre plaisir à la disgrace de ces miserables : Je n'ay pas osé, me dit-elle, y aller dans la crainte de déplaire à Dieu. Je n'ay point vëu de conscience plus delicate ; j'admire sa generosité à prier Dieu en face des plus libertins. Si elle continuë comme elle a commencé, j'espere qu'elle sera un iour l'appuy de cette Eglise naissante. Peut-estre est-elle redevable de ce bonheur à son mari, Huron de Nation, autrefois baptisé par le feu Pere Garreau, homme d'un bon naturel, et fort porté aux choses de son salut.

C'est ainsi que ce petit troupeau va croissant, ie l'ay augmenté dès les quatre premiers mois, de cinquante deux Ames, à qui j'ay conféré le Sacrement de Baptesme. Ce sont la plus part des enfans, car pour les Adultes, il faut y proceder avec un grand discernement, de peur de faire plus d'Apostats que de Chrestiens. Ils tiennent le songe comme une Divinité qu'ils adorent, et ils ont l'instabilité du mariage comme une porte ouverte au desordre de leurs convoitises. Ce sont deux grands obstacles à la Foy, et qui me rendent plus difficile à les admettre à l'Eglise ; neanmoins si les prieres des Ames zelées pour la conversion des Sauvages obtiennent de la misericorde de nostre Seigneur, que nos Iroquois demeurent dans l'humiliation et dans la crainte, j'espere qu'en peu de temps nous pourrons elever icy, sur les ruines de l'infir-

mité une Eglise fleurissante, et reduire ces esprits de sang et de cruauté, à la douceur du Christianisme.

---

#### CHAPITRE IV.

#### *De la Mission de S. Iean Baptiste, aux Iroquois d'Onnontâé.*

Nous suivons la situation des lieux dans l'ordre des Chapitres ; car apres la Nation d'Agnié, et celle d'Onneïout, tirant entre le Midy et le Couchant, on rencontre Onnontâé, grande Bourgade, qui est le centre de toutes les Nations Iroquoises, et où se tiennent tous les ans comme les Estats generaux, pour vuider les differents qui pourroient avoir pris naissance entre eux, pendant le cours de l'année.

Leur Politique en cela est tres sage, et n'a rien de Barbare : car, comme leur conservation depend de leur union, et comme il est difficile que parmi des peuples où la licence regne avec toute impunité, sur tout parmi les ieunes gens, il ne se passe quelque chose capable de causer de la rupture et de desunir les esprits, ils font chèque année une assemblée generale dans Onnontâé, où tous les Députés des autres Nations se trouvent pour faire leurs plaintes, et recevoir les satisfactions necessaires, par des presents mutuels, avec lesquels ils s'entretiennent ainsi en bonne intelligence. C'est ce qui fait que de toutes les Missions Iroquoises, celle sur qui nous iettons les yeux avec plus de complaisance est celle-cy, par ce que outre ce que nous en venons de dire, elle a receu toute la premiere les lumieres de l'Évangile, et peut passer pour la plus ancienne Eglise des Iroquois.

La Providence a fait naistre une occasion favorable pour luy donner commencement, ou plutôt pour retablir en son premier estat le Christianisme qui y estoit florissant, et le seroit en-



core, si la perfidie de quelques uns de ces Barbares n'eussent chassé les Pasteurs, il y a plus de dix ans, par la guerre qu'ils renouvelerent alors contre les François.

Le Pere Julien Garnier, estant monté pendant l'Esté dernier à Onneiout, pour y travailler conjointement avec le Pere Bruyas, au salut de ces peuples, se vit obligé par tous les motifs de charité, de donner iusqu'à Onnontaté, qui n'est éloigné que d'une petite iournée.

Il y fût receu avec tous les tesmoignages de cordialité et de bienveillance, qu'on peut souhaiter d'un peuple qui quoy que barbare est fort affectionné à nos Peres, iusques là qu'ils luy firent une douce violence pour l'empescher de retourner à son Poste, se mettans en devoir de le contenter en tout ce qu'il desireroit d'eux. Et comme il leur eut déclaré qu'il ne pouvoit pas demeurer tout seul et sans Chapelle, Garakontié, ce fameux Capitaine dont on a tant parlé dans les Relations precedentes, s'obligea de satisfaire à l'un et à l'autre; et de fait en peu de iours il mit sur pied une Chapelle, et aussitôt après entreprit le voyage de Quebec, pour visiter Monsieur le Gouverneur, qui avoit desiré de voir cet homme si obligeant envers les François, et pour emmener avec soy quelques uns de nos Peres, qu'il venoit demander, et dont il vouloit estre le Conducteur en son pais.

Pour faire mieux reussir son Ambassade, il lie partie avec les quatre premieres testes du Bourg, qui representoient les principales familles dont il est composé. En cette Compagnie il arriva à Quebec le 20. iour d'Aoust dernier, où ayant paru devant Monsieur le Gouverneur et Monsieur l'Intendant, il fit cinq presents qui estoient comme les Truchemens des cinq paroles, qu'il portoit de la part de toute sa Nation.

## ARTICLE I.

*Presens faits par Garakontié, Ambassadeur des Iroquois d'Onnontaté. Il parla en ces termes à Mr. le Gouverneur.*

Je me suis autres fois vanté d'avoir fait pour la Nation Française, ce que iamais parmy nous un Amy n'avoit fait pour un autre, ayant racheté plus de vingt six de ses Captifs des mains de ceux qui les auroient brûlés, si ie ne les eusse retirés. Mais maintenant ie n'ose plus me glorifier de ce que j'ay fait en ce point, d'autant que vous, Onnontio, avez fait bien davantage pour nous, donnant la vie non seulement aux Onneiout qui estoient parmy vous, tandis que ceux de la part de qui ils venoient demander la paix, vous tuoient; mais de plus la donnant à tout autant de personnes qui composent nos cinq Nations, lors qu'y ayant mené une puissante armée, et pouvant mettre tout à feu et à sang, d'autant que chacun fuyoit devant elle, vous vous estes contenté d'humilier le seul Agnié, c'est en quoy vous avez surmonté l'esperance que j'avois en la clemence des François, et c'est de quoy auourd'huy ie vous viens remercier, et voudrois bien aussi estre capable de remercier nostre grand Roy Louis, de ce qu'il n'a pas desiré nostre sang, ny nostre totale ruine, mais seulement de nous humilier.

2. Je viens aussi nettoyer vos visages des larmes, que le Pere Garnier nous a dit avoir decoulé de vos yeux, en suite de la mort de nos gens tués par les Andastœ.

3. Le Pere Garnier en mettant le pied dans Onnontagué, dit que c'estoit Onnontio qui luy avoit commandé partant de Mont-Royal, de nous venir visiter, pour voir en quel estat estoit nostre pauvre Nation. Cette courtoisie nous a tellement gagné le cœur que nous luy avons fait toutes sortes de caresses, et l'avons prié de ne nous point quitter; à quoy s'estant accordé, moyennant que nous luy fissions une Chapelle et que nous luy vinssions querir un compagnon,

nous avons fait l'un et l'autre. La Chapelle fut faite deux iours après son arrivée, et maintenant nous voicy venus, premierement pour vous remercier de ce que vous vous estes souvenu de nous, et puis pour demander vne Robe-noire pour luy servir de compagnon, donnez nous aussi un Chasseur.

4. Vous ne scauriez douter de ma fidelité ; ie vous prie de croire que toutes nos Nations seront dorénavant dans le respect qu'elles ont promis à votre grand Onnontio, n'écoutez plus les Hurons fugitifs, qui vous veulent mettre en defiance envers nous.

5. Nous n'avons iamais tenu les Loups pour nos ennemis, et neanmoins ils nous tuent. Faites, ô Onnontio ! que vostre voix retentisse dans leur pais, et que dorénavant ils n'infestent plus les chemins, que vous et nous tenons pour nous entrevisiter, car autrement ils vous tuëront bientost aussi bien que nous.

Après qu'il eut ainsi parlé on luy fit response par autant de paroles, accompagnées de cinq presents.

*Responses données le 27. Aoust 1668.  
aux paroles des Iroquois de la Nation  
d'Onnontagué portées par le Capitaine  
Garakontié.*

Le François convient avec toy : tu as tesmoigné en toute occasion, que tu l'aimois si fortement, qu'il en a receu des marques assurées, qui ne souffrent pas qu'on doute de la verité de tes paroles ; aussi il t'a témoigné qu'il avoit cela fort agreable, et t'en a marqué sa reconnoissance, que les belles actions sont estimées meritoires, quand elles se soutiennent par une conduite toujours égale. On espere que la tienne ne se dementera iamais, et que tu inspireras à tes freres et à tes nepveux, de la tenir inviolable à l'égard des François, puisque tu reconnois en eux de si bons sentimens de compassion et de clemence, et que tu es persuadé que pouvant destruire tes freres et tes nepveux, ils ont eu la bonté de ne le

pas faire. Fais donc perdre la pensée que tesmoigne avoir quelque ieunesse estourdie d'entre tes freres et nepveux, que si les François n'ont pas esté détruire le Bourgd'Onneciout, c'est qu'ils nel'ont pu ou nel'ont osé faire, et fais leur entendre, que quand il n'y auroit icy presentement aucunes troupes capables de telle entreprise, ce grand Onnontio, nommé Louis, est si puissant et si jaloux du respect que luy doivent ses enfans, qu'il en envoyroit icy vingt fois davantage, qu'il n'y en a presentement, au moindre advis qu'il auroit que quelque Iroquois des cinq habitations auroit fait la moindre iniure, non seulement à ses propres Subiets, mais encore à ceux des Nations Sauvages, qui se sont mis sous sa protection, et qui l'ont reconnu comme leur Souverain, ainsi que tu as fait pour tes cinq habitations. Pour cela un present.

2. La part quele François a prise par ses larmes, à la mort de tes freres tués par les Andastogué, est un effet de la tendresse qu'il a en qualité de Pere pour toy, comme pour son enfant, et la reconnoissance que tu témoignes pour la grace qu'il t'a faite en cela, l'obligera à t'en faire d'autres en toute occasion : ainsi prends toujours le chemin de témoigner de la gratitude pour les bienfaits receus, parce que c'est le moyen le plus propre de te conserver sa bienveillance et de te perpetuer sa faveur. Pour cela un present.

3. On t'accorde d'autant plus volontiers ce que tu demandes, que d'un costé tu as bien receu la premiere grace que l'on t'a faite par l'envoy du pere Garnier, en le traittant favorablement, mais encore en le faisant festoyer par toute sa Cabanne, et luy faisant dresser une Chapelle, où il peut te faire la priere et à tes freres, pour te procurer ton Salut et à eux, qui est le plus grand bien que tu puisses recevoir, et que d'ailleurs tu témoignes, reconnoissance de ce bien receu. Pour cela un present.

4. Le François t'a desia dit qu'il n'a jamais douté, et doute moins encore aujourd'huy de ta fidelité et de la ve-

rité de tes paroles ; et tu dois estre persuadé qu'estant en estat de prevenir, non tes infidelités personnelles, mais celles dont tes freres et tes neveux peuvent estre capables, ils ne te donneroient pas le temps de les faire paroître, en portant chez toy la guerre et te destruisant tout d'un coup, sans qu'il restast des vestiges de ta Nation ; et pour marque qu'il se confie en les paroles, et qu'il est assuré d'ailleurs qu'il te pourra todiours punir, si tu souffres qu'il s'en viole aucune, c'est qu'il t'envoie une Robe-noire, et qu'il fera passer la ieunesse dans tes habitations, pour s'employer avec toy à la des fence commune. Pour cela un present.

5. Le François ne craint point le Loup, et il ne peut se persuader qu'il le veuille tuer, et s'il l'entreprendoit, il ne seroit pas plus exempt de sa ruine et de sa destruction totale que les autres ennemis. Il faut que tu scaches que le Loup a fait entendre que l'Iroquois luy faisoit la guerre, et quoy qu'il n'y eust que tes neveux d'Onneiout et d'Agnié, à ce que tu pretendis, il a fait connoistre qu'il y a eu souvent des ieunes gens de ta Cabanne, et des autres Nations superieures, qui luy ont porté la guerre avec tes neveux. Il seroit donc bon que tu fisses en sorte que tes neveux cessassent de faire la guerre aux Loups, afin que le François peust avec iustice luy deffendre de la faire à l'Iroquois, de quelque Nation qu'il soit. Cependant l'on luy fera entendre à la premiere occasion, qu'il te distingue, puis que tu ne veux point de guerre avec luy ; car nous voulons bien prendre tes interests en toutes les rencontres. Et cette Nation des Loups a adioûté, que quand il a recherché l'auteur de la mort, et qu'il s'est adressé à ceux d'Agnié et d'Onneiout, il a receu pour response, qu'ils n'estoient pas les meurtriers, et que les casse-testes venoient de vos trois Nations superieures Onnontaté, Oïoen, Sonnonntouan. Pour cela un present.

Les Ambassadeurs bien contents de ces presens, s'en retournerent, emme-  
*Relation—1668.*

nant avec eux le Pere de Carheil, et le Pere Milet pour travailler à leur conversion.

—  
ARTICLE II.

*Heureuse rencontre pour le Baptesme  
d'un Iroquois.*

Le premier fruit de cette Mission, fut un coup de Providence bien favorable pour un pauvre moribond, que le P. Garnier trouva en chemin sur les bords du grand Lac Ontario, à trente lieues d'Onnontaté. Cet homme Iroquois, de Nation, avoit espousé une Huronne Chrestienne, à qui il est bien redevable de son Salut. Il estoit pour lors si bas d'une maladie qui le tenoit depuis deux ans, qu'il avoit presque perdu tout sentiment, n'entendant et ne connoissant plus personne ; ce qui fut cause qu'il demeura fort long-temps, sans pouvoir répondre à tout ce que le Pere luy disoit, iusqu'à ce que revenant à soy par un grand effort qu'il fit, il poussa ces paroles du fond du cœur : le meurs content, puisque Dieu m'a enfin accordé ce que ie luy ay si instamment demandé depuis deux ans. Il n'en peut pas dire davantage ; mais sa femme estant survenuë là dessus, elle expliqua plus au long la pensée de son mari. O l'heureuse rencontre pour nous, dit cette femme, de t'avoir conduit icy si à propos pour disposer mon mari à mourir en bon Chrestien ! i'avois resolu d'aller chercher une Robe noire iusqu'à cinquante lieues d'icy, mais nostre bon Dieu a prevenu nos desseins. Tu vois ce pauvre moribond, disoit-elle au Pere, que i'ay fait prier Dieu tous les iours depuis le temps qu'il est malade, et sur tout ie me suis appliquée, cet Hyver dernier, à l'instruire des choses de l'autre vie le mieux que i'ay pu ; ie luy ay souvent repeté, que pour estre vray Chrestien, il faut porter au Ciel tous ses desirs, et y placer toutes ses esperances, qu'il n'avoit plus rien à souhaiter en ce monde, qu'il ne luy restoit

plus qu'à obtenir par ses ferventes prières, d'estre du nombre des Bienheureux dans le Ciel.

Voilà les propres paroles de cette bonne Huronne, par la bouche de laquelle le Saint Esprit parloit sur tout quand elle adiousta ces mots. Voicy le temps precieux, disoit-elle à son mari, escoute maintenant la Robe-noire, c'est luy qui t'ouvrira la porte du Ciel à laquelle tu frappes depuis si long-temps.

Providence de Dieu infiniment adorable ! depuis dix ans aucun Prestre ne s'estoit trouué là, depuis deux ans ce malade a vescu comme par miracle, et estant prest de mourir, Dieu luy conduisit comme à point-nommé le Pere, lequel estant pressé de partir de ce lieu qui n'estoit qu'un passage, n'eut autre loisir que de conférer le Baptisme à ce moribond si bien disposé qui mourut le lendemain entre les bras et parmy les prieres de sa femme, qui par ses fervens luy avoit procuré ce bon-heur.

Voilà comme on trouve la Brebis égarée dans ces vastes forests, il faut bien courir pour la rencontrer ; mais ce sont des courses heureuses et des peines bien agreables quand elles se terminent au salut d'un pauvre Sauvage.

#### CHAPITRE V.

*De la Mission de saint Joseph chez les Iroquois d'Oïogouën, et de celle d'une Colonie d'Oïogouëns nouvellement établie sur les Costes du Nord du Lac Ontario.*

Le Pere Estienne de Carheil et le Pere Pierre Millet estants montés aux Iroquois, comme nous avons dit, vont partager leurs soins et leurs travaux, l'un estant destiné pour Onnontae, et l'autre pour Oïogouën.

C'est une quatrième Nation Iroquoise éloignée de trente lieues ou environ, de celle d'Onnontae, montant toujours entre l'Occident et le Sud. Ces peuples sont

assez bonasses pour des Iroquois ; jamais à proprement parler, ils n'ont porté les armes contre les François, et si quelques-uns l'ont fait, ce n'a esté que par engagement de partie, et non par dessein formé, ny moins par concert de toute la Nation. Ils sont assez susceptibles des bonnes impressions qu'on leur donne. Nous l'avons éprouvé lorsque nous les cultivions il y a dix ans, et le feu Pere Menard qui estoit leur Pasteur, s'est tousiours beaucoup loué de leur docilité. Il avoit basti une Chapelle au milieu de leur Bourgade, qu'ils frequentoient avec bien de l'affection, et cét Esté dernier, l'Hoste chez qui nous demeurions, a entrepris exprés le voyage, avec quelques uns de ses compatriotes, pour venir demander de nos Peres, qui puissent restablir chez eux la Foy, que nous y avions plantée.

Nous contentons leurs desirs, leur accordant le P. de Carheil, qui va remettre sur pied cette Eglise, composée de quelques Iroquois, et d'un bon nombre de Hurons.

Mais parce que la crainte des ennemis a obligé quelques uns de cette Nation à s'écarter, et à s'aller placer sur les Costes du Nord du grand Lac Ontario, ce detachment des Oïogouëns, ou plutôt cette nouvelle peuplade avoit besoin de Pasteurs pour confirmer l'esprit de la Foy dans cette nouvelle Eglise, que nous avons cultivée pendant deux années, et c'est ce qui a esté fait dignement par M. de Fenclon et M. Trouvé, deux fervens Missionnaires, qui y ont esté enuoyés par Monseigneur l'Evesque ; mais comme ils ne sont partis que sur la fin de l'Esté, aussi bien que les deux Peres, ny les uns ny les autres n'ont pas encore pû envoyer aucune nouvelle de ce qui s'est passé dans ces nouvelles Eglises.

## CHAPITRE VI.

*De la Mission du S. Esprit,  
aux Outaouïacs.*

Il n'est pas nécessaire de repeter le denombrement de toutes les Missions qui dependent de celle-cy, et dont il fut parlé de chacune en particulier dans la derniere Relation ; il suffit de dire que les travaux, la famine, l'indigence de toutes choses, le mauvais-traitement des Barbares, les risées des Idolatres, sont le partage le plus pretieux de ces Missions.

Comme ces Peuples pour la plus part, n'ont iamais eu aucun commerce avec les Europeans, il est difficile de s'imaginer l'excès d'insolence, où les porte leur Barbarie, et la patience dont il faut estre armé pour les supporter.

Il faut avoir affaire à vingt ou trente Nations differentes de langage, de mœurs et de Police. Il faut tout souffrir de leur mauvaise humeur et de leur brutalité, pour les gagner par douceur et par affection, il faut se faire en quelque façon Sauvage avec ces Sauvages, mener une vie de Sauvage avec eux, vivre quelque fois de la mousse, qui croist sur les Rochers, quelque fois des arrestes broyées, qui tiennent lieu de farine, quelquefois de rien, passant les trois et quatre iours sans manger, comme eux qui ont l'estomac fait à ces fatigues ; mais aussi qui mangent sans s'incommoder en un seul iour, pour huit iours, quand ils ont abondance de chasse ou de pesche. Les Peres Claude Alloëz et Louys Nicolas ont passé par ces épreuves, et si les penitences et les mortifications contribuent beaucoup à la conversion des Ames, on peut dire qu'ils mènent une vie plus austere, que celle des plus grands Penitents de la Thebaïde, et ne cessent pas pourtant de s'employer infatigablement à leurs fonctions Apostoliques, qui sont de baptiser les enfans, instruire les Adultes, consoler les malades et les disposer pour le Ciel, ruiner l'Idolatrie, et faire re-

tentir le son de leur parole iusques aux extremités de ce bout du Monde.

Le Pere Jacques Marquette est allé au secours avec nostre Frere Louys le Boème, et nous esperons que les sueurs de ces genereux Missionnaires, qui arrousent ces terres, les rendront fertiles pour le Ciel. Ils ont baptisé depuis un an quatre vingts enfans, dont plusieurs sont en Paradis. C'est ce qui essuie toutes leurs peines, et ce qui les fortifie à subir tous les travaux de cette Mission.

La Providence leur fait encore goûter quelque douceur, quand elle leur fait tomber des malades qui tendent à la mort, et qu'ils disposent à la vie Eternelle.

C'est ce qui est arivé en la personne d'un des plus considerables de ces Peuples, lequel estant baptisé depuis plusieurs années, n'avoit eu aucune demeure stable, mais menant une vie errante par ces grands bois, rodoit tantost d'un côté tantost de l'autre, en cinq ou six cens lieues de pais.

Dieu neanmoins disposa si bien la derniere année de sa vie, que contre sa coutume, il se resolut d'hiverner proche de la demeure du Pere Alloëz, sans doute par un pressentiment de son bonheur, afin d'estre assisté en sa derniere maladie et en sa mort, par le Pere qui ne manqua pas à ce pauvre vieillard. Comme il fut prest d'expirer, il fit son festin d'adieu à une grande Assemblée, qui fut convocquée pour cela de diverses Nations. C'estoit pour garder leur coûtume, dont il se servit avantageusement pour la Foy ; car il parla à tout ce grand monde à la verité d'une voix mourante, mais d'un ton de Capitaine, et en termes energiques, leur declarant qu'il avoit vescu Chrestien depuis longtemps, et que mourant Chretien, il se tenoit assureé du bonheur promis à tous les Croyans ; et qu'eux au contraire, qui ne vouloient pas écouter la parole de Dieu, seroient tourmentés après leur mort par les Demons, bien plus cruellement sans comparaison, qu'ils ne tourmentent un Iroquois, quand ils le tiennent entre leurs

mains ; qu'au reste il mouroit volontiers dans l'esperance du Paradis, et que s'ils estoient sages, ils ne differoient pas davantage de suivre son exemple. Après ces paroles qu'il donna à la Charité de ses Compatriotes, il songea tout de bon à soy-mesme, et après s'estre confessé iusques à quatre fois, il rendit son Ame, nous laissant tout suiet de croire que Dieu luy a fait misericorde.

On pourroit rapporter d'autres exemples semblables, pour faire voir les ressorts de la Divine Providence pour le salut de ses Elûs. C'est à nous à cooperer fidèlement à ce grand Ouvrage, et à aller chercher ces brebis errantes, quelques éloignées qu'elles soient, et quoy qu'il nous en coûte, trop heureux d'y consumer nos vies.

Il est vray que quelques-unes de ces Nations ont paru cet Esté en nos Habitations, au nombre de plus de six cents Sauvages, mais ce n'a esté que comme un éclair, et pour faire leur petit commerce avec nos François, qui n'est pas un temps propre pour les instruire ; il faut donc les suivre chez eux, s'accommoder à leurs façons pour ridicules qu'elles paroissent, afin de les attirer aux nostres. Et comme Dieu s'est fait homme, pour faire les hommes des Dieux, un Missionnaire ne craint pas de se faire, pour ainsi dire, Sauvage avec eux, pour les faire Chrestiens : *Omnibus omnia factus sum.*

#### CHAPITRE VII.

##### *De la Mission de Tadoussac.*

Nous traversons plus de six cents lieûs de terre pour passer de la Mission des Outaouacs à celle de Tadoussac. Celle-là est la plus reculée de nous vers le Soleil couchant, et celle-cy est une des premieres qu'on rencontre vers le Levant, en montant le Fleuve de saint Laurent.

Le Pere Henry Nouvel, qui a soing de cette Eglise, ne scauroit assez louer la pieté et l'innocence de ces Sauvages Chrestiens, qui n'ont presque plus qu'un demon à combattre, à scavoir l'ivrognerie, laquelle seule cause plus de desordres que tous les autres demons ensemble.

L'éloignement des François, et la demeure qu'ils font ordinairement dans les Forests, les delivre de ces malheurs ; et pendant tout l'Hyver, que le Pere a passé avec eux aux environs de Tadoussac, il a remarqué dans ses Neophytes les ferveurs de la primitive Eglise, et l'innocence des anciens Anachorettes. Peut estre trouvera-t-on qu'il y a de l'exageration en ce discours ; mais Monseigneur l'Evesque qui a esté témoing d'une partie de leur pieté, comme nous le dirons cy-aprés, en est assez convaincu ; et il n'y a personne, qui connoisse le naturel des Sauvages, qui n'avoüe qu'on peut faire un Ange d'un Barbare, si on luy retranche la boisson enyvante, comme nous n'experimentons que trop qu'elle change les Chrestiens en Apostats, et qu'elle desole les plus belles esperances de nos Eglises naissantes.

Le bon Reglement qui a esté mis pendant tout cet Hyver à Tadoussac, où l'on n'a veu aucun desordre en cette matiere, a esté suivy d'une Traite avantageuse, et l'on a veu par experience que le grand moyen de rendre le François et les Sauvages riches dans leur negoce mutuel, est d'en exterminer tout commerce de boisson, qui provoquant tres-justement la colere de Dieu, n'en peut attirer que la malediction.

Que cecy soit dit pour encourager ceux qui ont en main le maniemment des affaires de Tadoussac, à continuer dans le mesme train, qu'ils ont si heureusement commencé, et pour remercier de la part de nostre nouvelle Eglise, Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales, de l'obligation qu'elle leur a d'avoir commis le negoce de ces quartiers, à des personnes si fideles à Dieu et aux hommes, et si zelées pour le bien des Ames, leur donnant de plus

toute assurance que par ce moyen, travaillant avantageusement à leurs affaires temporelles, ils lettent les fondemens d'une Eglise qui leur sera eternellement redevable.

Les premiers fruits qu'elle a donnez cet Hyver au Ciel, ont esté une ancienne Chrestienne nommée Luce, qui mourut saintement, après avoir receu les Sacremens avec des sentiments de devotion tout à fait ravissans, et une ieune fille âgée de douze ans, à qui sa premiere Communion servit de Viatique. Il faudroit lire dans le cœur du Missionnaire, pour comprendre la joye qu'il ressent, quand il voit ces Ames s'envoler dans le Ciel du milieu de la Barbarie.

Il ne fut pas moins consolé à la mort d'un autre enfant de trois ans seulement, qui suivit bientost celle dont nous venons de parler. Ses parens, qui le voyoient languissant depuis longtemps, ne voulurent pas s'engager avec les autres Sauvages dans les bois pour faire leur chasse, de peur que cet innocent ne mourust éloigné de la Chapelle, et ne pût recevoir les devoirs funebres, qui se rendent icy aux morts, selon l'usage de l'Eglise, dont ils font grand estat. Ils en firent un sacrifice à Dieu, soit pour la vie, soit pour la mort, avec une resignation qui n'a presque point d'exemple. Si tu nous le rends, disoient-ils à Dieu, nous le donnerons à la Robe noire pour ton service ; nous n'y pretendons rien : si tu le retires à toy, nous sommes contents de te donner ce que tu nous as donné, et nous t'abandonnons le cadet avec la mesme soumission que nous t'avons présenté l'ainé, que tu as pris à toy il y a cinq ans.

L'employ du Missionnaire pendant cét hyvernement, a esté de faire des courses aux environs du Fleuve du Saguené, pour chercher ses brebis, chacune dans son cartier d'Hyver ; car les Sauvages sont obligés de se separer çà et là afin de ne se pas nuire les vns aux autres pour le voisinage de la chasse.

Par tout où il les trouvoit, il faisoit de leurs Cabannes des Chapelles pour y

baptiser les enfans, et y administrer les Sacremens, et les instruire de la façon, dont ils se devoient comporter pendant les autres courses qu'il estoit obligé de faire pour ne laisser aucune de ces Eglises errantes sans estre visitée. Elles sont composées des Sauvages de Tadoussac, et de quelques-uns de ceux de Sillery, de Gaspé et des Papinachois.

Pendant ces excursions, il a fait rencontre d'un nombre surprenant de lacs, grands et petits, il en vit vn entre-autres, éloigné de la Mer de sept ou huit lieues avec laquelle il n'a aucun commerce apparent, et qui a neantmoins son flux et reflux tres-reglé, et qui souffre des tempestes, comme celles de l'Ocean.

Il parla aussi en passant à une bande de Chasseurs, qui ayants rencontré la piste et le giste du grand Orignal, le poursuivirent un iour entier sans le pouvoir joindre, voicy ce qu'ils racontent de cét animal extraordinaire.

Tous les plus grands Orignaux ne sont que de petits nains, comparés à celui-cy, il a les jambes si hautes, que pour profonde que soit la neige, il n'en est iamais incommodé, au lieu que les autres y sont comme ensevelis, et c'est ce qui les fait prendre aisément. Il a la peau à l'épreuve des flèches et des fusils, et paroist invulnérable. Ils adjoutent qu'il porte vne cinquième jambe, qui luy sort des espaulles, et dont il se sert comme de main pour se preparer son giste. Il ne va iamais seul et ne paroît point sans estre escorté de grand nombre d'autres Orignaux, et de fait nos Chasseurs disent qu'ils en tuerent quinze en le poursuivant : c'est ce qu'ils racontent de cét Orignal fabuleux.

Sur la fin de l'Hyver, toutes ces Eglises errantes s'estans ramassées à Tadoussac, eurent la consolation quelque temps apres, de iouir de la presence de Monseigneur l'Evesque de Petrée, lequel après avoir fait par tout sa visite en Canot, c'est à dire à la mercy d'une fresle escorce, et après avoir parcouru toutes nos habitations depuis Quebec jusques au dessus de Montreal, donnant

même jusq'au Fort de sainte Anne, qui est le plus éloigné de tous les Forts, à l'entrée du Lac Champlain, voulut faire part de ses benedictions à nostre Eglise des Sauvages de Tadoussac, s'y estant rendu sur la fin de Juin, après avoir bien souffert de la part des calmes et des tempestes de la Mer ; voicy ce qui s'y passa.

#### CHAPITRE VIII.

##### *Arrivée de Monseigneur l'Evesque de Petrée à Tadoussac pour y faire sa visite.*

Les heureux succès que Dieu a donnés aux armes du Roy dans la Nouvelle France, faisant iouir nos Sauvages de Tadoussac, aussi bien que tous les autres qui nous sont alliés, des agreables fruits de la paix, cette Eglise, que la crainte de l'Iroquois avoit dispersée çà et là, s'est heureusement réunie dans son ancien poste qui est l'embouchure de la Riviere du Saguenay, appelé Tadoussac. M. l'Evesque le sçachant, et ayant esté informé dès le Printemps de la satisfaction que les Sauvages de cette Eglise avoient donnée à leur Pasteur, qui avoit hiverné avec eux dans les bois, fit sçavoir qu'il les visiteroit.

Cette nouvelle les consola beaucoup ; mais son arrivée à Tadoussac, qui fut le 24. Juin, les combla de ioye, qu'ils firent paroistre en sa reception : car s'estans trouvés au nombre de quatre cens ames à son débarquement, ils témoignèrent par la décharge de leurs fusils, et par leurs acclamations, le contentement qu'ils avoient de voir une personne qui leur estoit si chere, et dont la plupart avoit souvent expérimenté les bontés.

Ils l'accompagnèrent en suite en leur Chapelle d'Escorce, le feu ayant reduit en cendre celle qu'on leur avoit bastie ; et là il leur fit dire le motif de son arrivée en ce lieu, à sçavoir, pour se con-

jouir avec eux de l'affection qu'ils témoignent avoir envers leur Christianisme, pour administrer le Sacrement de Confirmation à ceux qui ne l'ont pas receu, et pour les assurer des bons sentimens que le Roy a pour eux, dont ils ont des marques bien evidentes, par la paix, à laquelle il a forcé les Iroquois.

Cela fait, la Charité de ce digne Evesque les ravit, lors qu'au sortir de la Chapelle, ils le virent entrer dans leurs Cabannes les unes après les autres, pour y visiter les malades et les Capitaines consolant ceux là par sa presence, dont ils estoient confus, et par ses charités qu'il estendoit sur eux, sur leurs pauvres veuves, et sur leurs Orphelins ; et encourageant ceux-cy à appuyer la Foy de leur autorité, et se maintenir toujours dans les devoirs de veritables Chrestiens ; ce qu'il renouvela en un celebre Festin, leur recommandant sur tout de n'oublier jamais les obligations insignes qu'ils ont au Roy, qu'ils doivent considerer comme leur Libérateur et comme celuy à qui seul après Dieu, ils ont l'obligation de leur repos et de leur vie.

Les quatre iours suivans furent employés à disposer à la Confirmation, ceux qui ne l'avoient pas encore receu. Ce Sacrement fut administré à diverses reprises à cent quarante neuf personnes. La devotion avec laquelle ils l'ont receu, et qu'ils ont fait paroistre par tout ailleurs, a ravi Monseigneur, et luy a fait avouer que les peines qu'il a prises pour ce voyage, luy donnent une satisfaction toute particuliere, de voir de ses propres yeux le Christianisme en vigueur, et la pieté regner parmy ces pauvres Sauvages, autant et plus que parmy beaucoup des Nations policées.

Dieu reservoit à cette Mission la conversion de quelques Sauvages infideles qui ont vescu long temps parmy les Chrestiens, avec une aversion estonante du Christianisme, et qui se sont trouvés si fortement touchés par la veuë et par les instructions de Monsieur de Petrée, qu'ils ont changé tout d'un coup



de resolution, et n'aspirent plus depuis ce temps là qu'au Baptesme.

C'est un effet des benedictions qui accompagnent toujours le Caractere, et qui va donner une nouvelle force à nos Chrestiens, dans l'esperance qu'ils ont de iouir encore les années suivantes du mesme bonheur.

#### CHAPITRE IX.

##### *De l'Eglise des Hurons à Quebec.*

Après avoir parcouru les Missions estenduës tout à l'entour de nous, enfin nous voicy rendus à Quebec, où nous allons trouver la fleur du Christianisme des Sauvages : aussi est-ce un reste, petit à la verité, mais bien precieux, d'une Eglise autrefois tres-florissante dans le pais des Hurons. Ceux qui ont esté auteurs de sa ruine, travaillent maintenant à leur salut ; car depuis trois ans nous avons instruit icy à fond dans tous nos Mysteres, plus de 200. personnes venus du pais des Iroquois, dont 60. ont eu le bonheur de recevoir le S. Baptesme, pour la plus part des mains de Monseigneur l'Evesque. Ce sont autant de coups de predestination pour ces pauvres Barbares, plusieurs desquels sont morts entre nos mains avec des marques non communes de leur salut.

Vne pauvre femme de la Nation neutre est de ce nombre ; elle ne fut pas plûtost arrivée à Quebec, qu'elle y trouva la maladie, qui la mit à l'extremité : le Pere qui a soin de cette Eglise, se haste de l'instruire, et comme elle avoit un esprit excellent, elle conceut tout en peu de temps, et se trouva en estat de recevoir le Baptesme, si l'ancienne croyance des Infideles, qui estimoient que ce Sacrement avançoit la mort à ceux qui le recevoient, n'eust fait encore quelque impression sur son esprit. Il fallut que le Pere se servist du zele de quelques bonnes Huronnes, qui scue-

rent si bien la desabuser, qu'elle demanda elle mesme d'estre baptisée, et il estoit temps, par ce qu'on ne luy donnoit pas un iour de vie ; mais Dieu voulant la retirer entierement de son erreur, permit que ces eaux sacrées luy fussent salutaires en mesme temps, et pour l'âme et pour le corps. Cette guerison si inesperée luy donna de si hauts sentimens de la Foy, et la mit dans un train de devotion si rare, qu'elle ne marchoit point dans les ruës qu'en recitant son Chapelet, et servoit d'exemple, mesme aux plus ferventes de cette Eglise.

Dieu voulut couronner cette ferveur apres seize mois qu'elle y employa, sans s'en démentir, et eut mesme la bonté de luy donner connoissance de la gloire qu'il luy avoit preparée, comme elle le declara à une bonne Huronne qui se trouva auprès d'elle un iour avant sa mort ; car elle l'assura, et du temps de son trépas, et du bonheur qu'elle alloit posséder, disant qu'elle n'en pouvoit plus douter, après les assurances qu'elle en avoit receuës de si bonne part. Si cette bonne Huronne eust eu assez de curiosité, peut-estre aurions-nous sceu le mystere, dont la verité ne s'est que trop confirmée par une partie de l'évenement, estant morte iustement au temps qu'elle l'avoit predit.

#### ARTICLE I.

##### *Conversion remarquable d'une ieune femme venue des Iroquois à Quebec, exprès pour s'y faire baptiser.*

Voicy de quoy admirer les traits de la Providence, qui par un enchainement admirable se sert des uns pour convertir les autres, et de ceux-cy pour procurer à d'autres le mesme bonheur, dont ils ont esté faits participants.

Vne femme Iroquoise du Bourg de S. François Xavier aux Iroquois, avoit souvent entendu parler de la Foy à son mary, Huron de Nation autrefois baptisé par nos Peres en son pais. Ces paroles luy avoient donné au cœur, et luy

avoient laissé un grand desir de pouvoir aboucher quelque Pere pour estre éclairée plus particulièrement sur les Mysteres dont son mari l'entretenoit. Plusieurs années s'écoulerent sans pouvoir contenter ses desirs, et elle avoit déja lié partie avec ce bon Huron, pour aller ensemble faire leur chasse vers Montreal, et de là donner iusques à Quebec, et y trouver ce qu'elle souhaitoit depuis si longtemps.

Comme ils estoient prests de partir, voila une nouvelle qu'on apporte dans le Bourg, qu'une Robe-noire y venoit ; c'estoit de vray le Pere Bruyas, lequel n'y fut pas plustost entré, que cette Iroquoise se fit Escoliere du Pere, et le Pere reciproquement se fit son Escolier pour apprendre d'elle les secrets de la langue Iroquoise, pendant qu'il luy découvriroit ceux de son salut. Elle eut à souffrir une grande persecution de la part de ses parens, et mesme de toute la Bourgade, qui est la moins portée à la Foy de toutes les Nations Iroquoises. On luy reprochoit qu'elle hastoit sa mort, et que la Foy qui avoit déja tué tant de monde, ne l'épargneroit pas. A quoy cette genereuse Catechumene ne répondoit rien autre chose, sinon : Quand ie verray que ceux qui ne croient pas ne meurent point, j'écouteray vos remontrances ; à moins que cela, vous ne gagnerez rien sur mon esprit. Donc après avoir esté instruite un temps assez notable, Dieu voulut qu'elle entreprist le voyage de Mont-Royal ; s'y estant renduë, elle fit instance auprès de son mari, pour descendre iusqu'à Quebec. Elle y fut instruite plus amplement par le Pere qui a soin de cette Eglise Huronne, et fut si bien disposée, qu'elle se trouva en estat de recevoir en mesme temps de la propre main de Monseigneur l'Evesque, trois Sacremens, sçavoir : du Baptesme, du Mariage et de la Confirmation.

La joye qu'elle ressentit dans son cœur de ces heureuses rencontres, fut grande, mais non achevée ; elle souhaitoit le mesme bonheur à ses parens, entre autres à sa tante et à toute sa famille.

Elle presse donc son mary de retourner au plustost au país, afin de les avertir qu'ils fissent le mesme voyage, pour recevoir la mesme faveur. C'étoit plus de cent lieues que la charité leur faisoit faire, mais Dieu les soulagea par un coup de Providence. Leur chemin estoit de retourner par Montreal, et ils y arriverent ; et par une rencontre admirable, ils y trouverent ceux qu'ils alloient chercher bien loing. La joye fut égale des uns et des autres ; mais parce que ces nouveaux venus n'avoient aucune connoissance à Quebec, ils avoient peine à se resoudre d'y aller. Venez avec moy, leur dit notre bonne Iroquoise, ie vous veux faire le plaisir tout entier, ie vous tiendray bonne compagnie, et retournant ainsi sur mes pas, ie ne les croy point perdus, estans employez pour un si bon sует. Ils vont donc tous ensemble, et Dieu donna tant de benediction au zele de cetté fervente Iroquoise, qu'en peu de temps ils furent parfaitement instruits par le Pere, et trouvez dignes du saint Baptesme. Ils le receurent des mains de Monseigneur l'Evesque avec une joye toute extraordinaire de ces bons Neophytes, qui se resolurent de quitter leur país, où ils estoient dans l'abondance, et s'arrester à Quebec, où ils ne pouvoient vivre que par aumosne, pour mettre leur Foy en plus grande sûreté, la preferant à toutes les commoditez et les douceurs de leur patrie.

---

ARTICLE II.

*Mort precieuse et admirable d'une fille Sauvage, âgée de 14 ans.*

Nous allons voir une mort bien aimable et precieuse : aussi fut-elle la recompense d'une vie aussi illustre en vertu, qu'il s'en puisse retrouver dans le plus saint Christianisme.

C'est une fille qui à l'âge de quatorze ans, avoit la perfection des Ames consommées. Peut estre aura-t-on peine à croire que des Sauvages puissent ar-

river en si peu de temps à un si haut degré de perfection. Voicy neantmoins ce que la grace a operé en ce cœur innocent.

Elle eut dès son enfance une rare tendresse pour la pureté, et elle ne sçavoit ce que c'estoit que des divertissemens ordinaires aux enfans de son âge, tant elle apprehendoit d'y contracter quelque souillure, et l'on voyoit souvent cet enfant sortir de sa Cabanne, lorsqu'on y entamoit quelque discours tant soit peu messeant, ou bien ietter des œillades severes, sur ceux mesmes à qui la nature l'obligeoit de porter du respect, et elle leur imposoit silence par un seul de ses regards.

L'amour de cette vertu alloit toujours croissant avec l'âge, et à quatorze ans, le iour mesme qu'elle mourut, une personne qui n'estoit pas en assez bonne reputation, s'estant approchée de son lit, elle en eut tant de peine, que toute moribonde qu'elle estoit, elle obtint de sa mere, qu'elle la retournast de l'autre costé, pour n'avoir pas devant les yeux un objet si desagreceable. S'estant fait mettre à l'escart, pour pouvoir passer les derniers momens de sa vie hors du bruit, à s'entretenir avec Dieu, elle ne cessoit point de remercier Dieu, de ce qu'il la faisoit mourir Vierge, et rendoit mille actions de graces à son Pere, de ce qu'il ne luy avoit iamais parlé de mariage. Vne seule chose luy tenoit au cœur, de n'avoir peu accomplir avec une sienne compagne de mesme âge, le dessein qu'elles avoient formé ensemble de consacrer leur Virginité à Nostre Seigneur, dans le Monastere des Meres Ursulines, où elle aspiroit de toute l'étendue de ses desirs ; à ce défaut, se voyant en danger de mort, elle obtint de son Pere Spirituel de faire vœu de chasteté perpetuelle, ce qu'elle fit avec une consolation bien grande de ses parens, qui n'avoient iamais rien veu de semblable dans aucun Sauvage.

La patience qu'elle fit paroistre pendant sa dernière maladie, ne fut pas moins admirable. Elle avoit traîné plus d'un an dans une langueur continue, et se trouvoit si décharnée, que

les os lui perçans la peau, il ne se pouvoit faire qu'elle n'eust beaucoup à souffrir, étant gisante sur une écorce d'arbre ; elle gardoit cependant une telle égalité d'esprit, et une si grande serenité de visage parmy ses douleurs, qu'on jugeoit insupportables, qu'elle donnoit de l'admiration à ceux qui la voyoient si paisible, dans un estat si pitoyable.

L'unique peine qu'elle ressentoit, c'estoit d'en donner à sa mere, laquelle luy ayant promis de retenir ses larmes : Ce n'est pas encore assez, ma bonne mere, luy dit-elle, les soins que vous prenez de moy sont trop grands, et la douleur que vous recevez de mon mal est excessive, puisqu'elle vous empesche de prendre vostre réfection : vivez, ma chere mere, et laissez moy mourir paisiblement, et si vous avez tant de bonté pour moy, que de me rendre service iusques à la fin de ma vie, celuy que ie vous demande avec plus d'instance, est de suppléer à ma foiblesse, qui m'empesche de pouvoir reciter continuellement mon Chapelet ; dites-le en ma place, et pendant que vous ferez cette priere de bouche, mon cœur ne sera pas oysif. Elle disoit bien vray, car elle l'occupa en de saintes et de ferventes aspirations iusques au dernier soupir, sans que les convulsions de la mort prochaine l'ayent pû empescher d'avoir son cœur collé à Dieu ; ce qu'elle fit bien paroistre après un de ces Symptomes, pendant lequel ses pauvres parens luy suggerans incessamment des prieres, avec lesquelles ils desiroient qu'elle expirast, elle leur faisoit signe de la main pour les en empescher, et la parole luy estant revenuë, elle leur dit que ces bruits extérieurs interrompoient les entretiens de son cœur, qu'elle esperoit bien continuër iusqu'à ce qu'elle expirast.

Il y a longtemps que Dieu la dispoit à une si belle mort, par des graces tout extraordinaires ; elle en découvrit quelques-unes l'hyver dernier à sa mere, luy disant que souvent la nuit on luy faisoit sentir des odeurs du Paradis, si ravissantes, et qu'on luy remplissoit la

bouche de ie ne scay quoy si delieieux, qu'elle en ressentoit la douceur, et en goûtoit le plaisir pendant toute la journée suivante ; mais ces faveurs n'étoient pas steriles et sans fruit, parce qu'elle entendoit à mesme temps une voix, qui luy parloit au cœur, de ne perdre pas une seule de ses actions, sans en faire un Sacrifice à Dieu.

Ce qui fut plus remarquable en ce genre de grace, fut la visite dont la Sainte Vierge l'honora trois iours avant sa mort : voicy comme elle en fit le recit à son pere et à sa mere, en presence de son Directeur. Je ne dormois pas, dit-elle, cette nuit, lorsque tout d'un coup j'ay veu entrer dans notre Cabane une Dame Majestueuse, qui portoit un Enfant entre ses bras. Elle estoit accompagnée d'une autre Dame, qui me tira de l'ignorance où j'estois, qui estoit cette Dame ; car elle me dit ces propres paroles : C'est Marie que tu vois-là ; ce n'est que pour te visiter qu'elle est venuë à toy, non pas pour t'instruire : tu as les Peres, écoute-les. Et après ces mots, tout disparut, laissant mon esprit et mon cœur nager dans des douceurs inimaginables. Sa mere luy demanda comment estoit habillée la Sainte Vierge ? Je ne scay, dit-elle, quel nom donner à l'estoffe dont elle estoit couverte ; ce que ie scay, est qu'il en sortoit de toutes parts des brillans semblables à ceux de ces Diamans qui se trouvent autour de Quebec, lors qu'ils sont frappez des rayons du Soleil.

Mais voicy encore quelque chose de bien merueilleux. Le soir qu'elle mourut elle avertit que son ame commençoit à se détacher de son corps, et qu'elle s'en alloit bientost mourir. A cette nouvelle, on va en haste appeler son Confesseur, auquel, d'abord qu'il fût entré, elle fit signe qu'elle avoit quelque chose à luy communiquer. Il s'approche le plus près qu'il pût, pour recevoir ces dernieres paroles, qu'elle prononça d'une voix mourante : Mon Pere, dit-elle, voila les Habitans du Ciel qui viennent prendre mon Ame, qui se detache peu à peu de mon

corps. Elle n'en pût pas dire davantage.

Deux heures après, trois de nos Peres s'estants rencontrés à mesme temps dans sa Cabanne, iugerent qu'elle passeroit encore la nuit, tant ils la voyoient vigoureuse ; c'est pourquoy l'un des trois luy dit : Ma Fille, ie m'en vais, i'espere vous retrouver demain en vie. Ces paroles si assurées, et ce qui se passa ensuite, nous fait croire qu'elle avoit eu revelation de sa mort ; car le Pere qui estoit resté pour la veiller, après luy avoir suggéré plusieurs actes propres à son estat, qu'elle disoit avec grande application, la voulut laisser un peu en repos, et en prendre aussi, s'étant mis à sommeiller ; à quelque temps de là le pere de la malade, la voyant baisser notablement, dit qu'il falloit éveiller le Confesseur : Attendez, dit la Moribonde, ie vous diray quand il sera temps. Elle laisse encore passer environ une heure, après laquelle elle fit signe qu'on éveillast le Pere, lequel la trouva pleine de iugement, et dans une disposition de cœur tout à fait ravissante ; elle repetoit avec une ferveur admirable, quoy que d'une voix à demy articulée, les actes qu'il luy faisoit faire, iusqu'à ce que la parole luy ayant manqué avec les forces, elle fit un effort pour porter le Crucifix à la bouche afin de le baiser en expirant ; mais n'ayant pas assez de force pour cela, elle mourut en cet effort après avoir prononcé ces deux mots : IESVS ESKITENR, IESVS vous aurez pitié de moy. Elle expira si doucement, qu'on eust iugé à la voir, qu'elle eust esté plustost surprise d'un paisible sommeil, qu'enlevée de la mort.

Ses parens n'ont pas peu contribué à luy procurer un si heureux trespas. Pendant les 15. derniers iours de sa maladie, ils communierent deux fois, non pas pour impetrer de Dieu la santé de leur chere fille, mais pour luy obtenir la patience dans son mal, et la vigueur d'un esprit Chrestien contre les vigeurs de la mort, et contre les tentations du demon ; après quoy ils demeurerent si resignez à la volonté de Dieu, en la perte qu'ils alloient faire de tout ce

qu'ils avoient de plus cher et de plus précieux au monde, et se sentirent remplis d'un zèle si passionné pour l'aider à bien mourir, que c'estoit chose estonnannte, de les voir et les entendre parler à leur fille, touchant le bonheur qu'elle avoit de quitter le monde avant que d'en connoistre les corruptions.

Quelques iours devant sa mort, une personne se presenta à elle en songe, qui luy dit qu'elle n'en mourroit pas, et qu'elle habiteroit encore le nouveau Village qu'on leur preparoit sur les terres de Sillery, et qu'elle verroit la belle recolte qu'on feroit dans les Champs qu'on y alloit cultiver. Elle raconta tout à sa Mere, de qui elle eut cette response : Ma fille, c'est une illusion du demon, qui sous esperance de santé, te veut empescher de te preparer à la mort : non, non, ma fille, n'escoute point ce menteur ; ah ! mille fois heureuse, ouy tu es mille fois plus heureuse que ie n'espere d'estre, de mourir sans estre souillée des corruptions du siecle : qui sçait, si tu vivois plus longtemps ; si tu n'en serois pas atteinte ? ah que Iesus et MARIE t'embrasseroient volontiers, quand tu iras à eux avec ton innocence !

Voilà les propres paroles d'une Mere, et d'une Mere Sauvage à sa fille qu'elle aymoit plus que soy-mesme. Comme elles parloient d'un cœur tout affectueux, elles firent telle impression sur celui de cet enfant, que depuis elle n'avoit point de paroles plus souvent en bouche, que celles-cy : Ah qu'il me tarde que ie ne voye Iesus !

Le iour qui preceda sa mort, sa bonne Mere luy faisant amiablement ses plaintes, de ce qu'en la perdant, elle faisoit une perte qui la touchoit bien sensiblement pour toutes choses, mais particulièrement parce qu'elle ne feroit plus les prieres dans la Cabanne les matins et les soirs, comme elle avoit de coutume : Je seray inconsolable, après ta mort, luy dit-elle, si tu ne me promets pour adoucir ma douleur, que tu feras dans le Ciel ces prieres pour moy ; elle fut bientost consolée par l'assurance que luy en donna sa bonne fille.

Le Pere n'avoit pas moins de ten-

dresse, ni moins de pieté que la Mere. Quelque temps avant sa mort, pensant qu'elle en estoit bien proche, il la prit dans son sein, afin qu'expirant sur sa poitrine et entre ses bras, il en fist un Sacrifice à Dieu, la fille de son costé, se voyant ainsi preste d'estre sacrifiée sur cet Autel vivant, voulut aussi faire un Sacrifice à son Pere, et le pria de luy promettre, que tous les iours de sa vie il reciteroit le Chapelet de la Sainte Vierge, qu'elle avoit toujours tant aimée, et qu'elle s'engageoit aussi de sa part, et luy faisoit promesse de le venir querir à sa mort, s'il pratiquoit constamment cette devotion, c'est à quoy il s'accorda bien volontiers. Tout cela ressent-il le Sauvage ?

Nous concluons le recit de cette precieuse mort, par un acte de generosité, que firent paroistre les parens, qui non seulement ne verserent pas une larme, ni avant ni après la mort d'une si chere et si aimable fille ; mais encore, ayant convoqué tous leurs compatriotes à un festin qu'ils leur firent : Vous sçavez, mes freres, dit le pere de la defunte, quels sont les regrets que de tout temps nostre Nation témoigne sur la perte de nos proches, quand la mort nous les ravit ; vous sçavez que pendant plusieurs années le cœur et l'esprit des vivans demeurent comme ensevelis dans le tombeau de leurs morts ; mais ie vous prie de croire que cette coutume n'a pas eu d'effet sur mon esprit à l'égard de la fille que Dieu a retirée à soy ; mon Ame ne l'apas suivie dans sa fosse, mais bien dans le Ciel, car une si sainte mort ne me permet pas de douter qu'elle n'y soit : c'est à nous en procurer une semblable, et c'est le bonheur que ie vous souhaite, et que nous devons demander à Dieu tous les iours de nostre vie.

Le tout se termina par une priere publique que tous ces bons Chrestiens adresserent à Dieu, pour obtenir cette faveur, et il y a bien de quoy le remercier de ce qu'il donne de si bons sentimens à ces pauvres Barbares, et admirer, sur tout dans ce narré qui est tres-fidele et auquel on a obmis quan-

tité de choses tres-remarquables, que c'étoit une fille de quatorze ans, c'étoit une fille Sauvage, de parens Sauvages, et élevée parmy les Sauvages ; mais Dieu n'a point d'égard ny au Grec, ny au Barbare, lorsqu'il se veut communiquer à une Ame ; tout âge, toute Nation y est propre, quand on se soumet à ses desseins, et quand on correspond fidèlement à ses graces.

—

*Lettre de Monsieur l'Evesque de Petrée à  
Monsieur Poitevin, Curé de  
S. Iosse à Paris.*

MONSIEUR,

Le zele que Nostre Seigneur vous a donné pour cette Eglise Naissante, qu'il luy a pleu confier à nostre conduite, et les soins que vous continuez de prendre avec tant de charité pour tout ce qui peut contribuer à son accroissement, m'obligent à vous faire part, à mon ordinaire, de l'estat auquel elle se trouve presentement. Le secours des Ecclesiastiques que vous nous avez envoiés par les premiers Vaisseaux, nous est venu fort à propos pour nous donner le moyen d'assister divers lieux de cette Colonie, qui en ont un notable besoin, et sans lesquels ils auroient esté destitués de tout secours.

La venuë de Monsieur l'Abbé de Queylus avec plusieurs bons ouvriers tirés du Seminaire S. Sulpice, ne nous a pas moins apporté de consolation ; nous les avons tous embrassés, *in visceribus Christi* ; ce qui nous donne une joye plus sensible, est la benediction de voir nostre Clergé dans une Sainte disposition de travailler tous d'un cœur et d'un mesme esprit à procurer la gloire de Dieu et le salut des Ames, tant des François que des Sauvages.

Les tendresses de pere que le Roy fait paroistre pour sa Nouvelle France, et les despenses notables qu'il fait pour la rendre nombreuse et florissante, fournit à tous une fort ample moisson, pour employer dignement leur zele et

consumer leur vie pour l'amour de nostre Seigneur JESVS-CHRIST, qui leur a, par sa bonté infinie, donné les premières inspirations de la luy venir consacrer, dans une Eglise sur laquelle il a dès son berceau versé ses plus tendres benedictions, et dont il continuë de la combler incessamment.

L'humiliation dans laquelle sont presentement nos ennemis, ne nous a pas seulement ouvert la porte à la conversion des Infideles, dans les Nations les plus éloignées ; mais encore les a rendus eux-mesmes capables de prendre part à ce bonheur. Les Peres Iesuites s'y employent touïours, avec le mesme zele qu'ils y ont travaillé depuis 40. ans. l'en ay receu des témoignages sensibles, après le retour de nos visites, dans celle que nous avons fait ce Printemps à Tadoussac, 30. lieues au dessous de Quebec. ayant trouvé les Sauvages de cette Mission, dans des dispositions telles, que depuis qu'il a pleu à nostre Seigneur de nous donner la conduite de ce Christianisme, ie ne sçache rien qui m'ait donné plus de consolation. Nous y avons reconnu quelle benediction ce peut estre à ces nouveaux Chrétiens de se trouver hors des occasions des boissons enyvantes, lesquelles à raison de la foiblesse qu'ils y ont, causent des excès de désordres parmy eux, qui nous font souvent gemir devant Dieu, et deplorer le malheur de ceux qui en sont la cause. Cette Eglise de Tadoussac, exempte de ce mal, est dans une pieté vrayement solide et Chrétienne ; nous y avons donné la Confirmation à cent quarante-neuf tres-bien disposez à recevoir les effets de ce Sacrement.

Si Nostre-Seigneur me donne autant de santé l'an prochain, que l'en ay eu ce Printemps, l'espere encore y retourner ; car ie vous avouë que s'ils ont témoigné de la joye de nous y voir, nous n'en avons pas moins ressenti de nostre costé en cette visite.

J'ay donné Mission depuis un mois, à deux tres-vertueux et bons Ouvriers, pour aller dans une Nation Iroquoise, qui s'est établie depuis quelques années,

assez proche de nous, du costé du Nord du grand Lac nommé Ontario, dont la communication ne nous est pas difficile. L'un est Monsieur de Fenelon, duquel le nom est assez connu dans Paris, et l'autre Monsieur Trouvé. Nous n'avons peu encore sçavoir le succez de leur employ; mais nous avons tout suiet d'en esperer un tres-grand fruit.

Comme le Roy m'a témoigné qu'il souhaitoit que l'on tâchast d'élever à la maniere de vie des François, les petits enfans Sauvages, pour les policer peu à peu, i'ay formé exprés un Seminaire, où i'en ay pris un nombre à ce dessein, et pour y mieux réussir, i'ay esté obligé d'y joindre des petits François, desquels les Sauvages apprendront plus aisément, et les mœurs et la langue, en vivant avec eux. Cette entreprise n'est pas sans difficulté, tant du costé des enfans, que de celuy des peres et des meres, lesquels ont un amour extraordinaire pour leurs enfans, à la separation desquels ils ne peuvent presque se resoudre, ou s'ils la souffrent, il y aura une peine tout à fait grande, qu'elle soit pour beaucoup de temps, à raison que pour l'ordinaire les familles des Sauvages ne sont pas peuplées de beaucoup d'enfans, comme celles de nos François, où dans la pluspart, en ce País, ils se trouvent 8. 10. 12. et quelquefois iusques à 15. et 16. enfans. Les Sauvages au contraire, n'en ont pour la pluspart que deux ou trois, et rarement ils passent le nombre de quatre; ce qui fait qu'ils se reposent sur leurs enfans, lors qu'ils sont un peu avancez en âge, pour l'entretien de leur famille, qu'ils ne peuvent avoir que par la Chasse et d'autres travaux, dont les peres et les meres ne sont plus capables, lorsque leurs enfans sont en âge, et en pouvoir de les secourir; à quoy pour lors il semble que la Loy naturelle oblige indispensablement les enfans. Cependant nous n'épargnerons rien de ce qui sera de nos soins, pour faire reüssir cette heureuse entreprise, quoy que le succez nous en paroisse fort douteux.

Les Prestres de nostre Seminaire des

Missions Estrangeres, ne nous ayans pas moins fait paroistre de soin et de vigilance dans l'éducation des enfans de ce País, que nous leurs avons donnez à former à l'estat Ecclesiastique, qu'ils nous ont donné des marques de leur zele dans les travaux qu'il y a à souffrir dans tous les lieux des habitations de ce País, où nous les employons, nous avons estimé ne pouvoir rien faire qui soit plus à la gloire de Dieu, et pour le bien de nostre Eglise, que de leur confier de nouveau la direction de ce second Seminaire, d'autant plus que nous avons iugé à propos de le renfermer dans l'enceinte de nostre Seminaire, dans laquelle nous avons fait accommoder un logement propre à ce dessein. Il a déia, graces à Dieu, pris ses premiers commencemens depuis un mois.

Je supplie Nostre-Seigneur, au Nom de la Tres-Sainte Famille, en l'honneur et sous la protection de laquelle nostre Seminaire est étably, d'y vouloir donner le succez et la benediction que nous nous en promettons.

Voila succinctement ce que ie puis avoir pour le present à vous dire de ce qui regarde nostre Spirituel. Souvenez-vous, ie vous coniure, de recommander à Nostre-Seigneur, au saint Autel, les besoins de nostre Troupeau, et d'implorer sa Divine Misericorde pour celuy qu'il luy a plù en établir le Pasteur, et me croyez avec verité

Monsieur,

Votre tres-humble et  
obeissant serviteur,

FRANÇOIS,

Evesque de Petrée, premier Evesque  
de la Nouvelle-France, nommé  
par le Roy.

A Québec, ce 8. Novembre 1668.

## CHAPITRE DERNIER.

*De la Mission de saint Michel dans la cinquième Nation des Iroquois à Sonontoüan.*

Depuis que cette Relation a esté achevée, nous recevons icy à Quebec une heureuse nouvelle à la veille du départ du dernier Navire, aujourd'huy 10. Novembre, que des Ambassadeurs de Sonontoüan, sont arrivez tout fraîchement à Montreal, venans demander deux de nos Peres, pour les instruire, et qu'ils ont envoyé à Monsieur nôtre Gouverneur, un beau Collier de Pourceline pour cét effet.

En mesme temps nous apprenons que le Pere Fremin, qui étoit depuis un an dans la Mission d'Annié, ayant esté fortement invité par des deputez de Sonontoüan, d'aller chez eux pour y commencer la Mission, estoit party d'Annié le 10. d'Octobre, pour se rendre à Sonontoüan, ayant laissé en sa place le Pere Pierron, tout nouvellement revenu du voyage qu'il avoit fait à Quebec.

Ainsi dans les cinq Nations Iroquoises nous y avons heureusement cinq Missions. Cette derniere de saint Michel, estant elle seule plus peuplée que toutes les autres, c'est un champ qui demande un puissant secours, d'autant plus que l'esperance de la moisson y est tres-grande, tant à cause du naturel plus doux et plus traitable de ceux de cette Nation, qui sont plus Laboureurs et plus Marchands, qu'ils ne sont Guerriers, qu'à cause qu'il y a quantité de Hurons qui s'y sont retirez, et principalement une Bourgade toute entiere, où il y avoit quantité de Chrétiens, qui faisoient une Mission considerable, que nous appellions de saint Michel, dans l'ancien Pais des Hurons, lors que la guerre des Iroquois le desola en l'année 1649.

Quelques personnes de pieté ont déjà commencé la fondation de cette Mission : nous en verrons les fruits, Dieu aidant l'année prochaine.

*Lettre circulaire de la mort de la Reverende Mere Catherine de saint Augustin, Religieuse Hospitaliere de Quebec, decedée le 8 May 1668.*

MA RDE. MERE,

La Divine providence me donne une matiere à vous entretenir cette année, sur la plus sensible des Croix que Nostre-Seigneur m'ait fait sentir depuis que ie suis au monde, et sur la perte la plus considerable que peut porter nostre Communauté au regard des suiets qui la composent. C'est par la mort de nostre tres-aimée Sœur de saint Augustin, qui n'étant qu'à la trente-sixième année de son âge, et la vingtième de sa Profession, a esté trouvée dans le comble de sa perfection, par celuy qui ne met le terme de nos vies, qu'en celuy de sa volonté et de nostre fidelité à l'aimer. Sa parfaite correspondance à tous les desseins de Dieu sur elle, et la liberté qu'elle avoit donnée dès son plus bas âge à cét esprit adorable, pour se faire luy-mesme le tyran de son amour propre, luy acquirent une grande facilité pour la pratique des plus solides vertus. Aussi auroit-on dit qu'elles avoient pris naissance avec elle, tant la grace et la nature agissoient de concert dans cette chere ame. Je ne vous diray rien presentement du détail de plusieurs graces extraordinaires, dont Nostre-Seigneur l'avoit avantagée. Cela se fera lors que nos Superieurs le iugeront à propos pour la gloire de Dieu. Mais seulement, ie vous diray, ma tres-chere Mere, pour nostre commune consolation, les choses que ie ne puis supprimer sans iniustice, en ayant eu une parfaite connoissance, avec toute nostre Communauté. Nostre chere defunte avoit reçu des preventions de grace fort considerables, dès son enfance mesme, lesquelles furent cultivées par le grand soin que prit de son education, Mademoiselle sa grande mere, auprès de laquelle elle a esté élevée. Vous savez assez, ma tres-chere Mere, que la maison de cette bonne Damoiselle estoit pour toute sa famille, une vraye maison d'oraison, et pour le prochain, la re-



traite et le refuge des pauvres. C'estoit un lieu où nostre chère Sœur prit les premières impressions de l'esprit d'hospitalité, et d'un grand degagement des mal-heureuses maximes du monde, dont elle conceut un admirable dégoust, aussi s'en retira-t-elle dès sa treizième année, qu'elle entra chez nos Meres de Bayeux, accompagnée de sa sœur aînée, et suivie tost après de sa bonne grande Mere, qui y a consommé sa vie dans toute la sainteté qui est connuë à tout nostre saint Ordre. Monsieur de Launey Iourdan, son ayeul maternel, grand homme de bien, homme d'oraison, et grand aumosnier, dont la vertu a esté estimée de tout le monde, voyant un iour cette petite innocente n'étant pour lors âgée que de deux ans, eut un pressentiment de sa future sainteté. Voyez, dit-il à ses domestiques, cette petite fille sera un iour Religieuse, une grande servante de Dieu et une sainte. En effet estant en l'âge de prendre l'habit de Religion, elle le fit avec toute la ioye possible, tant de sa part, que de la Communauté de nos Meres de Bayeux, qui dès lors voyoient en elle des dispositions toutes saintes. Son Noviciat se passa avec la ferveur et le zele que l'on eût pû souhaiter dans un âge plus avancé. Les grands desirs qu'elle avoit de souffrir, luy firent prendre la resolution de tout quitter et de tout perdre pour se donner entierement à son Espoux. Nous avions demandé quelques Religieuses de France pour nostre secours ; elle s'y presenta d'un courage invincible, surmontant les oppositions qui se presenterent de tous les costez, avec tant de ferveur, qu'il estoit aisé de voir dès lors que la grace pouvoit tout sur elle, et que la nature n'y avoit point de part. Comme elle avoit receu une grande éducation de Messieurs ses parents, et qu'elle estoit d'un naturel affectueux, et tout de feu, elle avoit pour eux une reconnoissance et des tendresses extremes, et c'estoit s'arracher le cœur à soy-mesme, a-t-elle dit quelquefois, que de se separer d'avec eux, et plus encore de la Communauté des Religieuses de Bayeux,

où elle estoit aimée de tout le monde, et où elle avoit sa grande Mere et une Sœur, et une Superieure, sa parente, Fondatrice de cette Maison, avec lesquelles elle eût passé saintement et doucement sa vie, estant toutes grandes servantes de Dieu. Mais l'amour de Dieu l'obligea à ne point s'écouter soy-mesme en ce rencontre.

Monsieur son Pere, duquel elle avoit esté toujours fort chérie, s'opposa de toutes ses forces à son dessein, mesme presenta Requeste en Justice, pour l'empescher, se rendant inflexible. Mais nôtre genereuse pretendante aux souffrances de Canada, crût que gagnant le Ciel, elle gagneroit sa cause. Elle eut recours à Dieu, faisant vœu de vivre et de mourir en Canada, si Dieu luy en ouvroit la porte, et mesme elle alloit signer de son sang le vœu qu'elle en avoit déia écrit, si sa Maisresse des Novices ne fût survenuë, lors qu'elle se picquoit pour offrir ainsi les premices de son sang à Dieu. Peu après, le cœur de Monsieur de Lompré, son pere, se trouva heureusement changé. Nostre-Seigneur permit que ce bon Gentilhomme, se sentant inquiet et chagrin, demanda à voir une Relation nouvellement venuë du Canada ; en la lisant, son cœur se sentit tout ému sur ce genereux Sacrifice, que vouloit faire sa fille, de soy-mesme, et il conceut une si vive apprehension que Dieu ne luy demandast compte à l'heure de la mort, de l'opposition si opiniastre qu'il faisoit à ses volontez, et aux desseins que le Ciel avoit sur sa fille, que touché de cette pensée qui le pressoit fortement, il accorda à Dieu, ce qu'il avoit refusé aux hommes. Toutefois sa douleur luy en fut si sensible, qu'il en tomba malade à l'extremité. Les tendresses de la Mere, pour qui cette chere fille avoit tous les amours possibles, ne servirent qu'à faire paroistre la force de sa Vocation pour le Canada, et ce que peut l'amour de Dieu, sur un cœur qui déia est tout à luy, voulant y estre. La fille n'avoit pas encore seize ans accomplis, pour faire sa Profession, et toutefois le temps pressoit pour le voyage ; ce qui

obligea les Superieurs de permettre qu'elle feroit sa profession en chemin, lorsqu'elle auroit l'âge, qui manquoit seulement de quelques iours. La Mere de l'Assomption, Professe de Dieppe, qui devoit faire le mesme voyage avec elle, eut les commissions necessaires pour cét effet. Elle sortit donc de Bayeux, regardant le Canada, comme le lieu où IESVS-CHRIST l'appeloit, où elle devoit estre la victime de son saint Amour. Ce fut à Nantes que nostre genreuse Novice fit sa profession, dans la Chapelle de Nostre-Dame de Toute-Joye ; il fallut promptement se rendre à la Rochelle, où se faisoit l'embarquement. Elle ne fut pas si tost embarquée, que la Croix dont l'amour avoit déia fait de si fortes impressions dans son cœur, environna son corps par une maladie contagieuse, qui la mit à l'extremité. C'estoit une fièvre continuë, la plus ardente et la plus violente du monde, avec une ceinture tout autour du corps, composée d'onze charbons de peste, et la peste mesme, sur mer, dans un Navire où quelque soin que l'on puisse avoir d'un malade, on peut dire que tout quasi luy manque ; mais sa vertu ne luy manqua pas, ny la tres-Sainte Vierge, qu'elle avoit prise pour sa tres-bonne Mere, qui luy apparut, qui là toucha, et la guerit, et qui luy donna sa benediction, avec assurance qu'elle auroit un soin tout particulier d'elle, dont cette Mere de bonté s'est fidelement acquittée jusques au dernier soupir de sa vie. Leur navigation fut de trois mois, et Dieu enfin nous la donna, avec des ioyes de part de d'autre, inconcevables. Nous iugeasmes, dès la premiere entreveuë, que c'estoit un precieux tresor pour cette maison, son exterieur avoit un charme le plus attirant et le plus gagnant du monde ; il n'estoit pas possible de la voir, et de ne la pas aimer. Son naturel estoit des plus accomplis que l'on eust pu souhaiter : prudente, avec simplicité ; clairvoyante, sans curiosité ; douce et débonnaire, sans flatterie ; invincible dans sa patience, infatigable en sa Charité, aimable à tout le monde, sans

attache à qui que ce soit ; humble, sans aucune bassesse de cœur ; courageuse, sans qu'il y eust rien d'altier en elle. Nous sçavons qu'elle n'épargnoit aucunes peines, dans les occasions de gagner une ame à Nostre-Seigneur, soit par ses prieres, soit par ses mortifications, iusqu'à s'estre abandonnée à la Divine Iustice, en qualité de victime, qui vraiment ne l'a pas épargnée, et qui luy a fait sentir la pesanteur de son bras, punissant terriblement en elle, les pechez de ceux pour lesquels elle se sacrifioit. Nous sçavons bien que ses infirmités corporelles estoient grandes et continuës, et nous voyions qu'elle les supportoit saintement, et toujours d'un visage égal, répandant une ioye pleine de piété, dans le cœur de ceux qui la voyoient. Mais nous avons esté surprises : depuis sa mort lorsque nous avons appris que depuis seize ans, Dieu avoit éprouvé cette Ame forte, par des ariditez et tentations, des abandons interieurs, et des delaissemens extremes, à tel point que les démons d'enfer revoltoient, ce semble, toutes ses puissances contre Dieu, sans que iamais ils ayent obtenu d'elle la moindre obeissance en quoy que ce soit, son cœur armé de Dieu estant plus fort que tout l'enfer. Aussi avons-nous appris de bonne part, qu'outre les saintes habitudes de toutes les vertus qu'elle avoit acquises dès son enfance, en un eminent degré, le Ciel estoit de la partie avec elle, quantité de saints du Paradis, les Anges, la Sainte Vierge et S. Ioseph, et IESVS-CHRIST mesme, luy estants apparus souvent, pour la fortifier, la conseiller, la proteger, et combattre avec elle, surtout le Pere Jean de Brebeuf heureux Martyr des Iroquois, dans le pais des Hurons, qui luy avoit esté donné du Ciel, comme son Directeur, toutefois avec une entiere subordination à son Directeur ordinaire. Ce Directeur celeste luy apparoissoit tres-souvent, et souvent sans luy apparostre, se rendoit si present à elle, qu'elle le sentoit, et recevoit ses impressions, avec autant d'efficace et de certitude, qu'un homme aveugle qui seroit près du feu, est certain que ce feu l'échauffe, et qu'il n'en

est pas éloigné. Souvent elle a eu assurance de son salut, de la part de divers Saints et de la Sainte Vierge, et mesme *LESVS-CHRIST*, et diverses fois, pour l'encourager aux souffrances qui luy estoient presentées du Ciel, qui attendoit son consentement, la place qui luy estoit preparée dans le Ciel luy a esté montrée, de plus en plus éclatante en lumiere et en gloire, lors que plus elle approchoit de sa mort, et de la fin de ses combats. Elle a esté une fois transportée en Enfer soit de corps, soit d'esprit, elle ne le pouvoit dire ; là, elle y vit trois abismes si differens pour la cruauté des tourments et pour la rage des damnez et des Demons contre eux, que le premier abisme ne luy paroissoit quasi rien en comparaison du second, ny celuy-cy en comparaison du troisieme, les ayant veus l'un après l'autre, quoy qu'à la veuë qu'elle avoit eu du premier, elle ne crût pas qu'il y peust avoir des peines plus terribles. Et la place luy fut montrée, qui auroit esté son enfer à toute eternité, si elle n'eust esté fidele à la grace de Dieu. Souvent des Ames de Purgatoire luy ont apparu dans leurs peines, qui luy demandoient son assistance, mesme quelques-unes de ceux qui estoient morts en France avant que la nouvelle en fust venuë en ce pais, les Navires qui ne viennent de France qu'au Printemps, n'y estans pas encore arrivez. Et souvent elle voyoit ces Ames, qui au sortir du Purgatoire venoient la remercier de sa Charité. Mais ce qui est bien remarquable, c'est que son humilité a esté si adroite à se cacher, mesme à nos yeux, que nous n'avons rien sceu, qu'après sa mort, de tout ce qui estoit de ces graces si extraordinaires de Dieu sur elle ; quoy que ses solides vertus, qui font la veritable Sainteté, nous la fissent connoistre pour une Religieuse accomplie, pleine de Dieu, et qui gaignoit les cœurs à Dieu. Sa fidelité à reprimer tous les mouvemens de la nature, luy avoit acquis un tel empire sur ses sens, que l'on eust dit que la vertu estoit née avec elle. Et bien que l'esprit de Croix et de Penitence l'accom-

pagnast en toutes occasions, ce n'étoit toutefois que pour elle-mesme ; elle n'estoit à charge qu'à son amour propre, avec lequel elle estoit dans un continuel divorce : toutes ses complaisances estoient appliquées pour le prochain, s'aiustant d'une merveilleuse façon aux differentes humeurs de chacun, se faisant tout à tous, afin de gagner tout le monde à son Divin Espoux. Son cœur obligeant la rendoit le refuge de toutes les personnes qui avoient besoin de secours et de consolation ; elle n'en renvoyoit aucune sans une parfaite satisfaction. Sa Charité et sa bonne conduite, ont paru avec edification à tout le monde, dans les offices de Maistresse des Novices, de Depositaires et d'Hospitaliere. C'est en ce dernier, où son cœur trouvoit plus de quoy satisfaire à l'amour du prochain, et à la mort de soy-mesme. Souvent la Providence de Dieu aiant permis qu'on luy envoyât des malades qui n'avoient pas moins de necessité de la santé de l'Ame que de celle du corps, elle les gaignoit si doucement et si efficacement à Dieu, que plusieurs ont avoué luy estre redevables de leur salut. L'edification generale qu'un chacun en a receuë, est un témoignage public, que pas un ne peut dementir. Dans la maison, elle estoit la premiere au travail, et des plus ferventes à se mortifier en tout ce qui regardoit sa personne, choisissant toujours pour soy les choses les plus incommodés, supportant tout des autres, excusant tout, sans jamais s'excuser soy-mesme, mais plustost desirant que ses defauts fussent connus à tout le monde. Bon Dieu, disoit-elle souvent, puisque nous ne sommes que ce que nous sommes devant Dieu, pourquoy cherchons-nous à paroistre autrement aux yeux des hommes ? En un mot, elle a rempli en peu d'années les desseins de la divine providence sur sa chere ame. L'heure estoit venuë qu'il falloit recompenser ses travaux, et couronner sa vertu en terminant sa vie par toutes les marques qui peuvent faire connoistre combien la mort des saints est precieuse devant Dieu. Le 20. d'Avril de

cette presente année 1668. elle fut at-  
taquée d'un crachement de sang qui ne  
dura que fort peu, et qui nous fit croire  
que ce ne seroit rien ; neantmoins la  
fièvre l'ayant prise, avec de grandes  
douleurs de poitrine, les Medecins iu-  
gerent que quelque rameau s'estoit ou-  
vert, qui degorgeoit sur les parties no-  
bles ; on essaya en vain d'y apporter  
quelques remedes. Le 3. de May, qui  
estoit le iour de sa naissance, à la  
mesme heure qu'elle nasquit, ses dou-  
leurs redoublerent notablement, non  
seulement les corporelles, mais nous  
avons appris qu'en mesme temps les  
souffrances interieures de l'esprit creu-  
rent aussi à proportion, la divine ius-  
tice satisfaisant aux desirs de cette in-  
nocente victime qui s'offroit continuel-  
lement pour les pecheurs et pour les  
Ames de Purgatoire, pour lesquels elle  
la faisoit souffrir d'une façon estonnante,  
inconcevable à ceux qui n'adorent pas  
avec amour les conduites de Dieu. Dès  
le premier moment de son mal, elle  
renouvella son esprit de sacrifice, et  
par une mort continuelle de ses pro-  
pres sentimens, elle pria une de celles  
qui luy rendoient quelques services, de  
ne la consulter sur ses propres besoins,  
et surtout de ne luy donner aucun  
moyen de prendre aucun soulagement  
par son propre choix. Jamais elle ne  
refusa rien de ce qu'on luy presenta  
quelque dégoût qu'elle en peust avoir.  
Sa soumission, sa douceur et son humi-  
lité furent en toutes façons à l'épreuve,  
tout luy estant agreable, pourveu qu'il  
ne vinst point d'elle. Nous n'avons pu  
remarquer la moindre ombre d'impat-  
tience pendant toute sa maladie, le peu  
d'estime qu'elle faisoit d'elle-mesme,  
l'obligeant de recevoir les petits services  
que chacune de nos sœurs taschoit de  
luy rendre avec des sentimens d'une  
si grande reconnoissance, que l'on eust  
dit qu'elle s'estimoit indigne que l'on  
pensast à elle. Son mal prenant de  
nouveaux accroissemens, on iugea à  
propos de luy donner les derniers Sa-  
cremens, qu'elle receut avec des dispo-  
sitions toutes saintes. Le Lundy au  
soir, septième de May, elle fut fort  
pressée d'une palpitation de cœur qui

n'avoit rien de semblable. On enten-  
doit un cliquetis qui se faisoit au-dessous  
du cœur, à la façon de deux pierres de  
fusil, dont on voudroit faire l'essay.  
Sur la minuit on la leva auprès du feu,  
où elle eût une grande foiblesse, dont  
estant revenue, on envoya querir le  
Pere Chastelain son Confesseur. Après  
qu'on eût achevé les prieres des agoni-  
zzans, estant effectivement dans l'agonie,  
n'ayant plus ny poulx ny mouvement,  
ses yeux, l'espace d'un bon quart  
d'heure, regardoient fixement au Ciel,  
en la maniere d'une personne fort appli-  
quée. Toute nostre Communauté estoit  
fort attentive à la considerer en cet  
estat, que nous iugeasmes n'estre pas  
ordinaire, et nous croyons avec proba-  
bilité, qu'elle receut en ce transport de  
son esprit une parfaite connoissance de sa  
mort : car revenant tout d'un coup à soy,  
et ayant un plein usage de sensens, elle  
dit d'une voix libre et intelligible, par-  
lant à Dieu : *J'adore vos divines perfec-  
tions ; O mon Dieu, j'adore vostre divine  
iustice, ie m'y abandonne de tout mon  
cœur.* Puis se tournant vers nostre  
Communauté, avec un visage fort gay,  
et un renouvellement de forces, qui  
nous sembloit fort extraordinaire, elle  
demanda quelle heure il estoit ; on luy  
dit qu'il estoit trois heures du matin.  
Voilà qui va bien, nous dit-elle ; entre  
cinq et six heures, il y aura du change-  
ment dans nos affaires. Mais cepen-  
dant me voicy guerie, on me vient de  
dire que tout mes maux sont passez,  
que tout est fait, qu'il n'y a plus de dou-  
leurs pour moy, et ce qui est admirable,  
c'est qu'elle n'avoit plus effectivement  
aucune apparence de mal, non pas  
mesme la moindre alteration de poulx.  
En se tournant vers moy, elle me dit  
d'une façon fort riante : Vrayment, no-  
tre Mere, il ne faut pas estre ingrate  
d'un bienfait receu ; ie vous prie de me  
faire donner nostre robe pour aller de-  
vant le saint Sacrement au chœur, afin  
de remercier Dieu de ses graces. Je  
luy dis que ce seroit pour un autre fois.  
Bien donc, ma Mere, repliqua-t-elle,  
puisque vous ne le trouvez pas bon, ie  
le veux ainsi ; mais chantons donc, s'il  
vous plaist, le *Te Deum*, qu'elle entonna

elle-mesme, avec une force extraordinaire. Toute la Communauté poursuiuit l'Hymne avec elle iusqu'au verset. *In te Domine speravi non confundar in æternum*, qu'elle repeta deux fois. La priere finie, elle nous dit que ce n'estoit pas raillerie, et que veritablement elle estoit guerrie et ne sentoit aucune incommodité. Pour vous faire voir que ie dis vray, aiouta-t-elle, donnez moy à manger, car i'ay bon appetit. On luy fait prendre un bouillon, qu'elle prit fort agreablement, en nous disant que ce n'estoit pas assez. Mais puisqu'on ne iuge pas à propos que i'en prenne davantage, ie voudrois bien me coucher, dit-elle. Je vous prie, laissez moy prendre mon repos, car ie suis harassée du travail de la nuit passée. Chacune se retira à la reserve des Infirmieres, qui se mirent auprès du lit de la malade, laquelle reposoit en apparence comme un petit enfant le visage couvert d'un petit vermillon qui faisoit croire qu'elle reprenoit son enbon-point. En l'espace d'une demy heure, qu'on la regardoit fort fixement, on n'apperceut iamais qu'elle fist le moindre soupir: comme on craignoit de l'éveiller, on ne luy parloit pas; mais l'Infirmiere, ayant mis la main sur la bouche de la malade, trouva qu'elle ne respiroit plus. Voila comme cette belle Ame prit son vol vers le Ciel. Son visage resta comme d'une personne qui seroit en contemplation. Quoy que pendant sa vie elle fust fort agreable à son abord, elle avoit quelque chose incomparablement plus attrayant estant morte. L'odeur de sa vertu s'est répandue par tout ce nouveau monde. Nous sommes fort importunées de plusieurs personnes qui demandent quelque chose qui luy ait servi. Bien que nous ayons toute sorte de suiet de nous asseurer de son bonheur, ie ne laisse pas de vous demander pour elle les suffrages de nostre saint institut. Et ie vous prie de ne me point dénier vos saintes prieres, en qualité de, Ma Rde Mere,

Vostre tres-humble et obeissante servante

MARIE DE S. BONAVENTURE

DE LESVS, Superieure indigne.

A Quebec, ce 4. Octobre 1668.

*Cette Lettre Circulaire a esté envoyée pour les Couvents qui sont en France de l'Institut des Religieuses Hospitalieres de Dieppe. Celuy qui a eu soin de la faire imprimer, ayant receu quantité de Memoires tres-authentiques, sur la vie et la mort de cette heureuse defunte, a iugé à propos d'ajouter icy les choses qui suivent.*

1. Que deux personnes de pieté ont eu depuis sa mort assurance de son bonheur eternel, dont l'une s'adressant à elle pour obtenir de Dieu quelque grace dont elle avoit besoin, la defunte luy répondit: le le feray; mais ce sera à condition que vous remercierez sa divine bonté des graces qu'elle ma faites à l'heure de ma mort.

2. Elle a eu tres-souvent connoissance de l'interieur de diverses personnes, et presentes, et absentes, et de l'estat malheureux de plusieurs qui estoient en peché mortel, et des pechez en particulier tres-cachez, mesme par des Confessions sacrileges, dont ayant donné avis à ceux à qui la charité l'obligeoit de le declarer, constamment on n'a iamais veu qu'elle s'y soit trompée.

3. Souvent Dieu luy a fait connoistre des choses futures et esloignées qui sont arrivées comme elle les avoit preveuës.

4. Souvent des Saints du Paradis qui luy apparoissoient, l'ont voulu engager à donner son consentement à de nouvelles souffrances, soit pour de certains pecheurs endurcis, pour lesquels elle avoit grand zele, soit pour des âmes du Purgatoire, soit pour obtenir de Dieu des faveurs qu'elle demandoit. Iamais elle ne s'y est abandonnée que par l'ordre et par la permission de ceux qui conduisoient son ame; mais l'ayant fait, ces croix nouvelles fondoient incontinent sur elle si terriblement, qu'elle s'en plaignoit souvent à Dieu, avec soumission toutefois et amour, et luy ayant dit quelquefois *terribiliter me crucias*, ce qui mesme luy arriva la veille de sa mort.

5. Souvent quoy qu'il ne tinst qu'à elle de se voir delivrée de ces estats

crucifiens, par où la providence de Dieu la conduisoit, iamais elle n'a voulu y consentir que ceux qui la coudisoient ne luy ordonnassent, et lors que par leur ordre, elle a demandé quelquefois d'en estre delivrée, Dieu a bien voulu obeir aux volonte de sa servante.

6. Ceux qui ont eu soin de la conduite interieure de cette fille vrayment genereuse, ont remarqué constamment en elle un si bas sentiment de soy-mesme, et un tel éloignement de toute élévation, que non seulement elle s'accusoit de ses fautes avec une humilité admirable, penetrant iusqu'aux derniers replis de son cœur, et ne s'épargnant pas, mais elle estoit bien aise que l'on la iugeast criminelle, et que l'on crût d'elle ce qu'elle en croyoit elle-mesme, qu'elle estoit toute abismée dans le peché, et la plus grande pecheresse du monde.

7. Elle estoit tres-prudente et d'excellent conseil, tres-clairvoyante, et qui touchoit incontinent le fond des affaires les plus importantes; toutefois elle ne s'appuyoit iamais sur soy-mesme en sa propre conduite, et en toutes choses elle avoit un iugement aussi soumis, que si elle eust esté la moins éclairée de la terre.

8. Quoy qu'elle eust de grandes connoissances et de grandes lumieres, par des voyes extraordinaires de Revelations et apparitions frequentes des Saints du Paradis et de Iesvs-Christ mesme, toutefois iamais elle ne s'est conduite par ces voyes-là. Les maximes de l'Evangile, la raison et le mouvement de l'obeissance, ont esté tout son appuy, et l'unique voye qu'elle a toujours suivie, et sur laquelle se sont appuyez ceux qui ont eu le soin de sa conduite.

9. La Superieure des Religieuses Hospitalieres de Bayeux, pour qui elle avoit tous les amours et les respects possibles, ayant scéu ses infirmités continuelles de maladie en Canada, et diverses choses qui pouvoient luy donner de la peine, luy fit non seulement des offres pour son retour en France, luy en donnant des moyens tres-faciles et tres-honorables; mais aussi luy en

fit de tres-instantes prieres, dans la veuë qu'elle pourroit beaucoup servir à nostre Communauté de Bayeux. Mais cette fille genereuse le refusa absolument, mandant à cette chere amie de son cœur, qu'elle estoit attachée à la Croix du Canada par 3. cloux, dont elle ne se detacheroit iamais. Le premier, la volonté de Dieu, le second, le salut des ames, et le troisieme, sa vocation en Canada, et son vœu d'y mourir; aioutant que quand bien mesme toutes les Religieuses voudroient revenir en France, pourveu qu'il luy fust permis, elle demeureroit seule en Canada, pour y consommer sa vie au service des pauvres Sauvages et des malades du pais.

10. Luy ayant esté commandé de mettre par écrit ce qui s'estoit passé en elle dès sa tendre ieunesse. Dès l'âge de trois ans et demy, dit-elle, j'avois un desir tres-grand de faire la volonté de Dieu, et qu'il la fist en moy absolument. Il me souvient que le motif qui avoit plus de force sur moy pour me faire éviter le peché, estoit que Dieu ne le vouloit pas, et cela m'estoit assez pour me retenir. En effet quand on vouloit obtenir quelque chose de moy, ou m'empescher de faire quelque chose, Dieu veut cela, il le faut faire; ou bien, Dieu ne veut pas cela, ie me portois et deportois facilement de quoy que ce fust, quand on m'obietoit la volonté de Dieu. Et quelque temps après m'ayant esté dit par un Pere Iesuite, le Pere Malherbe, que l'on estoit plus asseuré dans les souffrances, que l'on faisoit la volonté de Dieu, et principalement lorsque l'on souffroit pour les autres, ie ressentis un desir si vehement de souffrir pour mieux faire la volonté de Dieu, que ie ne pensois plus qu'à demander bien du mal. Afin de mieux y reussir, ie priois la Sainte Vierge avec des instances qui ne sont pas croyables, qu'elle m'envoyast des maladies, et cela tous les iours plusieurs fois, et ordinairement mon petit cœur en estoit si attendry, que mes yeux parloient plus que ma bouche.

11. Les sentimens d'amour qu'elle eut dès ce bas âge pour la tres-Sainte

Vierge, et les douceurs qu'elle en recevoit, et du petit Iesus, ne sont pas concevables.

12. A l'âge de huit ans, elle fit sa premiere Communion avec une devotion admirable.

13. A l'âge de neuf à dix ans elle eut en songe une vision qui merite d'estre remarquée Elle vit en dormant un grand homme horrible, avec un coutelas en main, qui s'approchoit vers elle pour la maltraiter. Il luy sembla pour lors qu'elle s'enfuit vers une tour. Ce malheureux la poursuivant, la frappa, mais non pas dangereusement, et comme elle invoquoit la Sainte Vierge à son secours, une Religieuse avec un surplis se presenta à elle en cette tour ; à sa veüe elle reclama son aide, et s'en vit protégée, et incontinent elle se reveilla. Ce qui est plus remarquable en cecy, c'est que sans jamais avoir veu de Religieuses Hospitalieres, elle reconnut cette Religieuse au visage, lorsqu'elle y entra dans leur Couvent de Bayeux, et fut sa premiere Superieure.

14. A l'âge de dix à douze ans, elle signa de son sang une donation admirable qu'elle fit de soy-mesme à la tres-Sainte Vierge.

15. Le Saint Esprit, la voulant disposer à estre Religieuse, luy fit faire les trois vœux suivans : le premier de prendre la Sainte Vierge pour sa Mere, luy rendant les respects, les obeissances, l'amour que doit une bonne fille à une meilleure Mere ; le second, de ne jamais commettre aucun peché mortel : le troisième, de vivre en perpetuelle continence.

16. A l'âge de douze ans et demy, i'entray, dit-elle, au Monastere des Religieuses de Bayeux ; mais comme i'avois dit aux Religieuses mesmes que ie ne venois pas pour demeurer, cela me valut de bonnes mortifications, car on m'éprouva au double, crainte que ma vocation ne fust fondée sur des respects humains. Quelque chose que l'on me dist et qu'on me fist, ie demeuray ferme dans la pensée, qu'asseurement ie serois Religieuse, et ie disois à la Mere des Novices : Faites moy tout ce

que vous voudrez, vous ne m'osterez point l'habit ; ie seray Religieuse, et ie ne sortiray point d'icy, sinon pour aller en Canada. La Sainte Vierge, aioute-elle, m'avoit donné cette esperance si ferme, que rien n'estoit capable de me la faire perdre, ou d'avoir la moindre defiance.

17. A l'âge de quatorze ans et demy, elle prit l'habit de Religion. A seize ans elle fit sa profession et passa la mer pour le Canada, auquel temps Dieu changea de conduite sur elle, la faisant entrer dans des voyes de souffrances interieures qui ont toüjours esté croissant iusqu'à la mort.

18. Plus ces épreuves des croix et des souffrances interieures ont redoublé en elle, plus aussi les graces du Ciel ont esté abondantes sur elle, Nostre Seigneur luy apparoissant tres-souvent, et plus souvent la Sainte Vierge, et quantité de Saints qui l'encourageoient aux souffrances.

19. S. Michel luy avoit promis son secours et son assistance speciale, pendant le reste de ses iours, mais surtout à l'heure de la mort. C'est le iour de sa Feste 8. May qu'elle mourut, ayant fait vœu depuis plusieurs années de faire tout ce qu'elle connoistroit estre à la plus grande gloire de Dieu, ou selon qu'il luy seroit dit par ceux qui la conduisoient.

20. De toutes les apparitions qui luy sont arrivées et qu'elle avoit eu commandement de coucher par écrit, ie n'en rapporteray icy qu'une seule, mot à mot, comme elle l'a écrit. Pour l'intelligence de laquelle on scaura que Monsieur de Bernay, dont il est fait mention, estoit un tres-vertueux Ecclesiastique, qui estoit Superieur des Religieuses Hospitalieres de Bayeux, où il a vescu, et est mort en odeur de sainteté, duquel elle avoit esté déia visitée après sa mort, avant que la nouvelle en fust arrivée en Canada. Voici donc comme elle parle d'une seconde visite. Le 28. Janvier 1662. comme ie recitois Matines avec la Communauté, ie sentis Monsieur de Bernay, present proche de moy, et quoy que ie ne visse rien, ie ne pouvois

neantmoins douter de la presence de ce bon serviteur de Dieu. Il me fit souvenir de l'entretien que j'avois eu avec luy, trois iours auant mon depart de Bayeux, et ce souvenir m'a servi depuis. Il m'exhorta d'avoir une grande confiance en Dieu, et esperer qu'il me soutiendrait dans les besoins où j'estois ; que j'eusse à dire ou à faire dire à Monseigneur nostre Evesque, qu'il ne devoit pas estre en peine pour moy, et que le suiet de l'estat present n'estoit pas causé par ce qu'il pensoit ; qu'on avoit suiet d'esperer que Dieu ne me manqueroit pas dans les besoins que j'avois, et qu'il ne falloit pas craindre, mais attendre que sa protection continueroit sur moy ; que j'eusse une grande confiance en sa bonté, et une entiere soumission à ses saintes volonte ; qu'il ne falloit pas s'ennuyer, mais avec courage s'offrir à tout ce que la providence ordonneroit. Que la Sainte Vierge seroit toujours ma bonne Mere, que ie m'abandonnasse à ses soins, et que ie ne perdisse jamais le souvenir de ce qu'elle m'avoit esté, non plus que la confiance que de tout temps j'avois en elle ; qu'il me falloit bien garder de la perdre, ou de l'a laisser amortir, que c'estoit maintenant le temps d'un plus grand besoin, et ainsi que ie m'asseurance qu'elle m'aideroit : Car tout de mesme, me dit-il, qu'une bonne Mere ne pourroit pas abandonner son enfant, qu'elle verroit sur le bord d'un precipice, mais le tiendrait de peur qu'il ne se precipitast, et ne le laisseroit pas un moment sans estre à ses costez ; ainsi la Sainte Vierge, qui vous aime mille fois plus que vostre mere, ne vous laissera pas, pourveu que vous ayez une entiere confiance en elle. Vous a-t-elle jamais manqué au besoin ? Il me remit en memoire, (disant cela,) plusieurs rencontres assez perilleux où j'avois tout a fait esprouvé sa protection. Il m'ordonna aussi que j'eusse à lire le 6. Chapitre de la 2. Epistre aux Corinthiens, et que ie n'oublie pas la resolution que j'avois eue de m'abandonner à tout ce que Dieu voudroit de moy, lorsque j'estois venué en Canada.

Et de fait, étant sur le point de mon depart, ce saint homme qui estoit le Supérieur de nostre Monastere de Bayeux, me fit diverses interrogations, lesquelles se sont trouvées toutes avoir eu leur effet : car il me dit que peut estre ie n'aurois pas mis le pied hors la maison où j'estois, que ie changerois de disposition ; que cette paix et cette douceur se changeroit en amertume ; que non seulement sur les chemins, mais mesme lorsque ie serois arrivée dans le pais, j'y trouverois bien du changement : Mais, disoit-il, ma fille, si non seulement les creatures vous font souffrir, mais si ce Dieu de bonté pour vous se met de la partie, ce sera bien le plus rude ; et si non content de cela, il permet aux Demons de vous tourmenter, que diriez-vous ? car voila bien ce qui vous pourra arriver : voyez si vous voulez bien vous exposer à tout cela, ie vous en avertis, pensez y, il n'y a rien qui vous oblige absolument. Il me semble que ie conceus assez ce qu'il me disoit ; mais Dieu m'attiroit si fortement, que ie ne pouvois resister à son appel, sans grande infidelité. Ce fut ce qui m'obligea de de luy faire cette réponse. Mon Pere, vous savez quelle est la peine de mon cœur, quand ie pense à faire ce voyage. Cependant ie sens que Dieu veut cela de moy, et ainsi quand tout ce que vous me dites m'arrivera, si Dieu le permet, j'espere que sa bonté me soutiendra, et dès à present ie m'y soumetts. Il m'asseura depuis, qu'il avoit toujours eu la pensée que ie devois estre preferée à mon ainée, pour le Canada, et que Dieu asseurement m'y vouloit.

Ce sont les propres termes de cette genereuse fille, dont la vie meriteroit sans doute d'estre imprimée, y ayant beaucoup à apprendre pour tout le monde, mais principalement pour les personnes qui conduisent les ames, et pour celles que Dieu conduit par des voyes extraordinaires, dont toute sa vie n'a esté qu'une suite ; quoy que chose du monde n'en parût à qui que ce soit, sinon à ceux qui conduisoient son Ame, et à Monseigneur l'Evesque de Quebec, qui aimoit et qui honoroit



sa vertu, qui la rendoit aimable à tous ceux qui la connoissoient, et qui répandoit partout une odeur de sa véritable sainteté, qui ne consiste que dans la pratique des solides vertus, que cette fidele amante de IESVS-CHRIST crucifié estimoit uniquement, ayant refuyé de tout son pouvoir toutes les voyes extraordinaires, où elle craignoit toujours d'estre trompée, et que ceux qui la conduisoient n'y fussent eux-mêmes trompez. Elle ne desiroit en cette vie que les croix et souffrances, priant Dieu qu'il luy reservast pour le Paradis ses faveurs gratuites, qui ne sont pas la sainteté. Mais Dieu qui est le Maistre en a voulu user autrement ; qu'il en soit beny à jamais.

—

*Des Vrsulines et Hospitalieres*

On ne peut assez estimer le bonheur du Canada, d'y avoir depuis près de trente ans, les deux Maisons Religieuses d'Vrsulines et d'Hospitalieres, qui y estoient necessaires, et qui s'acquittent dignement et saintement de ce que Dieu et les hommes ont pu attendre d'elles, chacune dans ses emplois où la divine providence les avoit destinées.

Les Meres Vrsulines ont eu tant de bonheur dans l'instruction des filles qu'on leur a confiées, soit Pensionnaires, soit externes qui frequentent leurs Classes, qu'en voyant les ménages de Canada, et chaque maison en particulier, tres-aisément on distingue, par l'éducation Chrestienne des enfans, les meres de familles qui sont sorties de leurs maisons, d'avec celles qui n'ont pas eu cet avantage.

Les Meres Hospitalieres ont un soin si charitable des malades, qui y sont toujours en grand nombre, que tous ceux qui y meurent y sont saintement disposez pour le Ciel, et la pluspart de ceux qui y recouvrent la santé, n'en sortent qu'avec beaucoup d'édification.

La Regularité est aussi exacte dans ces deux Maisons Religieuses, qu'elle soit en aucun des Monasteres les plus reglez de France. Les filles nées sur le pais y prennent si heureusement les impressions de pieté, et de la vie vraiment Religieuse, que c'est une consolation au milieu de la Barbarie, d'y voir des exemples de sainteté qui ne cedent en rien à ce que l'Europe a pu voir de plus admirable en ce genre. La Lettre Circulaire, qui est cy-devant, en est une illustre preuve.